LES

Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

DIXIÈME ANNÉE

T. X

PARIS

BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*

14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1913

LES
Annales Romantiques

LES

Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

DIXIÈME ANNÉE

T. X

PARIS

BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*

14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1913

Le Romantisme à Toulouse

L'histoire du premier romantisme est fort intimement liée à celle des centres littéraires de Toulouse. Ce mouvement n'y prend pas naissance, sans doute ; il n'en procède pas. Cependant, il y puise, tout d'abord, des forces et y affirme ses jeunes ambitions. Ce sont des Toulousains d'origine ou d'adoption qui sont parmi les plus actifs organisateurs de la première phalange romantique. Alexandre Soumet, Jules de Rességuier, Alexandre Guiraud, Nestor de Lamarque ont soutenu l'élan de ces jeunes poètes révolutionnaires qui, à la *Muse française*, ne savaient pas trop comment faire la révolution, mais étaient résolus à la faire.

Les amitiés du premier Cénacle romantique se sont formées autour du bureau fleuri de l'Académie de Toulouse. Avant de conquérir la France à leur idéal poétique, les inséparables amis dont se moquera bientôt Henri de Latouche ont travaillé à conquérir l'opinion toulousaine. C'est plus qu'un modeste épisode de vie littéraire provinciale que nous aurons à raconter ; les fils de cette intrigue poétique, nouée d'abord à Toulouse, se sont ensuite ramifiés dans la trame de l'histoire du premier Romantisme.

I

Le mouvement des idées était propice aux réformes littéraires, vers 1810. Le vent était à la révolution. Toulouse commençait à secouer la torpeur littéraire qui l'avait envahie, et les jeunes gens qui s'intéressaient aux lettres ne savaient peut-être pas encore très bien ce qu'ils voulaient, mais ils savaient certainement ce dont ils ne voulaient plus. Ils ne voulaient plus des descriptions à jet continu, d'après l'abbé Delille ; — des imitations froides et fausses du lyrisme pindarique ; — d'un style enfin qui, malgré « la vivacité des images, la hardiesse des figures, l'impétuosité, la noblesse,

la nouveauté, la magnificence, l'éclat, la chaleur des expressions » (1), ne trahissait que l'effort du procédé, la rhétorique insincère. Un courant très fort se dessine contre ces poètes de la fin de l'Empire qui, pourvus d'un certain nombre de mots hauts en couleur, les insèrent, à tout propos et hors de propos, dans leurs œuvres. On leur en veut de faire consister l'art tout entier dans un exercice purement verbal, dans la poursuite d'expressions inusitées et la création d'images déclamatoires, qui valent par leur relief, non par leur vérité et leur sincérité. Mais si la fin de la poésie est d'étonner par la multiplicité de ces créations imprévues, n'est-il pas plus simple de « s'entourer de Virgile, d'Horace, de Corneille, de Racine, de J.-B. Rousseau, et de pêcher à la ligne un mot dans l'un et un mot dans l'autre, pour en composer des vers, qui ne soient que mosaïque ? » (2)

Et c'est là en effet le terme auquel aboutirent nécessairement les derniers classiques. Même à Toulouse, les traductions de poètes latins et grecs envahirent la librairie. Tibulle fut particulièrement bien traité — je ne dis pas bien traduit, — et Mollevant conquit, à suivre les pas de l'élégiaque latin, une solide réputation. Le lyrisme se confondait avec la traduction ou l'imitation. Les jours étaient lointains où l'un des plus fidèles adorateurs de l'antiquité disait des imitateurs qu'ils étaient « un sot bétail ». L'une des gloires de la poésie à Toulouse, madame la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, se déclarait ravie de la veine lyrique de ce pauvre Mollevant (3) :

(1) Cf. Lebrun : *Réflexions sur le génie de l'Ode*. Sur cette question, voir Louis Bertrand : *La fin du classicisme et le retour à l'antique*, Paris, 1897.

(2) Chênedollé : *Ma première visite à Rivarol*, cité par Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 167. A noter que, dès 1814, Chênedollé envoya ses poésies, qui ne sont pas elles non plus exemptes du procédé « de la pêche à la ligne », aux Jeux-Floraux de Toulouse. En 1816, il envoya encore une ode, *le Dante*, et en 1817, *Le Génie de Buffon*. Chênedollé et Millevoye ont été les « grands poètes » à Toulouse, avec Baour-Lormian, avant la gloire de Soumet, de J. de Rességuier, de Guiraud et enfin de V. Hugo.

(3) Sur Mme de Beaufort, voir de Labouïsse : *Trente ans de ma vie* (1795-1826) Paris, 1847, t. VIII, p. 377. Elle paraît très souvent dans les *Registres manuscrits de l'Athénée, du Musée et du Lycée*, conservés à Toulouse (Donjon). Elle était en relations avec les frères Hugo et l'on trouvera d'elle une *Elégie sur la mort de S. A. R. Mgr le Duc de Berri* dans *le Conservateur Littéraire*, t. II, p. 81-83.

Les soupirs de Tibulle ont pénétré mon cœur,
Je les entends répondre aux accords de sa lyre ;
Il chante le Dieu qui l'inspire.
Est-ce Tibulle ou vous ? Dissipez mon erreur,
Vous l'imitez si bien et d'un accent si tendre
Que Délie aurait cru l'entendre.
Parjure alors pour vous, sans désir inconstant,
Son cœur, de vos transports eût partagé l'ivresse,
Et Tibulle, en un même instant,
Jaloux comme poète et jaloux comme amant,
Eût envié vos vers et pleuré sa maîtresse.

Le madrigal fut du goût de Millevant, — on le serait à moins, — et sa réponse le fit bien voir :

Je n'ai point de Délie et ne suis point Tibulle,
Mais si je connais bien mon maître et mon émule,
Je sais que vous avez ses accents purs et doux ;
Heureux qui peut savoir s'il aime comme vous !

Les « accents purs et doux » de Mme la comtesse d'Hautpoul, nous les connaissons, et il faut espérer que nos petits-neveux n'entreprendront pas, pour les venger du juste oubli dans lequel ils sont aujourd'hui tombés, un essai de réhabilitation. Mais quoi ! à ce moment même, Mme de Beaufort-d'Hautpoul se frottait au plus vite d'un peu de latin, parce qu'elle ambitionnait de traduire, elle centième, les soupirs de Tibulle (1). C'était une mode : la poésie était d'abord traduction, puis imitation ; et quand elle débordait de souvenirs mythologiques ou d'épisodes d'un paganisme éminemment classique... et faux, elle passait pour la copie rajeunie de l'art antique. Mme de Beaufort, après avoir longuement hésité pour donner une fin honorable à son poème *l'Achiléide* (2) ; imagine la fiction suivante : « Je complais, dit-elle, terminer ce petit ouvrage au moment où Ulysse amène Achille ; je voulais que Déidamie, désespérée à l'aspect du vaisseau fendant les ondes, se précipitât dans la mer, fut reçue par Thétis, qui termine alors

(1) Elle-même nous l'apprend dans une lettre fort curieuse à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux. Cf. Archives des Jeux-Floraux : *Correspondance*, t. I, f° 4 et suiv.
(2) Sur ce poème, voir de Labouïsse, *ouv. cit.*, t. VIII, p. 424.

l'ouvrage par une prédiction adressée à Déidamie. » L'admirable épisode ! Quel lecteur n'eût été touché de la tristesse réelle de cette amante désolée qui est reçue par Thétis, au fond des eaux ?

Mais si la veine épique était à ce point tarie à Toulouse, que ne faut-il pas dire de la veine lyrique ? Je rencontre un brave négociant — un épicier sans doute — que la gloire du poète «Godolin» jette dans les transports de l'enthousiasme. Négociant, passe encore ! Reboul n'était-il pas boulanger, et Jasmin, coiffeur ? Mais que le public ait applaudi aux strophes de ce moderne Pindare, voilà qui démontre bien la faiblesse du sentiment poétique à Toulouse, vers 1810.

O vous, qu'une sublime audace
A conduits au sacré vallon
Qui marchez sur les pas d'Horace
De Pindare et d'Anacréon,
Des bords riants de l'Hippocrène
Vers la cité Palladienne
Accourez, joyeux troubadours !... (1)

Voilà l'allure et la manière : elles ne sont pas même d'un cuistre ; il suffit de dire qu'elles sont d'un maladroit. Parfois, quelque poète audacieux osait quitter les sentiers déjà suivis et tenter des sujets nouveaux. Nous avons pu parcourir dans le *Registre manuscrit des procès-verbaux des séances du Lycée, du Musée et de l'Athénée de Toulouse*, la série lamentablement éloquente des odes, des élégies, des dithyrambes et des épîtres qui firent la joie de ces temps. A toutes les pages, s'étale une platitude écœurante. C'est, le 28 août 1800, une épître banale de Mme d'Hautpoul à Baour-Lormian, « le cygne de Toulouse » ; le 28 août 1801, épître de Mme Julie Crabère à Mme d'Hautpoul ; en 1802, fade idylle intitulée « *Le Nid d'Oiseaux* » ; en 1803, je note une Epître de Millevoye « *A un campagnard qui n'a jamais vu Paris* (2) », et Baour-Lormian lui-même ne sait pas trouver de sujet plus émouvant que *La Mort de Narcisse !* Uniformément, les concours attestent une médiocrité générale et qui semble incurable. Les rapporteurs se plaignent que dans les meilleures œuvres, il y ait « beaucoup de

(1) Sur Millevoye, voir le volume tout récent de M. Ladoué : *Millevoye*, Paris, 1913.
(2) *Recueil* des Jeux-Floraux, 1809 : Au poète Godolin.

vers faibles, des fautes de goût et de construction, quelques-unes même contre la langue » (1).

N'est-il pas surprenant que cette médiocrité s'affirme au moment même où la France réalisait la plus glorieuse épopée de son histoire ? Quand l'épée de Napoléon brillait sur toute l'Europe coalisée, nos poètes chantaient les campagnards lourdauds, le retour de Delille, la mort de Narcisse et les amours de Tibulle ! Toulouse qui fut le théâtre d'opérations militaires sanglantes, en 1815, n'inspira pas un vrai poète, ou plutôt les malheurs de la patrie vaincue, de la jolie cité violée par l'Anglais, après une défense héroïque du général Soult, inspirèrent deux poètes, deux maîtres du lyrisme toulousain (2). Le premier s'écrie :

Touché des maux de la patrie,
L'œil en pleurs et l'âme attendrie,
J'implorais un vainqueur modeste et généreux,
Un vainqueur moins jaloux de composer sa gloire
Des traits éblouissants dont brille la victoire
Que du plaisir de faire des heureux ;
Qui, dans son noble et touchant caractère
A l'art de vaincre ajoutât l'art de plaire
Et sut, par des liens de fleurs,
Réunir les esprits en captivant les cœurs (3).

Le second a plus de feu ; que l'on en juge :

De nos signes, de nos couleurs
Faisons une heureuse alliance ;

(1) Cf. *Registre mss.*, pp. 66, 84, 114-121, 127, 221-234, etc. Cette faiblesse était si frappante que le président Auguste Jamme fit, en 1801, cette singulière déclaration : « L'éclat des rimes a été porté au plus haut degré. Les sciences exactes ont fait des pas de géant. Mais la poésie et l'éloquence ont rétrogradé. Il n'y a jamais eu autant de vers, et jamais peut-être on n'a trouvé aussi peu de poésie. » Cité par M. Desazars de Montgaillard : *Histoire du Musée, du Lycée et de l'Athénée*, Toulouse, 1908, p. 108.

(2) Il faudrait rappeler ici l'excès d'enthousiasme, coupable s'il n'eût été naïf, que la victoire des coalisés sur Napoléon déchaîna à Toulouse. Voir le *Journal de Toulouse* de 1814.

(3) Cette ode était de M. Carré, professeur de littérature latine à la Faculté des lettres.

Unissons nos vœux et nos cœurs,
En Angleterre comme en France ;
Un héros nous rend les vertus
Dont brille le nom de Turenne.
Grâce au moderne Fabius
La Tamise a sauvé la Seine (1).

Voilà comment écrivaient ceux qui, à Toulouse, représentaient l'austère doctrine classique. Ces derniers disciples de Boileau et de Voltaire portèrent à la théorie qui leur était chère, le coup de grâce. Ils soulevèrent contre elle la génération qui arrivait alors à l'âge d'homme. Et par réaction contre leur fatras mythologique, leur « style créé », leurs allégories niaises, les jeunes gens s'unissent pour faire prévaloir un idéal nouveau.

II

Au reste, savent-ils exactement de quoi sera fait le lendemain ? Ont-ils adopté une ligne de conduite nette et droite ? Ils sont, en réalité, la proie de tendances divergentes : ils sont audacieux, et timides ; ils veulent créer, mais ne s'écartent pas de certaines disciplines. Ces initiateurs restent encore des imitateurs. Il ne faut pas oublier, en effet, que Baour-Lormian groupe autour de lui toutes les admirations. Il est, pour Toulouse, le poète prestigieux, que l'on suit de confiance. Or, en 1816, Baour-Lormian ne songe guère à favoriser les aspirations de la jeunesse romantique. Certains l'avaient prétendu, espérant ainsi forcer la main au « grand poète ». Mais *les Débats* eurent soin de dévoiler l'intrigue : « Les Romantiques, disaient-ils, ont été repoussés avec perte au poste de la Gaieté. *La Fille du Désert* a été sifflée. Pour se consoler de cet échec, ils sèment de faux bruits ; ils répandent malignement dans le public que le cygne de Toulouse va quitter l'onde pure et transparente du Permesse pour s'enfoncer dans l'eau triste et noirâtre des marais de la Germanie. Quoi ! ce plumage éclatant de blancheur serait flétri ! ce chant si suave et si pur se mêlerait aux

(1) Cette ode, dont la strophe que nous citons donnera une idée, était de M. Ducos, « ce jeune poète qui annonce les plus heureuses dispositions ». Cf. de Labouïsse : *ouv. cit.*, t. VIII, p. 210-211.

cris sombres et discordants des oiseaux de la nuit ! Non, ce sacrilège ne s'accomplira pas ; le talent restera dans son sanctuaire, et la calomnie retombera sur ses auteurs. Le chantre d'*Omasis* ne fera pas chorus avec celui de *la Femme aux deux Maris ;* il restera fidèle au culte du dieu des vers ; il sait bien qu'on n'est pas plus de deux littératures que de deux religions et que, quelque grand homme qu'on soit, il est impossible d'avoir un pied aux Français et l'autre à la Porte Saint-Martin » (1).

Le cygne de Toulouse ne ternit point en effet ses blanches ailes dans les marais romantiques : il restera l'irréductible champion du classicisme mourant. Les admirateurs qu'il avait dans sa ville natale, occupés à régler leurs pas sur les siens, ne songèrent pas davantage à s'enrôler sous l'étendard des Chateaubriand et des Mmes de Staël.

Qu'on relise, par exemple, le *Remerciement* de Jules de Rességnier à l'Académie des Jeux-Floraux, prononcé dans la séance publique du 23 août 1816, et l'on y verra l'éloge enthousiaste de Corneille, La Bruyère, Buffon, Voltaire, Rousseau, même l'éloge de l'abbé Delille, ce qui est tout à fait caractéristique (2). Au contraire, Rességuier n'avoue pour l'école de Chateaubriand qu'une sympathie très modérée. « Son école, dit-il, est dangereuse, et sur ses pas il est aisé de s'égarer. » En même temps, il donnait une preuve de ses préférences littéraires, car *les Regrets d'un jeune guerrier*, élégie qu'il lut à cette séance, sont une réminiscence singulièrement fidèle de Millevoye et de Gilbert.

Le goût des nouveautés n'allait pas plus loin, à Toulouse (3). Les questions de littérature étrangère, sans être méprisées, ne soulevaient aucun enthousiasme. En 1810, de graves mainteneurs consentent que l'on admire Young ou Gœthe, à condition de laisser la première place à Racine ; « ils recommandent aux jeunes littérateurs l'étude des auteurs étrangers pour s'éclairer, non pour se corrompre », et l'on sait toute la valeur de cette restriction (4).

(1) *Débats :* 23 septembre 1816. L'auteur de *la Femme aux deux maris* était Pixérécourt ; ce mélodrame fut représenté 451 fois à Paris et 895 fois en province !

(2) Cf. *Recueil* des Jeux-Floraux, 1814-15-16-17, p. 15-18.

(3) Que l'on se rappelle que l'Académie des Jeux-Floraux rejeta sans ménagement l'ode fameuse de Lamothe-Houdard : *L'Emulation*, en 1812. Cf. *Recueil*, 1812, p. 14.

(4) Sur l'étude des littératures étrangères, cf. discours de M. d'Aguilar, *Recueil*, 1810, p. 15-16 ; de M. Pinaud, *Recueil*, 1810, p. 51 ; de M. Jouvent, *Recueil*, 1811, p. 15-29, etc...

En 1811, ils ne veulent point admettre que le genre de Chateaubriand constitue un genre spécial ; ils s'efforcent de fusionner l'idéal nouveau avec l'idéal classique, et s'ils recommandent au poète l'étude de la Bible, c'est pour mieux démontrer la nécessité « de la littérature ancienne » (1). Cependant, quelques esprits, moins obstinés dans la défense d'un classicisme dont il était facile de prévoir la chute, donnaient timidement droit de cité, à Toulouse, aux doctrines nouvelles. En 1812, M. Pinaud, qui sera le protecteur attitré des jeunes poètes, plaide la cause d'une littérature moderne, nationale, chrétienne, cosmopolite, défendant ainsi tout l'essentiel de la révolution romantique (2). En 1813, en 1815, en 1818, semonces et discours sont l'écho des discussions qui mettent aux prises partisans de l'école nouvelle et champions de l'orthodoxie littéraire. Chateaubriand y rencontre de courageux défenseurs, et le public dut être assez stupéfait d'y entendre cet aveu : « La puissance épique de la Bible est supérieure à celle de l'*Iliade* et de l'*Enéide* » (3).

Néanmoins, en dépit de ces quelques manifestations individuelles, n'engageant que leurs auteurs, l'Académie reste, dans son ensemble, réservée et froide. Sans être ouvertement hostile aux aspirations de la nouvelle génération, elle semble ne point leur accorder trop d'importance. Mais quand elle résolut de les examiner, ce fut pour mettre en garde contre elles. En 1819 d'abord, puis en 1820, elle mit au concours cette question de critique : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *Romantique*, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique ? » Ainsi posée, la question ne laissait aucun doute sur les préférences de l'Académie.

Mais, précisément en 1819, deux gros événements venaient de se produire dans la vie littéraire de Toulouse : Alexandre Soumet levait l'étendard de la réforme, et Victor Hugo était acclamé aux Jeux-Floraux.

Reçu mainteneur à la séance du 28 février 1819, Soumet avait tenu à faire ce jour-là sa petite manifestation littéraire (4). Non qu'il eut encore des idées follement subversives, il restera toute sa

(1) Cf. *Recueil*, 1811, discours de M. Decampe.

(2) Cf. *Recueil*, 1812, p. 1-32.

(3) *Recueil*, 1813, discours de M. Dantigny ; 1815, Semonce du même, p. 57-67 ; 1818, discours de M. Pujol, p. 21-35.

(4) Voir des renseignements plus précis dans mon article de la *Revue des Pyrénées*, 15 février 1913 : Alexandre Soumet.

vie un timide ; — mais il était le chef incontesté de la jeunesse qui, à ce moment, s'unissait à Toulouse pour relever la poésie (1), et il se réclamait de certains principes : « Les temps ne sont plus, disait-il, où d'aimables maximes et de riants préceptes suffisaient à l'inspiration du poète ; l'imagination des modernes a besoin de pénétrer plus avant dans les mystères de notre propre cœur, et ce que nous demandons avant tout à nos écrivains, c'est de posséder, si je puis m'exprimer ainsi, le génie des émotions. » Soumet revendiquait ainsi les droits d'une littérature d'imagination et d'une poésie lyrique ; mais les pseudo-classiques ne pouvaient manquer de reconnaître que ce qui leur faisait le plus défaut, c'était précisément cette liberté d'imagination et cette sincérité du cœur. Sans peut-être se rendre exactement compte de l'étendue de ce programme, Soumet faisait pénétrer avec lui, au sein de l'Académie toulousaine, des principes libérateurs, et comme un besoin d'élargissement et de liberté (2).

Or, cette même année, l'Académie recevait d'un jeune inconnu trois pièces, qui tiraient leur éclat d'une imagination féconde et d'une puissance d'émotion hors de pair. A la lecture des *Jeunes bardes*, des *Vierges de Verdun*, mais surtout de l'ode sur *le Rétablissement de la Statue de Henri IV* (3), les mainteneurs, défenseurs hargneux de la pure doctrine classique ne purent échapper à l'enthousiasme, et Victor Hugo ne trouva à Toulouse que des admirateurs. Soumet, Jules de Rességuier, et « cet excellent M. Pinaud » sentirent plus vivement la beauté de ce talent précoce, et, autour de lui, ils s'unirent, formant à eux trois le premier cénacle d'adorateurs dont s'entoura « l'enfant sublime. »

C'est une date essentielle dans l'histoire du premier romantisme. Désormais, les jeunes poètes sont assurés de rencontrer un accueil sympathique dans une Académie dont la gloire balance alors celle de l'Académie française (4). V. Hugo continue, en 1820,

(1) C'était l'époque où les jeunes poètes avaient fondé à Toulouse le *Gymnase littéraire*.

(2) Sur la façon dont Soumet faisait accepter aux *Jeux-Floraux* les œuvres de ses amis, tous hostiles à l'école pseudo-classique, voir mon article de la *Revue des Pyrénées*.

(3) A signaler ici l'erreur de M. E. Asse : *Les petits romantiques*, Paris, 1900, p. 135. D'après lui, V. Hugo n'envoya que « deux pièces » : il oublie les *Derniers bardes*.

(4) V. Hugo disait à Rességuier : « L'Institut, livré aux médiocrités, laisse entière à l'Académie des Jeux-Floraux la noble tâche d'encourager les jeunes talents. » Lettre du 25 février 1822.

1821 et 1822, à se faire couronner à Toulouse ; il recommande à ses amis Rességuier, Pinaud, les œuvres d'autres amis. Rességuier subit le prestige de cette gloire ; grâce à lui, A. de Vigny, Saint-Valry, Rocher, Durangel, Gaspard de Pons, Belmontet, M[me] Tastu, viennent, pleins de confiance, vers la poétique demeure de Clémence Isaure.

Elle leur est hospitalière. Ses préventions se sont atténuées ; quelques-uns de ses préjugés sont tombés. Elle avait redouté de rencontrer dans cette génération de poètes novateurs, une troupe turbulente et des esprits révolutionnaires. En réalité, ces jeunes gens étaient monarchistes et chrétiens. Ils avaient la haine non seulement de tout ce qui rappelait la Révolution, mais encore des idées « libérales » et des leçons de Voltaire (1). Les doctrinaires de la Révolution et les défenseurs de la pensée libre se recrutaient au contraire parmi les classiques, fougueux ennemis de cette jeunesse. L'Académie des Jeux-Floraux se rappela qu'elle était royaliste et catholique (2). Plusieurs de ses membres étaient d'anciens émigrés. Tous dévoués à Louis XVIII, ils se souvenaient des fêtes que Toulouse avait célébrées en 1777 en l'honneur du comte de Provence, et de la réception cordiale que celui-ci, devenu Louis XVIII, avait accordée, en 1814, à la délégation de l'Académie toulousaine venue à Paris pour le féliciter (3).

Comment aurait-elle découragé les jeunes talents qui s'empressaient vers elle ? Elle les glorifiait dans ses séances solennelles, et Rességuier, conquis décidément à leur idéal poétique déclamait, en 1822, une *Ode à Clémence Isaure*, dans laquelle le nom « du jeune Hugo » brille d'un vif éclat (4).

Les nouveaux venus ne dissimulaient plus leurs tendances : par la qualité de leurs thèmes poétiques, ils s'avéraient de l'école nouvelle. Et par les protections qu'ils invoquaient, ils se déclaraient les disciples des réformateurs discutés. On vit des lauréats s'abriter derrière le nom de Chateaubriand (5), se réclamer de l'autorité

(1) Que l'on se rappelle les invectives de V. Hugo contre Voltaire, dans le *Conservateur littéraire*.

(2) Sur cet état d'esprit, voir surtout : *Recueil*, 1818, p. 10-13 ; 1821, p. 33, etc...

(3) Cf. *Recueil*, 1778 et 1826, p. 139 et suiv.

(4) Rességuier : *Tableaux poétiques*, Paris, 1828, Ode à Clémence Isaure.

(5) Comme Durand de Vaudraulmont (Durangel) en 1822, M[me] Tastu en 1822 et Belmontet en 1823.

de Lamartine (1), écrire en l'honneur de V. Hugo (2), imiter, sans rien dissimuler de leur admiration, les tristesses de Young (3), et proclamer la supériorité d'André Chénier, devenu la bête noire des pseudo-classiques (4).

Ces jeunes audaces trouvaient à Toulouse la plus grande bienveillance et les fleurs ruisselaient sur les fronts de poètes qu'attirait un idéal nouveau.

III

Cette bienveillance officielle servit la cause romantique. Sans doute, les anciens organes de l'activité littéraire à Toulouse n'avaient pas cessé d'inspirer le respect. Même en 1826, on ne parlera des sociétés littéraires qui s'étaient formées au lendemain de la Révolution, comme *le Musée, le Lycée, l'Athénée*, qu'avec reconnaissance. « Cette société, sortie des tempêtes de la Révolution comme un éclair du sein des orages, était destinée à ramener le goût des lettres et des arts » (5). Mais, à partir de 1822, on fonde de nouveaux cercles, de nouvelles sociétés où domine l'esprit des jeunes partisans d'une réforme littéraire.

Ils s'étaient tout d'abord groupés, à Paris, à la Société des Bonnes Lettres, à laquelle on adjoignit bientôt la Société des Bonnes Etudes. Toulouse eut, elle aussi, une Société des Bonnes Etudes, à la fois politique et littéraire, que l'on fondait le 23 avril 1823. Voici l'histoire de cette institution dont on a perdu à peu près tout souvenir (6).

La cérémonie de l'installation eut lieu dans la grande salle du Palais, en présence « d'une noble et brillante jeunesse. » On voyait encore là le baron de Barbot, commandant la division militaire, de Saint-Chamans, préfet de la Haute-Garonne, le baron Gary, procureur-général, le Président d'Aldéguier, M. d'Hargenvillier, maire de Toulouse, de Ferrand-Puginier, recteur de l'Académie.

(1) Comme M[me] Tastu, en 1823.
(2) Comme Durand (Durangel), en 1823.
(3) Comme Pardeilhan, en 1824.
(4) Comme Brugnot, en 1823.
(5) Cf. *Recueil*, 1826, p. 112.
(6) C'est à peine si on trouve cette institution mentionnée dans le livre de M. de Grandmaison : *La Congrégation*, Paris, 1889, p. 221.

Le Cardinal de Clermont-Tonnerre, M. Decampe et enfin M. Delpech, élu président de la Société des Bonnes Etudes, prononcèrent des discours sur la nécessité de renouveler les études (1).

Les succès de la Société furent très rapides, et avant même d'être installée, elle comptait de nombreux adhérents. « L'autorité la protège, disait le *Journal de Toulouse*, des hommes habiles la dirigent, et le nombre des associés est très considérable » (2). Trois mois après la séance d'installation, la Société faisait connaître, dans une réunion tenue à l'Ecole des Arts, le résultat de l'organisation des divers cours : droit public, jurisprudence, philosophie, littérature, médecine. Puis on lut quelques travaux remarqués. L'un examinait la doctrine de Lamennais sur l'évidence ; un autre montrait comment le dogme de la souveraineté du peuple conduit au despotisme le plus absolu ; un autre soutenait que l'on doit le respect aux ordonnances royales, même lorsqu'elles s'écartent du principe constitutionnel ; les poètes glorifiaient la guerre d'Espagne, le voyage de Madame dans le Midi de la France, et s'apitoyaient *sur la mort d'un soldat espagnol*. Tout cela était fort royaliste.

Les auditeurs devenant de plus en plus nombreux, la Société choisit, pour l'année 1823-1824, une vaste salle, rue des Arts, n° 21. L'ouverture des cours eut lieu le 14 décembre, sous la présidence d'un vicaire général. Le programme annonçait, pour le lundi, une conférence de M. de Bastoulh, sur le premier livre du Code civil ; pour le mardi, une leçon de Lafon Raymond, sur la physiologie ; pour le mercredi, une dissertation médicale de Lafon-Gouzy et une conférence juridique de M. Delpech ; pour le jeudi, des conférences littéraires de Pujol et Decampe, sur la Littérature sacrée et sur le Cours de Littérature de Laharpe ; pour le vendredi, une leçon de philosophie, de Saurimont ; pour le samedi, une conférence de Ruffat, sur les *Institutes* de Justinien.

La Société s'efforçait de grouper la jeunesse, en mettant à sa disposition des salles de lecture et de vastes locaux pour « soirées littéraires. » Elle fondait même un journal que l'on appela *le Journal de la Religion et de la Société des Bonnes Etudes*. Le premier numéro parut le 3 janvier 1824. La poésie y tenait une place d'honneur et c'est là que l'on peut rencontrer les noms de tous ces jeunes inspirés qui, épris d'un même idéal politique, religieux et

(1) Cf. *Journal de Toulouse*, 24 avril 1823.
(2) 31 Janvier 1823.

littéraire, furent les véritables défenseurs de la doctrine romantique à Toulouse. Comme le Journal était lu, beaucoup lu, la Société ne tarda pas à lui adjoindre une revue : *les Annales de la Société des Bonnes Etudes* (1).

Royaliste, catholique et décidément favorable aux innovations littéraires que Jules de Rességuier, Alexandre Soumet et leurs amis protégeaient ouvertement, la Société ne pouvait manquer de rencontrer aux Jeux-Floraux, dont nous avons vu les tendances nouvelles, la plus active sympathie. L'Académie songea même à s'incorporer ces jeunes talents. Dans la semonce du 3 mai 1824, M. Pinaud disait : « L'Académie est disposée à établir des communications plus ou moins directes entre elle et l'intéressante Société des Bonnes Etudes. Le corps des Jeux-Floraux sera jaloux de prendre aussi quelque part aux travaux d'une Société formée sous de si heureux auspices » (2). Le *Journal de Toulouse* assure que « cette idée avait été saisie avec transport par tous les auditeurs » (3). Puis tirant au clair ce que M. Pinaud n'avait osé dire qu'à mots couverts, le *Journal* apprenait que l'Académie se proposait d'accepter avec une bienveillance particulière les travaux des jeunes gens de la Société, de les aider et de rendre compte de leurs plus heureux essais. *Le Journal de la Religion et de la Société des Bonnes Etudes* nous apprend à son tour que l'on donna suite au projet de M. Pinaud. L'Académie nomma une Commission de cinq membres pour recevoir et juger les travaux de la Société (4). Les juges de cet Aréopage n'étaient pas tous également désintéressés dans la bataille romantique ; il était notoire que M. d'Aguilar voulait mal de mort aux iconoclastes de la suite de Chateaubriand ; il ne l'était pas moins que « cet excellent M. Pinaud » réservait toute son affectueuse protection aux frères Hugo et aux amis des Hugo. Mais l'allure générale était donnée : par le caractère de ses origines, par son programme, par ses tendances, par les relations qu'elle favorisait entre les poètes de Toulouse et les sociétés parisiennes acquises aux doctrines littéraires des premiers romantiques, la Société des Bonnes Etudes poussait la jeunesse toulousaine dans le camp des réformateurs.

(1) Ce journal comprenait 16 p. in-8° ; paraissait tous les samedis : 12 francs par an ; chez Vieusseux, Toulouse.

(2) *Recueil*, 1824, p. 115.

(3) *Journal de Toulouse*, 26 janvier 1825.

(4) Cf. 29 janvier 1825. Les cinq membres furent MM. d'Aguilar, Ruffat, Pujol, Decampe et Pinaud.

Elle suivit donc la fortune de ce premier romantisme. Tant qu'il se maintint fort, uni, sage dans son triomphe, c'est-à-dire jusque vers 1825, elle conserva la popularité et la protection des académies officielles de Toulouse. Mais en 1825, les difficultés surviennent. Le Romantisme va de l'avant et laisse prévoir qu'il aboutira au « libéralisme », celui que V. Hugo appellera le libéralisme dans l'art, et qui semblera accompagner ou même promouvoir le libéralisme dans la politique et dans la religion. Les Académies toulousaines manifestent leur mécontentement. Le Président de la Sociétés des Bonnes Etudes, M. Delpech, donne sa démission. La jeunesse, qui n'espère plus se faire un marche-pied d'une institution suspecte, la délaisse. Jusqu'en juillet 1826, des tiraillements continuels font prévoir la clôture. Et, en effet, le 18 juillet, M. Decampe explique dans un discours attristé qu'il faut se séparer, et que « le nombre des associés est moins nombreux. » Après quelques années d'une décadence profonde, la Société des Bonnes Etudes disparut en 1830, au moment où, dans la débâcle révolutionnaire, s'abîmèrent les derniers vestiges de la politique catholique et ultra-royaliste, et dans l'évolution des théories littéraires, apparurent les manifestes du romantisme des Jeune-France.

La Société avait obtenu un résultat fort appréciable : elle avait stimulé les talents, et provoqué l'éclosion d'une véritable école toulousaine. Elle n'est pas encore engagée à fond dans la cause romantique, mais elle travaille pour elle, même quand il semble qu'elle s'attarde à la suite d'un classicisme vieilli. Les littératures étrangères sont étudiées avec ardeur et c'est encore un Toulousain, Saint-Ferréol, qui s'acharne à traduire en vers français le poème d'Ossian qu'un autre Toulousain, l'illustre Baour, avait déjà fait passer dans notre domaine littéraire (1). La nature devenait un grand livre où l'on apprenait, à la suite de Chateaubriand, à découvrir les nuances les plus délicates de toute la gamme des sentiments humains. Denne-Baron se proposait de cueillir ainsi sur chaque fleur une véritable moisson de poésie sentimentale (2).

(1) St-Ferréol : *Ossian, chants galliques*, traduits en vers français, Toulouse, Vieusseux, 1826. Cette traduction obtint quelque succès, car nous avons retrouvé dans un « choix des meilleures poésies contemporaines », de Héguin de Guerle, Paris, 1840, p. 153, un passage de l'œuvre de St-Ferréol.

(2) Voir le curieux opuscule : *Fleurs poétiques*, par Denne-Baron, in-18, Vieusseux, Toulouse, 1825. Sur cet auteur, cf. Jullien ; *Littérature de l'époque impériale*, t. 1, p. 134 et suiv.

D'autres marchent sur les traces de La Fontaine, comme Vigarosy dont les *Récréations poétiques* sont à la fois si peu récréatives et si peu poétiques (1). La Faculté des Lettres abritait alors l'un des derniers champions de la discipline antique, M. Carré, professeur de littérature latine, si fidèle à l'esprit d'Horace et à la mélancolie de Virgile qu'il en arrivait à admirer franchement cet autre latiniste et cet autre poète, l'abbé Delille (2).

Mais il avait à qui parler. Après avoir raillé les grands desseins des Romantiques, Nestor de Lamarque s'était en effet laissé gagner par les directeurs de la *Muse française* (3). Il n'était pas sans talent, mais il ne le montra jamais mieux que lorsque, se retournant contre les doctrines du Cénacle de 1824, il lancera de nouveau ses *Stances aux Romantiques...* dont il avait été (4). A côté de ce fougueux chevalier, ne refusons pas un souvenir à Cappot de Feuillide, artiste consciencieux et l'un des membres les plus actifs de la Société des Bonnes Etudes, à Toulouse (5).

Le chœur des Muses aimait alors à se recruter parmi les avocats. L'un d'eux, Ducos, se rendit un moment illustre parmi les Romantiques et les Philhellènes par son ode *sur la Mort de lord Byron* (6). Près de l'avocat Ducos, comment ne pas rappeler le nom de son ami Théodore Abadie, professeur des Belles-Lettres ? Les Epîtres qu'il ne cessait d'adresser à ses amis et ses ennemis forment un volume qui est loin de les contenir toutes, et dont les bibliophiles savent la rareté (7). Dans l'ensemble, ces petits poètes affirmaient l'unité de leur idéal : il y entrait sans doute beaucoup de respect pour Racine et Boileau, mais l'enthousiasme vivifiant,

(1) *Les Récréations poétiques ou Mélanges de poésies politiques, badines et morales*, par A.-B. Vigarosy, ex-capitaine d'état-major, aide-de-camp, in-18, Toulouse, Vieusseux, s. d. Sur ce livre, cf. *La Revue méridionale*, 1824.

(2) *Œuvres*, in-8, Toulouse, Douladoure, 1826.

(3) Cf. *La Muse française*, édit. Jules Marsan, p. 33, note 1.

(4) Voir plus loin.

(5) Etait de Nérac, mais « avocat stagiaire à la Cour royale de Toulouse ». Cf. *Recueil*, 1825, p. 50.

(6) Cf. *Recueil*, 1826 ; l'Ode parut aussi dans les *Annales Romantiques* de 1829.

(7) *Epitres et poésies mêlées, suivies d'une Nouvelle et de quelques morceaux de prose*, par Théodore Abadie, Toulouse, chez l'éditeur, rue des Chapeliers, 1. Les Epitres qui avaient déjà parus dans les divers *Recueils* des Jeux-Floraux s'y retrouvent — non pas toutes, — avec des variantes très nombreuses.

l'élan du cœur étaient provoqués par les noms de Chateaubriand et de M[me] de Staël. Un poète fit exception par son attitude constamment grincheuse à l'égard des audaces, pourtant si timides, du Cénacle de 1824. C'était François Duvignau. S'il n'était point Toulousain d'origine, il vécut longtemps à Toulouse, y fut l'ami d'Al. Soumet, peut-être même de Jules de Rességuier, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire de virulentes poésies anti-romantiques, qui parurent en volume après sa mort (1).

La poésie était donc très en honneur à Toulouse, dont on disait couramment : « On peut la regarder comme la métropole littéraire du Midi de la France » (2). Mais quels étaient les thèmes poétiques préférés ? Nous avons vu que, de 1800 à 1815, la grande faiblesse de la poésie française, et particulièrement de la poésie de notre province, venait de la médiocrité, de la banalité des sujets. On voulait faire de l'antique. On échouait, mais l'on fabriquait d'affreux pastiches. L'école de 1820 rompit en visière avec ces traditions. Les poètes ne s'embarrassèrent plus de savoir ce que la mythologie pourrait apporter d'éléments poétiques à leurs fictions ; le mot d'ordre était, pour ces disciples de Chateaubriand, « guerre aux oripeaux antiques ». Ils ne cherchaient, eux, leurs sources de poésie que dans leur cœur et dans la vie moderne. Et par une coïncidence heureuse, les événements se prêtaient alors à ces ambitions. La vie des nations passait par une série d'aventures épiques, dont la poésie s'emparait, sans grand effort. La France, l'Espagne, la Grèce, la Turquie, n'étaient plus que des terres d'épopée. La vie était héroïque, et les poètes de 1820 se gardèrent bien d'imiter leurs devanciers qui, sous l'Empire, n'avaient pas su voir la splendide matière poétique offerte à leurs yeux. Ils firent passer dans leurs vers le frémissement de leurs âmes catholiques, françaises, modernes, et par ce simple effort vers la sincérité, servirent la poétique nouvelle, l'idéal, les grandes passions romantiques.

Lord Byron, le « byronisme », l'exotisme suscitèrent à Toulouse de multiples enthousiasmes, auxquels les Jeux-Floraux eux-mêmes n'ont pu se tenir d'applaudir chaudement. Le philhellénisme

(1) Ce volume, devenu très rare, a pour titre : *Poésies anti-romantiques, Œuvres posthumes*, Paris, Garnier, 1849. On y trouve des stances curieuses à Chênedollé, dont l'influence à Toulouse fut considérable, et à Al. Soumet.

(2) De Féletz : *Jugements historiques et littéraires*, 1840, p. 180-183. Il le dit dans une notice sur le poète Treneuil, toulousain d'adoption.

y a sévi autant que sur n'importe quelle province de France. On alla, en 1821, jusqu'à proposer, comme prix de discours, aux élèves des collèges, le sujet suivant : « Prière des Grecs exilés à Charles VIII, roi de France, pour l'engager à porter ses armes contre les Turcs, en 1453 » (1). C'était un fils adoptif de Toulouse qui se vantait d'avoir, le premier, glorifié en vers l'héroïsme de la nation grecque, et Toulouse était reconnaissante à Al. Guiraud d'avoir donné le branle à un mouvement qui devait être si glorieux (2). Aux Jeux-Floraux, aux réjouissances publiques, aux théâtres, au Capitole, l'accueil le plus sympathique était réservé aux chantres de la Grèce. Cappot de Feuillide obtient un succès fantastique avec une ode sur *Ipsara* (3), et Michelet, capitaine au 43e de ligne, avec une élégie sur *la Jeune Captive de Missolonghi* (4), et une ode *sur la Délivrance de la Grèce* (5).

La guerre d'Espagne fournit, elle aussi, matière à d'innombrables poésies patriotiques. Elle était populaire, et cependant la pitié s'adressait non seulement aux blessés français, mais encore aux malheureux espagnols. Les poètes se passionnèrent pour les faits d'armes, glorieux et vulgaires, — en particulier pour ce que l'on appela « l'affaire des transfuges ». Les journaux, les revues, les keepsakes sont tout remplis de sentimentales élégies consacrées à ces traîtres (6). Cappot de Feuillide prenait leur défense :

Jamais dans le sang de nos frères
Aucun d'eux n'a plongé son parricide bras.

Les théâtres faisaient écho à cet enthousiasme, et l'on vit une manière de poète, Auguste Olmade, chef de division à la mairie de Toulouse, composer une cantate « Aux braves de l'armée d'Espagne, chant français », que l'on exécuta solennellement au Capitole (7).

(1) Cf. *Journal de Toulouse*, 4 septembre 1821.
(2) Sur cette question de priorité, voir ce que dit Gaspard de Pons : *Adieux poétiques*, Paris, 1860, t. I, p. 161.
(3) Cf. *Recueil*, 1825.
(4) Cf. *Journal de Toulouse*, 13 juillet 1826.
(5) Cf. *Journal de Toulouse*, 15 décembre 1827.
(6) On accusait 26 soldats français d'être passés à l'ennemi. Cf. *Journal de Toulouse*, juillet 1824, et dans *Recueil*, 1824, les *Stances* du marquis d'Aguilar, etc...
(7) Cf. *Journal de Toulouse*, 22 décembre 1823.

En 1823, la duchesse d'Angoulême visite Toulouse et y préside la séance des Jeux-Floraux. Les Muses n'eurent pas assez de voix pour glorifier la princesse : alexandrins sévères et huitains sautillants, odes pompeuses et strophes légères, tout fut mis en œuvre pour chanter le loyalisme de Toulouse (1). Puis surviennent la mort de Louis XVIII et l'avènement de Charles X. Nouveaux sujets de poétiques douleurs et de brûlantes déclarations de fidélité. Les poètes des Jeux-Floraux se devaient de donner leur mesure (2) ; après eux, on entendit encore au Capitole un sous-inspecteur des forêts, M. Robert, l'inévitable M. Olmade et le docte marquis, M. d'Aguilar (3). Les lycées eux-mêmes ne se laissèrent pas distancer (4), et l'armée découvrit des caporaux poètes, des sergents-majors poètes, des capitaines de ligne poètes, qui faisaient la joie et l'orgueil de la province (5).

Jointes aux séances alors brillantes des Jeux-Floraux, ces circonstances politiques entretenaient dans Toulouse le goût, l'amour de la poésie, du langage imagé et rythmé. Mais ce qu'il nous faut surtout remarquer, c'est l'orientation nouvelle de la poésie. Elle délaisse complètement les vieux thèmes poétiques, plus ou moins couverts de la poussière classique ; elle se tourne résolument vers les sources jaillies de l'âme moderne. Elle prend à tâche de réaliser la fière proclamation d'André Chénier :

> Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

Et cela ne veut pas dire qu'il n'y ait eu quelque excès dans cette réaction bienfaisante et nécessaire. Les poètes de Toulouse n'ont pas échappé à la séduction de certains thèmes lyriques,exploités *ad nauseam* par la génération de 1820. Ici aussi, nous trouvons beaucoup trop de douleurs apprêtées devant *La Pauvre Mère, la Jeune Exilée, la Mort du Bon Pasteur*, beaucoup trop de mélancolie banale, éveillée au spectacle des *Catacombes*, de *la Solitude, des Ruines* (6). Mais ceci même est révélateur du goût régnant et des tendances victorieuses : c'est le goût de la poésie romantique ; ce sont les tendances glorifiées par le Cénacle de 1824.

(1) Voir *Recueil* de 1823 ; *Journal de Toulouse*, 30 mai 1823.
(2) Voir les Odes de d'Aguilar, de Nestor de Lamarque, etc...
(3) Cf. *Journal de Toulouse*, 29 mai 1825.
(4) M. Traversié, du collège royal de Cahors, y alla d'une pièce de circonstance. *Journal de Toulouse*, 6 octobre 1824 et 20 décembre 1824.
(5) Cf. *Journal de Toulouse*, 1824 et 1825 ; nombreuses poésies.
(6) Voir *Recueil* des Jeux-Floraux, de 1824, 1825 et 1826.

IV

La cause du Romantisme n'était pas cependant au bout de ses tribulations, à Toulouse. Elle avait de chauds partisans, et de non moins chauds adversaires. Le courant anti-romantique avait été longtemps très fort, et nous avons vu que de 1810 à 1820, il avait, somme toute, arrêté pour un temps les progrès de l'idéal cher aux disciples de Chateaubriand. Puis les circonstances, et aussi les hommes, avaient tourné la victoire, — une victoire momentanée — au profit de l'école réformatrice. Alexandre Soumet, Jules de Rességuier, M. Pinaud, toute la phalange des jeunes poètes dont s'enorgueillissait alors « la cité palladienne » travaillaient pour la victoire romantique ; qui aurait eu le cœur de frapper les gloires de la petite patrie ? Celles-ci profitèrent au mieux de cette accalmie. Elles accaparèrent toutes les fleurs de Toulouse et crurent avoir conquis la cité, à force de talent et de prestige.

Il n'en était rien. Resserré dans son lit, le courant anti-romantique ne cessait pas de rouler ses eaux, devenues tranquilles. Vienne l'occasion et le torrent roulera encore des eaux furieuses. En attendant, M. de la Servière, en un discours qui fut immédiatement célèbre dans toute la France, recommençait le bon combat. Dès 1821, il prenait à partie le romantisme « à l'anglaise » ou « à l'allemande ». Il appelait « paradoxe pernicieux » le principe si romantique que « le génie n'est point soumis à la raison ». Il écrasait enfin sous l'injure de « fanatisme » le lyrisme un peu débridé des jeunes poètes : « Comme ils le disent eux-mêmes, écrivait-il, ils finissent par enfanter dans leur sein des orages que leur volonté ne peut plus gouverner » (1).

Les journaux de la province faisaient campagne, au nom de notre littérature classique, contre l'invasion des idées saxonnes et germaniques. Les plus grands noms n'y furent pas ménagés. En 1821, les critiques toulousains dénoncent le style magnifique à la Chateaubriand, et, ne se laissant pas séduire par la magie de cette musique, déclarent net qu'ils préfèrent la sobriété élégante du genre classique. « Le discours de M. de Panat, disait-on, a paru remarquable par une qualité infiniment rare ; il n'y avait ni enluminure ni hyperbole. C'était un simple remerciement fait avec

(1) Cf. *Recueil* des Jeux-Floraux, 1821, p. 60.

beaucoup d'esprit, de justesse et de mesure » (1). Vont-ils au moins s'arrêter, dans leurs attaques, devant les noms qui restent chers aux Toulousains ? En 1823, la *Clytemnestre* d'Alexandre Soumet, après avoir remporté à Paris le triomphe que l'on sait, est jouée à Toulouse. Son succès n'y fut pas incontesté ; le public, on entend bien qu'il faut entendre par là les coteries littéraires et autres dont les théâtres sont toujours encombrés, ne prodigua point ses acclamations. Les critiques blâmèrent la tragédie d'appartenir au genre romantique. « De temps en temps, disaient-ils, le goût peut blâmer quelques traces de la nouvelle école, quelques métaphores qui sentent un peu trop le romantique » (2). Et comme cette même année, la « nouvelle école », qui se sent pousser des ailes, commence à discuter l'autorité de Racine, les critiques de Toulouse prennent occasion d'un hommage rendu par les Jeux-Floraux à l'inévitable Baour-Lormian (3), pour célébrer, sur le nom du chantre d'*Omasis*, la gloire de l'auteur d'*Athalie*. « On dirait qu'en vous attachant à choisir Racine pour modèle, vous lui avez dérobé quelques-uns de ses secrets... On vous sait gré d'avoir quelquefois rappelé aux Français le souvenir de ce grand maître, et d'avoir rendu moins sensible le regret éternel de l'avoir perdu » (4). On ne fut pas moins sévère pour Alexandre Guiraud, l'ami de Soumet et de Rességuier, le fondateur de l'ancien gymnase littéraire, et l'auteur applaudi de cette tendre et fade complainte sur le *Petit Savoyard*. Quand parurent, en 1824, *les Poèmes et chants élégiaques*, les journaux de Toulouse furent à peu près les seuls à conserver une attitude hargneuse. Ils y trouvaient « une naïveté puérile ». « Nous ne regardons ces premières pièces que comme des essais heureux, qui promettent le génie et la gloire, mais qui n'offrent pas l'une et ne donnent pas encore l'autre » (5). On insistait, de façon blessante, sur les mérites respectifs de Soumet et de Baour-Lormian, et, en fin de compte, on sacrifiait « le grand Alexandre », alors dans tout l'éclat de sa gloire, au « cygne de Toulouse », dont personne ne voulait plus (6). L'injustice, à cette date, était manifeste, mais aussi la violence du

(1) *Journal de Toulouse*, 18 juillet 1821.
(2) *Journal de Toulouse*, 10 juin 1823.
(3) L'abbé Saint-Jean lut, en l'honneur de Baour, un « Hommage à l'amitié. »
(4) *Journal de Toulouse*, 19 août 1823.
(5) *Journal de Toulouse*, 18 février 1824.
(6) *Journal de Toulouse*, même article.

courant anti-romantique à Toulouse. Sur le *Saül* de Soumet, dont on connaît le brillant succès à Paris, la critique toulousaine garda cette même réserve, hautaine et dédaigneuse. Elle consent, à la vérité, que cette tragédie témoigne des « efforts de talent », mais elle en critique avec âpreté la seconde partie, qui est précisément la moins conforme à la doctrine classique (1).

Ingrate à l'égard de ses propres enfants dont la gloire est un peu la sienne, Toulouse ne ménage pas davantage les poètes qu'elle avait tout d'abord accueillis avec faveur. En pleine séance des Jeux-Floraux, le marquis d'Aguilar lit, le 30 juin 1822, des stances désobligeantes pour les partisans de l'école nouvelle, et cette manifestation prenait, à ce moment-là, une valeur particulière, car V. Hugo venait de faire paraître, ce même mois, ses *Odes et Poésies diverses*. Désormais, l'Académie promettait d'accueillir froidement ces pauvres élégies romantiques, traînantes et pleurardes. On leur en voulait, non pas de se présenter « en longs habits de deuil », puisqu'aussi bien Boileau ne les accueillait pas autrement, mais de sentir « le romantique ». M. de Malaret l'avouait, en 1825, sans réticences : « L'examen de ce grand nombre d'élégies nous a fourni l'occasion de remarquer que plusieurs de ceux qui les ont composées appartiennent à cette école qui cherche dans les plus sombres tableaux des émotions nouvelles » (2). Plaisante découverte ! L'Académie avait-elle fait autre chose, depuis 1820, qu'applaudir à ces accents douloureux de poètes, plus ou moins affiliés à l'école nouvelle ? Elle applaudit et couronne ; elle fait mieux, elle avoue sa sympathie : « L'amour des lettres, s'écriait M. d'Aguilar lui-même en 1823, ne rejette rien, mais il épure tout. C'est ainsi que nous avons applaudi à ces écrivains de génie qui ont enfanté de nouvelles idées et créé de nouvelles expressions » (3). Mais la situation a changé, en 1824-1825.

L'école romantique a précisé quelques-unes de ses aspirations et accentué quelques-unes de ses haines littéraires. Elle a produit des manifestes et créé des revues qui prennent une allure guerrière. Or, ce sont des poètes nés ou formés à Toulouse qui sont au premier rang dans la bataille romantique, Soumet, Guiraud, Rességuier, Nestor de Lamarque, à la *Muse française* ; — et l'auteur

(1) *Journal de Toulouse*, 14 mars 1825.
(2) Cf. *Recueil*, 1825, p. 53.
(3) Cf. *Recueil*, 1823, p. 23-26.

du fameux article : *Nos Doctrines* (janvier 1824), c'est encore Alexandre Guiraud. Les plus obstinés à ne point voir, doivent se rendre à l'évidence ; les novateurs sont organisés en phalange. Ils ont contre eux l'Académie française, qui leur signifia la déclaration de guerre dans la retentissante séance du 24 avril 1824. Ils ont à se défendre contre un grand nombre de pamphlets, parus en 1824, et qui témoignent que les derniers classiques entendent bien défendre chèrement leurs dernières positions (1). Enfin, ils ont déchaîné la colère du grand poète, l'Ossian toulousain, Baour-Lormian.

> Que l'aristarque frappe et d'estoc et de taille ;
> J'y consens et d'ailleurs j'aime assez la bataille.
> A maint sot d'autrefois j'avais mis le baillon ;
> Mais des sots de nos jours voilà qu'un bataillon
> Contre moi de nouveau s'organise et s'élance :
> Qu'ils vont me payer cher mes cinq ans de silence !
> Les traits de mon carquois ne sont pas tous sortis (2).

Les derniers chevaliers du classicisme mourant, à Toulouse, comprirent que le moment était venu de frapper... sur leurs anciens amis. Soumet est maltraité dans sa patrie d'adoption ; Jules de Rességuier y est soigneusement passé sous silence, et Nestor de Lamarque y reçoit les étrivières. Il avait eu l'imprudence de solliciter une fleur pour une élégie, *La Harpe aérienne*. L'Académie lui répondit : « *La Harpe aérienne* appartient au genre romantique... Pour nous, nous refusons nos hommages à ces beautés fugitives. » La leçon était dure (3), mais Nestor de Lamarque mit à l'accepter un empressement peu digne. Un an après sa déconvenue, il se tournait contre ses amis de la veille et leur décochait une satire qui fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur.

Stances aux Romantiques

Ce n'est pas la poésie, mais la prose devenue folle.

> La vieillesse de l'art ressemble à son enfance,
> Ainsi des novateurs guide présomptueux
> Le Romantisme obscur veut importer en France
> D'un Apollon bâtard le culte monstrueux.

(1) Voir sur la vivacité de la lutte en 1824, l'excellent ouvrage de M. Jules Marsan : *La Bataille romantique*, Paris, 1912, p. 40.

(2) *Le Classique et le Romantique*, dialogue, Paris, octobre 1825. *Encore un mot, seconde satire*, Paris, décembre 1825.

(3) Cf. *Recueil*, 1825, p. 55.

La Mythologie éternelle
Sans doute perd de ses appas ;
La Nature, toujours nouvelle,
Des anciens éclaire les pas.

Que l'on nous fasse un nouveau Code
Cher à des esprits inconstants ;
Si lord Byron est à la mode
Homère a conquis tous les temps.

Mais quoi ! grâce aux Corneille, aux Racine, aux Voltaire,
Tant de chefs-d'œuvre enfin ont blasé notre goût
Que pour être sûr de nous plaire
Il faut n'en avoir pas du tout.

En cherchant le nouveau, l'on arrive au bizarre,
Thalie en pleurs voudrait nous convertir ;
Et Melpomène apprend, par un effort plus rare,
Des scènes à nous divertir,

D'une vaine et froide manie
La stérile fécondité
Remplace la maturité
Des fruits immortels du génie.

L'emphase de Brébeuf, le style précieux
Reproduisent leur étalage,
Et, dépourvus de sens, les mots ambitieux
Aux nains de l'Hélicon servent d'échafaudage.

O vous, romantiques esprits,
Don Quichottes errants, armés à la légère,
La littérature étrangère
Est fort étrange en vos écrits.

D'un nouvel art vous promettez l'aurore,
Mais dans vos vers, obscurcis de vapeurs,
Nos yeux lassés n'aperçoivent encore
Qu'un crépuscule aux trompeuses lueurs.

Des points officieux enrichissent vos pages.
De grands blancs à leur tour vous secondent si bien
Que les plus beaux endroits de vos divins ouvrages
Sont ceux où vous ne dites rien.

Des tintements aigus de la cloche rustique
Cessez pour un instant de fatiguer les airs.
Que la triste chouette, en ce manoir gothique.
Epargne à nos ennuis ses nocturnes concerts.

Je sais qu'un revenant est pour vous plein de charmes.
Que vos géans, vos nains peuvent avoir leur prix.
Mais tous vos vains efforts pour arracher nos larmes.
Si l'on ne baillait pas, exciteraient les ris.

Vos vierges, vos brigands, vos héros en délire
Ramènent vers minuit un éternel sabbat ;
Quand je m'apprête à fuir votre cruel vampire.
Je trouve un spectre affreux à côté d'un grabat.

Faites-nous grâce enfin de tant de barbaries !
J'aimerais mieux Caron que vos pâles geôliers.
Vos bourreaux sont pour moi pires que les Furies :
J'irais chez la Sibylle oublier les sorciers.

Si quelquefois, dit-on, s'endort le bon Homère.
Je m'éveille aux transports que fait naître son art.
Et ce léger sommeil, certes je le préfère
Aux lourdes visions de votre cauchemar.

Quand les ombres du soir courent l'une après l'une.
Egarez notre essor loin de cet horizon ;
Et poussant l'hippogriffe au pays de la lune.
Puissiez-vous, comme Astolphe, y puiser la raison (1) !

Avec les années, le courant anti-romantique se resserrait à Toulouse, ou plutôt s'alimentait de plus en plus à l'Académie des

(1) Cf. *Journal de Toulouse*, 18 septembre 1826. Il faut y joindre l'Epitre de M. Duvignau : *Conversion d'un classique* ; et les *Stances triomphales des Romantiques*, par M. d'Aguilar, dans *Recueil*, 1829.

Jeux-Floraux. Etrange aveuglement ! A mesure que le Romantisme gagnait des victoires, l'Académie s'obstinait dans sa résistance. Le combat prenait, dans ces conditions, une apparence de défense désespérée, touchante et ridicule. Comme ils avaient couronné les jeunes novateurs en 1819 et 1822, les mainteneurs affectent en 1827 de couronner les détracteurs de l'école qui triomphe. Parce qu'un certain Emile Mazeins a trouvé plaisant de jeter sur les doctrines romantiques les suprêmes injures, l'Académie attribue à son Epître un souci réservé (1) !

Et n'oublions pas le marquis. Il avait toujours fait grise mine aux ennemis de ses chers classiques, qu'il aimait, s'il ne les comprenait pas. Les bons coups qu'il se promet de leur asséner, aujourd'hui qu'il compte avec lui toute l'Académie toulousaine ! Il ne manquait plus une occasion de se venger des succès que, malgré lui, les poètes romantiques avaient trouvé à Toulouse. Il fulmine « son indignation contre le romantisme », étudie *la Rhétorique* de Blair pour y puiser des armes contre la rhétorique de V. Hugo, s'adrese aux Muses lyriques pour les conjurer « de sauver le goût comme l'honneur français », écrit, en 1829, des *Stances triomphales* qu'il croyait remplies de la plus fine ironie et ne témoignent que d'une inintelligence absolue de l'époque, et enfin, en 1830, déverse toute sa bile dans une *Semonce* tourmentée dont le tort fut d'arriver après la défaite complète, irrémédiable, de la cause qu'elle défendait (2).

Le marquis d'Aguilar ne souffrait pas de demi-mesures, « contre la nouvelle école et ses excès qui sont portés maintenant à leur comble ». Il avait même soulevé les colères d'un placide mainteneur, M. Tajan, qui, lui aussi, déclarait avec terreur : « Il n'est plus temps de le dissimuler. La ligue qui s'est formée contre les dogmes les plus vénérés de nos croyances littéraires est nombreuse et puissante... Il est temps, Messieurs, d'opposer une barrière d'airain à cette irruption de barbares » (3).

Les pontifes de l'orthodoxie littéraire à Toulouse s'abusaient étrangement. A cette date, le romantisme était vainqueur ; après avoir renversé tous les obstacles qui s'étaient opposés à sa marche

(1) *Recueil*, 1827 : *Le* XX[e] *siècle à son* XIX[e] *siècle.*

(2) *Recueil*, 1827, p. 121, 136 ; *Recueil*, 1828, p. 137, 163 ; *Recueil*, 1829, p. 196 ; *Recueil*, 1830, p. 207-211.

(3) *Recueil*, 1829, p. 163-172. Signalons enfin dans le *Recueil*, 1828, une Epitre d'Isidore Brun, — assez grise de ton — *Contre le Romantisme*, p. 31-35.

conquérante, il n'avait que faire de s'inquiéter de « la barrière d'airain » que les mainteneurs toulousains se hâtaient d'élever. Là où le joli Cénacle monarchiste et chrétien avait passé, en 1824, passera encore, en 1830, le Cénacle des Jeune-France barbus et chevelus. Et contre cette horde tonnante, l'Académie de Toulouse n'osera faire entendre sa voix. La victoire du Romantisme en province sera complète.

Joseph DEDIEU.

ROGER DE BEAUVOIR

Le monde parisien a possédé de tout temps des existences littéraires uniques. Il est des hommes qui font du journalisme, du roman, du théâtre, de la poésie avec une égale facilité et une telle promptitude qu'on ne sait à quelle heure ils travaillent. A peine le savent-ils eux-mêmes, car ils sont de toutes les fêtes. Ils rentrent si rarement chez eux que leur concierge ne connaît pas pour ainsi dire leur visage, et l'on croirait, à voir les nombreuses publications qu'ils sèment sous leurs pas en se jouant, qu'un follet, comme celui que nous peint La Fontaine dans sa fable des *Deux Magots*, se charge pour eux de la besogne du logis, tandis qu'ils mènent joyeuse vie et dorment sur les deux oreilles. Roger de Beauvoir était du nombre de ces heureux mortels.

Poète distingué, romancier élégant, journaliste spirituel, on peut dire qu'il ne connut pas ce que Boileau appelle la carrière épineuse du bel esprit, il n'avait l'air d'en cueillir que les fleurs. Il publia, en 1837, l'un de ses meilleurs ouvrages, sous le titre de *La Cape et l'Epée*. C'était un volume de vers composé de deux poèmes demi-fantastiques : *Scaniga* et *les Nuits de Zerline*, puis de souvenirs sur l'Italie et de pièces fantaisistes adressées aux illustrations plus ou moins éminentes de son temps. Je retrouve dans ma bibliothèque ce volume dont la dédicace amicale, jaunie par le temps et la vignette de Célestin Nanteuil me font songer, — non sans mélancolie, — à une époque à jamais disparue (1).

Quel était le véritable sens de ce titre : *La Cape et l'Epée*. La Cape, c'était le manteau sous lequel le discret auteur voilait ses amours. L'Epée c'était la satire, arme qu'il aiguisait sur les sottises du temps. Ainsi qu'un ancien cadet de famille, il se jetait dans

(1) La dédicace à Hippolyte Lucas portait :

« A vous, ô noble caractère,
« Jeune homme d'un temps qui n'est plus,
« Si par vous ces vers là sont lus,
« Ma Muse sera toujours fière.

Roger de Beauvoir.

l'arène avec le chiffre inconnu de sa belle et son glaive bien affilé. Il tentait audacieusement la fortune en s'écriant, comme Raoul dans les Huguenots : bonne épée, bon courage ! Il se lançait dans les galantes intrigues, les surprises et les défis. Cette littérature cavalière, dont nos vieux maîtres, Regnier entre autres, fournissent plus d'un exemple, vint assez à propos remplacer les larmoyantes élégies alors à la mode. Bien qu'un peu de fatuité se fît sentir, comme dans le don Juan de Byron, on pardonnait en faveur de l'esprit.

Les deux poèmes qui figurent en tête du volume ne se distinguent ni par la force de conception, ni par la vraisemblance dramatique, mais ils charment par l'originalité des détails et la grâce de l'expression.

Les deux héroïnes, *Sraniga* et *Zerline*, prises dans le monde des courtisanes et des danseuses, séduisent moins par leur propre beauté que par l'éclat de leurs toilettes. Elles portent des perles et des diamants au cou. Roger de Beauvoir a mis à leur disposition, comme aux pieds de maîtresses adorées, des écrins riches et parfumés. Coquettes toutes deux autant et plus que Célimène, on se bat et l'on se tue pour elles, sans que ces dames s'en effraient le moins du monde. *Sraniga* n'en continue pas moins à changer d'amants comme de robes. Mais *Zerline*, poursuivie bientôt par une fatalité désespérante, revient à un genre de vie plus régulier. Tous les amants de Zerline meurent dans ses bras. Devenue amoureuse d'Arthur, le poète, elle ne veut pas livrer cette tête si chère à la malignité de ses caresses ; elle refuse sa possession lorsqu'un soir où l'amant s'efforce de combattre l'obstination de sa maîtresse, une vierge de Rembrandt se détache du mur et, tombant sur la tête de l'imprudent, lui fait rendre l'âme pour apprendre aux jeunes gens que les désirs de la volupté les mènent toujours à leur perte. Les Souvenirs d'Italie qui font suite sont d'un ton très vif, d'un coloris chaud comme les tableaux des maîtres vénitiens ; mais quel que soit leur éclat, je préfère les pièces individuelles écloses de la fantaisie et du caprice du poète, qui se distinguent par l'excellente facture des vers et par le frais épanouissement des idées. Telles sont les pièces intitulées les *Maîtres*, la *Vie d'Artiste*, la *Folie Bellanger*, *Médaillon*, *Sénart*...

On voit passer dans les vers de Roger de Beauvoir tant de belles dames à plumes, de piqueurs, de cerfs, d'ombrages verts, de pervenches qu'on croit assister, au son du cor, à une belle chasse dans les bois, à l'aube d'une splendide journée d'automne. Le

poète mêlait quelquefois sa voix, mais rarement par bonheur, au cri de nos discordes civiles. Il faisait en effet partie de ces jeunes gens attachés de cœur à l'ancien régime, que le courant des révolutions avait emportés bien loin du manoir féodal de leurs pères. Toutefois ses regrets n'avaient rien de violent ni d'amer. C'était avant tout un raffiné de délicatesse, un bon et joyeux convive au festin de la vie.

Cet esprit, l'un des plus vifs et les plus brillants de son époque, ne tarda pas, hélas ! à tourner à la mélancolie après une existence trop agitée. C'est alors qu'il publia un nouveau volume de vers d'un charme pénétrant : Les *Meilleurs fruits de mon panier*. C'étaient en effet les meilleurs fruits de sa muse trop souvent distraite par les mille bruits de la vie parisienne. Ce volume porte les traces d'un grand désenchantement, — or, c'est le désenchantement qui fait les vrais poètes. La santé de Roger de Beauvoir, qui s'était enfuie, lui avait laissé pour compagne la solitude et il s'était mis à recueillir ses plus doux souvenirs sur son lit de souffrance. Aux fraîches inspirations que ses voyages en Italie et en Espagne avaient éveillées autrefois en lui, il mêla des notes de tristesse d'un accent sympathique rappelant les dernières poésies d'Alfred de Musset. Il pleura le *Rire* qui l'avait abandonné après avoir été si longtemps son fidèle associé. Le rire et Roger de Beauvoir avaient marché jadis de compagnie, l'un n'allait pas sans l'autre et ils portaient partout la gaieté avec eux. Que de vives et piquantes saillies ! Que de folles épigrammes ! Quel plaisir d'être riche, bien portant, beau cavalier, journaliste, romancier, poète, ami des arts et des artistes, le bienvenu toujours dans les cercles les plus aimables ! Quels fins soupers au café de Paris, à la Maison d'Or ! Le vin de champagne pétillait moins dans les verres que l'esprit sur les lèvres et dans les yeux. Roger de Beauvoir avait joui de tout cela et personne n'en avait joui davantage ; mais le destin cessa de lui sourire. Le retour des choses d'ici bas se fit cruellement sentir. La poésie, heureusement, resta à son chevet pour le consoler. J'ai prononcé le nom d'Alfred de Musset, — et, certes, l'auteur des *Nuits* eût signé plus d'une des poésies de Roger de Beauvoir, *Karouba* entre autres, et surtout le *Rire*, dont la note, si pimpante au début, va s'assombrissant par degrés pour finir par un sanglot dans la dernière strophe :

Car ils m'ont tout pris, les méchants !
Ma gaîté, mon bien et mes chants :
Autour de moi monte le lierre,
Le lierre qui festonnera
La tombe où l'on me mettra
Sans regret comme sans prière.

Ce fut là le chant du cygne pour Roger de Beauvoir qui mourut quelque temps après, presque oublié du monde parisien qui l'avait fêté, mais non sans emporter les regrets de quelques fidèles compagnons de sa jeunesse.

Le poète, chez Roger de Beauvoir, eut en somme ses heures de réelle inspiration et sa physionomie, l'une des plus originales de la période romantique, mérite de ne pas être oubliée.

Hippolyte LUCAS.

LETTRES DE ROGER DE BEAUVOIR (1)

183.

Mon cher Hippolyte, il faut que vous me veniez en aide. Je suis dans mon lit depuis cinq jours avec la fièvre. J'ai un libraire qui sait à peine son métier, de sorte que je vous envoie mon volume sur mes réserves particulières. Soyez assez gracieux pour faire au plus tôt possible un article dans le *Bon Sens* et quelques lignes aussi dans l'*Artiste*. Ne pouvant mettre le pied hors de chez moi vous me ferez un bien grand plaisir de m'être bon et fidèle en ces deux endroits.

Envoyez-moi un numéro du *Bon Sens* pour que ma mère puisse le lire. Votre nom est une des protections de mon livre. Lisez-le, cher ami, et puissiez-vous l'aimer comme son auteur vous chérit.

Roger DE BEAUVOIR.

(1) Lettres communiquées par M. Léo Lucas.

1er Novembre 1843.

Mon cher Lucas, deux lignes de vous, c'est la vraie monnaie de la gloire et le matin vous m'avez fait riche. Merci en attendant que je me venge.

Vous allez frémir en recevant la *Puerta del sol*, cette semaine. Que mes volumes vous soient légers !

« Mais vous avez de Calderon
« Les airs, la franchise et l'allure.
« J'ai là-bas touché son armure
« Et je suis de son escadron.
« Son armet vous va, mon poète,
« Car votre comédie est prête.

Je vous embrasse de tout cœur.

Roger DE BEAUVOIR.

1844

Cher Lucas, vous savez combien Calderon vous est cher, ses fils doivent vous l'être aussi. M. Ojedo qui donne un concert au théâtre Italien me prie de le recommander à votre puissante plume. Voyez et faites pour le mieux.

Il m'est tombé l'autre jour chez quelqu'un un petit volume de poésie (1) sous les yeux (couverture bleue), où il y a de bien jolis vers. Je vous en félicite de tout cœur.

Votre ami.

Roger DE BEAUVOIR.

1844

Cher Lucas, vous qui tissez les plus fins vers de Segovia la Lindœ (2) pour la Comédie française, vous voilà forcé (sinon je

(1) *Heures d'Amour*, 2me édit. 1844.
(2) *Le Tisserand de Ségovie*, th. français 1844.

prends ma rapière), de venir demain passer la soirée, 17, quai d'Anjou, à l'hôtel de Pimodan. Faites fi du *Béarnais :* ce n'est ni de vous ni d'Hugo. Amenez près de mesdames Doze et Volnys, les seules dames qui veuillent bien inaugurer Pimodan avec vous, le docteur Alarcon, grand docte et gentil. Hugo viendra, venez.

A vous de tout cœur.

Roger DE BEAUVOIR.

LETTRES DE MME VICTOR HUGO

A SA SŒUR JULIE

(Suite)

III

LETTRES DE GUERNESEY

20 avril [1856].

Je t'écris le soir à la lampe, chérie, j'ai été occupée toute la journée. Tu sais, je n'en finis pas. La maison est grande, j'oublie, je monte et descends cent fois le jour..., puis une complication, ma grosse femme de chambre est au lit depuis quinze jours. Le médecin craint pour sa poitrine, heureusement que ma cuisinière est très bonne et la soigne à merveille. J'ai trouvé une fillette toute rondelette et rougeaude pour la remplacer — une grosse rose pompon.

La première caisse est arrivée. C'est une caisse pour le mobilier de Gargantua. Aucun porteur ni aucun cheval ne veulent se charger de l'apporter. Nous nous sommes formées en comité pour aviser.

Nous allons être dans le coup de feu de notre mobilier. Je fais venir Marianne, tu sais celle de Marine-Terrace. Elle rapetassera mes bribes, c'est elle le tapissier de madame Rose. — Le tableau de l'*Exil* est encadré, c'est superbe ; on va en faire une photographie ; je sais qui est-ce qui en aura une épreuve. A propos, il y a un volume des *Contemplations* qui t'attendra chez Meurice aussitôt l'apparition du livre.

C'est mercredi 24 qu'elles paraîtront. Le jour où tu recevras cette lettre — es-tu assez gâtée ! — cher amour, je voudrais te gâter

davantage — ton album va se compléter, nous avons organisé une chambre noire pour la photographie. Ce matin Auguste a fait le portrait de la maison et la vue de notre maison. Tu vois que l'on travaille à Hauteville-House, comme dit Auguste. Tu as lu le feuilleton de *la Presse* où l'on raconte notre vie.

Mademoiselle Allix se fixe ici. Elle arrive demain dardar. On lui demande des leçons partout à Guernesey, elle ne tenait plus loin de nous.

Boulanger est marié, tu le sais, sa femme est belle et républicaine, le mari est très amoureux, la conversation sera facile !

Mademoiselle Dumas se marie le 28. Elle a écrit à mon mari pour qu'il soit témoin. Boulanger le représentera et signera pour lui.

Teleki se marie le 25 — je me tâte voir si j'ai vingt ans et si je ne me marie pas moi-même, tant l'air est au mariage.

xxx

Hauteville-House, 22 mai [1856].

Ecoute, chérie, je t'ai laissée avec ma pauvre femme de chambre malade... Au milieu de cela je courais pour mon acajou. Olive entre un samedi matin :

« Madame, voilà le tintamarre du samedi qui commence, vos caisses sont arrivées de Paris. »

Et j'appelle Charles et Auguste pour courir au poste. Toute la journée on emménage, les beautés sont portées dans un grenier que mon mari a loué près d'ici. Le lundi, nous rendons les meubles au loueur, autre branle-bas !

Le mardi, nous déjeunions, on apporte une lettre qui dit que *deux dames* viennent d'arriver et attendent à l'hôtel. Mes jeunes empressés courent à l'hôtel et trouvent Hetzel et Noël Parfait qui arrivaient de Bruxelles pour nous voir. On les case comme on peut à la maison. On promène en voiture, on visite les îles, on mange, on se souvient, on pleure et on rit. Hetzel qui est, comme tu sais, l'éditeur de mon mari à Bruxelles s'en va dans les coins causer affaire avec lui. Ils partent et nous laissent ce vide d'une maison désemparée.

Kesler arrive le soir : « Votre mari va acheter une maison ici, il

me dit demain, il vous en parlera. La maison est belle, un grand jardin et tout près. — Il y a vingt ans, je réponds, qu'il parle d'acheter une maison, il ne s'est jamais décidé, la pensée va lui passer comme toujours. — Vous verrez. »

Le lendemain, dimanche, jour néfaste, mon mari descend avec du papier et un crayon, il dessine un plan sur le papier : « Comment trouveriez-vous la maison qui serait faite ainsi ? — Mais, bien. — Je suis en train de l'acheter. J'y mettrai mes dorures, j'aurai enfin un chez moi, et puis c'est une bonne affaire. Mes *Contemplations* la payeront. » Je doutais encore, en quatre jours le marché était terminé. Et voilà.

J'ai commencé par être triste, c'était pour moi comme une fin, et puis rester ici pour mes chers enfants ! Je les regarde, je consulte. Ils étaient ravis. Charles, mon conseil, si sage, me donne mille bonnes raisons. « C'est un avoir assuré, je serai logée comme il convient, Adèle sera dans son vrai milieu de châtelaine. Qu'une révolution vienne, et nous avons un refuge ! » Je me rends difficilement, vois-tu, c'est moi qui ai été l'enfant.

La maison s'appellera *Liberté-House*. La première fois, je t'en ferai la description. Dans un mois nous mettrons les ouvriers (elle est occupée d'ici là), il y aura deux mois d'installation ; à la fin d'août, nous serons à peu près arrangés pour vous recevoir, mademoiselle.

XXX

Hauteville-House, 25 mai [1856].

Chérie, tu as du chagrin. Je vais te faire une surprise. Le chagrin vient sans qu'on s'y attende, il faut bien un peu de joie imprévue. Tu sais bien, mon enfant, que je t'aime. A mon âge on ne change pas. Si l'on se modifie, c'est pour se purifier, je l'espère, du moins.

Voici notre maison. Elle est rue Hauteville aussi, à une portée de fusil plus haut que nous. Il y a une grille, un petit parterre, quelques arbres de chaque côté et un perron de huit à dix marches. La porte est cintrée, vient un couloir-vestibule de très bonne mine. Au bout de ce couloir est le jardin. On le voit en entrant. La première porte à gauche donne dans une grande et belle pièce qui sera la chambre d'Auguste parce qu'elle est détachée ; en face une

vaste pièce où l'on installera une bibliothèque et un billard. Ce sera la pièce des loisirs. Les deux pièces sont devant.

Le couloir en rencontre un autre où un bel escalier est ménagé. Cet escalier mène aux appartements ; en continuant le premier couloir on trouve la salle à manger qui a vue sur le jardin, et la cuisine qui est superbe.

Au premier, un vestibule. D'un côté, trois pièces, chacune leur entrée particulière. C'est l'appartement des femmes. Y viendrez-vous, madame ? En face deux très grandes pièces qui se tiennent. Mon mari en fera une galerie où il mettra ses *beautés*. Elle sera coupée en deux par notre grande porte de laque. En la fermant, une des deux parties pourra faire salon. Représente-toi l'arrangement de la rue de la Tour-d'Auvergne (1).

Au second, l'appartement de mon mari et de mes fils. Deux pièces pour mon mari, trois pour mes fils et une chambre d'ami. Au-dessus les chambres de domestiques, un fruitier, des greniers. La maison est bien bâtie. Il y a dessous des caves, des buanderies, des celliers, tous les communs nécessaires. Le jardin est grand, à peu près cinq fois plus grand que celui de Marine-Terrace. Au bout du jardin, une basse-cour. Il y a toutes sortes de petits logis pour les animaux. Une espèce de pavillon découvert pour la vue dans le jardin et une petite serre. Le jardin est en rapport, beaucoup de fruits et de légumes. Peu d'arbres, belle vue de partout. Est-ce bien représenté ? Les annonces dans les journaux ne font pas mieux.

×××

Guernesey, 31 juillet [1856].

C'est demain qu'ouvre le doux mois, ma Julie, dans quinze jours, au plus trois semaines, tu seras avec nous. Tu vas tomber avec les ouvriers, les tapissiers, tout un gros emménagement. Mon mari s'installe de vrai. Il adore sa maison, il est propriétaire d'hier, il a l'ardeur du premier amour. Ma tête est cassée. Il y a un jardin. Je n'entends rien à cela et ma charge s'en augmente. « Madame, dit Olive, la maladie se met aux pommes de terre,

(1) L'appartement qu'occupait Victor Hugo au moment du coup d'Etat.

faites-les rentrer ! » — Mon mari me dit : « Ton fruit *coule*, dépêche-toi à tes confitures ; tu n'as pas besoin de couper tes artichauts, ils se dessèchent. » — Kesler vient : « Madame, votre raisin se perd, on manque de soin, il faudrait ouvrir le matin la serre et fermer le soir. »

Charles rentre avec des paquets de perse. Il veut revêtir les murs des chambres en perse et vite de courir à la maison pour la présenter ; il faut voir s'il y en a assez. Il va chez tous les brocanteurs et achète des perses anciennes. Ce sont des lits d'arrière-grand'mère qu'il faut convertir en tentures.

Mon mari a la responsabilité du beau. Je ne veux pas y voir. Je suis pour le nécessaire, ce qui est journalier, le commun, lui, pour le grand inutile, en admettant que l'art, que ce qui charme le goût soit inutile. Mais vois-tu, moi je suis bourgeoise. Un appartement propre, confortable, me suffit. Un ciel pour rêver, des étoiles à regarder, voilà mon luxe.

Mais je n'ai pas le temps de rêver, et il me semble que ma pauvre âme est exilée, j'ai la nostalgie de mon ciel.

J'oubliais les bains de mer.

Nous n'avons pas de plage ici, comme à Jersey. Il faut aller nous baigner à une demi-lieue. Mais Adèle s'est décidée à prendre des bains de mer et j'en ai profité.

XXX

Guernesey, mardi 14 [1856].

... Olive est partie d'ici comme un coup de foudre. Il y a eu une grosse marée à la cuisine qui en a expulsé la cuisinière. Constance avait acheté et fait faire une robe dont la veuve du guerrier était jalouse, elle a fait à la pauvre petite Constance une de ces scènes que tu connais. La vieille fée a fait une entrée dans la salle à manger comme le jour du drap, me disant : « Permettez-vous à votre femme de chambre de m'insulter ? » Je lui ai dit d'aller se coucher. Alors elle m'a dit : « Je m'en vais ! — Partez ! » lui ai-je répondu. Deux minutes après, elle descend dans la salle à manger avec toutes ses défroques, disant : « C'est pour la vie ! je pars ! » Puis elle jette sur la table de la salle à manger toute sa magnifique garde-robe, en s'écriant : « Voilà mes affaires ! Visitez-les, madame ! » Songe au coup de théâtre ! J'avais tous les Duverdier.

le beau Teleki, le petit monde du samedi, plus une Anglaise : tout ce monde est resté stupéfait. Hier j'ai payé Olive et nous ne nous sommes rien dit. *Requiem in pace.* Tout est fini.

Téléki est redevenu charmant, il nous fait des *mamours*, il a donné à mon mari une ceinture hongroise en argent ciselé, qui vaut bien mille francs. Je crois décidément que le mariage est manqué. L'élégant Magyar a dit à Auguste en lui montrant le portrait de sa bien-aimée : « Elle est bien jolie, n'est-ce pas ? (Auguste la trouve hideuse) elle a un esprit transcendant qui étincelle, mais elle a aussi peu de cœur qu'elle a d'esprit. »

Nous allons commencer, je crois, l'habillement de notre maison. Je vais être dans un tohu-bohu horrible, tu sais que j'abomine cette situation. Je m'effare, je m'agace, je ne suis plus du tout gentille, et de plus je suis sans cuisinière. Quand je gémis et me plains pour ces sortes de choses, je me blâme. Ce sont, en somme, des tracasseries dont beaucoup s'arrangeraient.

Triboul est toujours dans les bonnes grâces de mon mari, mais le maître a pris en guignon le grand chien noir et veut absolument qu'on le donne.

Charles travaille toujours à son conte. Toto est flambant de toilette. Adèle la même.

Mademoiselle Allix a donné un dîner à mon mari. Elle a déployé tout son luxe et son savoir culinaire. Le soir, elle a ouvert *ses salons* et reçu les ladys et miladys (je ne sais pas écrire cela), enfin des *sixti*, tu sais. Mon mari a été très fêté et cajolé (par les élèves et leurs mères). On a musiqué. Toutes les *serinettes* sont venues au piano à tour de rôle chanter leur grand air. Après cela, il y a eu thé. Mademoiselle Allix a été dans tous ses états pour préparer cette fête. Elle ne s'est couchée la veille qu'à *trois* heures du matin et s'est levée à six.

×××

Guernesey, 16 novembre, de chez nous [1856].

Je suis bien en retard, chère bonne ; pour trouver une minute aujourd'hui, afin de t'écrire, j'ai dû envoyer tout promener. Quelle horreur qu'un déménagement ! le linge, les meubles, ce n'est rien, mais les fonds d'armoires ! toutes ces choses qu'on entasse et et qu'on ne veut pas perdre, cet amas de vieux chiffons, de pa-

piers, en vérité on ne s'en tire pas. C'est à croire que tout ce fatras est comme le phénix et renaît de ses cendres. Oh ! les papiers de mon mari, j'en ai toujours la charge ; ajoute la grandeur de notre maison, tu pourras avoir une idée de la quantité de pas que ta vieille sœur a dû faire. De plus une horrible poussière ; jusqu'ici mon mari n'a fait que démolir à l'intérieur, ce sont des murs qu'on éventre, des portes qu'on élargit, des niches qu'on détruit. Tu sais, les niches de la salle à manger, elles n'existent plus. Je me cogne dans les gravats, je déchire mes jupes aux poutres, j'avale de la poussière de plâtre à m'en nourrir, je m'empêtre dans les résidus du mobilier, je suis étourdie, ahurie, je descends mille fois, j'ai mille prétextes de gronder, et je gronde, je bats l'enclume dans la maison. Pour me reposer, me recueillir, m'isoler et oublier tout cela, je passe mes soirées et je dîne dans la cuisine, dans le cliquetis des casseroles, les aboiements des chiens, les bonds des chats, dans l'odeur de l'eau de vaisselle, et tout cela parce que nous n'avons de pièce organisée que la cuisine. La salle à manger est la pièce des charpentiers et des maçons. Le billard est un garde-meuble. Les galeries ne sont jusqu'ici que de grandes halles. Nos chambres à moi et à Adèle sont bien arrangées, mais elles sont trop jolies, d'une coquetterie trop fragile, du moins la mienne. Charles a imaginé de me border mes perses de dentelle. Si on se tenait dans ma chambre, avec le feu de charbon de terre, au bout d'un mois elle serait ce qu'est la toilette d'une danseuse, la nuit de danse passée. Tu sais ce qu'on est au petit jour, échevelée, poudreuse, de cette mine de vieux bonbons. Nos amis ne viennent pas, crainte de gêner, de façon que nous passons nos journées et nos soirées dans les décombres et dans la solitude. Il paraît que notre maison sera bien belle, mais comme nous l'aurons gagné ! Et l'argent que mon mari dépense, c'est effrayant ! Décidément je ne nous aime pas propriétaires. Dans tout cela, ma Julie, tu es ma plus douce idée, et j'ai à te parler de toi, ou pour mieux dire de nous, car toi, c'est nous. Mon frère m'a écrit, il y a une quinzaine de jours, une lettre où il me parle beaucoup de toi. Je vais te l'envoyer et pour cela j'écourte ma lettre, le poids serait trop fort si je t'envoyais plus de ce feuillet. Cette lettre ne me satisfait pas complètement, mais cependant elle est bonne. L'idée de te tirer de Saint-Denis est acceptée, c'est un jalon jeté, et autant qu'on peut répondre des choses humaines, je réponds qu'avant deux ans nous serons ensemble. Je te recommande la plus grande économie, de travailler, enfin, de toutes façons à arriver au but

désiré. Sois charmante femme du monde, comme tu sais l'être avec tous et surtout avec Victor. Tu es très intelligente, applique ton intelligence à lui être agréable, tout en conservant ta noble fierté, cette belle parure de l'âme. Mon ange, ma chérie, plus de conseils, je n'ai dans le cœur qu'une chose, je t'aime, écris-moi long et vite. Tout le monde t'embrasse et te désire. Il est bien entendu que tu ignores la lettre que je t'envoie. — Veux-tu, mon ange, écrire de ma part à Victor pour lui rappeler bien vite la malheureuse mère prisonnière que je lui ai recommandée.

XXX

Hauteville-House, 3 décembre [1856].

Nous n'avons pas avancé d'un pouce dans notre déménagement, ma chérie, mon mari cisèle la salle à manger, la sculpte en chêne, ce qui est un travail de tortue. En dehors des chambres à coucher et de cette salle à manger aucune autre pièce n'est commencée. Le billard sert toujours de salle de réserve, et nous dînons toujours à la cuisine. Le moyen de s'habiller le soir quand on vit dans les lèchefrites et dans les marmites ! A force d'éloquence j'ai pourtant obtenu du *maître* qu'il se mît à la galerie la semaine prochaine. Charles a été si absorbé pour terminer son livre, qu'il a été forcé de laisser en suspens l'ameublement de sa chambre et de celle de Toto. Pourtant les tentures sont posées ; il reste à mettre, pour qu'elles soient complètes, les tapis pour Toto et ce dernier arrangement qui fait le confortable, le coup de peigne.

Olive est partie pour toujours. Elle a trouvé sa situation, elle fait le dîner pour la table des officiers du fort. Cette *femme de guerrier* ne pouvait trouver mieux, qu'en dis-tu ? Elle nous envoie de temps en temps quelques gâteaux, des gelées, des crèmes, et porte tous les jours des résidus de nourriture que laissent les vaillants officiers, à Clichy, le beau chien de Téléki.

Le succès des *Contemplations* continue. Mon mari est très content et complètement plongé dans sa maison. Ce sera un poème que ce logis. Mon mari grave des inscriptions, met son âme sur les murs de sa maison, il prend le rabot lui-même et lui donne sa sueur. Enfin ce sera un monument élevé par le grand exilé.

Toto est décidément pris par cette sylphide inconnue. Il ne tient pas ici. La jeune beauté l'adore à ce qu'il paraît, et ne le lâche pas.

Ça fait passer l'exil. Charles est mon fidèle et toujours occupé de moi. Adèle est contente d'avoir une jolie chambre. Elle a dans ce moment le torticoli et rit de sa mine.

XXX

Hauteville-House, 21 janvier [1857].

Comment ! mon oncle va quitter les Conseils de guerre ? Tout leur passé, tout le nôtre est là ! Mon Dieu, il me semble qu'ils vont y laisser leur vie. Eux aussi vont être exilés. Et moi je ne les reverrai plus ces Conseils de guerre (1), où chaque marche a gardé un souvenir. Mon Dieu tout s'écroule.

Qu'est-ce que mon oncle va faire ? Où vont-ils demeurer ? Tu me dis qu'ils n'ont pas d'économies, ils sont trop vieux pour rien entreprendre. Est-ce que Victor ne pouvait pas leur découvrir quelque chose ? Tu ne sais pas, vois-tu, comme je suis tourmentée.

Comment as-tu passé ton jour de l'an ? Quand ce jour-là n'est pas très gai il est très triste. J'en ai avalé un, en 1852, dont j'emporterai mémoire dans le tombeau. Le nôtre, cette année, a été assez doux. Nous nous sommes groupés et unis. Quand l'estime est dessous, les rapports sont toujours bons.

Nous avons installé le travail et le loto. Nous piochons toute la journée, et le soir nous jouons tout en prenant le thé ! Toto gagne toujours et Charles perd toujours. Le jeu de loto est varié par le *trou-madame*.Chacun y déploie son adresse, moi je n'en ai guère...

Encore une mort bien malheureuse. Notre ami David vient d'en finir. Sa femme nous a écrit une lettre douloureuse et profondément amère. Elle doit bien souffrir, la pauvre femme ! Notre vieil ami avait horriblement souffert, lui, à ce qu'il paraît, de corps et d'esprit. Il n'a pu supporter l'exil ni sa rentrée. Décembre l'a tué, nous écrit madame David.

C'est inouï qu'on ne puisse s'habituer à la mort, vivant dans la mort. Bossuet dit quelque chose là-dessus de profond et de beau. Toutes mes sombres réflexions viennent se fondre, toujours, dans la tendresse. Laisse mon cœur aller à toi, ma Julie, ça vaut bien

(1) L'ancien hôtel de Toulouse où madame Victor Hugo habita jusqu'à son mariage.

mieux que tout ce que je te dis. Je t'aime bien, tu es mon enfant, entends-tu ? J'ai foi dans la bonté de Dieu, il me laissera finir mes jours avec toi. Je te rabâche ce rêve : vous avoir tous auprès de moi, ne faire que vous embrasser, revivre et rajeunir en vous, et un petit enfant ! J'en voudrais bien un. Mes grands ne veulent pas m'en donner.

Mon mari a été très touché du petit mot de Paul. Nous avons lu sa pièce, je suis pour le sentiment, nos hommes pour l'esprit. C'est un triomphe que de satisfaire ainsi tout le monde ! Au surplus mon mari n'a qu'à se laisser aller quand il s'agit de Paul ; la tendresse vient toujours, il tient à son cœur par toutes sortes de racines.

Vous êtes bien modeste, Mademoiselle, de croire que je violente mon monde pour vous écrire. A propos, tu as dit à Charles « qu'il t'avait écrit une lettre spirituelle et *que tu en étais* étonnée ». Mais ne crains rien, mon cher amour, Charles ne t'en veut pas, toute la maison t'aime. Ta visite reste toujours une des clartés de l'exil.

XXX

Guernesey, 19 avril [1857].

... Comment Paul peut-il se plaindre que notre ami n'ait pas été le voir. Depuis cinq ans et tout à l'heure six que mon mari est exilé, Paul n'a pas écrit une fois ; si fait, il a écrit un mot, il y a cinq ans, pour nous faire tenir une commission de Napoléon Bonaparte (le fils de Jérôme).

Quant à Alfred, il est mort pour nous. J'irais, moi, à Paris, que je me jetterais dans les bras de nos bons parents, mais je ne puis communiquer à Auguste, à un étranger, cet amour familial qui fait que la tendresse survit à tout. Auguste a été voir madame Bouclier, madame Collet, madame Mennechet ; ces dames sont nôtres, accourent à l'exil, nous écrivent incessamment et aident à nos misères.

Maintenant à toi, je ne voudrais, pas plus que tu ne le veux, te voir retourner à Saint-Denis, ce mois d'octobre. Mon projet est d'aller à Paris au commencement de l'hiver dans le cas où notre frère n'aurait pas encore réglé ta situation.

XXX

Guernesey, 24 mai [1857].

Je suis en retard, chérie, c'est que je sors d'un coup de feu. Nous avons inauguré notre salle à manger. Enfin, cette pièce est finie, et nous en avons pris possession. Songes-tu que nous avons essuyé six mois de cuisine ! Manger dans les casseroles et les fumées des mets pendant six mois ! 480 repas dans une lèchefrite !

Mais nous en sommes quittes, et la salle à manger est très belle, ainsi revêtue de faïence et de chêne. Tout à l'entour il y a des stalles, puis un grand fauteuil sculpté où personne ne s'assoit, il est fermé avec une chaîne, c'est le siège symbolique, celui des morts, il leur est consacré, et nos chers envolés vivent ainsi avec nous, nous les sentons, ils s'associent à nos actes. Nos absents de l'éternité sont toujours là présents (1).

En inaugurant la salle à manger on a fêté la guérison de notre Adèle et souhaité la fête des deux Adèle que la maladie de notre chère enfant avait ajournée. Nous étions nombreux. Olive, qui est placée chez une connaissance, avait cuisiné. On a adressé beaucoup de vers à la mère et à la fille. Auguste m'en a fait de très touchants, il m'a donné un très beau bracelet en argent. Adèle en a reçu un de corail du goût le plus élégant. Mon mari a été magnifique. Il a enrichi notre garde-robe de lingerie. Il a offert à chacune une douzaine de chemises de batiste brodées, garnies de points d'Angleterre, songe un peu : ces beautés sur une vétusté ! J'en userai très peu et je t'en réserve deux des plus belles pour le jour de ton mariage. Voyez-vous la coquette que vous ferez !

Et pour parfaire toutes ces générosités, miss Jos m'a apporté la ravissante coupe qui va être le plus bel ornement de ma toilette pompadour.

Nous avons eu des procédés aussi. Adèle a donné à miss Jos une châtelaine très séduisante, ma foi, et moi j'ai donné à madame

(1) Ce fauteuil portait sur un bras le nom de Pierre-Antoine Hugo, conseiller privé du grand-duc de Lorraine dont Victor Hugo prétendait descendre, et sur l'autre le nom de son père, le général.

Duverdier un bracelet fait avec mes cheveux, monté de la façon la plus choisie. C'était bien dû. Madame Duverdier avait veillé ma fille des nuits entières avec la plus tendre sollicitude et les deux sœurs avaient comblé Adèle de cadeaux à sa convalescence.

Alexandre Dumas est venu nous voir, le sais-tu ? Nous attendons les Meurice pour le mois de juillet à l'occasion de la fête de mon mari, et toi après.

Tu nous trouveras, j'en suis sûre, encore avec les ouvriers, car mon mari fait caparaçonner toute sa maison. Son appartement à lui doit être en chêne et en tapisserie. C'est la seule folie dont soit capable le grand homme, que cette maison.

Notre vie est uniforme comme la marée de notre Océan. Le fleuve de notre existence est comme notre mer, elle ne dépasse jamais ses limites.

Le lundi Ribeyrolles vient dîner et le mardi Kesler. Le mercredi nos hommes prennent leur volée. Le jeudi, thé chez madame Duverdier ; le vendredi, thé chez mademoiselle Allix ; le samedi, cidre et délire chez nous. Le dimanche, retraite accidentée par la visite quotidienne de mademoiselle Allix.

J'oublie de dire que le billard absorbe notre groupe masculin et que, le soir où nous ne sortons pas, la salle de billard a assez l'air d'un café : rien n'y manque, le thé et le cigare, et c'est éclairé au gaz, s'il vous plaît.

×××

Dimanche, 5 juillet [1857].

Je suis dans un jour d'immense paresse, ma Julie, toute courbaturée d'un bain que j'ai pris ce matin. Mes fils sont dehors, ma fille est à son piano, Auguste est dans sa chambre en train de caresser sa chatte, Constance a pris son congé du dimanche. La cuisinière fait un gâteau aux groseilles, Chougne est dans la basse-cour enfermée avec un gros chien qui est amoureux d'elle. Les poules gloussent ; le reste n'est que silence, de ce silence sépulcral du dimanche anglais.

La maison, le comprends-tu ? est loin d'être finie. Nous avons toujours une dizaine d'ouvriers par jour ; avec son ameublement de chêne sculpté, mon mari s'est tout bonnement jeté dans l'infini. L'appartement du premier sera fané avant que le second ne soit

terminé. Quant à moi, je ne regarde plus les ouvriers, je m'occupe des fleurs, de mon ménage, je sors ma fille, je lis et fais de la tapisserie.

Les vacances vont donc se passer sans que je te voie. C'est de mon côté qu'est le sacrifice. Toi, tu vas être à merveille, et aussi gâtée que chez moi chez Clémentine. Les bons Meurice vont nous venir cet été. Je te ferai savoir quand ils partiront au cas où tu aurais quelques commission pour Guernesey.

Victor (1) m'a écrit. Il me répète ce qu'il t'a écrit, qu'il te donnera six mille francs quand il aura vendu ses terrains, ou bien qu'il te servira la rente de ce petit capital. Il voudrait que tu attendisses qu'il eût terminé cette vente avant que de quitter Saint-Denis. « Si cependant Julie, ajoute-t-il, venait te rejoindre avant la vente, je pourrais lui faire une rente de 3 à 400 francs *parce qu'avant tout* je veux son bonheur. » Tu vois que c'est très gentil à lui cette petite phrase.

Notre frère tient beaucoup à ce que tu accomplisses tes dix ans de dame. Il espère faire revenir la chancellerie sur cette décision qui n'accorde la pension aux dames de Saint-Denis qu'après trente ans de service. Il veut que vous ayez droit à cette même pension après dix ans de service. Il faut donc, dit en terminant Victor, que Julie achève ses dix ans de dame, qu'elle accomplira cet hiver, et ce terme arrivé, elle fera ce qu'elle jugera le mieux.

Voilà, cher bijou, une analyse consciencieuse de la lettre du frère. En résumé, nos affaires vont très bien, ce n'est vraiment rien,étant sûre de quitter Saint-Denis, d'en avaler six mois encore, d'autant que là-dessus tu as deux mois de vacances.

Mon projet est toujours d'aller quinze jours en octobre à Paris, mais je continue à faire la discrète par superstition pour ta chambre ici. Ne t'en inquiète pas, Charles descendra dans l'atelier et te donnera sa chambre où tu seras chez toi.

Le général Le Flô qui a quitté définitivement les îles de la Manche, vient la semaine prochaine nous faire ses adieux. Il part, je crois, pour le Piémont ; il a envoyé sa femme en France retrouver momentanément son père. Les Bruxellois nous viendront en août, et les Meurice, comme je te l'ai dit, dans le courant de cet été.

Téléki est à Constantinople, avec Orban, son gros chien blanc, et Logoche ; il a emporté tout un équipage de bimbeloteries, de petites curiosités, il lui a fallu tout un bâtiment. Le Magyar a

(1) Victor Foucher, frère de madame Victor Hugo.

écrit, il commence déjà à s'ennuyer là-bas ; il n'en aime pas les habitants, il paraît qu'on est volé, dévalisé, qu'on exerce un chantage effroyable ; on écrit ceci par exemple : « Si vous ne déposez pas telle somme à tel endroit, vous serez tué. » De surveillance, il n'y en a aucune ; de recours, pas davantage. Le pays du soleil se comporte bien mal. Combien j'aime davantage nos brouillards ! nous dormons tranquilles au moins.

Marie Hugo (1) m'a écrit. Elle me paraît engloutie dans la dévotion. Elle a gardé son âme tendre et émue, elle s'est réfugiée dans le mysticisme le plus exalté, elle vit enveloppée dans la robe de sainte Thérèse et agenouillée au pied de la croix. Elle voit peu son frère et demeure chez sa tante madame Chaumont, qui est d'une grande piété aussi.

xxx

Jeudi, 23 août [1857].

Je croyais que c'était à toi à m'écrire, chère bonne, je répare vite mon tort involontaire. J'ai été en l'air et tout occupée ces derniers temps. J'ai eu le général Le Flô. Le pauvre homme est venu nous dire adieu, il est lui à bout de l'exil. C'est un homme d'action, habitué au camp, à l'air libre, à l'espace. Il est très courageux d'ailleurs et va rejoindre sa femme en Italie. Les Lucas ont suivi Le Flô, et les voilà qui nous envoient, il y a quinze jours, un petit mot de Jersey pour nous prévenir qu'ils nous arrivaient. Ils étaient trois, il y avait la jeune fille de madame Lucas, une grande personne, accorte, remuante, riant toujours, crinolinée jusqu'au menton, descendant les escaliers comme une biche, vous accostant avec une roulade, car c'est une virtuose. La mère, un peu trop occupée de sa figure, est au fond une personne excellente ; tu sais, elle est comme madame de Boris, frivole et sérieuse Elle court après le plaisir, vit dans les bals et les pompons, mais l'amitié et le souvenir lui tiennent solidement au cœur. Les rubans n'en étouffent rien. Quant à Lucas (2), il suit ces dames, tranquille et résigné, maugréant bien un peu de ce métier folâtre, mais allant toujours et au fond très heureux.

(1) Sa nièce.
(2) Hippolyte Lucas, bibliothécaire à l'Arsenal.

Cette visite nous a fait plaisir, nos voyageurs ne sont partis qu'hier. Ça été pendant quinze jours un entrain inusité, nous ne nous reconnaissions plus. Imagine-toi qu'on a dansé. Adèle se demandait si elle était bien elle-même. Charles n'a jamais eu plus de verve, Victor est resté Anglais, lui. Le diable n'y a rien perdu, nous l'avons trouvé plus d'une fois dans des petits coins, dans les *bocages* avec notre jeune visiteuse. L'enchanteresse a triomphé du *cant*.

Et voilà notre monde embarqué depuis hier. Nous voilà revenus à l'austérité de notre vie, ce qui me va mieux au fond comme habitude de vie. Nous attendons les Meurice ; eux, tu le sais, sont sérieux ; puis Hetzel et le colonel Charras qui sort de fermer les yeux à Eugène Sue (1). Encore un grand esprit de disparu ; cet illustre romancier a été brave, profondément courageux, il souffrait énormément de l'exil et en est mort ; mais il n'a pas bronché. Il est mort dans les fumées de la Savoie et solitaire, mais il a eu pour linceul l'honneur, et son âme s'est exhalée dans cette fière satisfaction du devoir accompli.

Comme ta lettre est triste, bonne amie ! il y a de quoi, mais il y a toujours de ces moments dans les affaires un peu sérieuses, où il vous tombe de ces poutres qui font douter du succès. Notre pauvre frère est livré au flux et au reflux de la politique, c'est son observatoire, il croit à l'Alien-Bill. Le procès qui vient d'avoir lieu, sur lequel on avait échafaudé cette loi, n'est qu'un ballon vide, et il faudrait maintenant trouver un autre prétexte pour remettre l'Alien-Bill en vigueur. Et puis l'Angleterre se soucie beaucoup moins qu'on ne croit de se défaire des proscrits. Les proscrits sont pour elle une arme et une menace contre la France. L'alliance n'est qu'une surface ; depuis la guerre de Crimée si glorieuse pour nous, l'Angleterre est fort en défiance et nous jalouse. Elle redoute nos armées, se tient en garde, fortifie toutes ses situations militaires en vue d'une invasion, et n'est pas fâchée d'avoir une carte et une force à opposer à la France. Cette force, c'est la révolution. Elle chasserait les proscrits ostensiblement, qu'elle les ferait rentrer par une porte de derrière. D'ailleurs nous sommes, nous, dans une situation particulière et quasi sauvegardés, nous sommes propriétaires en Angleterre, ce qui équivaut presque à la naturalisation. La difficulté est de convaincre Victor, car je con-

(1) Eugène Sue mourut presque subitement à Annecy, entre les bras du colonel Charras, le 3 août 1857.

çois sa résistance si nous devions aller en Amérique (1). Il faut attendre quelques semaines afin que ces bruits d'Alien-Bill soient tout à fait assoupis, — alors je lui écrirai énergiquement. Mais tout cela est vague et la situation s'obscurcit pour toi, ma bien-aimée, je le sens et j'en souffre. Voyons, gagnons un peu de temps, sans trop nous priver, rentre en octobre, tu sors au jour de l'an. J'écrirai à notre frère de t'avoir un congé de trois mois, et cela je l'obtiendrai. Tu viendrais donc trois mois d'hiver avec nous, tu jugerais ce que c'est que l'exil et l'hiver, car enfin tu ne nous as vus que sous un ciel bleu ; alors, si tu te trouvais heureuse, heureuse relativement, je remercierais le ciel pour que tu nous restes. Maintenant il faut laisser passer ce petit tremblement de terre, et qu'on ne puisse se servir d'aucun prétexte. Encore un peu de temps et les raisons d'Alien-Bill ne seront plus de mise. Tout cela, ce n'est qu'une remise. En attendant, jouis, ma bien-aimée, de tes douces vacances, dis-toi bien que ma pensée est sans cesse avec toi et que je n'aurai de repos que lorsque tu seras dans des conditions normales et au milieu de tes affections naturelles. Toto est là, il me dit que mon idée est bonne, qu'il faut agir avec ménagement, sans rien brusquer, qu'insensiblement Victor s'habituera à te voir ici, que les trois mois, que tu viendras, ce sera la première barricade enlevée.

xxx

Guernesey, 29 août.

Ma chère bien-aimée, ta lettre est injuste, notre frère est injuste. Je désire autant que tu viennes avec moi, que toi-même peux le désirer. J'ai fait pour cela tout le possible, et même ce qui me semblait impossible. J'ai écrit la première à Victor et lui ai fait des ouvertures pour toi les plus explicites et les plus pressantes. Il me répondait deux mois après d'une façon affectueuse pour moi, mais de glace quant à notre affaire. Aussitôt je lui récrivais, sans me préoccuper de cette froideur, insistant, insistant toujours. Ma pauvre éloquence prenait toutes les formes, je lui parlais de

(1) Au cas où il aurait été chassé de Guernesey, Victor Hugo avait songé à se réfugier en Espagne ou en Portugal, voire en Amérique.

ta souffrance, de ses devoirs à lui, j'évoquais le souvenir de nos pauvres parents. Je lui disais en parlant de toi : « C'est un legs que notre père et notre mère nous ont laissé. » Je lui disais que nous nous faisions vieux, que nous n'avions plus qu'à vivre dans les autres et faire le bien, que sais-je encore ? Dernièrement, il y a environ deux mois, j'ai écrit à Victor et aussi à Mélanie, je faisais à notre belle-sœur toutes les grâces imaginables, je lui parlais de sa bonté pour toi, de la tendre affection que tu avais pour elle, de ses mérites, je la flattais enfin, et je *m'aplatissais*. Je sortais de ma nature et cela pour toi. Je ne m'en repens pas, pour de certains sentiments, et quand il s'agit du bonheur d'une personne aimée, on doit quelquefois immoler ce qui vous tient à l'âme, et pour toi, alors, chère enfant, j'ai immolé ma dignité. Victor m'a répondu avec amitié (toujours, c'est vrai, sous la protection !) que Mélanie avait été touchée de ma lettre, puis venant à toi, il me faisait les propositions que tu connais, si misérablement précaires, et comme une immense concession ; puis tu m'écris, toi, que notre frère retire presque ses propositions ; ou que du moins, s'il les maintient, c'est à son corps défendant ; échouant par la voie directe, je cherche à louvoyer, je te fais alors ma proposition que tu as rejetée. Maintenant, que Victor t'écrive que ma pensée du jour n'est pas toujours celle du lendemain ; qu'il croie de plus que tu te déclasses en venant au milieu des proscrits, je ne puis rien à tout cela. Il y a certains yeux qui voient rase-terre et qui voient une déchéance là où est la grandeur.

Ces esprits-là sont même inconséquents, parce qu'ils ne regardent pas plus le passé qu'ils ne jugent le présent. Est-ce que l'auteur du coup d'Etat n'a pas été proscrit ? Il a même renchéri, il a été condamné à une peine infamante. Ainsi, voilà celui que notre frère réprouvait, il y a quinze ans, qu'il salue comme un maître aujourd'hui. Ce n'est pas un rapprochement que je fais ici, Dieu me garde ! je veux seulement te prouver qu'elle est l'irréflexion humaine.

Pour ce qui est du séjour des proscrits en Angleterre, ils ne seront expulsés en aucun cas, qu'ils se tiennent oui ou non tranquilles ; on ne fait pas de conditions aux proscrits, parce qu'ils n'en acceptent pas. Aujourd'hui, à l'heure qu'il est (je puis te parler de cela puisque c'est public), le gouvernement français fait un procès à mademoiselle Ledru-Rollin et Mazzini, lesdits prévenus étant accusés de complot contre la vie de l'empereur. Le procès est pendant. Il y a huit ou dix jours environ, des interpellations ont

été faites en plein parlement à Palmerston, au sujet de l'expulsion possible de Ledru-Rollin et Mazini. Palmerston a répondu que le gouvernement français n'avait fait aucune ouverture de ce genre, que si cette ouverture lui en était faite, les pouvoirs leur manqueraient pour satisfaire à cette demande. Je cite textuellement d'après le journal *la Presse* du samedi 22 août. Donc, chère amie, nous sommes ici en aussi grande sécurité que possible.

Il est vrai, heureusement, que ce procès de Ledru-Rollin n'est fondé sur rien, car la vie de tout être, quel qu'il soit, nous est sacrée, nous serons toujours les adversaires de ces sortes d'attentats ; l'inviolabilité de la vie humaine est notre devise. Mon mari dit souvent que, si jamais l'échafaud devait se relever il s'assoirait au pied de l'échafaud et que sa tête tomberait avant aucune autre. Mais ces douloureux temps sont passés, cette religion de la vie de l'homme que nous proclamons si haut est devenue celle de la démocratie.

Pour me résumer, en ce qui te touche, ma chère bien-aimée, j'insisterai de nouveau afin que tu te reposes sur moi ; tu iras voir madame Meurice avant ton retour, elle te dira si je suis occupée de toi. Je m'en vais écrire à Victor pour lui rappeler ses promesses et tâcher, ce qui serait le meilleur, qu'il te trouve CETTE SOMME DE SIX MILLE FRANCS QUI ASSURERAIT ton pain. Mais voyons, est-ce qu'il ne pourrait pas trouver à emprunter cet argent ? le prêteur prendrait hypothèque sur les terrains de Victor. Est-ce qu'on ne pourrait pas aussi trouver trois individus qui, avec cette assurance, prêteraient chacun deux mille francs ? Est-ce qu'Alfred ne pourrait pas t'obliger en cela ? Il faut pourtant chercher et s'ingénier. Je te voudrais enfin libre et dégagée de toute sollicitation quotidienne. Avec la mauvaise grâce de Victor dans cette affaire, à chaque pauvre trimestre qu'il te payerait, il faudrait faire montre de reconnaissance, et puis enfin il peut mourir, et des changements survenir. Certes, chère enfant, je pourrais pour mon compte demander à mon mari d'entrer pour sa part dans ce prêt, mais je n'oserais, je ne lui ai rien apporté, il a de lourdes charges. Il est privé de son théâtre, ce qui était une grande partie de son revenu ; demain on peut défendre la vente de ses livres en France ; mon mari a enfin la situation précaire du proscrit, et puis, chère amie, j'ai toujours été très délicate sur ce point avec mon mari, cette délicatesse est chez moi une habitude, je suis craintive, cette crainte est ma coquetterie.

Pourtant il y a des choses que je sais faire, à côté de mon mari

j'ai d'autres devoirs, ma conscience à moi, très ferme et très résolue. A distance les choses se font mal, et puisque tu n'acceptes pas mon projet pour le jour de l'an, j'irai à Paris ; puisque tu ne peux venir à moi, j'irai à toi. Je ne crois pas pouvoir aller à Paris en octobre ; cependant je vais avoir du monde ici à la fin de septembre ; j'aurai ma maison à remettre en ordre, habituer les miens à ce changement, amener doucement cette transition du grand mouvement à la solitude. De plus, je veux emmener Adèle, et je ne veux descendre qu'à l'auberge, c'est donc un peu d'argent qu'il faudra. Hetzel va venir ces jours-ci, je vais essayer de lui vendre quelques mauvais griffonnages, cela défraierait ma dépense, je demanderai à mon mari ce qui sera nécessaire pour Adèle, et je courrai à toi. Je remplirai ainsi mon double devoir. Ce sera probablement en novembre que je partirai et certainement avant le jour de l'an. Ainsi, tiens pour certain que j'irai cette fin d'année à Paris ; il faudrait de ces événements suprêmes pour me retenir. De plus, comme je te l'ai dit, je vais écrire à Victor pour l'entretien et je vais couper l'entrefilet de *la Presse* où se trouve la déclaration de Palmerston et le lui envoyer, afin qu'il ne nous parle plus d'expulsion.

Maintenant, vois ce que tu as à faire, toi, pour Saint-Denis, sois patiente et prudente jusqu'à mon voyage dont il est inutile de parler. Je vais à Paris pour toi, pour affaire, mon mari étant proscrit, je dois vivre à l'écart, je suis en France pour un devoir, à cause d'une affection qui souffre, mais je ne connais pas la France...

XXX

Dimanche, 20 septembre [1857].

Paul m'a écrit sur toi de ces choses à décourager de moins vaillantes que moi. Il proteste contre ce qu'il appelle notre folie. C'est insensé, dit-il, de quitter une carrière, un gagne-pain. Il ajoute que toute la famille est de son avis. Victor m'a écrit dans le même sens. Ils se lavent tous les mains. C'est une émeute de famille. Je dois ajouter que Victor ne retire rien de ses engagements. Il est près de faire ce qu'il a promis ; il y a même dans la lettre de Victor un ton affectueux et pénétré que je ne sens pas chez Paul. Au fond Victor est bon.

Il faut bien pourtant, chère bien-aimée, que tu envisages la

situation : frères, sœurs, oncle, tante, tout le monde se récrie. C'est un soulèvement, une révolte comme quand la grande Demoiselle voulait épouser Lauzun. La grande Demoiselle a tenu bon pour le mariage, nous tiendrons bon pour le nôtre, je ne lâche rien de mon projet d'aller cet hiver à Paris. Je te conseille toujours de ne pas effaroucher la famille, faisant tout de suite de l'irrévocable. Aie un congé de six mois, j'insisterai près de Victor, pour qu'il t'aide là-dedans. Pendant ce temps il vendra ses terrains et tout sera dit.

J'ai eu cette semaine la visite de monsieur et madame de Villeneuve. Le ménage nous a donné une journée, pour des craintifs, c'est beaucoup. Imagine-toi que Paul n'ose pas m'écrire directement. Mais de quoi a-t-il peur ? A la place de votre gouvernement, je le casserais aux gages. Quel est le podestat qui tiendrait pour coupable un frère qui écrit à sa sœur ? Il marche en retard sur les retardataires, le pauvre frère...

XXX

Guernesey, 18 octobre [1857].

Madame Meurice m'a écrit que Robelin (1) mettait son logement à ma disposition, je l'accepte et cela me vient en aide, je vais répondre à madame Meurice pour qu'elle remercie Robelin et lui dise que j'userai de sa bonne grâce...

Il n'y a que de mauvaises nouvelles de Paris, il y a le choléra sur toutes les célébrités, mademoiselle Rachel meurt, Gounod est fou, on vient d'enterrer notre ami Manin ; madame Monnier, une amie de madame Meurice, si pénétrée de notre exil, se meurt d'un cancer au sein. Le deuil est à plusieurs fins et il y a une économie de drap noir.

Le général Le Flô m'a écrit hier, qu'il rentrerait en France, il m'écrit de Belgique où il est encore. Sa lettre est pleine d'affection, de doux souvenir, mais fort triste.

Voilà ma chronique, elle n'est pas gaie ; pour l'intérieur, toujours la même chose ; soirée chez madame Duverdier, le jeudi ; vendredi, thé chez mademoiselle Allix ; samedi, étalage des belles

(1) Architecte qui fournit à Victor Hugo les éléments d'un chapitre de *Notre-Dame de Paris*. Cf. à son sujet notre *Cénacle de Joseph Delorme*.

robes dans les beaux salons de madame Victor Hugo. Dimanche est le jour privé, recueilli. On écrit à sa sœur, le soir on fait un peu de musique pour exercer mademoiselle Adèle qui devient une virtuose.

La maison n'est pas du tout finie, il en faut au moins pour quatre mois avant que le second étage ne soit terminé. L'appartement de mon mari sera une forêt de chêne sculpté. Viendra après l'ornement des escaliers. Total, un an encore d'ouvriers.

A partir du 1er novembre prochain, nous aurons des lettres tous les jours. A partir du mois de mai prochain le chemin de fer de Paris à Cherbourg sera livré au public. Le pont de Guernesey sera fini, il y aura un débarcadère et alors plus de ces vilains petits bateaux. Tu vois que notre île se civilise, qu'elle se fait plus abordable pour te recevoir. Songe qu'au printemps prochain il ne faudra que treize heures pour venir de Paris ici.

XXX

Guernesey, 8 novembre [1857].

... Nous travaillons tous, chère petite, la maison est un vaste atelier. Nous avons vu pas mal de monde, cet été, et maintenant nous vivons dans notre modeste cercle. La salle de billard est un peu trop devenue un fumoir. Adèle proteste contre cet envahissement de la pipe et ne se relâche pas dans son opposition.

Notre maison est bien en réalité la maison des bêtes. Nos chiennes ont mis bas et nous sommes à la tête de neuf petits chiens. plus *deux minets* dont nous ont gratifiés nos chattes. Nous avons un bengali et trois oiseaux des Canaries qui chantent dans notre volière. Il ne faut pas oublier quatre poissons rouges qui sont la parure de notre bassin, et les poules qui gloussent dans notre basse-cour...

XXX

Guernesey, 10 janvier [1858].

Ma chère bonne amie, je serai à Paris avec Adèle du 20 au 25

janvier. Tout est préparé pour notre départ. Les malles sont descendues dans ma chambre, et voilà trois semaines que j'ai l'autorisation de mon mari d'aller te voir. Cela n'a pas été sans peine, je t'assure.

Je descendrai chez Robelin. Aussitôt notre arrivée je t'écrirai. Je compte rester un mois à Paris... Ne précipite aucune de tes affaires avant notre arrivée. Mon mari est exigeant et ne voudrait pas que tu quittasses Saint-Denis avant d'avoir ton existence assurée. Il peut mourir, dit-il, il est proscrit et peut être forcé de s'éloigner encore de la France. Dans la situation précaire où il se trouve, il désire que tu aies ton indépendance. C'est dans ton intérêt qu'il met des conditions au bonheur de t'avoir près de lui.

(*A suivre*).

VARIA

I

LA FIN D'UNE LÉGENDE

L'ORIGINE LORRAINE DE CHOPIN

Quand le lecteur jette ses regards sur une biographie de Chopin, celle d'Elie Poirée, par exemple, il ne peut s'empêcher de remarquer que ce dernier donne au père du musicien une origine lorraine. Si, subitement intéressé par ce détail, il cherche dans sa bibliothèque l'opinion des autres auteurs à ce sujet — et ils sont nombreux : Szulc, Liszt, Mme Andeley, Mme Landowska, etc..., — il s'apercevra bientôt que des détails très précis viennent confirmer l'opinion d'Elie Poirée ; mais en même temps il remarquera que rien de bien net ne se dégage de tous les renseignements qu'il pourra recueillir.

Elie Poirée, en effet, dit dans le numéro du *Courrier musical* consacré à Chopin (janvier 1910) :

« Son père, Lorrain, mais originaire de la Pologne », et dans la collection : *les Musiciens célèbres* :

Son père, Nicolas Chopin, Lorrain d'origine, avait, après bien des tribulations depuis son départ de Nancy...

Cependant le même auteur relate l'opinion de A. Szulc :

D'après une biographie, M. A. Szulc, Nicolas aurait été le fils naturel d'un gentilhomme polonais, qui, ayant accompagné Sta-

nislas Leczinski en Lorraine, aurait pris le nom de Chopin. On a supposé également que le père du compositeur descendait d'un certain Szop, valet au service de Stanislas, qui aurait suivi son maître à Nancy. Dans les deux cas, cette origine polonaise serait une explication très plausible du long voyage entrepris vers 1730 à travers l'Europe par Nicolas pour retrouver sa véritable patrie, voyage que le fils devait faire quarante ans plus tard, en sens inverse, et sans esprit de retour.

Le *Dictionnaire des musiciens* et les divers dictionnaires que l'on peut consulter sont encore plus précis ; ils disent que le père de Chopin naquit à Nancy, le 17 août 1770, et descendait de Nicolas Chuppin, trompette du duc de Lorraine en 1667.

Enfin, Mme Wanda Landowska, en 1911, apporta encore quelques données à cette histoire déjà bien embrouillée :

L'arrière-grand-père de Chopin était Polonais, c'était un courtisan du roi Stanislas Leczinski qu'il avait accompagné en Lorraine. Il s'appelait Nicolas Szop (lisez Chop). Vers 1714, il obtint l'autorisation du roi d'ouvrir à Nancy un commerce de vin, en association avec un de ses compatriotes, Jean Kowalski (Kowal, forgeron). Comme cela se pratiquait alors, les deux associés traduisirent leurs noms en français, et leur vin portait la marque : Ferrand et Chopin. Le fils de Nicolas Szop, Jean-Jacques Chopin, était maître d'école, et son fils cadet fut le père de Chopin. Ces documents, peu connus en France, se trouvent aux archives de Nancy.

Nous conçûmes donc le plan de retrouver les documents dont parle Mme Landowska, et d'autres, peut-être encore, qui ne sauraient manquer d'exister, si vraiment la famille de Chopin a fait un si long séjour dans la capitale de Lorraine. En même temps, nous espérions tirer au clair ce petit point d'histoire.

Nous devons dire tout de suite que nous avons été déçu. Malgré de très sérieuses recherches, faites en partie avec l'aide de M. Denis, archiviste municipal de Nancy, que nous devons remercier ici, nous n'avons pu trouver aucune trace du séjour à Nancy des ancêtres de Chopin. Certes, c'eût été avec un vif plaisir que nous eussions ajouté, au livre d'or de notre chère ville, le nom du grand musicien polonais, mais Nancy trouve dans son histoire

assez de grands noms pour n'avoir pas besoin de s'approprier des légendes.

Nous trouvons pour la première fois, à Nancy, le nom de Chopin ou plutôt de Chuppin, au XVIe siècle. A cette époque, en effet, vivaient trois peintres célèbres : Médard Chuppin, Charles, son fils, et Nicolas, son petit-fils. Le premier termina au couvent des Cordeliers une reproduction de la Cène, de Léonard de Vinci, longtemps attribuée à ce dernier, et qui subsista jusqu'en 1881, époque à laquelle on l'effaça, car elle était abîmée. (Pfister, *Histoire de Nancy*). D'ailleurs, la copie en existe au musée lorrain.

Mais cette importante famille disparaît bientôt complètement : en 1624, on trouve relatée la mort du dernier des Chuppin, dans un registre spécial des archives municipales.

En 1667, on ne trouve aucune trace de Nicolas Chuppin, trompette du duc de Lorraine, de qui un des biographes fait descendre le père de Chopin.

En tous cas, à la fin du XVIIe siècle, et au début du XVIIIe, le nom de Chuppin avait complètement disparu de la ville de Nancy. Nous n'avons pu le rencontrer ni aux Archives départementales, ni aux Archives municipales.

A vrai dire, nous ne le retrouverons plus, et même, chose curieuse, alors que, en beaucoup d'autres villes, de pareilles recherches eussent certainement amené la découverte d'un ou plusieurs Chopin (ou Chuppin, ou Choupin), nous n'avons pas même rencontré ce nom sur les registres des sols de paroisse qui ont servi à nos recherches. Cependant, nous devons exposer en détail la manière dont nous avons procédé, pour écarter les diverses hypothèses émises par les historiens et pour démontrer que le seul nom se rapprochant de celui de Chopin : Chope, trouvé en 1770, à la paroisse Sainte-Epvre, n'avait rien de commun avec celui de l'auteur des Nocturnes.

Examinons tout d'abord l'hypothèse de l'arrivée à Nancy d'un courtisan du roi Stanislas, suivant Mme Landowska, d'un valet du roi, suivant A. Szulc. Mme Landowska a dit ici même que, vers 1714, il obtint du roi l'autorisation d'ouvrir à Nancy un commerce de vins, dont la marque était Ferrand et Chopin. Eh bien : 1° en 1714, le roi de Pologne ne pensait pas encore à venir à Nancy, où il n'arriva qu'en 1737 ; 2° on ne retrouve pas, dans les registres de sols des paroisses de cette époque, sur lesquels figuraient *tous* les habitants, même les pauvres, marqués « mortepaye », on ne retrouve pas de commerçant du nom de Chopin ou de Szop. Il

n'existe pas plus de Ferrand et Chopin dans les patentes des commerçants de cette époque. De même, il n'existe pas trace, vingt ans plus tard, ni à aucune époque, d'un Jean-Jacques Chopin, maître d'école. Les noms des maîtres d'école ont pourtant été gardés. D'ailleurs, comment pourrait-il se faire qu'un si long séjour à Nancy de cette famille n'ait laissé aucune trace, alors qu'on retrouve facilement, au cours des mêmes recherches, combien de noms glorieux à Nancy, parmi lesquels nous citerons seulement ceux de Drouot et de Hugo ?

Enfin, on pouvait encore admettre que ce valet, ou ce courtisan, ait suivi son maître non à Nancy, mais à Lunéville ou à Commercy, où Stanislas a résidé. A Lunéville, M. Rousset, archiviste municipal, a fait les recherches nécessaires, et n'a rien trouvé non plus. Nous nous sommes rendus nous-même à Commercy, où nous n'avons pas été plus heureux.

Pour compléter notre documentation, nous avons voulu nous assurer que pas un Chopin n'était entré à Nancy à cette époque, et cela fut relativement facile à confirmer, grâce à l'existence des lettres de Bourgeoisie. En effet, dès 1570, n'entrait pas à Nancy qui voulait, ainsi qu'en fait foi le passage suivant, extrait de l'ouvrage de Henri Lepage : *les Archives de Nancy :*

Une ordonnance de Charles III du 26 août, 1570, réglant à 12 francs le droit de bourgeoisie, prescrit à tous ceux qui voudront venir résider à Nancy d'en faire la déclaration aux prévôts et deux de ville, et enjoint, sous peine d'amende, aux propriétaires qui loueront leurs maisons à des nouveaux venus d'en informer les magistrats. En 1586, il est ordonné aux propriétaires de ne louer à personne avant d'en avoir averti les deux de ville, lesquels visiteront la maison pour voir combien de ménages on y peut loger commodément et s'assurer si les locataires ont acquitté le droit de bourgeoisie, qui sera à l'avenir de 40 francs.

Donc dès 1570, il existait un registre de lettres de Bourgeoisie, auquel personne ne pouvait échapper. Le Polonais Szop n'aurait pas pu s'y soustraire plus qu'un autre.

Dès 1714, nous avons recherché dans les lettres de Bourgeoisie octroyées aux nouveaux entrants, tantôt dans les registres spéciaux, tantôt dans les archives annuelles de la ville : nous n'avons pas pu découvrir un nom voisin de celui de Chopin. A l'époque de l'arrivée de Stanislas en Lorraine, en 1737, nous avons pu lire

beaucoup de noms de Polonais ayant probablement accompagné leur roi à Nancy. Le nom de Chopin n'y figurait point.

Vainement encore, nous avons continué nos recherches pour chaque année après 1714, tant sur ces listes d'entrants que sur les registres de sols de paroisse.

Naturellement, nous avions essayé de trouver, en premier lieu, l'acte de baptême de Nicolas Chopin, qui, disait-on, était né à Nancy le 17 août 1770. A ce moment, Nancy possédait sept paroisses, dont les curés tenaient fidèlement à jour les actes de baptême.

Ne trouvant rien à la page du 17 août, nous avons cherché les autres jours de l'année, et même les années précédentes et suivantes.

Nous n'eûmes pas plus de succès.

Enfin, un jour que nous relevions les noms des habitants sur les registres de sols de la paroisse Sainte-Epvre, pour l'an 1770, un nom se présenta à nos yeux :

N° 74. Dominique Dedon, tailleur d'habits
Joseph Chope C. p. menuisier
frs prevot cordonnier.

et plus loin :

N° 337. Dominique Tiot, vendant vin
Le nomme Guinot boucher
Chope C. p. menuisier.

Il existait donc à Nancy, en 1770, un nommé Chope, dont le nom s'accorde assez bien avec celui de Szop, qui, suivant Mme Landowska, se prononce Chope.

Nous pensâmes être, cette fois, sur la bonne voie et nous résolûmes de suivre la trace de ce Chope autant qu'il était possible.

En 1771, nous retrouvons le second seulement ; en 1774, nous les retrouvons tous deux, mais devenus beaucoup plus pauvres, car ils ne payaient plus que 10 sols au lieu d'une livre. En 1775, ils disparaissent de Nancy ; en 1776, à la paroisse Saint-Epvre, au 234, nous trouvons J. Jobe, compagnon menuisier.

En 1780, on trouve encore Joseph Schob, menuisier, qui paye 44 sols. En 1781, 1784, 1788, nous pouvons toujours suivre sa trace.

Pendant ce temps, il s'était marié et avait eu deux enfants : là encore, nous espérions relever la naissance d'un fils : nous ne trouvâmes que deux filles, l'une Marie-Marguerite, l'autre Marie.

La révolution arriva. Les registres de sols des paroisses furent remplacés à Nancy par des listes d'habitants beaucoup plus détaillées.

En 1795, 1796, 1798, Joseph Chobe, menuisier, habitait rue de l'Union, avec sa femme et sa fille Marie. L'autre était morte.

En 1807, il est porté sur les listes comme ancien menuisier : il avait alors 63 ans.

Enfin, en 1810, le 3 septembre, Joseph Chope mourait.

Notre confiance première s'était évanouie dès que nous eûmes la certitude que le menuisier Chope n'avait pas eu de fils. La lecture de son acte de mariage vint nous enlever les derniers doutes, que nous pouvions avoir encore : il nous apprenait, en effet, que le nommé Joseph Choube, dit Chope, était le fils du maire de Bidestroff, près de Metz.

Le seul homme à Nancy dont le nom se rapprochait de celui de Chopin était donc originaire de Bidestroff ; son père était maire de ce pays, ce qui prouvait qu'il y était installé depuis longtemps. De plus, cet homme n'avait pas de fils. Nous étions donc assuré qu'il n'y avait aucun rapport entre lui et la famille de Chopin.

Voilà quels furent les résultats de nos recherches aux archives de Nancy. Comme nous l'avons déjà dit, elles furent complétées par des investigations aussi vaines à Lunéville et à Commercy.

Recherches stériles, arides, recherches négatives, et peu attrayantes. Mais nous espérons qu'elles suffiront à détruire la légende de l'origine lorraine de Chopin. Cette origine demeure plus que jamais mystérieuse. Nous avons essayé vainement d'avoir en Pologne quelques indices pouvant nous mettre sur la voie, et nous craignons bien que ce petit point d'histoire musicale demeure à jamais inexpliqué.

André Lévy.

II

LAMARTINE EN MACÉDOINE

(1833)

Il y a quelque quatre-vingts ans un voyageur illustre traversait les contrées aujourd'hui dévastées par la guerre sanglante qui sévit dans les pays balkaniques.

Alphonse de Lamartine revenait de son fameux voyage en Orient entrepris, comme celui de Chateaubriand, pour renouveler ses inspirations philosophiques et poétiques. La perte de leur fille Julia, enlevée à Berouth, le 6 décembre 1832, par la maladie de poitrine dont elle souffrait, décida les parents désolés à revenir de Constantinople par la voie de terre. « L'Orient-Express » n'emportait pas à cette époque les touristes de la Corne d'Or à Vienne en quelques heures, et quoiqu'il suivît à peu près le tracé du chemin de fer actuel, Lamartine n'espérait arriver à Belgrade qu'après un mois de voyage, « et de là en un autre mois en France ».

Cependant, parti de Constantinople le 25 juillet 1833, avec cinq chariots couverts et des chevaux de selle, ce n'est que dans les premiers jours de septembre qu'il débarquait à Semlin, en Hongrie, en face de la vieille cité-forte de la Serbie.

Au début tout alla bien, mais les difficultés naturelles du trajet la fatigue, les repos forcés, puis la maladie rendirent les étapes de plus en plus pénibles.

De Constantinople à Andrinople, « à travers les plaines sans habitations et sans arbres », la caravane mit six jours. Au matin, à l'issue de ces plaines, dans un beau bassin, entre des montagnes la ville paraît immense, dominée par sa belle mosquée. « C'est le plus beau monument religieux de la Turquie après Sainte-Sophie », affirme le voyageur, « construit par Bajazet dans le temps où la capitale de l'empire était Andrinople. Les champs, deux lieues avant la ville, sont cultivés en blé, en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce. L'aspect du pays rappelle les envi-

rons de Dijon ou de Lyon. De nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine. Nous entrons dans un long faubourg ; nous traversons la ville au milieu d'une foule de Turcs, de femmes et d'enfants qui se pressent pour nous voir, mais qui, loin de nous importuner, nous donnent toutes sortes de marques de politesse et de respect. »

D'Andrinople à Philippopoli la route traverse des défilés et des bassins boisés et riants, entre les hautes chaînes des monts du Rhodope et de l'Hémus. Après quatre jours de marche les voyageurs arrivent dans ce chef-lieu, alors une ville de 30.000 âmes, dont la population se composait de Grecs, d'Arméniens et de Turcs. « Les Grecs sont en général instruits et commerçants, écrit le poète ; les principaux d'entre eux font élever leurs enfants en Hongrie ; l'oppression des Turcs ne leur semble que plus pesante ensuite ; ils soupirent après l'indépendance de leurs frères de la Morée. J'ai connu là trois jeunes Grecs charmants, et dignes, par leurs sentiments et leur énergie d'esprit, d'un autre sort et d'une autre patrie. »

A Yenikeui, misérable bourgade au cœur des Balkans, Lamartine tombe gravement malade, suite de chagrin et de fatigue. Sa convalescence l'y retient une vingtaine de jours.

J'ai pu étudier là, dans l'intérieur même des familles, écrit-il, les mœurs des Bulgares ; ce sont les mœurs de nos paysans suisses ou savoyards : ces hommes sont simples, doux, laborieux, pleins de respect pour leurs prêtres et de zèle pour leur religion...

... Les Bulgares forment une population de plusieurs millions d'hommes qui s'accroît sans cesse ; ils vivent dans de grands villages et de petites villes séparés des Turcs... Leur costume est celui des paysans d'Allemagne ; les femmes et les filles ont un costume à peu près semblable à celui des montagnes de Suisse ; elles sont jolies, vives, gracieuses... J'ai vu des danses champêtres parmi les Bulgares comme dans nos villages de France ; ils méprisent et haïssent les Turcs ; ils sont complètement mûrs pour l'indépendance, et formeront avec les Serviens, leurs voisins, la base des Etats futurs de la Turquie d'Europe. Le pays qu'ils habitent serait bientôt un jardin délicieux, si l'oppression aveugle et stupide, non pas du gouvernement, mais de l'administration turque, les laissait cultiver avec un peu plus de sécurité ; ils ont la passion de la terre.

A Sophia les voyageurs ne trouvèrent rien de remarquable. Nissa, où ils s'arrêtèrent ensuite, était encore sous la domination ottomane. A l'entrée de la ville Lamartine vit une large tour blanche s'élever au milieu de la plaine, brillante comme du marbre de Paros :

Je m'assis à l'ombre de la tour pour dormir un moment... levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l'arc triomphal qui m'abritait ; il peut y en avoir quinze à vingt milie ; à quelques-uns les cheveux tenaient encore, et flottaient comme des lichens et des mousses au souffle du vent; la brise des montagnes soufflait vive et fraîche, et, s'engouffrant dans les innombrables cavités des têtes, des faces et des crânes, leur faisait rendre des sifflements plaintifs et lamentables.

Plus tard Lamartine apprit que ce monument était formé des têtes de 15.000 Serviens tués par le pacha dans une récente révolte de la Serbie.

Une fois entré dans les Etats du prince Milosch, chef indépendant de la Serbie, Lamartine constate un changement.

Les habitants, assis sur des divans de bois devant leurs boutiques, travaillent à différents métiers ; leur physionomie, quoique douce et bienveillante, a quelque chose de septentrional, d'énergique, de fier, qui rappelle tout de suite à l'œil un peuple déjà libre, digne de l'être tout à fait.

Partout on accueille les voyageurs avec hospitalité et respect, et le curé vient s'entretenir avec eux. Les femmes ne sont plus voilées ; on trouve dans les prairies et dans les bois des bandes de jeunes hommes et de jeunes filles allant ensemble aux travaux des champs, et chantant des airs nationaux qui rappellent le *Ranz des vaches*. Ces jeunes filles sont vêtues d'une chemise, plissée à mille plis, qui couvre les épaules et le sein, et d'un jupon court de laine brune ou rouge : « leur fraîcheur, leur gaîté, la limpidité de leurs fronts et de leurs yeux les font ressembler aux belles femmes de Berne ou des montagnes de Lucerr. »

Enfin, le 2 septembre 1833, la caravane débouche sur le Danube. Résistant aux invitations du prince Milosch de passer quelques jours avec lui dans la forteresse à peu de distance de Belgrade, Lamartine traverse le fleuve et entre en Hongrie.

Ce voyage à travers la péninsule balkanique et les séjours qu'il avait faits en Syrie et à Constantinople portèrent leurs fruits. La première fois que le député de Bergues prit la parole à la Chambre (séance du 4 janvier 1834, et derechef quatre jours plus tard) ce fut pour plaider en faveur des populations chrétiennes si malheureusement opprimées du Liban et de la Macédoine. S'il plaide l'intervention de la France, de l'Europe, « c'est que l'Orient s'écroule ; c'est que ce vaste et puissant empire, qui fit pendant tant de siècles trembler à lui seul la chrétienté tout entière, n'est plus qu'une ombre, un nom, une capitale ! c'est que cette question, grosse de l'avenir du monde, éclatera au premier jour sous vos pas ».

Lamartine ne conseille pas le démembrement de la Turquie : il demande qu'aucune puissance n'intervienne isolément dans les affaires ottomanes, mais qu'un protectorat collectif des puissances occidentales devienne la base d'un nouveau système politique en Orient. Il « estime et aime » les Turcs. « Mais si je dois à la vérité, à la reconnaissance, dit-il, de rendre justice à cette race d'hommes comme individus, comme famille humaine, je dois aussi à l'humanité de déclarer que, comme gouvernement, comme administration surtout, c'est la négation la plus absolue de toute sociabilité possible, c'est la barbarie dans toute la sincérité, c'est le suicide permanent et organisé de l'espèce humaine ! »

Et encore :

Au milieu de cette ruine, de cette désolation qu'ils ont faite et qu'ils referont sans cesse (en Macédoine) quelques milliers de Turcs par province, tous concentrés dans les villes, assoupis, découragés, ne travaillant jamais, vivant misérablement de spoliations légales sur le travail des races chrétiennes et laborieuses, voilà les habitants, voilà les maîtres de cet empire.

Lamartine croyait encore à l'efficacité d'un congrès pour canaliser et neutraliser l'effondrement qu'il prévoyait de « cette vaste anarchie » :

Si l'empire ottoman succombe sous sa propre impuissance de

vivre, les puissances ouvriront un congrès, et la France, réunie à ses alliés, y fera établir en principe : 1° qu'aucune puissance isolée ne pourra intervenir dans les événements de l'Orient qui suivraient immédiatement la chute de l'empire ;

2° Qu'un protectorat général et collectif de l'Occident sur l'Orient sera admis comme base d'un nouveau système politique européen ; etc., etc.

Utopies ! En dépit de la guerre de Crimée, du congrès de Berlin et de tant de *modus vivendi* diplomatiques, que nous donnera le congrès de Londres ? Certainement pas une *solution* de l'éternelle question, car entre le *modus vivendi* éphémère et la solution nette et définitive coule le Bosphore, et il paraît que le Bosphore est infranchissable.

Remsen WHITEHOUSE.

III

UNE LETTRE INÉDITE DU COMTE D'ALTON SHÉE[1]

Les deux volumes des *Mémoires* du comte d'Alton Shée portent cette dédicace que je ne crois pas inutile de reproduire :

A Gustave de la Hante
Mon meilleur ami

E. d'Alton Shée.

Ayant acheté d'occasion, chez un bouquiniste, les Mémoires de d'Alton Shée, à défaut de ceux du vicomte d'Aulnis qui demeurent pour moi introuvables, non sans surprise, j'ai trouvé, entre deux feuillets du premier volume, cette lettre du comte à son ami Gustave de la Hante.

Elle est singulièrement intéressante. Drame ou comédie, elle révèle l'existence, à côté du *Duc Pompée* et de *l'Ivresse*, d'une œuvre dramatique que nous ne connaissions pas.

Puis, elle nous fait connaître la situation difficile où se trouvait

l'ancien pair de France, au moment où il écrivait cette lettre non datée.

Il faut qu'un auteur soit bien à court d'argent pour consentir ainsi à la suppression de son nom sur l'affiche et à accorder à un directeur de semblables conditions.

Quant à M. Gustave de la Hante, le dernier paragraphe de ce billet montre quelles obligations lui devait le comte d'Alton Shée. Après la lecture de cette lettre, la dédicace des Mémoires au « meilleur ami » de l'auteur semble bien naturelle.

Pierre DUFAY.

Lundi, 16 Mars.

« Mon cher Gustave, au milieu de tant d'occupations tu as lu mon manuscrit et je t'en remercie. Tu as été effarouché par l'amour de Godwin meurtrier du père de Léa pour sa fille et tu crains que le public ne se choque au développement d'un pareil amour : à cela je réponds que la passion de Godwin n'est jamais sérieusement partagée par Léa, que le mariage n'a jamais été consommé, que Léa aime Lawrence, tandis que Godwin après des années de luttes désespérées ne réussit qu'à mourir en se sacrifiant au bonheur de Léa.

« Mais ce n'est pas tout, il y a des novateurs beaucoup plus hardis que Dumas fils, que moi-même et en tête Corneille. Dans le Cid, non seulement Chimène adore le meurtrier de son père, mais elle consent à l'épouser.

« Les facilités que j'offre à celui qui fera jouer ma pièce sont celles-ci, la suppression de mon nom et la moitié dans les bénéfices. Carvalho aujourd'hui qui n'est plus au Vaudeville pourra-t-il s'en charger ? existe-t-il un moyen pratique s'il accepte de m'assurer que je toucherai quelque chose. Tu ne connais pas le directeur de l'Odéon Monsieur Duquesnel ? c'est une intelligence médiocre mais peut-être le patronage d'un puissant financier en faveur de l'auteur inconnu et la perspective de toucher lui directeur la moitié des bénéfices de l'auteur le déciderait-elle à tenter l'aventure.

« Toi qui assure si généreusement notre existence jusqu'au 1er octobre, juges (sic) de mon bonheur si je pouvais diminuer et peut-être compenser ton sacrifice.

« A toi de cœur,

« E. D'ALTON SHÉE. »

IV

VERS INÉDITS D'ULRIC GUTTINGUER

AU BAS D'UN PORTRAIT (1)

Dans ce riche salon où partout étincelle
La fleur au vif éclat dans le porphyre et l'or,
Quel est donc ce portrait de femme noble et belle
Où la nature et l'art ont un si doux accord ?
Je ne sais pas vraiment comme aux cieux on l'appelle.
On la nomme ici-bas « Charmante Gabrielle » :
Un roi l'aima jadis et l'aimerait encor.

Ulric GUTTINGUER.

V

LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND A JOUBERT

M. Camille Pitollet publie dans le *Mercure de France* du 1er février dernier la lettre suivante :

A Monsieur Joubert aîné, rue Saint-Honoré, près celle de l'Echelle, 1re porte cochère à gauche, après le singe violet.

Constantinople, le 13 septembre 1806.

Me voilà au milieu de ma course, mon très cher ami, ayant vu la Grèce et partant pour la Syrie. Puisque je suis venu jusqu'ici, il faut aller à Jérusalem. Je suis cependant très fatigué, très en-

(1) Communiqué par M. Eugène Tattet.

nuyé de voyager (1). J'ai été malade dans un bourg de l'Attique, car vous saurez que le hasard a rendu mon passage en Grèce plus complet. J'ai traversé tout le Péloponèse depuis Sparte jusqu'à Corinthe (2). J'ai écrit plusieurs fois sur la route, mais je crains bien que mes lettres ne soient pas parvenues en France. Les capitaines craignent de s'en charger à cause de la guerre et les jettent à la mer aussitôt qu'ils aperçoivent un vaisseau. Il faut au reste, mon cher ami, perdre votre commencement d'amour pour les Turcs. Ce sont des barbares bien pis que les Hurons et les Iroquois, je n'entrerai dans aucun détail ; nous causerons de cela en hiver.

Vous jugez dans quel tourment je suis de n'avoir des nouvelles de personne et d'être encore condamné pendant des mois à cet état d'ignorance. Je voudrais savoir ce que fait et ce que dit la Chatte (3), si elle est un peu raisonnable, si elle habite Villeneuve avec vous, si elle a reçu mes lettres. J'ai promis d'être dans un port de l'Europe au mois de novembre et selon toutes les apparences j'y serai à cette époque — il y a cependant telle chance contraire qui peut me retenir un mois de plus en mer et je voudrois sur tout qu'on s'arrangeât pour cette idée.

Au fait, mon cher ami, tout ne sera-t-il pas à merveille si je suis à Paris à Noël ayant vu la Grèce et la Judée, complété ainsi le cercle de mes voyages et de mes études et n'ayant rien à faire dans ce monde qu'à vivre tranquillement au milieu de vous ? Je n'aspire plus qu'à une vie reposée consacrée à l'amitié et à l'étude. Quand il me prendrait envie de courir le monde, où irois-je pour voir *quelque chose de nouveau* pour moi.

(1) On retrouve ici le trait noté par Julien, de la hâte extraordinaire qui talonna, dans tout ce voyage, Chateaubriand. Ce trait a été noté aussi par Fauvel (Hogu, *art. cit.*, pp. 632-633).

(2) D'après *l'Itinéraire*, il partit de Corinthe pour Mégare le 20 août 1806 (1re *éd.*, I, p. 144), et de Mégare pour Athènes le 21, par terre. Il serait arrivé le 23 au matin à Athènes (p. 165). Mais les documents publiés par M. C. Hogu établiraient qu'il y arriva le 19. Cela n'a pas grande importance, Chateaubriand étant mauvais chronologiste, comme en témoignent les diverses éditions de *l'Itinéraire*. En tout cas, il est désormais établi — M. A. Aulard en doutant (*les Illusions grecques de Chateaubriand*, dans la *Revue* du 1er octobre 1910 (t. LXXXVIII), pp. 31 *seq.*) — que Chateaubriand est bien allé à Corinthe. Quel intérêt, en effet, l'eût poussé à mentir, dans une correspondance comme celle-ci ?

(3) Sa femme.

Que de questions j'aurois à vous faire ! Mais elles seroient inutiles puisque vous ne pourriez pas m'y répondre. Je voudrois vous parler de Fontanes, de Molé, de mon jeune imitateur de Tours (1) de vous. Je n'arriverai qu'en tremblant dans un lieu où je pourrai recevoir de vos nouvelles. Je craindrai d'apprendre quelque malheur. 4 ou 5 mois sont une telle portion de la vie humaine que l'on peut s'attendre à tout et être frappé de tous les maux dans ce court espace de tems. Je n'avois guère été plus long tems absent de notre amie lorsqu'elle est venue mourir auprès de moi. Mon cher ami voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi jusqu'à mon retour. Mille tendresses au loup, mille choses à toute la famille. J'écris par le même courrier à la Chatte.

Je vous embrasse tendrement et vous aime comme vous le savez.

CHATEAUBRIAND.

Le petit Guenon et Ziel sont-ils vos voisins ? Si vous les voyez, dites-leur que je pense souvent à eux et que je les prie de se souvenir de moi. Ne parlez pas à ma femme de mon voyage en Syrie, je lui écris que les vents contraires me retiendront long tems dans l'Archipel.

(1) C'est grâce à ce personnage — auquel Joubert envoya copie de la lettre de Chateaubriand, qui fut ensuite recopiée et envoyée à Nîmes — que le document que nous publions a été sauvé de la ruine. Il s'agit, en effet, d'un bon ami et admirateur de Reboul, le marquis de Valori, né en 1786 et mort en 1859 à Château-Renard de Provence. L'allusion à « l'imitation » qu'il fit de Chateaubriand a trait à sa protestation écrite contre l'exécution du duc d'Enghien, qui lui valut un emprisonnement à Tours. De Valori, monarchiste ardent, a composé divers travaux et poèmes dont nous parlerons quand nous publierons sa correspondance avec Reboul. Il a publié aussi les *Mémoires du marquis de Valori*, ambassadeur de Louis XV à la cour du roi de Prusse.

(Note de M. Pitollet).

VI

LES GRANDES CONFÉRENCES NANTAISES

MADAME VICTOR HUGO

par Léon Séché

Le 10 janvier, le directeur des *Annales Romantiques* a fait à Nantes, sous les auspices de la Municipalité une conférence sur Mme Victor Hugo. En voici le compte-rendu d'après les journaux de la localité.

Du *Phare de la Loire :*

Les Nantais qui se sont rendus vendredi soir à la Salle Colbert n'ont certainement pas regretté un déplacement inhabituel. La Salle Colbert est une excellente salle de conférences, confortable, élégante et vaste. Il faut souhaiter que le public apprenne à y venir comme il allait au théâtre disparu. Il retrouvera, dans la Salle Colbert, avec des conférenciers attachants comme M. Léon Séché, tout le plaisir qu'il prenait jusqu'ici à entendre, dans nos théâtres municipaux, des hommes de talent, aux compétences diverses, traiter des sujets bien choisis, propres à orner l'intelligence de tous ceux qui s'intéressent à autre chose qu'à eux seuls.

Pour bien des raisons, Nantes devait faire à M. Léon Séché l'accueil sympathique qui ne lui manqua point et dont il ne pouvait être surpris.

M. Léon Séché est resté fidèle à ce pays qui est le sien. Dans le domaine littéraire dont il a fait son domaine intellectuel, M. Séché est heureux de constater le rôle actif de la petite patrie. Il trouve, à chaque instant, de nouvelles raisons pour l'aimer et il est satisfait quand, une fois de plus, son esprit approuve son cœur.

M. Léon Séché ennoblit de la sorte son travail patient, ses longues recherches. Dernièrement, il s'est penché sur la vie intime de la famille Victor Hugo. Mieux que tout autre il a compris

que « c'est dans les petites choses qu'il faut juger les hommes, car ils s'y observent moins que dans les grandes ». Avec cette pensée, il a voulu connaître mille détails, insignifiants en apparence, mais utiles à la vérité.

En somme, c'est le procédé de Sainte-Beuve : Pour bien comprendre l'écrivain, découvrir l'homme, et pour juger son œuvre, avoir sa vie entière sous les yeux. Le grand critique du XIXe siècle ne se trompait pas, et la tâche de M. Léon Séché n'est pas une tâche vaine. Il contribue à rendre nos jugements plus sûrs, nos injustices plus difficiles, et nos oublis presque impossibles. C'est une tâche ingrate, et par conséquent, méritoire : On doit faire le sacrifice de bien des sentiments personnels quand on se livre à ces études ; on met au service des autres, des plus grands, des plus hauts, un talent qui se cache dans l'ombre d'une bibliothèque, et risque d'être oublié au profit de ceux auxquels il se consacre. A notre époque où toute phrase commence par un « Je », c'est très original !

M. Léon Séché sera donc toujours applaudi par ceux qui s'intéressent à notre magnifique passé littéraire, par la jeunesse intelligente de nos écoles, et par tous les amis de notre région à laquelle il rend sa place dans la pensée française.

A ce dernier point de vue, la conférence de M. Léon Séché n'aura pas été inutile, car Mme Victor Hugo n'est pas une étrangère pour Nantes. Presque Nantaise au contraire, par ses origines familiales et certains séjours qu'elle fit à Nantes, elle relie au grand mouvement romantique la grande cité de l'Ouest. C'est dans la grande cité de l'Ouest que M. Léon Séché devait donc venir parler de Mme Victor Hugo.

Du *Populaire :*

Les grandes conférences municipales, interrompues par les fêtes de Noël et du Nouvel An, ont repris hier soir, avec notre concitoyen, M. Léon Séché, qui a fait une très intéressante conférence sur « Madame Victor Hugo avant et pendant l'exil ».

Malgré la concurrence de plusieurs spectacles, malgré cette circonstance que la Salle Colbert n'est pas encore très connue du public, le talent du conférencier et l'intérêt présenté par son œuvre, avaient groupé bon nombre d'auditeurs... et d'auditrices dans la coquette salle fort bien éclairée par les lustres électriques et très bien chauffée.

M. Léon Séché, par sa parole claire, par la lecture des documents si intéressants qu'il a trouvés au cours de ses nombreux travaux littéraires, a remporté un très vif succès, semblable à celui qu'il eut ici, il y a deux ans, sur « Alfred de Musset ».

On sait que M. Léon Séché est presque un de nos concitoyens. Né à Ancenis, il débuta dans la vie littéraire en fondant à Nantes, en 1874, un petit journal de théâtre, *La Lorgnette*, qui n'eut qu'une vie éphémère, et en collaboration au *Phare de la Loire*. Depuis, M. Léon Séché s'est fait connaître par de nombreux ouvrages et surtout par ses intéressantes *Etudes d'Histoire Romantique*, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. C'est de plus un conférencier fort recherché.

Notre compatriote ne s'est pas, d'ailleurs, borné à ces travaux de critique et d'érudition. Il a débuté par un volume de vers, *La Chanson de la Vie*, couronné par l'Académie française, et a successivement publié *Rose Epondry*, roman ; *Contes et Figures de mon Pays*, *Les derniers Jansénistes*, *Les Origines du Concordat*. Il a fondé et dirigé avec talent et autorité *La Revue de Bretagne et d'Anjou*, la *Revue des Provinces de l'Ouest*, *Les Annales Romantiques et la Revue de la Renaissance*. En somme, il est un des écrivains de notre temps dont le labeur a été le plus intense et le plus fécond.

Hier soir, M. Léon Séché a exposé un des chapitres les plus passionnés du Romantisme, et il l'a fait avec une autorité et une compétence remarquables.

Suivait, dans ces journaux, l'analyse de cette conférence.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (octobre-décembre 1912 : *La Question du contrat social*, par Albert Schinz ; — *Chateaubriand théoricien de la traduction*, par F. Boillot ; — *La Rupture de Michelet et de Quinet*, par H. Monin ; — *La Signification et les Sources de la prière du Cèdre de Victor Hugo* (*Légende des siècles*), par Paul Berret.

LA REVUE DES FRANÇAIS du 25 janvier : *Le Berceau d'Alfred de Vigny*, par Léon Séché.

LE TEMPS du 14 février : *Lamartine et son ami Dubois*, par Jules Claretie.

LE MERCURE DE FRANCE du 1er février : *Ingres à Meung-sur-Loire*, par Gaston Hochard.

LE NORD MARITIME DE DUNKERQUE du 18 décembre 1912 : *Conférence de M. Léon Séché sur Mme Caroline Angebert.*

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *La vie intérieure de Lamartine*, par M. Jean des Cognets, 1 vol. in-18.

Un joli titre de livre, mais qui promet plus qu'il ne tient.

Lamartine n'a vraiment pas de chance avec ses derniers historiographes. Le petit volume que lui a consacré M. Doumic dans la collection des grands écrivains de la France, a le défaut qui n'est pas mince de manquer totalement de sincérité. Pour coucher sur les positions qu'il a prises lors de la publication des lettres d'Elvire à Lamartine, M. Doumic n'a pas craint de donner une entorse à ce qui est aujourd'hui la pure vérité, et cela sciemment, de propos délibéré et de parti pris. Nos lecteurs connaissent le *Post-Scriptum au Roman de Lamartine* que nous avons publié dans le *Mercure de France*, avant de l'insérer dans notre livre sur les *Amitiés* du grand poète. Ils savent que les notions incertaines qu'on avait jusque-là de la durée du séjour à Aix-les-Bains de Lamartine et de Mme Charles ont fait place à une certitude absolue, de par la mise au jour des fragments inédits du *Manuscrit de ma Mère*, et que la lettre du 2 janvier 1817 adressée par Lamartine à Mme de Pierreclos, tout en nous édifiant sur son état d'âme à cette époque, nous a apporté la preuve manifeste que le futur auteur du *Lac* n'était pas arrivé, comme il l'avait écrit et comme on le croyait, le 25 décembre 1816 à Paris. Eh bien, M. Doumic n'a tenu compte dans son livre d'aucun de ces documents, et il a maintenu la date du 25 décembre comme étant celle où Lamartine pénétra pour la première fois dans le salon de Mme Charles. On nous dira peut-être qu'un écrivain qui fait le métier de critique n'est pas forcé de tout lire. J'en tombe d'accord, quoiqu'il y ait des choses qu'il n'a pas le droit d'ignorer. Mais si M. Doumic n'a pas lu notre ouvrage sur *les Amitiés de Lamartine*, il ne peut pas dire qu'il ne connaissait pas, quand il fit son livre, la lettre de Lamartine à Mme de Pierreclos, puisque, dès qu'il en eut vent, il

en demanda communication à son heureux propriétaire, et qu'après l'avoir lue il reconnut qu'il s'était trompé.

Dans ces conditions, il me semble que son devoir strict était sinon d'avouer son erreur, au moins de faire état de la pièce originale qui lui avait dessillé les yeux. En la passant sous silence il nous a donné le droit de dire que son livre manque de sincérité.

Quant à M. Jean des Cognets, qui s'est rangé un peu légèrement du côté de M. Doumic, il me permettra de lui faire une toute petite observation. Quand on a la prétention, comme lui, de donner au public « une image d'ensemble de la vie de Lamartine en utilisant toute la bibliographie du sujet », on ne devrait pas ignorer la partie la plus récente de cette bibliographie. Or, bien qu'il ait indiqué, comme référence, au bas d'une page, notre ouvrage sur les *Amitiés de Lamartine*, il ne paraît pas l'avoir lu. En tout cas il n'a pas fait état, lui non plus, des documents nouveaux que j'ai apportés à l'appui de ma thèse sur la nature platonique des relations de Lamartine avec Mme Charles, et, chose tout aussi grave, il a négligé, malgré l'intérêt qu'elles présentent pour l'histoire de la vie sentimentale du grand poète, les lettres de Lamartine à Nina et Léon de Pierreclos publiées naguère par M. Barthou sous le titre : *En marge des Confidences* (1). C'est tout au plus si, pour prendre parti dans le grand débat que nous avons ouvert il y a huit ans, il a daigné commenter une lettre de Lamartine à Virieu, qui, du reste, ne prouve absolument rien ni dans un sens ni dans un autre. Et il a écrit sans sourciller que, s'il reste bien vrai qu'Elvire a purifié Lamartine et l'a dégoûté du désordre, ce n'est pas *vivante, par son amour*, c'est *morte, par son souvenir* : ce qui est absolument faux, puisque la lettre du 2 janvier 1817 publiée par nous en 1911 contient précisément l'acte de contrition de Lamartine, et que la méditation de l'*Immortalité* qui lui est postérieure confirme l'opinion que cette lettre nous donne.

Voilà pourtant à quoi l'on s'expose quand on épouse d'un cœur léger la querelle d'un homme sujet à caution. Ne parlez pas à M. Jean des Cognets du peu de temps que Lamartine et Mme Charles passèrent ensemble à Aix-les-Bains, ni de la présence à côté d'eux du catholique fervent qu'était Louis de Vignet. Tout cela n'a aucune importance pour lui, car « l'amour déjoue tous les calculs ». Ce qui en a, par exemple, ce qui équivaut à ses yeux à « un aveu du coupable », c'est la strophe du baiser supprimée

(1) *Revue de Paris* du 1er Mars 1912.

dans les éditions successives du *Lac*, et par dessus tout le propos de table suivant qu'il a recueilli dans les souvenirs inédits de Dargaud.

— Votre passion pour Mme Charles, demandait un jour Dargaud à Lamartine, ne fut pas, je l'imagine, une passion purement platonique.

— Assurément non, *mais l'âme prédomina toujours sur les sens.*

Et pour enfoncer davantage le clou, M. Jean des Cognets qui n'a pas pris garde à la forme insidieuse de la question, non plus qu'à la force rétractive du membre de phrase que je souligne dans la réponse, M. des Cognets pique cette note au bas de la page où ce propos de table est rapporté !

« La veuve de Bernardin de Saint-Pierre, Mme Aimé Martin qui la connaissait (Mme Charles) m'a toujours dit qu'elle était très volage. »

En vérité, si c'est là-dessus que M. Jean des Cognets établit son opinion, cela ne fait pas beaucoup d'honneur à son esprit critique. D'abord, sans parler de la strophe du baiser sur laquelle je me suis expliqué longuement et, je le crois, victorieusement dans mon livre sur *Lamartine et Elvire*, j'ai des raisons de me méfier de M. Aimé Martin, et c'est la première fois que j'entends parler des relations de sa femme avec Mme Charles. Et puis tous les racontars de cet acabit ne sauraient faire autorité devant l'histoire, quand l'homme qui en est l'objet a soutenu toute sa vie, sans qu'on l'en priât, sans qu'il y fût obligé, le contraire exactement des propos qu'on lui prête. — Vous verrez qu'un de ces jours quelqu'un de *bien informé* nous prouvera que Mme Charles n'était qu'une vulgaire gourgandine. N'ai-je pas entendu naguère un homme considérable dire et répéter partout qu'elle avait eu un enfant de Lamartine ? Tant il est vrai qu'au pays de France on aura toujours peine à croire à la vertu d'une femme qui a inspiré une grande passion.

M. Jean des Cognets qui trouve que parmi les documents publiés depuis vingt ans sur Lamartine, un grand nombre satisfont seulement notre curiosité, attache une importance exagérée à ceux qu'il met en œuvre aujourd'hui. Certes je ne songe pas à contester la confiance et l'amitié dont Lamartine honora Dargaud pendant trente ans. Je connais les pages admirables qu'il lui a consacrées en tête des *Nouvelles Méditations* rééditées en 1849. Mais on aurait tort, selon moi, de prendre au pied de la lettre tous les

compliments qu'il lui adresse dans cette préface. C'était son habitude de couvrir de fleurs tous ceux qui vivaient dans son ombre. Je ne crois pas, par exemple, que Dargaud ait exercé sur l'auteur de *Jocelyn* et de *la Chute d'un ange* l'influence dont nous parle M. des Cognets. Il n'y a qu'un homme qui ait vraiment influencé Lamartine, c'est Lamennais. Encore cette influence fut-elle souvent plus livresque qu'autre chose. En dépit de ses variations, de ses contradictions plus apparentes que réelles, Lamartine resta toute sa vie, religieusement parlant, le fils de sa mère, entendez par là qu'il fut plus chrétien que catholique, au sens orthodoxe de ce mot.

O Dieu de mon berceau, soit le Dieu de ma tombe !

Et j'ai entre les mains tout un paquet de lettres inédites de lui, qui, publiées à leur heure dans la seconde ou la troisième série des *Amitiés de Lamartine*, réduiront singulièrement la part d'action que Dargaud put exercer sur lui. Méfions-nous des secrétaires des grands hommes !

L. S.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Autour de Flaubert. Études historiques et documentaires*, suivies d'une biographie chronologique, d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert et d'un index des noms cités, par René Descharmes et René Dumesnil, 2 vol. in-18.

Flaubert est présentement l'auteur le plus étudié de la fin du Romantisme. Déjà M. René Descharmes lui avait consacré une thèse remarquable. Mais il n'avait pas tout dit, et il avait à cœur d'épuiser le sujet. Pour en être plus sûr, il s'est associé M. René Dumesnil qui, étant de Rouen, avait également beaucoup étudié Flaubert. Et à eux deux ils ont fait un livre que l'on peut considérer comme définitif, en suivant la méthode qu'Emile Faguet appelait un jour de la péribiographie.

Les lecteurs des *Annales Romantiques* connaissent déjà certains fragments de ce livre et non des moindres. A côté des chapitres des *Connaissances médicales de Flaubert*, des *Dernières années de Flaubert*, et des *Variantes de « par les champs et par les grèves »*, dont nous avons donné la primeur à nos lecteurs, il faut lire dans ces deux volumes : *Madame Bovary et son temps* ; *Salammbô*, en

1862-1863 ; les *vicissitudes d'un livret d'opéra de Salammbô ; Flaubert et le théâtre ; une Comédie politique antérieure au « Candidat » ; Flaubert et ses éditeurs ; les Ancêtres de « Bouvard et Pécuchet.* »

Et ceux qui voudront connaître à fond la bibliographie de Flaubert, c'est-à-dire les articles de journaux et de revues que sa vie ou ses livres inspirèrent depuis *Madame Bovary* jusqu'à sa mort, consulteront avec fruit l'*Essai bibliographique* si complet et si intéressant que MM. Descharmes et Dumesnil ont publié à la fin de leur ouvrage.

Et puisque je suis sur le chapitre de Flaubert je me reprocherais de ne pas citer le livre que M. Louis Bertrand lui a consacré il y a quelque temps, et qui contient entre autres choses neuves les *Carnets inédits* de Gustave Flaubert.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart.* — Tome I : *Des Origines à 1652*, par M. Henri Malo. — Un vol in-8. Prix : 7 fr. 50.

On ignorait l'histoire de la marine flamande. Les documents qui la contiennent, inconnus, dispersés et rédigés en plusieurs langues, n'avaient jamais, jusqu'ici, été déchiffrés par aucun historien.

M. Henri Malo, dont l'Académie des Sciences Morales et Politiques a récompensé un précédent ouvrage sur les *Corsaires*, s'est attelé à cette tâche. La matière du livre qu'il publie est donc entièrement neuve.

Dunkerque ayant appartenu aux comtes de Flandre, aux ducs de Bourgogne, aux rois d'Espagne, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, au roi d'Angleterre, avant de tomber définitivement au pouvoir de la France, c'est une page de l'histoire de l'Europe occidentale que celle qui retrace les hauts faits des marins de notre grand port du Nord. Ils ont guerroyé partout : contre les Normands, les Bretons, les Anglais, les Hollandais, les Hanséates, les Espagnols, les Barbaresques, dans l'Océan et dans la mer du Nord, dans la Méditerranée comme au Spitzberg, aux Indes orientales et aux Indes occidentales.

Leurs gestes constituent une merveilleuse épopée, colorée et vivante, féconde en traits d'héroïsmes, pleine de pittoresque et

d'imprévu ; son intérêt s'accroît de celui qui s'attache de nos jours aux questions maritimes et à l'expansion économique de notre pays.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Lamartine — Œuvres choisies — Prose* — par R. Waltz. Un vol. in-16, broché, 3 fr. 50.

Le sentiment profond, la lumineuse intelligence de Lamartine se sont exprimés en prose tout aussi parfaitement qu'en vers. L'œuvre en prose de ce poète est pleine d'idées et de faits, de pensée et de couleur : c'est celle d'un grand prosateur. On la connaît mal, parce qu'à elle seule, l'œuvre poétique exige déjà de nombreuses lectures, et aussi parce qu'elle est énorme et mêlée, écrite sur tous les sujets, à tous les tournants de la vie, avec une prodigalité déconcertante.

En choisir le meilleur, cueillir les plus belles fleurs de ce parterre un peu inégal et trop vaste, grouper certains extraits avec méthode, donner enfin en 300 pages les plus nobles invocations, les plus riches tableaux, les plus jolies confidences, les plus éloquents appels à la générosité des peuples que l'historien, le voyageur, l'épistolier, l'homme politique aient écrits, c'est ce qu'a fait très utilement M. R. Waltz en composant ce petit livre.

Les fervents de Lamartine et ceux qui l'ignorent encore, ceux qui l'ont lu tout entier, ceux qui l'ont seulement parcouru ou feuilleté de ci de là, chacun trouvera joie et profit à la lecture de ces *Pages choisies*. C'est, avec le *Lamartine, Pages choisies, Poésies*, son voisin immédiat sur le rayon de toute bibliothèque bien comprise, un de ces livres où l'on puise sans cesse à même le miel et le suc, un de ces livres qui remplacent à eux seuls des collections trop coûteuses et qui se décorent d'un si joli nom : anthologie, choisir la fleur.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *Un précurseur du Romantisme, Millevoye* (1782-1816). Essai d'histoire littéraire, par Pierre Ladoue, 1 vol. in-8°, prix : 5 francs.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Manuel Bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900). IV. Révolution et dix-neuvième siècle, par Gustave Lonson, 1 vol. in-8°.

Le Gérant : L. SÉCHÉ

LA POÉSIE DE JULES DE RESSÉGUIER

Jules de Rességuier est l'un des poètes les plus distingués de ce groupe si curieux qui, vers 1820, se forma autour d'Emile Deschamps (1). L'oubli s'est fait, aujourd'hui, sur son nom ; mais il passa, en son temps, pour un poète tout à fait remarquable, à la fois émule et ami de Victor Hugo, dont il avait fait couronner, aux Jeux Floraux de Toulouse, les premiers essais. Pour nous, l'étude des œuvres de Jules de Rességuier tire son principal intérêt de leur valeur documentaire. Rességuier a contribué, pour une bonne part, à fixer et à illustrer l'idéal poétique du premier Romantisme. La force lui manque, ainsi qu'une certaine élévation de pensée qui fait les grands lyriques. Aux odes sublimes, il préférait les « miniatures sur émail », comme le dit M. de Falloux. Mais cet art délicat et subtil fit l'enchantement de ses contemporains. Ils imaginaient ainsi la poésie régénérée et retrempée à des sources nouvelles (2). Victor Hugo, Lamartine, ne craignaient pas de témoigner au poète leur vive estime. A Toulouse, Jules de Rességuier avait, pour ainsi dire, tourné les têtes. M. Ducos l'appelait « le cygne de Toulouse », et l'on pourrait retrouver, dans ce qui fut l'école toulousaine de ces jours, la trace de l'influence de ce poète. Et puis, Jules de Rességuier est l'un de ces *poetae minores* du Romantisme qu'il est indispensable de connaître pour apercevoir le sentier infiniment sinueux, hésitant, perdu parmi

(1) Voir sur ce poète : M. E. Asse : *Les petits romantiques*, Paris, 1900 ; Léon Séché : *Le Cénacle de la Muse française*, Paris, 1909 ; Auguste Desplaces : *Galerie des portraits vivants*, Paris, 1855 ; M. de Falloux : *Etudes et souvenirs*, Paris, 1885 ; Recueil des Jeux-Floraux, 1864.

(2) Nous n'avons pas à dire ici ce que fut l'influence de J. de Rességuier, mais n'est-il pas remarquable de constater que lorsque Leconte de Lisle travaille à se faire, avant 1852, une âme romantique, il lit de très près Walter Scott, V. Hugo, Ronsard, Byron, Lamartine, G. Sand et Rességuier.

de jolies clairières et des sous-bois pleins de fraîcheur, que l'école romantique dessina et suivit laborieusement, avant d'atteindre la lumière truculente de 1830. Comment donc s'était formé le paysage intérieur de Jules de Rességuier, et à quelles sources avait-il puisé les thèmes poétiques dont il travaillera à consacrer la vogue ?

Nous n'avons pas à insister sur les réminiscences ou ressemblances que l'on pourrait relever entre le *Chant oriental* de Thomas Moore et le *Chant oriental* des *Tableaux poétiques*, entre le *Pèlerin* de Walter Scott et le *Pèlerin* de *Tableaux poétiques*. Ce sont là des imitations dont Jules de Rességuier n'a pas songé à se cacher. Mais il y a d'autres influences que le poète n'a point accusées, et qui agirent néanmoins fortement sur lui. Telle est l'influence de Byron.

On sait aujourd'hui, depuis l'étude magistrale de M. Estève, combien ce grand désenchanté trouva en France d'admirateurs et d'imitateurs. Parmi ceux qui lui furent particulièrement redevables, ni M. Estève, ni M. Ernest Dupuy n'ont songé à mettre à sa juste place J. de Rességuier. Examinons cependant son *Mazeppa*. Les idées les moins justes circulèrent, vers 1828, sur cette jolie poésie. Ainsi le *Mercure du* XIXe *siècle* écrivait : « Cette troisième édition (des *Tableaux poétiques*, 1828) s'est enrichie de pièces nouvelles dont la plus étendue est *Mazeppa*. Cet admirable coup d'essai, ce coup de maître d'un artiste de vingt-trois ans, M. Boulanger, a inspiré deux poètes, et leurs inspirations ont pris la forme que leur inspirait la tournure de leur esprit, tout lyrique chez l'un, chez l'autre pittoresque et descriptif » (1).

Que ce soit le tableau célèbre de Boulanger qui ait provoqué Jules de Rességuier et Victor Hugo, cela se peut, bien que rien ne soit moins certain, mais ce que l'on peut constater, c'est que le désir de rivaliser avec le *Mazeppa* de Byron a soutenu l'effort de J. de Rességuier.

Cependant au milieu de la vaste forêt,
Un troupeau hennissant et dispersé courait ;
Des chevaux vagabonds *la troupe* se rassemble ;
Par le même sentier ils arrivent ensemble,
Regardent étonnés, flairent, le cou tendu,
Leur frère du désert sur le sable étendu.

(1) *Mercure du* XIXe *siècle*, t. XXIV, 1828, p. 417.

Ils s'approchent encor, reculent et *bondissent,*
Ils agitent leur queue et leurs crins se hérissent...
Au seul aspect de l'homme ils partent effrayés.

« Voilà mille chevaux ; *leur queue flotte* au gré des vents..., *la troupe de ses frères du désert* s'est approchée. Tous ces animaux paraissent *regarder avec étonnement* un homme attaché. Ils s'arrêtent, galopent çà et là, *s'approchent encore, reculent, ils bondissent,* s'écartent et s'éloignent en fuyant vers la forêt, *effrayés* par instinct *à l'aspect d'un homme.* »

Arraché de ses bras, *la nuit, j'étais sans armes.*

« *Une nuit,* des gens s'emparent de moi. Le comte écumait de rage. *J'étais sans armes.* »

Le coursier m'emportait ; et la terre et les cieux
Se confondaient, *fuyaient et roulaient à mes yeux.*

« *Le coursier m'emporte,* en avant, toujours en avant... *la terre fuyait, les cieux roulaient autour de moi.* »

Le *calme* se répand dans mes esprits *troublés*
Et d'un nuage épais mes regards sont voilés.

« Mes douleurs semblèrent *calmées,* mais j'éprouvais *un trouble* confus. Je sentais les ténèbres s'épaissir sur ma vue. »

Quelle clarté subite à ma vue incertaine
Apparaît vaguement *vacillante* et *lointaine ?*
Est-ce *une étoile au ciel* qui vient de se lever ?

« J'ignore le reste. Mon dernier rêve est pour moi le souvenir confus *d'une étoile* brillante qui fixa mes yeux dans *le lointain,* et qui venait à moi comme une lumière douce et *tremblante.* »

Une jeune Tartare errant dans la vallée
Venait...
Elle fixe sur lui son œil noir et sauvage (1).

(1) M. E. Asse n'a même pas soupçonné l'existence du *Mazeppa* de J. de Rességuier. Dans l'analyse qu'il donne des *Tableaux poétiques,* il le passe sous silence. De son côté, M. Estève a plutôt indiqué en courant l'influence de Byron sur Rességuier.

« Une jeune fille me contemplait. Je fus frappé du vif éclat de *ses yeux noirs*, un peu *sauvages*, qu'elle n'avait pas cessé *de fixer sur les miens.* »

On le voit, le *Mazeppa* de Jules de Rességuier rappelle assez bien celui de lord Byron. Mais si, ailleurs, l'on ne trouve point des similitudes si frappantes, il est cependant possible de marquer les points de ressemblances par où se révèle mieux que par une coïncidence fortuite l'influence profonde d'un maître sur son disciple.

Lord Byron avait mis à la mode les turqueries. Rességuier s'en souviendra dans l'*Odalisque*, où l'on a pu voir la réplique adoucie du drame qui met aux prises Hassan et son ténébreux rival, dans le *Giaour* de Byron.

Comme l'avait déjà fait le poète anglais, Rességuier condamne la Valse, amoureuse et voluptueuse, et pour laquelle la femme est condamnée à servir de parure charmante dans les soirées frivoles (1).

Mais ne paraît-il pas encore que la pièce intitulée Raymond, dans les *Prismes poétiques*, soit un souvenir précis *du Corsaire* de Byron ? Ici, Conrad, chef des pirates, est décrit sous cet aspect : « Il ne se mêle avec les corsaires que pour les commander. Ses paroles sont rares : « Qu'on vogue vers ce rivage », et l'on y vogue : « Qu'on se prépare au combat ! » et l'on est prêt : « Qu'on me suive ! » et la victoire est à lui. Tels sont ses brefs commandements. Tous obéissent. Il en est peu qui demandent pourquoi, et ceux-ci, un regard de mépris, voilà ce qu'ils obtiennent. » De même Raymond :

On l'appelait Raymond, le capitaine ;
Il appelait ses soldats : Mes amis ;
Mais sa parole était brève et hautaine,
A ses conseils aucun n'était admis.
« Halte-là tous ! » A l'instant, nul ne bouge,
Puis : « En avant ! » tous partent, voyez-les,
Voyez son sabre et son panache rouge,
Et sa ceinture avec ses pistolets.

Or, Conrad, chef des pirates, vient d'incendier le palais d'un

(1) Cf. *La Walse* de Byron et *le Bal* dans les *Tableaux poétiques* de Rességuier.

émir, quand des gémissements parviennent à ses oreilles. Ce sont les femmes du harem qui se lamentent, dans l'effroi. Conrad s'élance : « Qu'on n'outrage aucune femme sous peine de la mort ! » Et lui-même, soulevant dans ses bras robustes la belle Gulnare, la transporte en un lieu sûr. Il se prit à aimer l'esclave, purement, chastement. « Il laissa, dit Byron, aux temps à venir le nom d'un corsaire chargé de mille crimes, à qui il restait une vertu. » Voilà, résumé, le drame dont J. de Rességuier s'est inspiré, sans doute. Lui aussi, Raymond pille sur la grande route une voiture, dans laquelle se trouve une femme. « Arrière tous ! n'allons point, par un outrage infâme, déshonorer une nuit de danger. » Il protège sa captive et il l'aime, comme un chevalier, comme un homme d'honneur. Il lui rend la liberté, car il possédait

Un amour pur au fond d'un cœur maudit (1).

Nous signalerons enfin la ballade parue dans les *Dernières poésies*, sous ce titre : *Le Vieux Roi*. J. de Rességuier y représente un vieux roi, époux d'une jeune femme. Parmi ses serviteurs, il y avait un page, jeune, noble et beau. Un jour, ni le page ni la reine ne parurent ; depuis, nul ne parla d'eux. Emouvante dans ce cadre si restreint, cette courte ballade semble reproduire l'idée, le mouvement même de *Parisina*. Ici aussi, Byron représente un vieux prince, Azo, époux d'une jeune femme, Parisina. Près d'elle, un jeune page, Ugo, fils illégitime d'Azo. L'amour les rapproche l'un de l'autre : Azo découvre son déshonneur. Ugo disparut, « et depuis ce jour, on ne voit plus Parisina dans le palais ni dans les jardins. Jamais le prince Azo ne parle ni de son épouse ni de son fils. Le sort de Parisina demeure inconnu. On l'ignore, on l'ignorera toujours. » C'est bien le même drame sombre, avec je ne sais quel mystère qui donne à la légende un caractère d'horreur, où se complaisait si fort le génie de Byron.

Ce n'est pas la moindre preuve de l'étonnante maîtrise que le poète anglais sut prendre sur les jeunes poètes du premier romantisme français, que de voir un poète comme J. de Rességuier, si

(1) M. E. Asse : *op. cit.*, p. 191, voit dans Raymond « un frère très affaibli du Moor de Schiller. » En réalité, les ressemblances entre Schiller et Rességuier sont aussi lointaines que possible ; Raymond ressemble bien davantage au Corsaire de Byron.

fin, si délicat, si tendre dans la joliesse efféminée de ses thèmes poétiques, subir néanmoins le prestige de la grandeur horrible et du pessimisme sanglant de Byron.

On pourrait sans doute continuer ces rapprochements de textes qui rendraient plus complète — sinon plus forte — la démonstration de cette influence byronienne, mais il nous semble que celui dont l'influence fut la plus dominante, la plus soutenue, la plus profonde sur J. de Rességuier, ce fut André de Chénier (1). Nous n'avons pas à dire l'engouement extraordinaire qui, vers 1824, se déclare pour ce malheureux poète. Il était la victime de la Révolution, et les romantiques avaient la haine de la Révolution. Sa poésie donnait l'illusion d'une pensée libre et souple, d'un art aussi sobre que l'art antique et cependant tout rempli de hardiesses et de nouveautés. Chénier, c'était la pensée romantique avant le Romantisme. Aussi V. Hugo, A. de Vigny surtout l'étudient avec une curiosité passionnée... et intéressée (2). A leur suite, J. de Rességuier a subi la séduction de cet art nouveau, et si parfois ses procédés de style nous paraissent un peu trop précieux, maniérés, un compromis subtil entre les grâces apprêtées d'un alexandrin et la sobriété ferme d'un classique, ne nous y trompons pas, ce sont les procédés mêmes du style de Chénier.

Il y a telles expressions que l'on est surpris de rencontrer sous la plume de Rességuier, telles images que l'on croyait disparues, telles visions avec lesquelles l'œuvre du poète toulousain n'est guère en harmonie, et qui sont là, parce que J. de Rességuier les avait déjà rencontrées dans Chénier.

> Et moi je l'attendais ; je comptais les instants
> *Sur l'émail* où l'acier *marque les pas du temps.*
>
> Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
> Ait posé *sur l'émail* brillant
> Dans les soixante *pas* où sa route est bornée
> Son pied sonore et vigilant (3).

(1) Voir l'étude de Sainte-Beuve sur Chénier : *Critiques et portraits littéraires*, t. II, p. 469.

(2) Voir l'étude de M. M. Masson ; Vigny et Chénier, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1909.

(3) *Tableaux poétiques*, p. 56 et Chénier : *Iambes*, IV.

Mon miroir seul a vu mes charmes
Et mon bain seulement a touché mes attraits (1).

Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras,
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne (2).

Oh ! *comme elle était blanche !* oh ! *comme elle était belle !*
Je ne voyais qu'elle
Et de son corps léger les contours gracieux
Ses mains qu'elle donnait en baissant ses beaux yeux
Puis je cherchai longtemps ses attraits disparus.

Blanche comme Diane et *légère* comme elle !
Et les bergers le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Me suivant des yeux disent : *Comme elle est belle !* (3)

La petite pièce intitulée *Empressement* est une jolie reprise d'une élégie de Chénier. Mêmes visions : l'amant passe, à toute heure, devant la porte de son aimée, et se précipite au bal en même temps qu'elle.

Devant l'asile où tu reposes
Qui passe à toute heure ? C'est moi...
C'est moi qui cours, qui cours bien vite

Pour être au bal même avant toi.
Si quelqu'un reste après ta fuite,
Ce n'est pas moi.

Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace...
Autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient, et laissant ton ouvrage
Tu cours...
Il fuit vite.

(1) *Tableaux poétiques*, p. 113 et Chénier ; *Elégies :* Ah ! je les reconnais !

(2) *Tableaux poétiques*, p. 138 et Chénier ; *Fragments d'idylles :* Accours, jeune Chromis !

(3) *Tableaux poétiques*, p. 158 et Chénier ; *Elégies :* Jeune fille, ton cœur avec nous.

Cette liste pourrait, je le crois, s'allonger encore si l'on examinait surtout les *Prismes poétiques*, et sans doute aussi les *Dernières poésies*. Mais, plus encore que telle ou telle réminiscence, peut-être involontaire, les procédés de style, l'allure, la technique du vers témoignent chez Rességuier le souci constant de suivre les leçons de ce grand maître en romantisme : André Chénier.

Le vers de Chénier marche d'une allure absolument neuve. Souple, sinueux, il soutient parfois une pensée qui se développe, d'un jet, en longue période ; il s'arrête parfois brusquement et, après avoir emporté la pensée au-delà des limites du vers sur le vers suivant, il la fige soudain sur un mot de valeur qui semble mis là, en vedette, pour briser la monotonie du rythme. Jules de Rességuier a fait un véritable abus de ce procédé.

Jeune fils indompté des forêts de l'Ukraine,
Egalant dans son vol la rafale africaine
Il fuit (1).

Il trouve devant lui, dans les plaines sauvages
Les fleuves, les ravins, les rochers : cependant
Il court (2).

Une jeune Tartare, errant dans la vallée
Venait (3).

Dans ces lieux où notre âme en extase ravie
Brûle (4).

Chénier aimait à encadrer ses poèmes de *refrains* courts et périodiques, qui donnaient à ses poésies un caractère musical très remarquable. A son tour, J. de Rességuier répétera, à intervalles réguliers, quelque refrain semblable.

Dans le ciel et dans l'onde même
J'aperçois mon étoile et j'espère toujours.
Je gouverne, je chante et j'aime
Ma nacelle, ma rame et mes jeunes amours (5).

(1, 2, 3) *Tableaux poétiques :* Mazeppa.
(4) *Tableaux poétiques :* La dernière espérance.
(5) *Tableaux poétiques :* Le pêcheur. Voir encore dans ce même recueil, l'Adolescence, la Voix.

A ces répétitions de la même pensée, Chénier ajoutait encore la répétition d'un mot, d'un hémistiche, et cela à quelques vers de distance, souvent même dans le même vers. Rességuier a particulièrement usé de cette « manière. »

Tu naquis, ô Soumet, tu naquis pour la gloire (1).
Tes vers sont pleins d'amour, tes vers sont l'amour même (2).
Quel cœur à tes accents, quel cœur n'a palpité (3).
Que la France admira, que la France regrette (4).
Allez, allez chercher... (5)
Homère en la voyant, Homère aurait chanté (6).
Et toi, tu dors, ma mère, au pic de ce coteau
Tu dors (7).
Et ses cheveux, plus dociles encore,
Ses blonds cheveux (8).
Elle a tout emporté sur la rive étrangère,
Elle a tout emporté (9).

Qu'il y ait là une certaine grâce mièvre, et comme un affadissement de la pensée, personne ne songera à le contester, mais Rességuier songeait à s'assimiler les procédés de son modèle, et parmi ceux-là, la juxtaposition de noms, d'épithètes, de verbes, de vers, tous unis par des « et » qui s'accumulent indéfiniment, lui parut encore très propre à communiquer à la poésie je ne sais quelle allure naïve et quelle apparence biblique. Il dira :

Et de ce bruit longtemps les voûtes retentissent,
Et ton père pleurait, *et* peut-être en ce jour
Eprouvait un orgueil égal à son amour,
Et quand de tes beaux vers... (10)

(1, 2, 3, 4) *Tableaux poétiques*, p. 4, 5, 10, 11.
(5, 6) *Tableaux poétiques*, p. 53, 61.
(7, 8, 9) *Tableaux poétiques*, 236, 275, 133. Si l'on veut se rendre compte de l'abus véritable que fit Rességuier du procédé que nous indiquons, il faut voir, dans les seuls *Tableaux poétiques*, les pages suivantes : 25, 37, 43, 74, 192, 190, 12, 18, 42, 49, 79, 83, 84, 85, 90, 91, 96, 97, 103, 108, 114, 133, 138, 144, 154, 164, 170, 183, 190, 192, 198, 202, 221, 224, etc..., etc...
(10) *Tableaux poétiques*, p. 11, 57, 86. Il faudrait encore citer des exemples fort caractéristiques, que l'on trouvera aux pages 42, 96, 142, 143, 190, 214, 221, 224, 236, 251, etc...

Et son cœur s'enivrait, en se croyant fidèle,
Et moi je l'attendais, je comptais les instants
Et puis, je me disais... (1)

De douces voix *et* des bouches muettes
Et des adieux *et* des cœurs déchirés
Puis des talents *et* toujours de l'envie,
Puis des bienfaits *et* toujours des ingrats... (2)

Que l'on pardonne ces citations peut-être fastidieuses, mais dont le nombre même atteste davantage la réalité de l'influence de Chénier sur Jules de Rességuier. C'est de Chénier que ce poète romantique a appris son métier de poète, et s'il est vrai que la maîtrise du chantre inspiré de Néère ait été générale et presque toujours souveraine sur la jeune école de 1824, il ne sera pas sans intérêt d'ajouter à la liste de ceux que la critique reconnaît comme les disciples fervents d'André Chénier, le nom de Jules de Rességuier (3).

xxx

Ce n'est pas assez dire que le talent de Jules de Rességuier a été excité par la lecture de ces grands poètes. Il fut encore mis en branle par le spectacle des diverses sociétés que fréquenta le poète de Toulouse. Son génie était d'une souplesse admirable ; il se pliait aux goûts du jour sans effort. Les milieux qu'il traversa laissèrent une empreinte durable dans son œuvre. A Toulouse, où les mainteneurs des Jeux-Floraux conservent jalousement la tradition du goût classique, et où l'on est fièvreusement anti-romantique avant même que personne puisse donner une définition quelque peu claire du romantisme naissant, Jules de Rességuier suit docilement les leçons de l'abbé Delille. Mais il échappe à cet esclavage, au moment précis où la poésie de Delille commence à paraître ridicule. Il vient à Paris, fréquente la société des Bonnes-Lettres, entre en relations suivies et intimes avec Soumet, le grand Alexandre, participe à la fondation de la *Muse*

(1 et 2) Voir page précédente.

(3) Il faut signaler qu'une fois, Jules de Rességuier a cherché son inspiration dans l'œuvre d'Alfred de Musset : c'est pour sa *Peppa* (*Prismes poétiques*), qui est plus qu'une imitation, — un pastiche de l'*Andalouse*.

française, et se laisse gagner par l'entrain, la joie, la certitude du succès qui jettent les rédacteurs de la *Muse* en pleine bataille romantique, prêts à recevoir les coups et à en donner. Rességuier se laissera pénétrer par le charme insinuant des thèmes poétiques, en honneur dans ces milieux de châtelains du moyen-âge, égarés au XIX[e] siècle. Toute la tendresse maladive de son talent, toute la vaporeuse poésie de ses images et la ronronante harmonie de ses mélodies vient de cette soumission profonde aux modes régnantes.

Cependant, la personnalité de Jules de Rességuier ne disparut pas. Elle fut assez puissante pour résister à cet envahissement de l'extérieur, et, en s'opposant, elle réussit à se poser, nette, franche, et singulièrement originale. C'est l'analyse de ce double mouvement — celui de la soumission et celui de la résistance — que nous voudrions maintenant essayer, car cette sorte de drame silencieux fit la réelle beauté de la vie de J. de Rességuier. Entraîné par la phalange poétique de la *Muse française*, Rességuier fut d'abord ardent à suivre les voies du Romantisme, — ardent et docile (1). Mais quand il s'aperçut qu'elles conduisaient à des abîmes, et que la sagesse consistait à fixer sa tente au point où s'était arrêté l'école de 1824, Rességuier se cabra, résista, opposa son idéal poétique à l'idéal forgé par les recrues nouvelles. Cet

(1) En ceci nous sommes pleinement d'accord avec Auguste Desplaces qui consacra naguère au poète de Toulouse une jolie notice que l'on nous pardonnera de citer ici en entier : « L'aile nacrée du papillon qui châtoie au soleil, l'écharpe d'Iris déployée sur les monts, pourraient offrir une idée assez juste de la poésie scintillante et miroitante de M. de Rességuier. Elle habite un boudoir. C'est une fille de bonne maison qui ne hait pas les paillettes sur sa basquine, les perles dans ses cheveux, les riches guipures sur son épaule, l'ambre et le benjoin dans sa cassolette. La taille cambrée, le pied comme la taille, elle s'avance, capricieuse et distraite, chiffonnant là un nœud de velours, plongeant ici ses doigts dans un écrin... La poésie prismatique de M. de Rességuier nous paraît donc tout aussi sérieuse qu'une autre, intéressante surtout en cela qu'elle est l'expression la plus exagérée du groupe de 1824. Le mouvement poétique de cette date avait précisément une tendance marquée au dilettantisme et aux grâces précieuses que M. de Rességuier n'a que trop suivie. Dans un recueil plus récent, *les Prismes*, l'auteur ne fait sans doute que renchérir sur les gracieux défauts de sa manière ; mais sa physionomie poétique n'en est que plus vivement accusée, son coloris plus pimpant, toute sa désinvolture plus brillante de mignardises. » *Galerie de portraits vivants*, Paris, 1855, p. 169-176.

arrêt volontaire nous a valu, dans les *Prismes poétiques*, un Rességuier nouveau, assis pour toujours dans sa certitude, également éloigné des fadeurs exagérées de l'école de 1820 et des outrances de l'école de 1830. Il avait alors conquis pleinement sa personnalité. Suivons-le dans cette période de docilité, qui fit de lui le meilleur disciple des chefs romantiques de 1824.

La poésie de J. de Rességuier est en effet l'expression presque parfaite de l'idéal que se forgea le premier romantisme. Elle est empreinte de mélancolie, toute remplie de visions orientales et grecques, animée par l'incessant mouvement des fées et des sylphes, dévote au moyen-âge, doucement archaïque avec un effort précieux vers la sincérité.

Il semble qu'il y ait des générations vouées au noir, au regret, au doute, à l'anxiété. Elles souffrent d'une douleur commune, et les tempéraments sont abattus parce que l'affaissement est général. Vers 1800, la génération de ceux qui arrivaient à l'âge d'homme avait grandi comme les fleurs des ruines. Poussée sur un sol tourmenté, elle restait dans la crainte d'un bouleversement nouveau. Entre le passé sanglant et l'avenir plein d'ombre, elle s'avançait timidement, épouvantée par les souvenirs et craintive par l'incertitude du lendemain. Alors parut Chateaubriand. Frappé, comme tous ses contemporains, par cette souffrance intime, il eut le talent de leur faire contempler, avec de poignantes délices, le spectacle de leur torture. Plaintif écho de cette époque où vibrait la douleur, Chateaubriand créa la poésie de la mélancolie. Sur ses pas, les disciples se levèrent, en foule. On chanta la faiblesse des sens, la faiblesse des cœurs, la faiblesse de la raison ; on inventa la faiblesse des héros poitrinaires, et tout cela aurait été ridicule si l'on n'avait eu la pensée, délicate à son origine, de célébrer la faiblesse humaine dans son expression la plus touchante : la jeune fille délaissée. Mais l'abus de ce thème poétique fut tel que, pour essayer de le renouveler, on imagina la jeune fille malade, poitrinaire, abandonnée, orpheline, pauvre, note plaintive que l'on retrouve chez presque tous les poètes de l'école de 1824. E. Deschamps soupirait *les Plaintes de la jeune Emma* ; Guiraud s'apitoyait sur les *Petits savoyards* ; Aloysius Bertrand sur *la jeune fille sans appui* ; Soumet pleurait sur *la jeune fille abandonnée*, et Saint-Valry se faisait le rapsode ému de la *jeune malade* :

Ma vie est innocente et vaut bien qu'on la pleure.

Nous ne disons rien de toutes les élégies, d'une émotion factice, que provoqua le spectacle de la vie brisée avant l'heure, de la beauté ravie avant le premier baiser.

J. de Rességuier, lui aussi, a longuement sacrifié à ce culte des larmes. Pour être sensible, il n'a point vu qu'il fallait éviter d'être pleurard. Il a modulé des thrènes sans beaucoup de douleur sincère. Mais ne croyons pas qu'on lui en ait fait un grand mérite ; *le Convoi d'une jeune fille de village* n'a pas augmenté sa réputation. Rappelant toute la mélancolie traînante qui se délaie dans les *Tableaux poétiques*, le *Journal de Toulouse* écrivait, le 2 mars 1828 : « Les sujets n'y sont pas toujours neufs ; il en est parfois comme de ces physionomies qu'on a remarquées ailleurs, sans qu'on puisse nommer les personnes. Par exemple, *le Pèlerin* de J. de Rességuier ressemble aux *Petits mendiants* de Belmontet, qui ressemblent à la *Jeune mendiante* de M. Michelet (1), qui trouve peut-être ailleurs sa ressemblance. Car les romantiques se ressemblent tous. »

Eh oui ! les romantiques étaient de vrais frères : on voyait que trop de choses leur étaient communes : les thèmes poétiques, l'accent, la sensibilité. Ils puisaient tous à la même source. Fâcheux moyen pour sauver la liberté individuelle.

L'Orientalisme fut un autre de ces thèmes poétiques que l'on exploitait en commun. Nous ne dirons pas ici avec quelle fureur d'enthousiasme, l'école romantique, laissant là soudain l'Allemagne et l'Angleterre, se tourna vers la Grèce et l'Orient aux paysages radieux. Les turqueries, mises à la mode par Byron, obtinrent un succès étonnant. J. de Rességuier, dont nous savons l'admiration pour le grand poète anglais, n'a pas échappé au prestige.

Il essaya, lui aussi, de rivaliser avec les poètes philhellènes, ses amis Alex. Guiraud, Alex. Soumet, les frères Deschamps et Gaspard de Pons. Mais on ne peut pas dire qu'il ait mieux réussi que ces chantres enthousiastes de la liberté grecque. Il n'a pas vu que *la Bayadère*, ou *l'Odalisque*, ou *la Harpe de Glorvina*, ou le doucereux *Chant oriental* qu'il transporte dans son œuvre, devaient faire insignifiante figure, en ces jours où toute la France vibrait pour la liberté de la Grèce. Chanter les plaisirs faciles de la vie turque, au moment où Guiraud célébrait l'héroïsme du peuple hellène, où V. Hugo chantait la gloire de Navarin, où

(1) C'était une manière de poète toulousain.

Byron se faisait tuer pour la cause de la liberté, c'était, vraiment, ne rien comprendre à la valeur poétique du sentiment national.

Maladroitement personnel sur ce point, J. de Rességuier s'empressait de suivre les exemples de ses amis, quand il était question d'exprimer le sentiment de la nature.

Les Romantiques ont regardé la nature avec d'autres yeux que les hommes du XVIII[e] siècle ; ils y trouvèrent d'autres sensations nerveuses ; ils y puisèrent d'autres leçons morales. Ils se tenaient devant elle, avec une sensibilité plus frémissante et plus troublée. Depuis que J.-J. Rousseau, Chateaubriand et Lamartine avaient découvert, à travers les apparences, la tristesse ou l'allégresse intime des paysages, les poètes apprirent à mettre partout une âme sensible. Dans les terrains et la végétation, dans le ciel et les eaux, les hommes prosaïques du XVIII[e] siècle n'avaient vu qu'un ensemble savant d'harmonies. Mais pour les romantiques, le sens est plus important que la forme. Les lignes harmonieuses ne sont qu'une expression, l'expression de la vie. Tout, dans la nature, animal, arbre, prairie ou forêt, fleuve ou mer, vallée ou montagne, a sa vie, c'est-à-dire, ce travail sourd et continu des forces invisibles qui, par le jeu de leurs actions et réactions, maintiennent l'être jusqu'au jour de la désagrégation. A ce titre, toute chose a une âme. Chaque site a la sienne. L'aspect extérieur est un reflet de ce dedans profond, mouvant, infini. On y lit comme sur une physionomie. Là s'épanouit l'inquiétude, le repos, la bienveillante sérénité, la morne résignation, l'exubérance virile, la délicatesse féminine, toutes ces nuances innombrables qui jettent sur la vie intérieure des choses la richesse des tons et l'opulence des couleurs. La couleur devient ainsi comme un ensemble compliqué, dans lequel entrent de multiples composantes. Il s'y fait des transformations, à mesure que se transforme la vie intérieure et invisible. L'instant où disparaît la nuance d'une tonalité que remplace une tonalité nouvelle prend donc aux regards de l'artiste la valeur d'un moment tragique. La couleur est la vie qui, de la forme caressante s'élève par degrés à l'éclat pénétrant, à l'intensité suprême, qui s'épuisent presque aussitôt et se résolvent, par d'insensibles déclins, en de mourantes couleurs. Le sentiment de la nature devient ainsi une source de véritables jouissances nerveuses, et celui-là sentira davantage la vie diffuse à travers le monde qui verra plus distinctement le monde varier ses aspects, renouveler sa parure, régénérer l'éclat de ses couleurs.

C'est ainsi que J. de Rességuier a regardé la nature. Qu'il l'ait comprise comme le fera Victor Hugo, personne n'oserait le prétendre, mais il a mis en pratique la théorie que, plus ou moins nettement, élaborait le groupe des poètes du premier romantisme. Comme ils le recommandaient, il a fait apercevoir, au-delà des formes visibles, l'âme cachée. La nature prenait à ses yeux une valeur symbolique. Elle n'enchante pas seulement, elle instruit ; elle ne caresse pas seulement les sens, elle forme l'âme par le spectacle de sa force apaisée ou courroucée ; elle ne berce pas seulement au chant de ses harmonies voluptueuses, elle virilise la pensée et provoque la réflexion (1).

Ce qui est tout à fait caractéristique de la complète soumission de J. de Rességuier à l'idéal romantique, c'est l'insistance avec laquelle il a secoué sur sa poésie les ailes des Sylphes, des Gnômes, des Ondins, des génies aériens. Nous n'imaginons rien aujourd'hui de plus factice, de plus faux. Mais, vers 1820, quel jeune poète romantique eût hésité à suivre ce grand rénovateur de « la littérature des fées » qui se trouvait être, par surcroît, le grand protecteur du mouvement poétique qui trouvait à l'Arsenal abri et conseils ? (2) Charles Nodier doit porter la responsabilité de la production considérable de ces œuvres toutes remplies des bienfaits et des maléfices des nymphes des bois et des eaux. Et Jules de Rességuier était l'ami de Nodier ! A-t-il même essayé de discuter le goût de cette féerie que Nodier faisait partager aux habitués de son salon ? Il s'est plié docilement aux exigences de son groupe d'amis. Comme ils le faisaient, il a chanté *Ondine*, ou l'esprit de l'eau ; il a contemplé, comme en un rêve sensible, le Sylphe, la Salamandre et le Gnôme ; il a vu, près de la source

(1) Voir en particulier, dans les *Tableaux poétiques :* l'Etoile, la Source des montagnes, la Promenade du soir ; et dans les *Prismes poétiques :* Les Jours de mai, Mes montagnes, etc...

(2) Cf., sur cette littérature l'aimable article de M. E. Montégut : La littérature des fées, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1862. Au reste, malgré les efforts du premier romantisme, les fées n'obtinrent pas définitivement droit de cité : « Mises en fuite par le XVIIIe siècle et la Révolution, dit M. Montégut, les fées françaises émigrèrent et n'ont jamais reparu. Elles laissèrent des souvenirs assez puissants pour conserver un parti en France ; mais ce parti, dont le spirituel Charles Nodier fut le chef, et qu'on nommerait volontiers le parti légitimiste de la féerie française, ne parvint pas à les rappeler de l'exil et à rétablir leur autorité. »

des montagnes, « la nymphe de l'eau, sur ses algues couchée » (1), dans les airs, il a entendu « frémir les blanches ailes » de l'ange qui « nous vient des voûtes éternelles » (2), et « quand les esprits de l'air parcouraient leur royaume », il s'est arrêté à chercher le plus beau, le plus léger, de ces êtres impalpables. Jusqu'en 1838, il restera fidèle à ces thèmes dont nous déplorons l'insincérité : les *Prismes poétiques* contiendront une pièce en l'honneur des *Péris* (3).

Sans doute, J. de Rességuier a échappé au danger de ces procédés poétiques. Les goules et les vampires n'ont pas obtenu, chez lui comme chez V. Hugo, droit de cité avec les sylphes et les lutins, et les horreurs du sabbat n'ont pas alterné avec les danses légères des fées. C'est une justice à lui rendre ; J. de Rességuier n'est pas le poète qui, sous prétexte de liberté et de romantisme, sacrifie le bon goût aux orgies de l'imagination.

×××

Et en effet, ce fils des Romantiques, si épris des nouveautés que ses amis défendaient avec vigueur dans la *Muse française*, si complètement soumis à l'idéal poétique que l'on essayait d'opposer à l'idéal classique, conservait cependant une pensée personnelle, une allure indépendante, un domaine bien à lui.

Cette originalité vient d'abord de ce que J. de Rességuier a toujours résisté aux entraînements de ses amis romantiques. Il a toujours fait un peu bande à part. Doutes, blasphèmes, angoisses morbides, extases apocalyptiques, méditations folles sur la destinée humaine, invocations à la liberté sans frein, tout ce qui, autour de lui, commençait à déchaîner l'exubérante rhétorique et les élucubrations malsaines de plusieurs amis de la première

(1) *Tableaux poétiques*, p. 73.
(2) *Tableaux poétiques*, p. 108 et 164.
(3) *Prismes poétiques* : Fée ou Péri.

Quand éclairant l'espace,
Ton corps lumineux passe
Dans nos jardins,
On dirait sur l'eau brune
Un rayon que la lune
Jette aux ondins.

Voilà les jeux misérables d'un virtuose qui n'a, pour soutenir son inspiration, qu'un thème vide de pensées, vide de sentiments.

heure, ne trouva en J. de Rességuier qu'un adversaire irréductible. Chez lui, point de lyrisme échevelé, point d'ennui mortel à la manière de Chateaubriand, point d'inspirations libertaires à la Schiller, point de tristesses macabres à la Young, point d'ironie sarcastique ni de virulentes apostrophes à la façon du V.Hugo de 1830, mais un délicat mélange de ces sentiments qui, se laissant deviner plutôt qu'ils ne s'étalent, révèlent une âme que les outrances révoltent. Sur ses mélancoliques recueils, brillent les larmes, mais douces et distinguées. L'amour lui-même y paraît sous une forme très pure, et l'on a pu parler de « la volupté métaphysique » qu'il a seule chantée (1). Non qu'il ait méconnu la passion (2), mais il y découvre « la décevance », et ceci tempère l'ardeur de l'amour. Dans l'ivresse de la jeunesse, il découvre « une ride au front », et ce pli rappelle les graves pensées (3). Il a, un jour, déploré le sort d'une amante abandonnée. Il n'y a là aucune invective ; la tristesse s'y enveloppe de dignité, et le cri aigu de la souffrance ne dépasse pas l'accent du désenchantement : « Hélas ! je ne crois plus à rien ! » (4) Il y a, dans cette attitude si réservée, quelque chose qui souverainement s'oppose aux tendances de l'école romantique. C'est une pudeur dans l'expression, une sobriété dans l'analyse, un goût de la mesure qui sont de la plus authentique tradition classique (5).

Cette personnalité de l'artiste se retrouve dans le choix qu'il a fait de son domaine poétique. J. de Rességuier est le poète mondain des salons et des châteaux. Ses contemporains l'avaient déjà remarqué. Dans un article paru dans *les Débats*, un critique annonçait ainsi son étude sur les *Tableaux poétiques :* « Considérer dans ses rapports avec la poésie le monde où M. de Rességuier a pris le modèle de la plupart de ses tableaux, ce n'est pas sortir de mon sujet... » (6) La Muse de Rességuier est en effet

(1) Article déjà cité du *Journal de Toulouse* du 2 mars 1828.

(2) *Prismes poétiques :* Attendez.

(3) *Prismes poétiques :* Une leçon.

(4) *Prismes poétiques :* Les désenchantements d'une jeune fille.

(5) On peut voir dans les *Tableaux poétiques* cette manière de dépeindre l'amour, dans l'Amour, Invocation, Le Voile, Les Troubles.

(6) Voir *Journal des Débats*, 6 août 1831, à l'occasion de la 4e édition des *Tableaux poétiques*. L'article est signé G. et promettait une suite... qui ne parut jamais. Nous citerons le passage de M. E. Asse qui nous paraît donner la note exacte sur ce point : « J. de Rességuier, dit-il, est l'un de ces poètes qui ont eu leur originalité propre, qui sont

mondaine. Du boudoir à la table d'ouvrage, du salon précieux à l'ouvroir actif, elle va, rieuse et moralisatrice ; elle gourmande, avec d'infinies délicatesses, « la femme à la mode », « la désœuvrée », qu'attristent les nuits d'hiver passées au foyer, et que grisent les « soirées », les « invitations », les « bals » enivrants ; elle contemple, avec une satisfaction profonde, « la femme occupée », « châtelaine de la Vendée ou du Languedoc », pour laquelle tous les bruits du monde et toutes les caresses étrangères ne valent pas la pénétrante intimité du foyer et les gazouillements d'enfants adorés.

Nous ne saurions enfin passer sous silence la très grande influence de l'idée chrétienne sur J. de Rességuier. Autour de lui, il y eut de nombreuses professions de foi religieuse ; on n'était pas de la phalange romantique si l'on ne s'engageait à défendre, par la plume, « le trône et l'autel ». Mais que d'adhésions superficielles ! Combien, à la suite de V. Hugo, firent bientôt défection! J. de Rességuier représente, dans ce milieu, le poète que le christianisme a saisi tout entier. Il n'y a pas une de ses œuvres, même parmi celles qui paraissent plutôt un chant d'allégresse en l'honneur de la beauté plastique, où l'on n'entende le cri de la foi, vibrant et sincère. Rességuier exalte la prière, il groupe ses enfants autour de lui et joint leurs petites mains ; il s'indigne quand ses plus chers amis semblent oublier un instant que la poésie, si elle est l'expression du beau, doit surtout rester l'expression du vrai qui se confond avec la doctrine chrétienne. Il aura pour Soumet, son ami le plus intime, des paroles sévères, et l'adjurera de renoncer à la gloire passagère des choses profanes, pour consacrer à nouveau sa lyre « sur l'autel même du vrai Dieu. »

Et par ce caractère, J. de Rességuier annonce le groupe actif de ces poètes généreux qui, vers 1830, s'efforceront de ramener leurs lecteurs vers le catholicisme et de faire acclamer l'inspiration de la piété : Turquety, le doux auteur des *Poésies catholiques*,

les représentants d'un genre. Il fut le poète du foyer élégant. Cette poésie qui, en Angleterre, a été depuis brillamment cultivée par Coventry Patmore, n'aurait pas eu, sans Rességuier, de représentant en France. C'est en quelque sorte un Sainte-Beuve aristocratique, un Sainte-Beuve élégant, religieux aussi, ce que ne fut en aucune façon l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme*. Ce domaine, J. de Rességuier le fit sien, et il brille encore d'assez de beautés pour que les lettres françaises conservent sa mémoire. » *Op. cit.*, p. 202.

Edmond Texier, dont le recueil *En avant* contient de si beaux vers, et si oubliés, Jean Reboul, qui sera l'ami de J. de Rességuier, et qui, en 1834, lancera une ode enflammée *Aux poètes chrétiens*, plus tard enfin Victor de Laprade, que l'on regardera comme le chef de cette école catholique.

On comprend qu'un talent si distingué, si personnel, à un moment où il était bien porté de fondre sa personnalité dans l'effort général, et de glorifier l'idéal poétique commun à toute une phalange de poètes unis par l'amitié, ait frappé les contemporains.

Dès 1829, Jules Janin, dans une courte et spirituelle introduction à un choix de poésies modernes, signalait, à propos des *Tableaux poëtiques*, « ce vers souple et furtif, habile à détailler les fraîches beautés de la nature, les douces émotions de l'âme, les inquiétudes sans fureur, la douleur qui peut sourire en pleurant ; instrument fragile et sonore que les artistes seuls et les femmes estimeront tout ce qu'il vaut. » Sainte-Beuve trouvait J. de Rességuier « très agréable et très maniéré » (1) Et sur la grâce du poète toulousain, personne assurément ne s'inscrivait en faux. Le *Journal de Toulouse* lui-même, qui pourtant ne fut pas toujours tendre à J. de Rességuier et aux théories littéraires qu'il représentait, écrivait : « Est-ce aux Toulousains qu'on a besoin de faire connaître la Muse aimable qui chanta les succès dramatiques de M. Alex. Soumet, qui célébra les Jeux-Floraux et la patronne des troubadours, qui prit la palette des graces pour peindre *le Charme*, *le Voile*, *le Bal*, et vingt autres scènes romantiques ? On se souvient encore, on ne peut oublier avec quelle grâce M. le comte de Rességuier lisait ses charmantes compositions dans les séances des Jeux-Floraux. Depuis qu'il a quitté sa ville natale, les Muses de l'Occitanie ont bien sujet d'envier son talent aux rives de la Seine. C'est là qu'elles lui ont inspiré une foule de poésies nouvelles. Les *Tableaux poétiques*, c'est un volume joli comme ses vers. Il y a beaucoup de blanc, il est vrai, mais aussi point de préface, point de notes perpétuelles, pas même un avis de l'éditeur ; une ou deux gravures, romantiques comme les vers. Car rien n'y ressemble à ce maudit genre

(1) *Chroniques parisiennes*, Paris. p. 312. Paul Foucher reprendra cette appréciation de Sainte-Beuve : *Coulisses du passé*, p. 368. Jules Janin y reviendra dans *Critiques, portraits et caractères contemporains*, p. 12.

classique, hormis les beaux endroits, et ils sont nombreux. Il y a de l'esprit, beaucoup d'esprit dans ces tableaux ; l'auteur y rajeunit les idées et les images déjà presque usées du romantique. Les sujets même n'y sont pas toujours neufs... Cependant, c'est délicieux ; c'est le charme de ceux qui rêvent les yeux ouverts » (1).

C'est bien cela ; la poésie de J. de Rességuier est délicieuse, et cependant elle laisse comme une impression décevante. Elégante, précieuse, maniérée, elle fuit trop les contours précis, les images claires et fortes, auxquelles elle préfère les lignes indécises dans la demi-clarté. Que l'on lise, par exemple, l'une de ses plus charmantes poésies : *La Promenade du soir*. Tout y est en teinte grise : les voiles de la nuit protègent le mystère de l'amour pur, et, d'un même élan, les cœurs se perdent, silencieusement, dans un monde idéal. Dans l'air, de nuageux fantômes ; dans les yeux, du trouble et de furtives larmes ; cependant les doux rayons du soir blanchissent la terre. C'est tout ; point d'épisode, une rêverie poétique où la mélancolie affleure, où le sentiment de la nature ne dépasse pas la joie tranquille de l'âme, en contact avec un paysage très calme.

Ce sont là des pages qui ont bien leur charme, et dont on ne retrouve presque point de semblables parmi les œuvres du premier romantisme. Elles ont fait à J. de Rességuier sa renommée si particulière ; elles continuent à le distinguer de ses émules. Il reste un peu isolé, dans une attitude très aristocratique, séduisante et fière. Mais il fut, dans le groupe de ces amateurs de poésie régénérée aux sources de la vie moderne, un curieux artiste, très épris de son art, jaloux de sa personnalité, fidèle aux théories littéraires de 1824, et qui, pour ne rien sacrifier de la noblesse de ses sentiments, préféra renoncer à suivre ses amis dans les voies glorieuses qu'ils venaient d'ouvrir, en 1830.

JOSEPH DEDIEU.

(1) Il faut rapprocher de cette jolie page l'appréciation impartiale de Falloux : « Ses compositions, dit-il, toujours ingénieuses, emportant souvent l'âme aux plus hautes régions ; on pourrait peut-être le caractériser d'un mot en le nommant un Millevoye aristocratique. » *Etudes et souvenirs*, 1885, p. 157.

GUSTAVE FLAUBERT

ET LA SAINT-POLYCARPE

ESSAI DE DISCUSSION CRITIQUE

C'est Charles Lapierre, dans son *Esquisse sur Flaubert intime* (1), qui a le premier expliqué pourquoi les amis du maître écrivain avaient pris l'habitude, pendant les dernières années de sa vie, de le fêter sous le vocable de Saint-Polycarpe.

Flaubert disait parfois qu'il croyait à la transmigration des âmes ; et sans aller jusqu'à prétendre, avec un critique contemporain, « *qu'il pensait réellement avoir été jadis un rhéteur grec, un soldat romain, ou même un proxénète de Naples* » (2), il convient peut-être de voir mieux qu'une boutade sans conséquences, ou une simple exagération de langage, dans l'affirmation réitérée de cette opinion. N'oublions pas qu'Alfred Le Poittevin, le compagnon tant aimé de sa jeunesse, qui eût sur sa formation intellectuelle une influence si considérable, a écrit un conte, *Bélial*, où se trouve exposée tout au long cette théorie des mutations ou plutôt des évolutions de l'âme humaine, au cours de ses hypostases successives. Est-il impossible que l'ardente conviction avec laquelle Le Poittevin défendait alors ses idées, quand les deux amis discutaient ensemble métaphysique, dans la petite chambre de l'Hôtel-Dieu de Rouen, ait laissé dans l'esprit de Flaubert une trace assez profonde pour l'incliner à interpréter le *frisson historique* qu'il se donnait à lui-même, par un effort intense et coutumier de son imagination, comme le signe d'une véritable

(1) Evreux, Ch. Hérissey, 1898, in-8.

(2) M. G. Ferrère : L'Esthétique de Flaubert, thèse pour le doctorat. — *Paris, L. Conard*, 1913 (p. 71).

métempsychose ? — Quoiqu'il en soit, Charles Lapierre raconte qu'un jour chez sa belle-sœur, Mme Brainne, le romancier arriva tenant une vieille gravure qu'il venait d'acheter sur les quais. Elle représentait Saint-Polycarpe les yeux levés au ciel, et portait cette légende : « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel pays m'avez-vous fait vivre. » Et Flaubert, la faisant admirer à tous, d'ajouter aussitôt qu'il sentait souvent bouillonner en lui les indignations du saint. D'où l'origine de cette fête intime, qui chaque année offrait à Lapierre et à sa famille l'occasion de témoigner au *bon géant* leur affectueuse amitié.

M. R. Hélot a rappelé et commenté cette anecdote amusante dans une courte notice publiée, en janvier 1905, dans le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « Le vieux papier »*. Mais les détails qu'il fournit à son tour sur la cérémonie de la Saint-Polycarpe, bien qu'empruntés pour la plupart au récit de Lapierre, sont quelquefois en contradiction avec ce dernier. Si peu de place que tienne ce problème dans la biographie de Flaubert, on me permettra de le reprendre à nouveau pour essayer d'en préciser les données et d'en modifier, sur quelques points, la solution.

M. Hélot a cité trois documents curieux, dont deux au moins avaient, quand parut son article, le mérite de l'inédit.

C'est d'abord un fragment de lettre que Flaubert signe : « Votre vieux Polycarpe », signature dont la *Correspondance* renferme plusieurs autres exemples. Mais quelle est la date de cette lettre ; à qui était-elle adressée ? M. Hélot ne l'a pas dit. Les deux questions vont de pair, et se déterminent l'une par l'autre.

Sur l'autographe du billet, M. Hélot a relevé une indication qu'il transcrit de la façon suivante : *Samedi, 4, 4*. Mais c'est probablement une erreur de lecture ou une faute d'impression ; l'examen attentif du fac-similé reproduit dans le *Bulletin du Vieux papier* permet en effet de déchiffrer bien plutôt *Samedi, 4, h*. D'ailleurs Flaubert n'a jamais daté ses lettres en désignant seulement le mois par son numéro de série dans l'année ; j'ai pu m'en convaincre par les très nombreux originaux qui m'ont été communiqués, et par ceux que je possède : nous aurions ici une exception unique, ce qui paraît bien invraisemblable. Lettres de jeunesse, lettres de la maturité ou lettres de la vieillesse, celles qui ne portent pas de date complète (et ce sont malheureusement les plus nombreuses) mentionnent seulement le jour de la semaine et l'heure où elles ont été écrites. Mais dans le cas pré-

sent il est facile de suppléer au défaut de suscription autographe précise : la lettre publiée par M. Hélot est à n'en pas douter de 1879 : Flaubert, peu auparavant, vient de se fracturer le péroné. « *Quant à ma jambe*, dit-il, *elle se consolide. Néanmoins j'en ai encore pour longtemps. C'était sérieux.* » Son accident lui étant survenu le samedi 25 janvier 1879 (1), on peut en outre estimer que ce billet a été écrit vers la fin de février, ou même en mars. C'est le moment de sa convalescence, alors qu'il « *recommence à pouvoir travailler* » comme il le dit encore ici et dans d'autres lettres de date certaine. Enfin son correspondant n'est autre que Mme Charles Lapierre, femme du directeur du *Nouvelliste de Rouen*, qui se trouvait alors à Paris auprès de sa belle-sœur, Mme Brainne, très malade et menacée de perdre un œil. « *Comme vous êtes gentille de ne pas m'oublier*, lui dit Flaubert, *et de me donner des nouvelles de la chère sœur... Ma pauvre amie doit souffrir horriblement !* » A quelques jours d'intervalle il chargeait sa nièce, Mme Commanville, de passer prendre des nouvelles. (*Corresp.*, éd. Conard, V, 496).

Les deux autres textes publiés par M. Hélot sont relatifs aux fêtes de la Saint-Polycarpe ; ils donnent une idée des plaisanteries par lesquelles ses amis cherchaient à distraire Flaubert du souci de son labeur acharné, à l'égayer, malgré les ennuis qui l'accablaient.

C'est d'abord une pièce de vers burlesques composés à sa louange par Boisse, un rouennais, ami des Lapierre, et que récita certain jour, au champagne, Mme Pasca, c'est-à-dire Mme A. Séon Pasquier, actrice de talent, qui formait, avec Mme Brainne et Mme Ch. Lapierre, ce « trio d'anges » dont il est souvent question dans la *Correspondance* (2). C'est en second lieu un discours pom-

(1) La dépêche du *Figaro* annonçant l'accident de Flaubert (dépêche à laquelle il est fait allusion *Corresp.*, V, 495) est datée : Rouen, 27 janvier. (Voir no du 28 janvier). A s'en tenir à ce seul document on serait tenté de fixer le 27 comme date de l'accident lui-même : mais la *Correspondance* permet de rectifier cette indication. En effet : Flaubert écrivait lui-même à sa nièce : « J'ai peur que le *Nouvelliste* n'insère un entrefilet qui te donnerait de l'inquiétude : je me suis donné SAMEDI, en glissant sur le verglas, une très forte entorse avec fêlure du péroné, etc... » Or ce billet est daté lundi soir, et le lundi est précisément le 27 janvier. Dès lors il est bien certain que l'accident est survenu le samedi 25 janvier 1879.

(2) « J'attends vers le milieu de la semaine prochaine la visite du troisième ange » dit Flaubert dans le billet publié par M. Hélot.

peux de Charles Lapierre lui-même, déjà reproduit dans l'*Esquisse sur Flaubert intime,* mais que M. Hélot cite avec des variantes. Lapierre se présentait comme le porte parole « de la Municipalité, de l'Académie de Rouen, de la Société libre d'émulation de la Seine-Inférieure et du Comité rouennais de la basse Seine, de l'Industrie textile de la Marine marchande » ; il exprimait « au nom de toute une généreuse population fière de compter Flaubert au nombre de ses enfants », le regret qu'il ne voulût pas délaisser un peu l'art pour l'art « pour reporter sur les questions pratiques qui intéressent notre cité tout l'effort d'une intelligence d'élite. » On devine quel éclat de rire dut secouer les épaules du créateur de Homais quand il entendit ce pathos ironique, si bien approprié à l'opinion qu'il avait lui-même de ses compatriotes.

Peut-on attribuer une date précise à ces deux documents ? Il est douteux que cette double surprise ait été réservée à Flaubert le même soir, c'est-à-dire au même diner de Saint-Polycarpe. M. Hélot l'affirme, mais rien ne soutient sa prétention. D'autre part Lapierre, en même temps que son discours, ne signale aucun poème.

Les vers de Boïsse, ont été déclamés à l'anniversaire de 1879, comme le prouve une lettre de Flaubert à sa nièce dont voici le passage principal :

« J'ai été hier dîner rue de la Ferme, avec ma bonne (Mme Lapierre avait invité personnellement Suzanne). La voiture m'a extrêmement gêné. Le mouvement des roues, les cahots, me faisaient mal dans le pied et le grand air m'étourdissait. Seul, je n'aurais pas continué.

« On m'a reçu avec des honneurs choisis, car c'était la Saint Polycarpe. Lapierre s'était déguisé en Bédouin, Mme Lapierre en Kabyle (1), et le chien de Mme Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. Au dessert, on a apporté un gâteau de Savoie ayant

(1) Déguisements où je crois deviner une intention d'amicale plaisanterie à l'adresse de Flaubert, qui disait souvent devenir « *Vieux Sheik* » et qui avait même composé une mimique spéciale à ce personnage fictif, type de l'homme fatigué, usé par les plaisirs, tournant à l'hypocondrie et au gâtisme, gardant néanmoins quelques prétentions. Voir par exemple *Corresp.*, 366 (éd. Conard) : « Tou...ou...jours jeune ! Illusion qui dénote le sheikisme. »

cette devise : « Vive saint Polycarpe ». Toast avec du champagne. Après quoi Mme Pasca a déroulé un grand morceau de papier et a lu des vers à ma louange, composés par Boisse, qui était le seul convive avec Houzeau. Les amphytrions ont été bien aimables, mais... crevettes pas fraîches ! » (1).

La première phrase de cette lettre s'explique en raison de ce même accident, dont Flaubert était à peine remis ; et la suite mentionne divers événements qui confirment encore la date de 1879 ; mais elle ne contient aucune allusion au discours de Lapierre : or c'était là un morceau de haut goût, que Flaubert n'aurait pas manqué de signaler à sa nièce, si Lapierre avait pris la parole après Mme Pasca, ce même soir. Son silence permet donc d'affirmer que les deux documents cités par M. Hélot se réfèrent à deux solennités différentes.

Pour la même raison il semble bien que le discours ne doive pas davantage être compris au nombre des divertissements qui accompagnèrent la Saint Polycarpe de 1880. En effet il n'en est pas question davantage dans le récit que Flaubert faisait à sa nièce *le lendemain* de cette fête, la plus brillante de toutes, et la dernière à laquelle il assista :

« Je suis, écrivait-il, encore tout ahuri de la Saint Polycarpe. Les Lapierre se sont surpassés ! ! ! J'ai reçu près de 30 lettres, envoyées des différentes parties du monde, et trois télégrammes pendant le dîner. L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

« Comme cadeaux, on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, trois bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de saint Polycarpe, une dent (relique du saint), et il va venir une caisse de fleurs de Nice.

« Un orchestre commandé a fait faux bond.

« Epîtres de Raoul Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne.

« Toutes les lettres, y compris celle de Mme Régnier, avaient comme en-tête la figure de mon patron.

(1) Corresp. (éd. Conard), V, 519.

« J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes œuvres.

« Véritablement j'ai été touché de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir. »

Ainsi l'on peut conclure que le discours de Lapierre a été le « clou » d'une des premières réunions de Saint-Polycarpe, en 1877 ou 1878. Ce n'est guère, en effet, qu'après 1876 que s'institua chez ses amis de Rouen la coutume de fêter Flaubert sous ce nouveau prénom. A cette époque de sa vie, si douloureuse, si remplie d'événements pénibles et de tracas obsédants, l'approche de cette réunion lui était chaque année une joie très douce, qu'il savourait d'avance, dont le souvenir l'amusait longtemps.

Mais quelle date avait-on choisie pour lui ménager ce plaisir ? La question, cette fois, présente un intérêt plus sérieux, non seulement comme détail biographique, mais aussi parce que sa solution pourra ou corroborer, ou infirmer, le classement attribué par les éditeurs de la *Correspondance* à certaines lettres où il est question de la Saint-Polycarpe.

Sur ce point, M. Hélot, après avoir rappelé qu'il y a plusieurs saints du même nom, que l'Eglise célèbre à des dates différentes, écrit :

« Fêterait-on Flaubert le jour de celui qu'on invoque pour les maux d'oreille ? Prendrait-on pour saint patron le grand martyr que Pécuchet, dans ses discussions avec son curé, donne comme un modèle incomparable ? Devant la difficulté du choix on ne s'occupa par des dates de fête des saints Polycarpe, et on jeta son dévolu sur le mois de juin. »

Cette affirmation est répétée dans la note qui termine l'article :

« Faisons remarquer qu'il aurait été très simple de prendre comme anniversaire de la Saint-Polycarpe *le 26 janvier, jour de la fête de l'évêque de Smyrne*, l'auteur de la fameuse lamentation ; on a choisi le mois de juin, un des rares mois où on ne fête aucun saint Polycarpe. »

Il paraît bien exact, en effet, — et nous le verrons tout à l'heure — que les Lapierre n'ont jamais fêté Flaubert le 26 janvier. Par contre je ne devine pas où M. Hélot a pu découvrir que cette commémoration amicale ait jamais eu lieu en *juin*.

Il ne produit aucun texte, aucun argument à l'appui de sa thèse. Et non seulement il se met ici en désaccord avec Lapierre, qui parle du mois de *mai* dans son petit livre, mais aussi en complète contradiction avec lui-même ; son indication, pour mieux dire, tombe nécessairement devant la simple constatation d'une impossibilité chronologique.

M. Hélot rapporte en effet, comme ayant eu lieu quelques semaines avant la mort de Flaubert, c'est-à-dire avant le 8 mai 1880 et lors de la dernière Saint-Polycarpe qu'on lui souhaita, un incident où les convives crurent deviner un sombre présage : une jeune fille voulut poser sur la tête de Flaubert une couronne de fleurs, mais la couronne glissa, roula sous la table, et Flaubert murmura : « Je me fais l'effet d'un tombeau. » Il est évident que si la *Saint-Polycarpe* avait été célébrée ordinairement *en juin*, cette anecdote devrait être reportée à une date antérieure, et qu'il n'y aurait pas eu de saint Polycarpe en 1880. Cependant Lapierre, qui raconte également ce détail, se montre très affirmatif : « huit jours après ce dîner... » dit-il, — « une semaine après » — Flaubert était mort. C'est donc que M. Hélot se trompe quand il prétend placer la Saint-Polycarpe en juin et son opinion, dès maintenant, doit être écartée.

Mais faut-il alors, avec Charles Lapierre, adopter l'époque du mois de mai ? Il semble d'abord assez naturel d'accorder pleine autorité au témoignage de celui qui eût le premier l'idée de cette « fête de famille » et qui se plaisait chaque année à l'organiser chez lui. L'*Esquisse sur Flaubert intime* offre, en apparence, toutes les garanties d'un document de première main (1). Toutefois, sur le point spécial qui nous intéresse, les renseignements contenus dans cette brochure ne doivent pas être accueillis sans réserves, soit que les souvenirs de Lapierre lui aient fait défaut, soit que l'expression « *mois de mai* », par lui employée, ait ici un sens large et désigne seulement, par approximation, la date de la Saint-Polycarpe. Essayons tout au moins de préciser davantage.

Un premier facteur du problème est à noter, qui a échappé à M. Hélot. S'il est vrai que l'Eglise célèbre ordinairement le 26 janvier le pieux évêque de Smyrne, elle a mis encore 3 autres jours de l'année sous son invocation : le 23 février, le 26 mars et

(1) Encore bien que la brochure n'ait pas été rédigée par Lapierre lui-même, mais d'après des notes laissées par lui, comme l'indiquent d'ailleurs le sous titre et l'avant-propos.

le 27 avril. C'est du moins ce que nous apprend le *Martyrologe universel* de l'abbé Jean-Claude Chastelain (1).

Dès lors il faut examiner si la *Correspondance* donne confirmation pour l'une ou l'autre de ces dates.

Le jeudi 22 avril 1880 (2), Flaubert écrit à sa nièce :

« Mme Brainne viendra à Rouen mardi prochain pour la Saint-Polycarpe. »

Le mercredi suivant, qui était le 28, il écrit à la même cette lettre dont nous avons cité plus haut le début :

« Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe, etc... »

Voici déjà une première vérification, très nette, en faveur du 27 avril.

En 1877, il termine par cette phrase une lettre inédite à Edmond Laporte :

« Savez-vous quel est le saint de ce jour, 27 avril ? Saint Polycarpe. »

L'autographe porte en outre : *Vendredi soir*, et il est bien exact que le 27 avril 1877 était un vendredi. Enfin, dernier argument, Flaubert dit dans cette même lettre :

« Sarcey a été bête, mais doux. »

Il s'agit d'une conférence faite par Sarcey le jour même sur les *Trois contes*, qui venaient de paraître (3) : Le *Moniteur* du lendemain, 28 avril, sous la rubrique « *Le jour et la nuit* » en donna un compte-rendu détaillé.

Il semble donc, d'après ces preuves concordantes, qu'aucun doute ne soit possible.

(1) Martyrologe universel, traduit en français du martyrologe romain, avec un dictionnaire universel des saints, saintes, martyrs... honorés par les chrétiens sur toute la surface de la terre, rédigés sur l'ouvrage de M. l'abbé Chastelain... par M. de Saint Alais... — *Paris, l'auteur*, 1823, in-8.

(2) Il va sans dire que les dates des lettres citées à titre d'argument ont été vérifiées exactes, soit que ces dates figurent sur l'autographe, soit que le contexte ait permis de les rétablir.

(3) Voir aussi *Corresp.*, IV, 297.

Cependant ici se présente une double objection : dans une autre lettre de la même année à sa nièce Caroline (*Corresp.* V, sera bien développé ».

« C'est le 26 courant la fête de Saint-Polycarpe. Je la fêterai mentalement, étant un autre saint moi-même. »

Et on lit dans la même lettre :

« Ma deuxième partie [d'Hérodias] sera achevée dans trois ou quatre jours ; donc, au 3 février prochain, le plan de la dernière sera bien développé ».

Phrase qui ne permet pas de dater cette lettre autrement que du mois de janvier. Devons-nous donc supposer que cette année-là le jour du dîner chez Lapierre avait été changé ? Les mots : « *je la fêterai mentalement* » semblent indiquer que Flaubert ne prévoyait, au moment où il écrivait sa lettre, à quelques jours de distance, aucune invitation, aucune surprise même, de la part de ses amis.

Mais d'un autre côté, le 27 avril 1877, il était à Paris. Est-ce alors Mme Brainne, sœur de Lapierre, qui, ce jour-là, réunit les convives de la Saint-Polycarpe? Attendit-on au contraire le retour du maître à Croisset pour célébrer la cérémonie à Rouen, rue de la Ferme, chez les Lapierre, avec quelques semaines de retard ?

La question demeure en suspens. Retenons seulement, d'après le billet inédit à Laporte, la mention formelle d'une Saint-Polycarpe le 27 avril 1877, indication conforme à celle que révèlent les textes de 1880.

Il est enfin question de la Saint-Polycarpe dans une lettre de 1879, dont il a été cité précédemment un passage. Il n'y a pas à songer ici au 26 janvier, puisque l'accident de Flaubert, nous l'avons vu, est du 25. Pouvons-nous dès lors fixer au 27 avril, pour cette année-là encore, la date de la cérémonie.

Un premier point certain, qu'il importe de rappeler, c'est que la lettre de Flaubert à sa nièce, où il est question du poème déclamé par Mme Pasca, a été écrite le *lendemain* du fameux dîner chez Lapierre. Cette lettre, dans l'édition Fasquelle des *Lettres à Caroline* et dans la récente édition Conard (*Corresp.*, V, 518) est datée *Vendredi, minuit, avril 1879*. Or, le 28 avril 1879 étant un LUNDI, il faut supposer ou que la mention *Vendredi* est fausse, ou que la fête de la Saint-Polycarpe n'a pas été célébrée cette année-là le 27 avril.

La première hypothèse n'a rien d'invraisemblable en soi : la *Correspondance* offre plus d'un exemple de semblables inexactitudes. Sans chercher bien loin, en 1878, Flaubert écrit à sa nièce une lettre où il dit entre autres choses : « J'étais invité par le Comité du centenaire de Voltaire à orner de ma personne cette petite fête de famille. Mais j'ai préféré, malgré mon culte pour Voltaire, ne pas perdre deux jours sur le pavé de Paris, et revenir dans ma vieille maison » (*Corresp.* V, 470-472).

Le centenaire de Voltaire devait être célébré le 31 mai. Or, dans la *Correspondance*, la lettre de Flaubert est datée : *Croisset, mercredi 6 heures, 31 mai 1878*, ce qui est une absurdité, le *31 mai* étant un VENDREDI.

L'erreur vient évidemment de l'éditeur qui, ayant lu sur l'autographe *mercredi 6 heures*, et préoccupé de rétablir une date complète, a ajouté, sans prendre soin de contrôler, *31 mai*, soit en raison du centenaire auquel Flaubert fait allusion, soit plutôt parce que *31 mai* figurait sur le timbre de la poste — mais sur le *timbre d'arrivée* et non sur celui de départ.

Le doute, ici, n'est pas possible, puisque Flaubert écrit de Croisset, le jour même de son retour de Paris, et parle du centenaire de Voltaire comme d'un événement *n'ayant pas encore eu lieu* au moment où il écrit. On doit donc corriger : mercredi 29 mai.

En principe d'ailleurs on peut tenir pour authentiques les mentions des jours de la semaine reproduites en tête des lettres de Flaubert. C'était, nous l'avons dit, sa façon ordinaire de dater sa correspondance ; et dans la très grande majorité des cas où il m'a été donné de le vérifier directement, j'ai constaté que ces indications sommaires, *mercredi*, ou *vendredi*, ou *dimanche*, très nombreuses dans l'édition Charpentier et dans l'édition Conard, étaient bien conformes aux autographes.

Admettons donc, pour l'exemple qui nous occupe, qu'il faille maintenir *Vendredi*, comme désignant le lendemain de la Saint-Polycarpe de 1879. Nous rentrons nécessairement dans la seconde hypothèse : et il reste à examiner par le contexte de notre lettre, et par les autres lettres de la même époque, si, à défaut du 27 avril, nous parviendrons à déterminer pour cette année-là la date de la cérémonie.

Or cette même lettre à sa nièce Caroline, qu'il s'agit de dater, débute par la phrase suivante : « *Que dis-tu de Tourgueneff qui devait d'abord venir* DIMANCHE ; *puis ç'a été pour mardi, ensuite*

pour vendredi, et maintenant pour DIMANCHE PROCHAIN. *Cette habitude de toujours manquer de parole me donne le vertige.* »

D'autre part, quelques billets inédits à Edmond Laporte font allusion à ces contre-ordres successifs donnés par « le Moscove » à Flaubert. Et le premier, tout au moins, nous apporte une précision nouvelle :

[1] MERCREDI SOIR.

Mon vieux chéri,

..*Aucune nouvelle de Tourgueneff. Notez qu'il devait avant-hier m'écrire pour m'annoncer son arrivée. Mais ce brave ami est le plus inexact des hommes. Je ne suis pas bien sûr qu'il vienne dimanche.*

En tous cas, quand voulez-vous venir. Ne devez-vous pas être au Conseil général à partir de lundi ? Cela nous remettrait bien loin, etc... »

Il est facile de s'assurer par les journaux Rouennais du temps, que la session ordinaire du Conseil général de la Seine-Inférieure (dont Laporte faisait partie depuis le 2 avril 1876) s'ouvrit cette année-là le lundi 21 avril.

Du rapprochement des textes il semble donc résulter :

1° Que ce premier billet à Laporte est du mercredi 16 avril ;
2° Que Flaubert attendait la visite de Tourgueneff dès le dimanche 20 ;
3° Que ce dimanche 20 est le jour indiqué dans la phrase initiale de la lettre à sa nièce Caroline : « Que dis-tu de Tourgueneff qui devait d'abord venir *dimanche.* »

Voici maintenant un deuxième billet inédit à Laporte, daté *Jeudi 2 heures* sur l'autographe, et qui serait du 17 avril, si nos déductions sont fondées.

[2]

« *Tourgueneff m'écrit ce matin qu'il viendra mardi pour s'en retourner jeudi. Donc, mon bon, avisez.* »

Ce billet paraît bien faire suite au précédent, et le compléter par ce renseignement : Tourgueneff viendra le 22 avril.

Un troisième billet au même Laporte commence ainsi :

[3] *Nuit de Lundi.*

Tourgueneff, qui devait venir demain mardi, me remet à vendredi.

..Eh bien ! et vous, joli chevalier, quand vous verrais-je ?

JEUDI *je vais dîner rue de la Ferme. Je ne pense pas que Tourgueneff reste au-delà de lundi matin. Ce sera même beaucoup pour lui.*

Continuez à remplir la préfecture de vos lumières, etc... »

Ecrite en pleine session du Conseil général, comme en témoigne la dernière phrase citée, cette lettre serait, d'après nous, du 21 avril, le jour même de la première réunion de l'assemblée départementale. Elle viendrait logiquement après le billet du 17 ; Tourgueneff, pour la deuxième fois, venait de décommander sa visite à Croisset et la différait de trois jours. Enfin la phrase relative au dîner *rue de la Ferme*, c'est-à-dire chez les Lapierre, constitue une indication précieuse : elle donne à penser que la fête de Saint-Polycarpe aurait été célébrée, cette année-là, le jeudi 24 avril.

C'est en effet la conclusion à laquelle conduit l'examen des autres textes inédits que j'ai sous les yeux :

Celui-ci tout d'abord :

[4] *Vendredi, minuit.*

« *Que dites-vous de Tourgueneff qui m'a encore manqué de parole aujourd'hui ? Il devait venir dimanche dernier, puis mardi, puis vendredi ; maintenant c'est pour dimanche prochain.* »

On remarque immédiatement que ce sont là *mot pour mot* les termes de la lettre à Caroline qui fait l'objet de notre discussion :

la mention, *vendredi, minuit* est d'ailleurs identique. Cette analogie permet d'affirmer que les deux lettres ont été écrites le même jour. Or, en suivant l'ordre des dates établi en prenant pour base le jour de l'ouverture du Conseil général, ce vendredi serait le 25 avril. Et, à bien compter, Tourgueneff en était alors à son troisième contre-ordre : Flaubert l'avait attendu le 20, puis le 22, enfin le 25.

De plus, ce même billet à Laporte fait allusion à une conversation que Flaubert avait tenue la veille, chez les Lapierre :

« *Mais ce n'est pas pour cela, continue-t-il, que je vous écris. Voici la chose. Comme je disais hier, rue de la Ferme, que quelques-uns de MM. les Conseillers généraux s'étaient proposés d'offrir un souper à Sarah Bernhardt, on m'a nié le fait sous prétexte que ces bonshommes auraient eu trop peur de se compromettre.* »

Et de demander à Laporte des détails précis, et les noms de ces conseillers généraux, « pour que je close le bec à qui de droit. »

Rapproché du billet n° 3, le récit que fait *le même jour* Flaubert à sa nièce des surprises et des amusements de la Saint-Polycarpe ne peut se référer qu'à la même réunion chez les Lapierre. Comme, d'après notre chronologie, la lettre à Laporte et celle à Caroline seraient du 25 avril, nous obtenons ainsi un argument nouveau pour fixer au 24 la solennité de la Saint-Polycarpe.

Achevons cependant le dépouillement des lettres à Laporte.

La suivante est datée :

[5] *Dimanche midi.*

Vieux Bab (1),

Vais-je me fâcher avec Tourgueneff ? Voilà depuis huit jours QUATRE *fois qu'il me manque de parole (et quels motifs ! je vous montrerai sa lettre !)*

Voulez-vous venir ce soir me calmer en mangeant le dîner préparé pour ce cosaque, etc... »

(1) El Bab, Laporte, en arabe.

Ce billet serait donc du 27 avril, jour précisément où d'ordinaire était célébrée la Saint-Polycarpe. L'invitation à dîner adressée à Laporte prouve une fois de plus que la fête n'eut pas lieu ce soir-là chez les Lapierre. Il est même possible que ce changement de date ait eu lieu sur la demande de Flaubert qui comptait, d'après les premiers avis de Tourgueneff, que l'écrivain russe serait à Croisset le 27.

Mais Flaubert termine cette même lettre n° 5 à Laporte par ces mots :

« *Quant à Tourgueneff, il m'annonce sa visite pour dimanche prochain.* »

Voilà donc, semble-t-il, la visite de son ami remise au 4 mai.

Or, une lettre à Edmond de Goncourt, qui a date certaine, jeudi 1er mai 1879, vient confirmer cette déduction :

« *Tourgueneff*, dit Flaubert, *qui en huit jours ne m'a manqué de parole que quatre fois, m'annonce ce matin sa visite pour dimanche.* »

Sans doute le « Moscove », craignant cette fois de n'être plus attendu sur une seule promesse, avait-il éprouvé le besoin de donner à son ami une attestation nouvelle de sa prochaine arrivée. La lettre à Edmond de Goncourt est donc pour nous comme un second point de repère ; entre celui-ci et celui qui nous est fourni par la lettre n° 1 à Laporte, relative à l'ouverture de la session du Conseil général, 15 jours se sont écoulés pendant lesquels il paraît impossible d'établir un autre ordre de succession dans les faits que celui dont voici en résumé le tableau :

Le 16 : Mercredi. Lettre n° 1 à Laporte. Flaubert attend Tourgueneff le 20.

Le 17 : Jeudi. Tourgueneff écrit qu'il viendra le mardi suivant. Billet n° 2 à Laporte.

Le 21 : Lundi. Ouverture du Conseil général. Lettre n° 3 à Laporte.

Le 25 : Vendredi. Lettre n° 4 à Laporte. Lettre à sa nièce. Tourgueneff n'est venu ni le dimanche, ni le mardi, ni le vendredi qui est ce même jour. Flaubert a dîné la veille chez les Lapierre.

Le 27 : Dimanche. Lettre n° 5 à Laporte l'invitant le soir même à dîner parce que Tourgueneff lui manque pour la quatrième fois de parole. Il viendra le dimanche suivant.

Le 1er mai : Jeudi. Lettre à Goncourt précisant qu'en huit jours Tourgueneff lui a manqué *quatre* fois de parole, et qu'il viendra le dimanche suivant, soit le 4 mai.

Ajoutons qu'une dernière lettre inédite (n° 6) à Laporte, datée *jeudi matin*, mentionne :

« *Tourgueneff est venu dimanche et reparti mardi matin. Il m'a paru très content de ce que je lui ai lu.* »

Cette lettre serait par suite du 8 mai selon toute probabilité.

De ce qui précède nous concluons en somme :

1° Qu'en 1880, la Saint-Polycarpe a été célébrée très certainement le 27 avril ;

2° Qu'en 1877, il y a de très grandes probabilités pour que sa fête ait été souhaitée à Flaubert à la même date, ou à quelque jour voisin de celle-ci, bien plutôt qu'au 26 janvier ;

3° Qu'en 1879, il paraît bien démontré que la Saint-Polycarpe n'a pas été célébrée le 27 avril. Au contraire, il existe une forte présomption en faveur du 24 avril. Et le choix de ce jour n'a rien de très surprenant si l'on songe que le 24 avril est, lui aussi, consacré par l'Eglise comme l'anniversaire d'un saint Polycarpe, non pas de l'évêque de Smyrne, mais d'un prêtre de Perse, qui mourut martyr comme son homonyme, mais moins connu que ce dernier.

Ce sont là, sans doute, des résultats forts incomplets : il est au moins regrettable que la *Correspondance* ne contienne aucun texte qui permette de les généraliser en procédant à des identifications analogues pour l'année 1878 et pour 1876.

Mais en m'efforçant de corriger les renseignements fournis par Charles Lapierre et par M. Hélot sur la date de la Saint-Polycarpe, je voudrais tout au moins avoir indiqué par un exemple comment on peut espérer, grâce au raisonnement, à des vérifications minutieuses, au contrôle permanent des textes les uns avec les autres, combler la plupart des lacunes et des incertitudes que présente le classement chronologique de la *Correspondance de Flaubert*, dans les deux éditions parues jusqu'à ce jour. Ce tra-

vail, d'ailleurs, s'impose à tous ceux qui, voulant étudier avec discernement et esprit critique l'œuvre du grand écrivain, considèrent à bon droit cette *Correspondance* comme la source inépuisable et la meilleure de documents psychologiques, biographiques ou bibliographiques. Il ne pourra être mené à bonne fin, et fournir toute l'approximation désirable, que le jour où les papiers de Flaubert seront librement consultés. Dès maintenant la tâche aurait été singulièrement facilitée si les éditeurs avaient pris soin de souligner, en tête de chaque lettre, par un procédé quelconque de typographie, les mentions de jour, de mois, d'année, de lieu, qui figurent sur les autographes pour les distinguer des mentions complétées après coup, et d'une façon parfois très arbitraire, soit à l'aide des timbres de la poste, soit d'après des annotations de seconde main imputables aux destinataires de ces lettres, qui souvent les ont datées de mémoire, à plusieurs années d'intervalle, lorsqu'a été entreprise, en 1885, la publication de la *Correspondance*, et qu'on leur a demandé copie des originaux qu'ils conservaient dans leurs tiroirs. Faute de cette précaution bien naturelle, le lecteur risque d'être à chaque page induit en erreur s'il fait confiance aux dates qu'on lui soumet comme étant toutes de Flaubert, au même titre que ses lettres elles-même, et s'il ne prend soin d'en déterminer scrupuleusement l'exactitude par les moyens de fortune dont il dispose.

René DESCHARMES.

LETTRES DE MME VICTOR HUGO

A SA SŒUR JULIE

(Suite)

III

LETTRES DE BRUXELLES (1)

A Auguste Vacquerie.

Bruxelles, 16 octobre [1861].

Cher ami, Emile (2) vous écrit pour moi afin de reposer mes yeux, et d'ailleurs il est très content lui-même de vous écrire.

J'ai une bonne et grande nouvelle à vous apprendre. Les *Misérables* sont vendus à la maison Lacroix et Cie, de Bruxelles.

(1) Victor Hugo qui avait quitté Paris le 11 décembre 1851, s'était installé d'abord à Bruxelles dans deux pièces-boutiques situées sur la grande place de l'Hôtel de Ville ; le 22 janvier suivant il avait loué un petit appartement au n° 27 de cette place, sous l'enseigne d'un marchand de tabac.

Plus tard, quand il se fut réfugié à Jersey et à Guernesey, il prit un pied-à-terre à Bruxelles, qu'il garda jusqu'à sa rentrée en France. Madame Victor Hugo et ses fils avaient l'habitude d'y aller passer tous les ans un mois ou deux. Et à partir de son premier traité avec la maison Lacroix, Victor Hugo y fit lui-même d'assez fréquents séjours. Ainsi s'expliquent les lettres datées de Bruxelles adressées par madame Victor Hugo à son mari, à Auguste Vacquerie et à sa sœur. Ces lettres sont tout particulièrement intéressantes pour la bibliographie du grand poète.

(2) Emile Allix.

Ces éditeurs sont des Belges qui font beaucoup d'affaires et ont de l'argent derrière eux. Voici les conditions.

Les *Misérables* sont vendus pour huit ou dix ans au prix de 240.000 francs, dont 125.000 francs seront payés à mon mari en argent, aussitôt la livraison du manuscrit qui se fera dans un mois à six semaines. Les 115.000 francs restant seront payés également en argent en deux fois, dans les quatre mois suivants. L'œuvre sera mise sous presse prochainement et pourra paraître en février (1). Il y a une question qui reste à résoudre pourtant, c'est celle de Renduel. M. Lacroix est à Paris en ce moment pour s'entendre avec Renduel et Pagnerre. D'après ce que nous lui avons dit, il doit aller prendre conseil de Meurice qui est lié, comme vous savez, avec Pagnerre et qui a de l'influence sur lui. Le dernier arrangement regarde monsieur Lacroix seul, le traité avec mon mari étant réglé. Je suis très contente que mes renseignements sur madame de Girardin aient pu vous servir, ils sont dans tous les cas très exacts. Je suis contente aussi que vous parliez longuement d'elle, car c'était un noble cœur et un grand esprit, et ce que vous direz d'elle sera certainement d'un grand intérêt (2). Je doute fort de la reprise de *Marie Tudor*, car jusqu'ici toutes les tentatives faites pour jouer les pièces de mon mari ont toujours avorté. D'ailleurs, je crois dans l'intérêt de mon mari que la reprise de ses pièces devrait se faire dans de très bonnes conditions, et si c'est le gouvernement qui choisit le moment de cette reprise, ce moment ne peut être que défavorable.

(1) Les clauses de ce traité furent légèrement modifiées au moment de la signature. D'abord la propriété des *Misérables* fut cédée à la maison Lacroix et C[ie], pour une durée de douze ans au lieu de dix. Les 115.000 francs du second versement devaient être payés comme suit : 55.000 francs deux mois jour pour jour après la publication de la première partie du roman ; les 60.000 restant deux mois après la seconde partie. Il était entendu que si, pour des causes indépendantes de la volonté des éditeurs, la publication de la première partie avait lieu plus tard que le 15 février 1862, le second paiement s'effectuerait quand même au 15 avril de la même année. A l'égard du troisième et dernier paiement, la même obligation était imposée de ne point en reculer la date après le 15 juin de la même année. Et la maison Lacroix acceptait le contrat antérieurement conclu par Victor Hugo avec MM. Gosselin et Renduel.

(2) Voir sur Madame de Girardin le joli chapitre que Vacquerie lui a consacré dans les *Miettes de l'Histoire*.

Je vous remercie de penser à mes *Mémoires* (1). Je désirerais qu'ils pussent paraître au printemps prochain. Mes yeux m'empêcheront de les revoir moi-même, vous pourrez faire vous-même le travail et je les continuerai ensuite en prenant mon temps. Mademoiselle Allix a dû rapporter les *Mémoires du général Hugo* et *Inez de Castro* (2). Je crois que mon mari me donnera ce que je lui demanderai d'*Amy Robsart* (3). Toute la question est de lui faire tirer le manuscrit de sa malle, car vous savez que ce qu'il y serre est enterré. N'importe, nous pourrons toujours compter sur ce drame qui donnera beaucoup de prix aux *Mémoires*. Nous attendons avec impatience l'apparition du volume que vous écrivez, qui aura en particulier pour moi un double intérêt, de l'ami et de l'écrivain. Ce sont des souvenirs qui nous seront communs et tout ce qui nous est commun m'est doux. Je compte toujours être à Paris pour le 1er novembre à peu près. Ma sœur va décidément à Guernesey et pourra conduire Adèle qui dans ce moment est absorbée dans sa musique. Elle prend de fréquentes leçons de monsieur Samuel, un professeur très intelligent du Conservatoire. Vous devez vous trouver bien seul maintenant que vous n'avez plus votre petite nièce.Le travail remplace bien des choses, vous y êtes plongé et en somme les journées doivent vous paraître courtes.

Je suis allée, il y a deux ou trois jours, voir représenter *Mademoiselle de Belle-Isle* à un des théâtres d'ici. Il me semblait être revenue au temps où on faisait de l'art et que vous avez si vaillamment ressuscité...

A Julie.

Dimanche, 14 mai [1865].

Je t'écris, chère enfant ,pour causer avec toi, je n'ai rien que tu ne saches à te dire, car notre vie uniforme manque d'incidents.

(1) Elle voulait parler de *Victor Hugo raconté*.

(2) *Inez de Castro* parut, en effet, à la suite de *Victor Hugo raconté*.

(3) Contrairement à ce qu'elle pensait, Victor Hugo ne voulut pas lui donner *Amy Robsart* qui ne fut publié intégralement qu'après sa mort.

Nous avons eu dimanche passé à dîner madame Lacroix, dont le mari est à Paris, le jeune Flourens et Baudelaire qui est à Bruxelles. Il me plaît modérément malgré son esprit, parce qu'il manque de naturel (1). Il affiche sur toutes choses des opinions insolites à coups de paradoxes. Je suis, il est vrai, intolérante pour les *maniérés* et aussi prévenue contre les esprits fardés que contre les visages fardés. Ne tenez donc qu'un faible compte de mes sévérités. Flourens (il est entendu que je parle du fils) est parfaitement simple, mais matérialiste en diable, comme son ami Rogeard (2), simple aussi. La science où est plongé monsieur Flourens donne pour lui un démenti à l'âme, mais la négation du jeune savant s'adoucit de sa tendresse pour l'humanité. Rogeard, dont l'intelligence a plus d'horizon, me semble moins convaincu et utiliser ses arguments contre l'âme pour les besoins de sa politique. La polémique qu'il fait sur le dos de l'infini et ses tristes raisonnements sont une réponse aux absurdités des religions, mais les religions, toutes révoltantes qu'elles sont souvent dans leurs dogmes, ont quelque chose devant elles, tandis que le matérialiste a devant lui le néant. Merci de la philosophie. La mienne, ma petite Julie, t'assommera avec raison. Je quitte mon pédantisme pour quelque chose de plus récréatif.

Connaissez-vous l'histoire de la pièce de Girardin ? Elle est curieuse. Girardin, qui d'abord avait écrit seul le *Supplice d'une femme*, a lu son œuvre au comité du Théâtre-Français. On y a trouvé les éléments d'un drame, de l'originalité, mais des gaucheries et l'inexpérience de la scène. La pièce a été reçue à correction. Girardin l'a confiée au petit Dumas, habile dans les retouches, l'a chargé des répétitions et n'est venu seulement qu'aux dernières. Il est tombé de son haut, a déclaré que la pièce était absurde et qu'il ne la signerait pas. Dumas s'est fâché, a planté là les répétitions ainsi que Girardin, de sorte que le théâtre

(1) Les relations de Victor Hugo avec Baudelaire remontaient à l'année 1863. Le 22 décembre de cette année, Victor Hugo écrivait à Paul Meurice :

Je reçois de M. Baudelaire une lettre également en retard. Il me demande à l'introduire près de Lacroix et des Belges. Il va faire des lectures littéraires et des publications à Bruxelles. On dit qu'il m'est à peu près ennemi. Cependant je lui rendrai le service qu'il me demande... Voici d'ailleurs ma réponse, lisez-la et soyez assez bon pour la cacheter et la transmettre à M. Baudelaire.

(2) L'auteur des *Propos de Labienus*.

désorienté désirait se débarrasser de la chose et comptait bien que ce ne serait joué qu'une fois. On a joué, le succès a été écrasant. Mais Girardin a persisté à renier la pièce et n'a pas voulu être nommé. Il l'a vendue néanmoins 5.000 francs à Michel Lévy, voulant avec cet argent faire un cadeau à mademoiselle Favart qui est le principal élément de ce succès. Le petit Dumas a envoyé un huissier à Michel Lévy pour qu'il annulât le traité passé en dehors de lui. Un journal prétend qu'il aurait comme revanche fait placarder dans Paris la mise en vente de l'*hôtel de Girardin*. Le *Supplice* d'une femme a été, à ce qu'il paraît, très embourgeoisé par le petit Dumas. Girardin vient de faire paraître une préface d'où il résulte que sa pièce était bien moins réactionnaire que celle qu'on joue. Il prétend le succès immérité et blâme les éloges des critiques. C'est la première fois qu'un auteur se défend des louanges qu'il reçoit.

S. d.

Hier soir, au théâtre du Parc, où l'on donnait le *Supplice d'une femme*, mademoiselle Fargueil qui jouait le rôle est moins que médiocre et les autres acteurs très mauvais...

Connaissez-vous la réponse de Dumas à Girardin ? Frédérix (1) en a cité une partie dans son feuilleton. Le petit Dumas dit que le sujet (qu'il accorde à Girardin) n'étant rien et tout dans la réalisation qui lui revient absolument, il est l'unique auteur de la pièce. Frédérix a dans les mains, pour l'*Indépendance*, le manuscrit de la réplique dont il a retranché dans sa citation plusieurs passages outrecuidants, en particulier un passage où Dumas dit que Girardin a mis en œuvre dans sa pièce le drame de son intérieur. Girardin, de son côté, a eu le tort de prendre l'initiative de ce pugilat attristant et qui diminue deux hommes de valeur.

A la même.

Bruxelles, dimanche 24 juillet [1865].

... Notre maisonnette a été envahie cette semaine. Meurice, Auguste, Lecanu et d'autres amis sont venus à Bruxelles pour la

(1) Ecrivain belge, ami de Victor Hugo, qui collaborait à l'*Indépendance belge*.

Saint-Victor. Nous n'avons pu loger tout le monde, et l'hôtel a été notre succursale. Lacroix, qui vient d'acheter les *Travailleurs de la Mer*, et les *Chansons des Rues et des Bois*, a fêté l'auteur et nous a donné à dîner à sa maison de campagne. Nous étions nombreux et c'était charmant. Notre retraite se dépeuple aujourd'hui, mais Auguste nous reste encore quelques jours. Mon mari et mes fils comptent partir pour leur voyage annuel au commencement d'août. Je ne sais encore ce que je ferai. Je serai bien seule alors, et la solitude n'est possible qu'avec le travail que mes yeux m'interdisent.

A la même.

Bruxelles, dimanche 13 août [1865].

J'arrive de Paris, chère enfant, où j'ai été pour affaire. J'ai trouvé ta lettre avant-hier en arrivant ici. Tu désires, je le comprends du reste, changer d'air, ta solitude te rend ce renouvellement d'autant plus nécessaire. Mais si j'ai bien compris ce que m'a dit mon mari, tu te serais engagée à rester à Guernesey pendant son absence. Il doit y rentrer dans les premiers jours d'octobre, tu reprendras alors ta liberté, sacrée pour toi comme pour tous, et tu feras ce qu'il te plaira. Ces messieurs partent pour leur voyage annuel à la fin de cette semaine. L'excursion sera cette fois un peu écourtée, parce que mon mari doit livrer à son éditeur les *Chansons des Rues et des Bois* le 20 septembre au plus tard. Le cher grand homme, qui a travaillé sans relâche depuis qu'il est ici, a bien besoin de ce repos. Il vient de donner à Victor un magnifique secrétaire Louis XIII, du prix de six cents francs. J'ai vu ma tante à mon passage à Paris. Elle se porte bien, ainsi que mon oncle : ces bons vieux viennent de fêter leur cinquantaine et sont heureux à faire envie. *Martine*, que j'ai vue aussi, triomphe de ses soixante-seize ans, par le fidèle amour de son mari. La vie est à bénir quand la fin en est si douce. Je bénirais la mienne avec mes lourdes années si j'avais mes yeux, car on ne se lasse pas de m'aimer, ce qui m'étonne. Je n'ai pas de nouvelles de Clémentine, elle n'est donc plus avec sa princesse puisque tu la crois à Cherbourg !

Je t'embrasse, chère enfant, du plus profond de mon cœur.

A. H.

Adèle va bien, elle m'écrit régulièrement, sauf toutefois le dernier courrier où sa lettre m'a manqué, ce qui me tourmente un peu (1).

A la même.

Bruxelles, mardi 26 septembre [1865].

Mon mari, chère enfant, nous est arrivé vendredi soir très bien portant, très aimable et très gai. Sans toi, que je sens isolée, je serais à peu près heureuse. Il a trouvé notre installation charmante, trop charmante à son gré. Il y sent à tort, du moins en ce qui me touche, le parti pris de rester à Bruxelles. Je m'y plais fort peu. A mon âge on ne refait pas son milieu, ses affections. Aussi suis-je absolument déterminée à aller à Guernesey peut-être cet hiver et certainement l'été prochain. J'espère déterminer Charles à m'accompagner. Sa femme désire beaucoup connaître Guernesey où elle aura ses coudées franches pour ses promenades, car elle aime plus que personne la *trottet*, l'air et l'espace. Quant à moi, je considère ma pauvre chambre abandonnée depuis si longtemps comme une sorte de paradis. Je sais que tu as reçu de beaux cadeaux des Asseline, mais ce n'est pas une raison pour que je te retire mes largesses ; puisque mon mari ne t'a pas remis les cinquante francs promis, je t'autorise à user de la somme chez mes fournisseurs qui te feront crédit jusqu'à l'arrivée de mon mari. Il te la remettra à son débotté. J'ai causé de ta santé avec lui, je ne crois pas, ainsi que lui, que le moment de l'âge, inavoué des femmes, soit venu pour toi. Si cela était, tu en aurais la preuve dans certaines irrégularités ; il paraît au dire de Corbin, que l'affection dont tu souffres a son siège à l'estomac et que ce que tu ressens au cœur n'est que sympathique. La privation de café au lait, un sacrifice j'en conviens, contribuerait peut-être à ta guérison. Mais en définitive ta vie n'est en rien compromise. Je suis un régime très sévère. Je ne bois que de l'eau. J'ignore maintenant aussi bien le thé que le café. Je m'en tiens au chocolat et satisfais mes caprices de gourmande par des

(1) Adèle Hugo était mariée et avait suivi son mari aux Indes anglaises.

mouillettes de pain trempées dans du sirop de groseille délayé d'eau. Je ne sais si ma soumission aux prescriptions médicales améliorera ma santé. Quoiqu'il arrive, je n'aurai rien à me reprocher. Je te remercie des cadeaux, j'ai mis ta jolie pelote sur ma cheminée et je réserve les pantoufles pour l'hiver prochain. Soigne-toi, chère enfant, distrais-toi dans la mesure des distractions que tu peux te donner et ne t'attriste pas trop puisque je t'aime.

A Victor Hugo.

Bruxelles, jeudi 22 mars [1866].

Tu dois être bien content, cher grand ami, de ton succès. Jamais la presse n'a été pour toi aussi unanime. Les journaux jusqu'ici ennemis se sont ralliés aux *Travailleurs* (1). C'est mieux qu'un succès, c'est un triomphe. Auguste m'écrit que Texier disait au foyer de l'Odéon, à la première représentation de la *Contagion*, que ton dernier roman était encore supérieur aux *Misérables*. La vente, tout d'abord véhémente, s'est encore augmentée. Voici ce que m'écrit Emile : « Le succès moral et littéraire des *Travailleurs de la Mer est énorme*. La vente est magnifique, le tirage de Bruxelles est épuisé, on est obligé de demander des exemplaires d'ici. On entame le dernier mille, la cinquième édition, et ce matin on en a fait prendre chez Claye les clichés pour un nouveau tirage. A l'heure qu'il est Lacroix a vendu plus de 7.000 exemplaires, il continue à en vendre environ 250 par jour. C'est tout bénéfice pour lui à présent et il a la propriété pour dix ans : — cet empressement à travers la pièce si redoutée du seigneur Augier et de la discussion de l'adresse prouve qu'aucun fait-Paris ne peut l'atteindre.

Puisque tu reçois l'*Indépendance*, tu as dû voir dans une des correspondances (21 mars) qui n'est pas celle de Paul, une allusion aux *Travailleurs*, où Gilliatt intervient ; — le brave Glatigny (2), qui veut faire un article sur ton roman, n'a pu avoir son exemplaire chez Lacroix à cause de l'épuisement de l'édition ; il

(1) *Les Travailleurs de la Mer* parurent le 12 mars 1866.

(2) Albert Glatigny, le poète charmant des *Flèches d'or*, dont la vie fut si romanesque et si misérable.

est venu ici tout éploré. Je lui ai prêté les *Travailleurs*. Son article doit paraître dans un des journaux importants de Lille. Baudelaire en fait un de son côté, mais il n'a pas de journal dont il puisse disposer. Il compte voir Joly avec lequel il n'a que des rapports assez rares. S'il échoue de ce côté, Charles enverra l'article à Millaud tout chaud. Nous n'avons pas vu Frédérix depuis quelques jours. Je crois sans pouvoir l'affirmer qu'il fera un second article. Je dis *je crois* parce qu'il est évident pour nous que Bérardi (1), inquiet de son journal, craint que ton nom n'y revienne trop souvent, c'est en son absence que Frédérix a fait l'excellente note d'annonce et l'article qui en promet un second. Je puis me tromper toutefois, mais si j'étais dans le vrai, il y aurait dans le silence de Paul, qui dépend de son patron, des circonstances atténuantes.

Tout ceci importe peu. Qu'est-ce qu'une défection, s'il y a défection, auprès du retentissement de ton œuvre ? Qu'est-ce qu'un point gris dans le rayonnement de sa gloire ? Nous n'avons pas vu Alfred, nous attendons toujours le vin.

A toi, cher grand ami. Surtout, sois heureux.

ADÈLE.

A Auguste Vacquerie.

Bruxelles, mercredi s. d. [1886].

Je vous remercie de m'avoir envoyé la *Presse* et la *Liberté*. Ce que vous avez dit des *Travailleurs* est parfait. Je vous eusse reconnu sans être avertie. Votre personnalité d'écrivain saute aux yeux. L'article de monsieur Duvernois (2) est des plus sympathiques et fort noble. Il doit être un des correspondants de l'*Etoile belge*. J'ai retrouvé dans cette correspondance des passages identiques à certains paragraphes du *premier-Paris* que vous m'envoyez. Je comptais vous envoyer la correspondance en question, ce qui devient inutile, les termes des deux articles étant à peu

(1) Directeur de l'*Indépendance belge*.

(2) Il s'agit du journaliste qui se rallia à l'Empire libéral et devint ministre dans le dernier cabinet formé par Napoléon III.

près les mêmes. C'est un ami chaud que monsieur Duvernois, il use des armes qu'il possède pour servir notre cause. Si vous le voyez, remerciez-le pour moi. Votre lancement est, en effet, admirable, rien de mieux réussi. Bruxelles s'est bien comporté. Frédérix a fait un premier article sur les *Travailleurs* qui a paru lundi ici et hier à Paris. L'*Etoile belge* étant excellente, les journaux importants d'ici ont été bien pour nous. Ce que vous me dites de la vente de Paris est satisfaisant. Il a fallu votre coup de collier pour arriver à ce résultat. Lacroix avait vendu hier deux mille exemplaires, cinq cents pour la Belgique et quinze cents pour l'étranger. Le succès de journaux me semble à peu près acquis. La vente sera, je crois, honorable, mais le débit ne peut, je crois, atteindre celui des *Misérables* qui étaient aussi bien dans les mains des portiers que dans celles des lettrés. Les *Travailleurs* sont autant un poème qu'un roman, et l'intérêt humain n'y a qu'une petite part. Le livre est magnifique, c'est l'important, on ne pourra pas dire que mon mari caresse le goût du public.

Meurice a fortement *caressé* Paul (1) pour l'importance qu'il attachait à la pièce d'Augier. Puisque Augier ne reculait pas devant l'œuvre de mon mari, pourquoi reculer, nous, devant celle d'Augier ? J'espère que Meurice, l'occasion donnée, dira son fait à Paul, moi, je ne le lui ai pas mâché. Sa correspondance (de *l'Indépendance*) est très lue, et il est fort ennuyeux d'avoir dans ses proches une sorte d'ennemi. Paul est du tiers parti dont se plaint B[onaparte]. Rien n'est plus dangereux, en effet, que ces hommes à compromis. Emile m'écrit qu'il a passé son second examen avec succès.

Vous devriez bien faire envoyer un exemplaire des *Travailleurs* à Mélanie, 13, rue Montyon, ce serait de bon goût. Est-il possible d'en donner un à mon oncle Asseline, 2, rue Saint-Ferdinand, et enfin à Martine (madame Rebielinska) 74 ou 72, rue de Grenelle-Saint-Germain. Je pense à ma famille. A vous et plus que jamais merci.

(1) Paul Foucher.

Au même.

Dimanche s. d. [1866].

Alice (1) a été, en effet, à Paris pendant la semaine de Pâques pour les vacances de sa sœur, qui est au couvent, comme vous savez. Vous n'avez pu une seconde me croire à Paris où je serais si bien en ce moment. Je vous y trouverais et vous remonteriez mon pauvre cerveau vide et triste. Cette perte de sang m'a fort affaiblie. On dit que c'est un bien, je ne m'aperçois pas du bénéfice jusqu'ici et je me sens pour l'heure vaincue *par la vie.* Si Emile (2) était resté quelques jours de plus, il m'aurait soignée et relevée de mes défaillances morales et physiques. Laussedat, qui l'a remplacé, a été très bon et très attentif pourtant. Il a écouté mon cœur hier, il paraît qu'il y a je ne sais quoi de trop gros dans cet organe, et de la mauvaise circulation du sang qui a pour conséquence d'engorger les vaisseaux des yeux et des oreilles, de là encore mes bourdonnements et mes mauvais yeux, qui cette fois ne se sont pas ressentis de mon accident. En voilà long sur ma pauvre personne, dont je commence si fort à être lasse. Je suis une très mauvaise malade. Brutalisez-moi un peu. Quand j'ai mon petit Emile près de moi, il me secoue, ce qui m'est très bon. L'exil est triste. Quelle dispersion autour de moi et quel entêtement a mon mari d'être la *pieuvre* de Guernesey !

Millaud fait des réclames fabuleuses. On distribue ici des petits papiers pour annoncer les *Travailleurs de la Mer*, dans le *Soleil.* Alfred [Asseline] a écrit sous forme de lettre quelques pages sur le roman fort intelligentes et élevées. Il m'a envoyé l'imprimé dont je vais le remercier.

Le succès que vient d'avoir mon mari est énorme. Il doit être très content, mais je suis sûre qu'il trouve moyen de se tracasser. Ce qui me frappe, c'est l'impossibilité pour tout humain d'être heureux sans le travail et surtout l'affection ; le suicide me semblerait légitime.

Baudelaire n'est pas mort, comme l'annonce je ne sais quel

(1) Madame Charles Hugo.
(2) Allix.

journal qui vient de me tomber sous la main. Sa mère est heureusement ici. La pauvre femme, vieille et infirme, est venue soigner son fils. Elle l'enlève de la maison de santé où on l'avait transporté, où les religieuses qui la tiennent tourmentent le pauvre malade. Elles sont tellement stupides qu'elles se plaignent de ce qu'il fait mal ou point le signe de la croix, or Baudelaire a les bras paralysés. Je vous dis qu'il n'est pas mort, mais il ne laisse pas d'espérance et il vaudrait mieux pour lui en finir vite. — Victor (1), je vous l'ai dit, je crois, a été très touché de votre encouragement. Tâchez de savoir si Pagnerre est disposé à continuer la réimpression des volumes (2). Sinon, j'écrirai à mon mari de faire une pension à Victor comme il en fait une à Charles. Ajoutez cette obligeance à toutes celles que vous avez pour la famille. Que ne pouvons-nous courir ! J'ai mille choses à vous dire. A vous.

Au même.

Bruxelles, jeudi, s. d. [1866].

Mon mari a quitté Guernesey hier. Il sera ici demain ou samedi. Il nous dit qu'il vient d'écrire une comédie en un acte intitulée : *la Grand'mère* qu'il nous lira. Ce travail lui a pris huit jours. Quel travailleur ! Mes yeux sont toujours malades. Je vous envoie cette lettre de Rogeard.

A vous.

Au même.

Bruxelles, mercredi, s. d. [1866].

J'ai, en effet, reçu le feuilleton de Saint-Victor. Emile me l'a lu. Il est fort enthousiaste et sans restriction d'éloge ; ce qui a fait le succès du roman est ce que je craignais. Le volume sur l'Océan, d'une magnificence incontestable mais d'une splendeur

(1) François-Victor Hugo.

(2) La traduction des œuvres de Shakespeare entreprise par François-Victor Hugo.

forcément monotone, m'inquiétait, et c'est cette partie qui a déterminé le plus grand succès que mon mari ait peut-être jamais eu. En fait de succès on ne peut rien prévoir à l'avance. Le triomphe vous revient ainsi qu'à Meurice en grande partie. Vous avez fait parler les amis tout de suite et les journaux, et ils ont clos le bec aux ennemis. Je ne sais si mon mari a écrit à Lacroix, nous n'avons encore rien reçu de lui. Julie, dont je viens de recevoir une lettre, ne me touche mot de l'affaire du *Soleil*. Elle me dit que mon mari est très content, très bien portant, qu'il reçoit tant de lettres et de journaux que les journées suffisent à peine à lire son courrier. Elle ajoute qu'il ne parle pas encore de son voyage annuel. Donc il est heureux là-bas. Je le blâme dans ma dernière lettre de sa lettre à Wolff et lui démontre ce qu'elle a de choquant pour vous et pour Meurice. Je ne sais à ce propos pourquoi vous assimiliez Guérin à votre valeur et à votre dévouement d'exception. La philosophie que vous lui prêtez n'a rien à voir dans la lettre regrettable en question. Mon mari ne doit rien à Guérin. C'est Guérin qui lui est redevable de sa place chez Lacroix. J'ajoute que Guérin n'en a jamais témoigné la moindre reconnaissance. Cela vient du côté infatué qu'il a à la surface, ce qui ne l'empêche pas d'être un honnête et digne garçon.

L'*Avenir National* dit que le *Soleil* vient d'être prié officiellement de ne point publier les *Travailleurs de la Mer*. Je crois à la nouvelle : le pauvre Millaud en sera pour les frais de réclame, et Lacroix va être obligé de rembourser les trente-cinq mille francs, le succès du livre gagnant l'étranger, et va toucher dix-huit mille francs de Madrid du traducteur espagnol. Du reste, nous ne voyons plus Lacroix, je ne sais où il en est de ses rapports avec mon mari. Lacroix, qui a pour but la politique, est absorbé dans son conseil communal. Dès lors il ne lui reste plus que son argent et son indépendance d'éditeur, mais c'est encore quelque chose. Il est certain que la *Presse* ne peut vivre qu'avec Girardin, il en est le créateur et l'âme. Il reprendra le journal, soyez-en sûr. Il paraît qu'Augier va faire jouer ici la *Contagion*. Il amènerait avec lui Berton et mademoiselle Laporte. Il en serait donc aux expédients, ce qui est un double bon signe. Il résulte de son échec que le Théâtre-Français vous appartient à cette heure. Je pense toujours assister à votre première représentation. Quel étonnant travailleur, en effet, que mon mari, mais aussi quelle faculté et quelle puissance il possède ! La vieillesse est pour lui un renouvellement de jeunesse. A vous.

Au même.

Bruxelles, mercredi, s. d. [1866].

Baudelaire est très mal et n'est pas, je crois, transportable, il est dans une maison de santé ; son ami M. Stevens le surveille, il n'y a rien à faire qu'à attendre. Du reste il y a deux ou trois jours que nous n'avons eu de nouvelles du pauvre garçon. Mon indisposition a absorbé mes fils et moi-même, mais je vais envoyer à la maison de santé pour être au courant de l'état du malade dont il n'y a, je crains, rien à espérer. Le *Petit Journal* annonce que les *Travailleurs de la Mer* vont paraître dans le *Soleil*. Je n'attache que peu d'importance à la nouvelle. Le triomphant roman est déjà une vieille histoire. Lacroix est, à ce qu'il paraît, absorbé dans son conseil communal, nous ne le voyons pas. En a-t-il assez d'être éditeur ?... Vous avez bien fait d'écrire un mot gentil à Victor, qui a besoin d'encouragement. Il travaille depuis bien des années pour un médiocre résultat (1). La gloire est peu de chose, et l'argent à peu près nul, et l'âge lui vient. Mes fils ne peuvent guère avoir d'autre personnalité que leur nom écrasant et Charles a bien fait de renoncer à la littérature. Il pense à faire de la peinture. Je ne sais s'il réussira, mais il s'occupera. J'ai envoyé par Emile à votre sœur un chapeau honteux...

Il ne faut pas vous exagérer le soin que je prends de ma maison. Charles a donné une femme de chambre à sa femme, comme j'ai recueilli la fille de mon ancienne cuisinière, la charge devient lourde. Je fais pour le mieux et je n'y trouve pas le bonheur, mais qui est heureux ?

S. d.

J'ai enlevé l'extrait ci-dessus de l'*Indépendance* (2). Il termise

(1) Sa traduction de Shakespeare.

(2) Cet extrait disait : Le Théâtre-Français n'a reçu aucun manuscrit anonyme et s'en passera facilement ayant pour cet hiver la pièce de M. Auguste Vacquerie intitulée *Louis Berteau*. Cette pièce en cinq actes et en prose entrera en répétition le 1er septembre et sera jouée le 20 octobre. *Louis Berteau* est la première pièce écrite par M. Auguste Vacquerie, depuis *Jean Baudry* dont on n'a pas oublié l'éclatant succès.

la correspondance de mon frère (1) parue hier. A côté de ses partis pris littéraires, il est obligeant. Sa popularité est ici médiocre à cause de son attitude peu fraternelle lors de l'apparition des *Chansons des Rues et des Bois*, et des *Travailleurs de la Mer*. De son côté, Paul n'a pas pardonné à Charles son attitude envers sa femme. J'adoucis et calme ces rancunes de mon mieux. C'est l'architecte du château de Compiègne qui épouse Isabelle, ce qu'elle qualifie de *haute situation*.

Au même.

Bruxelles, mercredi, s. d. [1866].

Vous faites bien de me gronder, d'autant que je suis aujourd'hui plus démoralisée que jamais. Je suis allée hier à Gand avec Charles et Alice en tournée de bric-à-brac, je me suis fatiguée et n'en puis plus aujourd'hui ; il me faut prendre l'air à petites doses et j'aurais dû attendre encore pour faire cette partie de garçon. Gand est une ville qui a beaucoup de caractère, il faudrait plus d'un jour pour la visiter, quand je serai sur mes vrais pieds j'y retournerai. Millaud fait une réclame formidable aux *Travailleurs de la Mer*. On a promené dimanche ici une voiture pavoisée, revêtue d'une affiche pour annoncer l'apparition du roman dans le *Soleil*. Ajoutez à cela les affiches portées à bras, la distribution des petits papiers, etc., etc. Hier, au chemin de fer, on offrait aux voyageurs avec assourdissement de cris le *Soleil* et le beau roman de Victor Hugo, à Gand même histoire. Ce Millaud est inouï, c'est la grosse caisse de publicité. Le côté grossier n'est pas dans mes goûts et doit déplaire aux natures délicates. Je reconnais toutefois ce qu'il y a de bon à populariser une grande œuvre. Il paraît que la vente du livre va son train malgré tout. Lacroix nous a dit que la vente avait dépassé 9.500 et que les 11.000 seraient épuisés à la fin de mai. Comme le livre est très cher, c'est en réalité un grand succès.

Les *Chansons des Rues et des Bois* se sont ressenties de tout ce bruit, et il y a eu un regain de vente. En somme, Lacroix n'a

(1) Paul Foucher.

perdu que sur le *Shakespeare* (1) ; il réalise déjà un beau bénéfice sur les *Travailleurs de la Mer*. Aussi paraît-il content de ce côté, mais comme rien n'est complet, il est malade d'une affection d'estomac et sa mine est très mauvaise. La défaite de Laboulaye est mauvaise pour nous. Je ne sens pas l'Empire aussi malade que vous, je ne crois pas à la guerre, que B[onaparte] ne peut vouloir à cause de l'Exposition de 1867. Il compte sur cette Exposition pour lui rallier les esprits et gagner du temps. D'ailleurs les monarques ont déjà trop de s'occuper de leur propre conservation. B[onaparte] se fait vieux et doit n'aspirer qu'au repos. Je crois donc sage de faire notre deuil de notre patrie. Mes enfants rentreront, je crois, dans leur pays, redevenu libre, mais mon mari et certainement moi n'aurons en France que notre cœur... Je regrette que vous n'ayez pas rencontré Pagnerre. Ne pourriez-vous lui demander un rendez-vous pour fondre la cloche ?

A Julie.

Villequier, 24 octobre 1867.

Me voici chez mes bons amis, chère enfant, je n'ai pas voulu retourner à Guernesey sans faire ici un dernier pèlerinage (2). Je suis arrivée jeudi dernier. Le chemin de fer m'a laissée à Yvetot. Auguste est venu m'y chercher en charrette. Le pauvre garçon,

(1) De Victor Hugo, paru en 1864.

(2) Ce fut, en effet, le dernier voyage que Madame Victor Hugo fit à Villequier. Le 26 août 1868, Paul Meurice télégraphiait de Bruxelles à Auguste Vacquerie :

M. Vacquerie Villequier Express, Caudebec en Caux. — Madame Hugo en danger depuis hier. Hémorragie cérébrale. Perdu connaissance. Allix part, avise-moi.

Le lendemain elle était morte, et l'Echevin, officier de l'état civil de Bruxelles, déclarait que : « rien ne s'oppose à ce que le corps d'Adèle Foucher, décédée en cette ville le vingt-sept de ce mois, à sept heures du matin, place des Barricades n° 4, âgée de soixante-deux ans, soit transporté à Villequier, département de la Seine-Inférieure (France) pour y être inhumé ».

(*Communiqué par M. Pierre Lefèvre-Vacquerie*).

sujet aux hémorroïdes, en souffrait et n'avait pas dormi depuis deux jours pour m'accompagner la fin du voyage, il a fait six lieues en charrette, avec accompagnement de cahots. J'ai trouvé la maison au complet, sauf Madame Ernest qui était au Havre chez sa mère et qu'on attend à l'instant même.

Tu aimes les récits intimes. Voici ma vie. On m'apporte une tasse de chocolat à neuf heures. Je laisse ma pensée flâner un peu. Je me lève, m'habille et songe. Je vais à la chère tombe, bientôt la mienne, j'y trouve une douceur inconnue pour moi jusqu'ici, j'embrasse les roses d'un beau rosier qui orne la tombe, il me semble que j'embrasse ma fille. Je marche environ une heure dans la campagne, je rentre et me mets à table avec la famille. Nous déjeunons tout causant, nous nous promenons au jardin causant toujours. Je monte dans ma chambre, je lis ou j'écris. A quatre heures Auguste m'appelle pour que je fasse avec lui une promenade sérieuse. Nous parlons, tout allant, du passé, de mille choses et surtout de littérature. Il m'apprend et m'enseigne, car c'est un grand esprit. Nous revenons pour dîner, nouveau bavardage, à neuf heures et demie on sert le thé, dont je me prive ; à dix heures et demie je suis dans mon lit où je dors bien...

LETTRES DE PARIS

I

Mercredi, 8 février (1860).

Me voici à Paris, il est huit heures du matin, et je vous écris, couchée dans le lit de Julie, où j'ai assez bien dormi cette nuit. J'étais Avenue Turgot hier à six heures du matin après avoir fait un voyage fatiguant mais pas trop désagréable. J'ai quitté Jersey dimanche à deux heures de l'après-midi. La famille Duverdier et Philippe Asplet (1) m'ont embarquée avec toutes sortes d'attentions touchantes. J'ai filé sur Saint-Malo dans un petit bateau

(1) Philippe Asplet était le frère de Charles Asplet, centenier de Jersey et dont la fille Alice eut le grand poète et sa femme pour parrain et marraine.

plutôt fait pour transporter les marchandises que les voyageurs. Il n'y avait pour les passagers qu'une seule cabine basse et étouffée ; on y descendait par une espèce d'échelle où il était aussi difficile de monter que de descendre ; une fois à fond de cale, je n'ai plus bougé. Il y avait une petite cabine séparée et retenue par un voyageur, le voyageur en me voyant m'a cédé son logement. J'ai retrouvé ma femme de service employée autrefois dans le bateau *la Rose* qui m'a reconnue et soignée. Nous avons débarqué à Saint-Malo à six heures du soir. La nuée de gendarmes est venue faire sa reconnaissance. Les troupiers, de grossiers qu'ils étaient, il y a huit ans, sont devenus polis. La femme chargée de la visite m'a souri et ne m'a pas visitée. Comme je remontais à quatre pattes de ma cabine sur le pont, une voix m'a dit : « Prenez garde de vous blesser, Madame Hugo ! » En même temps ce monsieur me tendait la main, m'aidant à me sortir de mon trou. — Merci, Monsieur, qui êtes-vous ? ai-je dit. — Monsieur Boué, Madame, donnez-moi le bras, je me charge de la visite de vos bagages et du visa de votre passeport. » — Mon chevalier me conduisit à l'hôtel de France, me nomma et me recommanda à l'aubergiste. On me sert à dîner dans une grande salle à manger. Je m'assieds seule à une table pantagruélique, je prends mon potage. Trois individus entrent. Oh ! malheur ! ce sont des Anglais. Etre en France et entendre parler anglais, avouez que c'est du guignon. Je mange vite pour fuir ces visages blafards et monte dans ma chambre. Je me couche et dors assez bien. Je m'éveille par un soleil superbe, j'examine mon logis et aperçois au-dessus de la glace de la cheminée un petit portrait de Chateaubriand (1). Mon réveil ne manquait pas d'agrément. J'avais pour première visite le soleil et pour premier visage celui d'un grand homme. Je fais une belle toilette de propreté, je descends déjeûner. Encore mes maudits Anglais ! Heureusement que le conducteur de la diligence qui savait me mener à Rennes est venu m'avertir qu'on partait. J'ai mangé mes rognons au vin en une bouchée. M. Boué est venu me prendre, m'a incarcérée dans le coupé de la diligence. Le trajet a duré six heures, elles ont été pour moi charmantes. Le temps était superbe, je me sentais en pleine France et dans la France de ma jeunesse. Que c'est amusant, les relais ! ces bons chevaux qui vous attendent, cette brus-

(1) L'hôtel en France, à Saint-Malo, où était descendue Mme Victor Hugo est l'ancienne maison où naquit Chateaubriand.

querie pleine de bonté des conducteurs, et ces gais visages de paysans qui vous saluent. Plusieurs paysannes sont montées tour à tour dans mon compartiment. La dernière que nous avons prise, je ne sais où, allait voir son fils à l'Ecole Normale de Rennes. Elle était veuve, n'avait que ce fils et parlait avec distinction. Elle m'a dit en descendant qu'elle me quittait à regret et que j'étais une dame aimable. Attendez, je ne suis pas à la fin de mes conquètes. J'arrive à Rennes. Le chemin de fer partait à sept heures. Je n'ai que le temps de prendre un potage. Je mets un gros morceau de pain dans mon sac de nuit. Je monte dans un omnibus, mon éternelle malle sur la tête, j'arrive à la gare, on enregistre mon bagage. J'ai pour 50 sous d'excédent. Je prends mon billet de *seconde* qui me coûte 33 francs. J'étais pilotée pour ces détails par le conducteur d'omnibus qui, me voyant seule, m'avait prise en sollicitude. Je me trouve dans le wagon avec une vieille femme et un jeune homme ; tous deux venaient de Brest. Ils quittaient la diligence où ils étaient restés 36 heures. Très prévoyants, ils s'étaient munis de nourriture, la voyageuse avait dans son cabas du poulet, du jambon, des pommes, et du vin de Bordeaux, et tout un confort d'ustensiles. La brave femme était bavarde comme une pie, philosophe, détestant les prêtres et le pape, bien entendu. Si j'avais eu du sommeil, sa parole semblable à une cloche m'eût endormie. A minuit, elle fait son petit établissement pour manger et me force à partager son repas. Son poulet était un *baume*, les tasses propres comme du cristal. Je devais avoir faim et je devais souper. De ses petites mains maigres, ma compagne de route me mit une serviette et une soucoupe sur les genoux, lève une aile de poulet et me la passe. Vient la pomme, le morceau de pain, et le verre de vin de Bordeaux ! Il faut digérer à l'aise. La bonne femme ordonne au jeune homme de m'organiser une espèce de lit et explique comment avec les coussins on peut faire un oreiller. Malgré le poulet, j'ai eu froid et n'ai pas dormi. La nuit était merveilleuse, étalée, la lune avait presque la clarté du soleil. J'ai rêvassé, regardé le paysage en pensant à vous tous, chers bien-aimés.

J'étais à Paris à cinq heures du matin. J'ai fait mettre ma malle sur un fiacre, après avoir donné l'adresse de Chenay au cocher. J'ai passé devant la fontaine qui fait le coin de la rue du Regard et de Vaugirard (1). J'ai écouté le bruit de l'eau, le même

(1) Jusqu'au printemps de 1827, Victor Hugo habita une maison sise au numéro 90, rue de Vaugirard.

qu'il y a trente-cinq ans. J'ai salué de cœur la maison où est née ma Didine (1). J'ai passé devant celle où j'ai vu mourir Esther Leymarie. J'ai jeté un coup d'œil sur la maison où mon mari a passé une partie de son enfance et où, petite fille, j'allais moi-même. La sentinelle était toujours avec sa guérite à la porte du Conseil, mais plus rien de ce que j'ai aimé n'était dans l'hôtel (2).

J'ai revu la Croix-Rouge, le quai et j'ai fermé les yeux à Paris pour ne voir que mes souvenirs, aussi vivants pour moi en ce moment que la réalité. Le cocher s'est arrêté au N° 5 de la rue Turgot, après avoir sonné plusieurs fois, le portier a ouvert, mais il préfère son sommeil aux visiteurs et n'a pas voulu donner de bougie. Le cocher, dernière providence, s'est tiré de difficulté et tout tâtonnant a trouvé la porte de Chenay. J'étais au port. Chenay réveillé en sursaut s'est pressé de se vêtir et m'a reçue à bras ouverts. La bonne sonnée est descendue, a allumé le feu dans ma chambre et je me suis couchée dans le dodo de Julie où j'ai dormi deux heures. Je me suis levée pour déjeûner. Mme Chenay, vous avez une excellente cuisinière ; j'ai trouvé sur la table deux belles côtelettes empapillotées, dressées sur de *vraies* pommes de terre frites. Avec cela du beurre frais accompagné de chocolat. Vous voyez, ma sœur, que je ne meurs pas de faim chez vous. J'ai déballé ma caisse et fait mon rangement de garde-robe. Je me suis assise dans un grand fauteuil les pieds sur les chenêts attendant les visites.

Mme Lucas (3) ayant envoyé demander le matin si j'étais arrivée est accourue, bouclée et rose quoiqu'ayant passé la nuit au bal.

Elle avait arrangé un dîner à mon intention pour aujourd'hui. D'un autre côté, j'ai trouvé ici une lettre de Mme Bouclier qui me retenait aujourd'hui. Mme Bouclier avait la priorité, mais Chenay allant avec moi chez M. Lucas et ne voyant pas M. Bouclier, je me suis décidée pour M. Lucas. Auguste (Vacquerie) a passé la journée d'hier avec moi, M. et Mme Meurice, la soirée. Nous avons dévoré à cinq dans la salle à manger de Julie une sole au gratin, un gigot, une salade de céleri, un plumkeak et des prunes. La causerie nous a tenus à table jusqu'à 10 heures et demie du soir.

(1) Léopoldine qui se noya, en 1843, à Villequier avec son mari.

(2) L'ancien hôtel de Toulouse, sis rue du Cherche-Midi, où se maria Mme Victor Hugo, et que le percement du boulevard Raspail a fait disparaître.

(3) Femme du Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

J'ai trouvé Mme Meurice engraissée, active, chaleureuse ayant gagné en vie ce que j'en ai perdu. J'ai dit à Chenay que nous allions vivre à partir d'aujourd'hui en garçons, qu'il serait à son travail, et moi à mes affaires, qu'après avoir pris mon chocolat le matin, je chercherais ma nourriture comme l'étudiant du quartier latin. J'ai vu une épreuve du portrait de mon mari. Il est réussi et n'a aucun des défauts que vous aviez pressentis (1). Après quelques légères retouches, il sera semblable à la photographie.

Le pendu (2) — est commencé, mais sur cette plaque de cuivre, je n'y comprends rien. Chenay est très bien portant, plein d'attention et léger dans sa solitude, tenant sa maison fort confortable et fort soignée comme une ménagère. Je suis donc à merveille ici, aussi chez moi que chez moi. Votre fête où en est-elle ? Vous ne serez pas aussi solitaires que je le croyais. Les Duverdier vont venir à Guernesey dans quinze jours et d'après ce que j'ai compris, resteront. Tenez la main aux dîners de Marie. Je lui dis de ne rien changer à votre ordinaire, rappelez-lui mon oncle. Si elle n'obéit pas, écrivez-moi. Je prie Julie de rappeler à Adèle (chaque jour s'il le faut) de faire blanchir sa robe de mousseline que la poussière ronge et de la mettre en ordre pour le 24 février. Qu'elle se fasse donc faire un fichu à la Marie-Antoinette, c'est jeune et à la mode. Qu'Adèle n'oublie pas de briser ses chaussures neuves. J'ai remis à Auguste le rouleau de Toto. J'attends une longue lettre samedi.

II

Paris, dimanche, 12 février (1860).

..... Auguste et Meurice ont conseillé à Chenay d'attendre le retour d'Hetzel pour mettre en vente le portrait de mon mari. Hetzel a de l'intrigue, est en rapport avec tous les éditeurs et lan-

(1) Il s'agit de la photographie de Victor Hugo faite en 1857 et que Chenay grava pour être mise en tête des *Dessins* du Grand Poète, qui parurent en 1863 en librairie.

(2) Le pendu n'est autre que le John Brown de Victor Hugo qui fut également gravé par Chesnay et mis en vente en 1861.

cera l'affaire mieux que personne. Il sera ici dans quinze jours ou trois semaines au plus tard.

Le pendu avance, j'espère vous en porter une épreuve. Boulanger qui est venu hier me voir, a fort admiré le dessin de mon mari qu'il trouve une œuvre d'art. Les ténèbres qui entourent la potence sont d'une grande poésie. La poutre est d'un maître. Chenay voudrait que mon mari lui envoyât l'adresse et le nom des Américains qui ont fait une brochure sur John Brown et répété la protestation de mon mari. Chenay irait voir les Américains qui seraient de bon conseil et aideraient à l'écoulement de la gravure.

J'ai dîné chez Mme Lucas mercredi. Elle a plus de cheveux, d'épaules et de fraîcheur que jamais : tunique de soie bleue fort décolletée, sur une jupe de mousseline blanche, volants garnis de faveur bleue. Alphonsine un peu maigrie n'en était pas moins jolie, enveloppée d'un burnous blanc, le visage saupoudré de poudre de riz disposait pour la mélancolie. Nous étions une dizaine de personnes, deux provinciales en robes de velours rouge et aimables, un jeune homme ayant un visage et une voix de femme, moi, Chenay, et Auguste, les maîtres du logis, un espagnol et un officier de marine, bavards comme douze pies et ayant le haut bout de la conversation. Dîner assez bien servi par un officier de la bouche. Nadaud est venu le soir, il est démocrate et a chanté tout ce qu'il a cru devoir m'être agréable. Ballande a débité des vers de sa façon, a demandé à Lucas s'il avait *Marion de Lorme* et a récité avec beaucoup de cœur le premier acte de la pièce. Deux de Courcy, père et fils, m'ont parlé avec enthousiasme de la *Légende des Siècles* qu'ils savaient par cœur. C'était pour eux une œuvre sans égale, surhumaine. C'est l'opinion de beaucoup, Monsieur Victor Hugo ! Oh ! Madame Chenay, qu'allez-vous dire ? Votre mari est réconcilié avec M. Bouclier.

III

Paris, lundi 20 février (1860).

... Ta bonne sait blanchir, dit-elle et je la vois coudre. Le portrait de mon mari se tire en ce moment, nous allons en avoir des épreuves aujourd'hui. Je dînerai ce soir avec Gautier et je lui

recommanderai. Auguste et Meurice auraient voulu que mon mari écrivît directement à Hetzel... Si mon mari écrit à Hetzel, il serait bon qu'il lui parlât du portrait. Le *pendu* fort avancé et fort réussi, je crois, paraîtra dans une quinzaine de jours. Au cas où je serais partie, cette dernière gravure ne souffrirait pas de mon absence ; j'aurais parlé ou écrit d'avance aux critiques. J'ai dîné aux Ternes samedi en tête à tête avec mon oncle et ma tante (1) qui sont toujours avec nous. Mon oncle avait vu Victor (2) qu'il a trouvé très opposé au raccomodement. Inutile, dit le magistrat de se réunir, il servira Chenay, le cas échéant, et ne fera rien au-delà... Le lendemain matin, j'étais chez Paul (3) avec lequel j'avais rendez-vous. Il m'a dit que le conseil de famille était irréalisable, Victor ne voulant entendre parler d'aucun raccomodement... Il parle de Chenay avec estime, fait cas de son talent et met *l'Indépendance* (4) à sa disposition. Je serais très étonnée s'il n'était pas très bien pour le portrait et pour le *pendu* dans sa correspondance. Paul est juste milieu en famille comme en politique...

Léopold m'a remis l'arbre généalogique des Hugo, travail curieux et bien fait qui me servira pour mes *Mémoires* (5).

(1) M. et Mme Asseline.

(2) Victor Foucher, frère de Mme V. Hugo qui était conseiller à la cour de cassation.

(3) Paul Foucher, autre frère de Mme Hugo.

(4) *L'Indépendance belge* dont Paul Foucher était le correspondant parisien.

(5) Elle voulait parler de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

VARIA

I

LAMARTINE ET « LA NÉMÉSIS »

Nous avons publié dans notre ouvrage sur *les Amitiés de Lamartine*, un certain nombre de variantes relevées par nous sur les manuscrits de la *Réponse à Némésis* qui sont en la possession de M. Gabriel Thomas, et dans la version publiée par l'*Avenir*.

En voici quelques autres que nous trouvons dans une lettre inédite adressée par Lamartine à Edmond de Cazalès, rédacteur de l'*Avenir*.

Le grand poète lui écrivait le 16 juillet 1831 de Hondschoote :

« Je vous prie de remettre une Ode de ma part à M. de Montalembert ou à quelqu'un de l'*Avenir*, et lisez avant si vous voulez, ce sont des vers en réponse à la Némésis qui m'a insulté et fait perdre vingt voix à mon élection. Vous me direz : Pourquoi répondez-vous ? Je vous le dirai plus tard ; cela regarde ce pays-ci. Adieu, vous me verrez dans peu de jours. Je pars à l'instant pour Gand, Anvers, Bruxelles. »

Deux jours après, le 18 juillet 1831, Lamartine écrivait au même, de Bergues :

« Voici une lettre qui court après l'autre pour vous porter les changements ci-joints à l'Ode envoyée à l'*Avenir*. Je vous prie de les faire faire sur-le-champ quoiqu'ils vous paraissent moins bons que le texte. Je les veux tels. Si néanmoins le morceau tout entier vous paraissait indigne de l'impression ou médiocre je vous autorise à le brûler tout entier ; mais si on l'imprime que ce soit seulement avec ces dernières corrections. Adieu, je ne pars que dans 5 ou 6 jours pour Bruxelles et ensuite pour Paris.

2e STROPHE

D'implacables serpents je ne l'ai pas coiffée,
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant *le Pinde* avec le luth d'Orphée,
Jetter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu,
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue
Comme *un prêtre qui vend son Dieu !*

14e STROPHE

Un jour de nobles pleurs laveront ce délire
Et ta main étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Moi j'aurai bu cent fois *dans ces flots d'amertume*,
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir.
Car plus la mer du siècle a de vents et d'écume,
Mieux nous voguons vers l'avenir !

9e STROPHE

Tu crois *qu'entre ses fils elle en a choisi douze*
Et que nous adorons notre honte et nos fers,
Si nous n'adorons pas la liberté *jalouse*
Sur l'autel d'airain que tu sers !

Il faut croire que le grand poète, malgré sa lettre du 18 juillet ci-dessus, ne se contenta pas de ces corrections ou qu'elles arrivèrent trop tard, puisque l'*Avenir*, en publiant la *Réponse à Némésis* dans son numéro du 20 juillet, s'en tint aux changements que j'ai signalés dans l'appendice des *Amitiés de Lamartine*.

L. S.

II

LAMARTINE EN ORIENT

LETTRE INÉDITE A ED. DE CAZALÈS

Syrie-Beyrouth, au pied du Mont-Liban, 6 septembre 1832.

« ... Après 60 jours de navigation plus ou moins pénible nous voici arrivé à un des termes les plus intéressants de ma longue et périlleuse entreprise. Voulez-vous savoir en deux mots ce que j'ai vu depuis vous. La Sardaigne, Carthage, Malte, la Morée et l'Attique, Rhodes, l'Archipel tout entier, Chypre et enfin la Syrie d'où je vous écris. Jusqu'à la Syrie rien n'en vaut la peine. La Grèce n'est plus qu'un nom — autant l'entendre de loin que de près. Les ruines d'Athènes méritent seules un regard ! Encore le regard de l'imagination leur est-il plus favorable. Quant à l'Asie et à la Syrie en particulier cela s'annonce infiniment mieux. Voici des rivages consacrés par des souvenirs plus qu'humains et voici une nature enfin plus grandiose, plus féconde, plus originale, plus colossale et plus gracieuse que ce que nous avons vu jusqu'ici. L'arrivée ici sous les hautes sommités du Liban compensent un peu tant de fatigues et tant de périls. Dans peu de jours je vais me lancer dans l'intérieur. Voici ce que je vais faire. Suivez-nous du cœur, de la pensée et des yeux.

Après 15 jours donnés à un doux et plein repos ici nécessaire à tous, après y avoir arrêté une maison sur les dernières collines du Liban, quartier général pour revenir souvent et passer les mois pluvieux d'hyver, nous allons monter de monastères en monastères aux Cèdres du Liban chez l'Émir des Druzes qui nous attend, chez les Maronites qui nous accueilleront à merveille. De là je descendrai seul dans les vallées orientales et j'irai visiter les ruines les plus merveilleuses de tant de ruines déjà vues. Celles de Balbeck et de Palmyre. Je reviendrai ici et vers le milieu d'octobre nous irons à Jérusalem où nous passerons deux mois. J'ai arrêté déjà la maison des Pères de Terre Sainte.

là nous ferons en paix la vie de pèlerin et parcourrons cent fois de traces plus imprégnées de vie et d'espérance que les traces stériles où j'ai si vainement et si souvent remué la poudre purement humaine. Nous reviendrons pour l'hyver à Beyrouth, capitale actuelle de la Syrie. A la fin de l'hyver j'irai à Alep et à Damas, mais seul, sans exposer aux Arabes du désert ma femme, Julia et mes amis. Quelques semaines après nous passerons par la caravane à travers le désert de Syrie au Caire. Je remonterai le Nil jusqu'aux cataractes et reviendrai en Syrie. Mon vaisseau que je laisse pendant quelque temps viendra m'y prendre et me mènera à Smyrne et à Constantinople. De Constantinople je reviendrai en Europe par la Valachie, la Moldavie, l'Allemagne et le Rhin. Voilà notre itinéraire sauf la volonté de Dieu qui nous mène souvent ailleurs que nos désirs ne nous portent. — Nous n'avons au reste qu'à nous louer du ciel et des hommes. La mer n'est pas si douce. Partout où nous touchons nous sommes accueillis comme des amis vivement attendus. Avant de toucher au rivage le plus inconnu nous voyons venir à nous chargés de présents et le cœur plein de bienveillance et d'hospitalité les consuls européens, les Grecs, les Turcs, les Egyptiens ; nous traversons les flottes et les armées ennemies au milieu des respects et des obligeances unanimes. Je n'ai pas assez de reconnaissance dans le cœur quoique j'en aie beaucoup pour payer tout ce que je reçois partout d'hommages, de services, d'affection et d'hospitalité. L'Orient est digne de son nom, et je défierais à un souverain visitant ses provinces de recevoir plus de marques touchantes et flatteuses d'empressement et d'accueil qu'un pauvre poète inconnu ici comme moi n'en reçoit partout sur sa route. A peine arrivés ici nous avons déjà des maisons à nos ordres, à Alep, à Damas, et des monastères préparés pour nous recevoir dans le Liban. M. Jaurel, drogman de France et gérant du Consulat général de Syrie en l'absence de M. Guys, nous a tout de suite reçus, logés et hébergés chez lui. Je viens de passer la matinée à recevoir les visites des Pachas, des consuls, des négociants et des habitants distingués du pays. C'est de même partout. Rien n'est plus doux qu'un pareil accueil si cordial, si sincère, quand on jette l'ancre au hasard en face d'un rivage inconnu à 800 lieues de la patrie, le nom de Français, la religion et la poésie naturalisant donc par toute la terre. Les Anglais m'ont donné à Malte une frégate le *Madagascar*, capitaine *Lions* pour m'escorter en Grèce ; l'amiral Hugon m'a donné un brick de guerre pour m'es-

corter à travers l'Archipel infesté partout de pirates. Je ne me louerai jamais assez de la générosité anglaise sur ces mers. — Adieu. Je vous laisse pour m'occuper des soins immenses qu'un pareil voyage me donne pour le mener à bon terme avec tant de famille et de monde. Je fais venir en ce moment des litières de Damas pour ma femme et Julia et leurs femmes de chambre. Nous, nous allons à cheval escortés d'une trentaine d'autres cavaliers portant nos armes ou nos bagages ou nos tentes, et nous serons souvent plus de 100 personnes. Il faut que tout cela vive et marche à sa place... »

Cette lettre que nous a communiquée Mme Veuve Charavay est à vendre 300 francs.

III

UNE TABATIÈRE DE LAMARTINE

Un vénérable ecclésiastique possède une tabatière de Lamartine qu'il cherche à vendre au profit d'un *Patronage de jeunes filles* genre école ménagère, qu'il a fondée.

Cette tabatière est en buis fin, garnie intérieurement d'une écaille couleur salamandre. La forme est ronde et celle d'une boîte à bonbons. Elle ne ressemble en rien aux tabatières à charnière d'aujourd'hui. Le pourtour est gorgé et fileté d'écaille noire. Le dessus se distingue à un petit point noir, incrusté en écaille, et en dessous le milieu incliné lentement en pivot, permet à l'instrument de tourner facilement sur lui-même, comme une toupie restant en parfait équilibre.

L'authenticité de cette relique n'est pas douteuse. Elle fut donnée par Mme Mélard, suivante de Julia de Lamartine, dans le voyage en Orient, à un officier de gendarmerie, ami du grand poète, au cours d'une visite que cet officier et son fils lui firent à Paris pendant la révolution de 1848.

Si quelque admirateur de Lamartine désirait acquérir cette tabatière, nous le mettrons volontiers en rapports avec son possesseur.

IV

UNE LETTRE SECRÈTE D'ALFRED DE VIGNY A Mme DORVAL

Sous ce titre, on lisait dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* du 30 mars dernier :

Nous avons parlé de cette fameuse lettre qu'Alfred de Vigny écrivit à Mme Dorval et qui trahit matériellement les transports d'une passion solitaire exaspérée jusqu'au spasme.

Le *Figaro* publie à ce sujet l'écho suivant :

« On sait que M. Cheramy, qui vient de mourir, a laissé, outre une galerie de tableaux, une intéressante collection de manuscrits et d'autographes. Parmi ces autographes se trouvait une lettre fameuse, écrite par un de nos poètes les plus illustres à une artiste de drame qu'il aimait passionnément. La légende voulait que M. Cheramy l'eût donnée à une des plus célèbres comédiennes d'aujourd'hui. Contrairement à cette légende, la lettre était restée en la possession de M. Cheramy et devait figurer dans la vente des autographes et des manuscrits de M. Cheramy.

« Un de nos meilleurs confrères et amis, M. Arthur Meyer, apprend l'incident. Il connaît la pièce pour l'avoir vue chez M. Cheramy. Il court chez M. Charavay, l'expert si averti, par le ministère de qui devait se faire la vente, lui expose avec chaleur qu'une telle lettre ne peut, pour l'honneur des lettres françaises, passer en vente publique, être exposée sur la table des commissaires-priseurs : « Je vous l'achète, dit-il, nous allons la brûler ensemble ». M. Charavay félicite M. Arthur Meyer de son geste, mais s'excuse, n'étant qu'un intermédiaire, de ne pouvoir lui donner satisfaction, et l'engage à aller trouver M. Delapalme, notaire de l'exécuteur testamentaire.

« A son tour, M. Delapalme approuve très courtoisement la généreuse initiative de M. Arthur Meyer ; mais il invoque l'impossibilité de distraire aucune pièce sans l'autorisation du tribunal et l'adresse à son collègue M. Dutertre, notaire du légataire universel, qui seul a qualité pour résoudre la question. M. Arthur

Meyer ne se décourage pas, va voir M. Dutertre qui se montre aussi parfait que son collègue. Et les pourparlers continuent.

« Tant et si bien que lundi M. Arthur Meyer recevait un coup de téléphone de MM. Delapalme et Dutertre, lui annonçant qu'ils s'étaient mis d'accord, qu'ils ne pouvaient lui céder l'autographe, mais qu'ils le retiraient de la vente et le gardaient par devers eux pour le détruire après la liquidation de la succession.

« Nous félicitons M. Arthur Meyer et MM. Delapalme et Dutertre. Grâce à eux et à leur piété pour une illustre mémoire, ce qui fut l'erreur d'un grand homme va disparaître. »

Ce fut M. *Léon Séché* qui, le premier, signala cette lettre.

Il n'est pas exact de dire qu'elle est impubliable. Son texte est brûlant, mais la magnificence du style sauve l'audace du geste. Le poète reste le poète. Cependant, l'intention est généreuse qui a détruit cette lettre où Vigny, qui peignait le rugissement du volcan et la splendeur de l'éruption, oubliait combien est inesthétique au flanc du mont ravagé la lave refroidie.

Comment cette lettre arriva-t-elle aux mains d'Alfred Bégis, qui la céda à M. Chéramy ? Il l'avait acquise du marchand d'autographes Sapin : celui-ci — c'est l'avis de M. Léon Séché, — avait dû la trouver dans les papiers de Sandeau qui en avait hérité de Mme Dorval devenue son amie. Sandeau n'aimait pas Vigny, et il n'a peut-être pas été fâché de jouer au poète le mauvais tour de léguer à la curiosité malicieuse cette preuve que les fronts les plus marmoréens ne sont pas à l'abri des actes qui les peuvent couvrir de quelque confusion.

Cet incident donne lieu à une pétition de principe. Devait-on détruire ce document ? Les uns prétendent qu'il n'appartient à quiconque de soustraire une parcelle de ce qui peut contribuer à établir la psychologie d'un écrivain illustre ; d'autres soutiennent qu'on se passerait très bien de cette preuve d'une délectation solitaire dans la hantise d'un violent amour pour posséder tout entier le chantre d'*Eloa*...

En ces choses, songeons à l'intéressé : qu'eût répondu de Vigny si on l'eût sollicité de garder ou de détruire le fâcheux original ? M. Arthur Meyer n'est peut-être pas approuvé par tout le monde, mais il l'est certainement par Alfred de Vigny. Et c'est l'essentiel.

Le lendemain, 1er avril, *le Journal* consacrait à cette fameuse lettre l'article suivant :

UNE LETTRE D'AMOUR

C'est plus qu'un émoi, c'est une révolution que soulève dans le monde littéraire la question Marie Dorval-Alfred de Vigny, car il s'agit de savoir si la mémoire du noble poète exige la destruction de la lettre libertine écrite à son amante dans un moment d'exaltation sensuelle, ou si le respect dû à la vérité historique en réclame la conservation. M. Arthur Meyer, qui a soulevé la question en demandant aux héritiers Chéramy de détruire le document, qui devait passer en vente publique, défend la première thèse, qui, tout d'abord, ne semblait rallier que des partisans. Il n'en est plus ainsi.

M. Paul Souday, dans un article du *Temps*, se demande avec juste raison quel dommage peut faire souffrir à la réputation du chantre d'Eloa une lettre ardente que seuls ont lue quelques lettrés. Son entrée à l'enfer de la Bibliothèque nationale, où eussent pu la consulter les historiens que ne guide nulle curiosité malsaine, n'aurait en rien terni la figure hautaine du comte Alfred de Vigny. L'histoire a ses droits imprescriptibles, qui s'opposent à ce que l'on cherche à auréoler de vertus immaculées tous nos écrivains. Qui dit histoire littéraire ne dit pas histoire des saints.

D'ailleurs, que contient cette fameuse lettre ? Il y a quelque vingt ans, Champfleury écrivait à ce sujet : « Je me demande parfois si les romantiques n'étaient pas des mystificateurs qui voulaient stupéfier les Parisiens. Je me garde toutefois d'affirmer, ayant eu sous les yeux la correspondance du poète romantique le plus gentleman de l'époque avec une actrice de drame passionnée. Je ne sais quelle torche enflammée secouait cette femme parmi les hommes de son entourage. Ce sont des échanges de sensations auprès desquels la correspondance de Sophie et de Mirabeau est réservée. Le délire des sens atteint une intensité que je ne me hasarderais pas à décrire. Les lettres étranges écrites à Mme D... par des poètes, des romanciers et même une femme célèbre, dont je ne veux même pas donner les initiales, font partie actuellement d'une collection de l'étranger, la plus riche en documents sur le romantisme. On se demande ce que pensera l'avenir de telles révélations, le jour où elles seront divulguées ? »

Deux ans plus tard, Champfleury écrit encore : « Les lettres à

Mme Dorval ont appartenu un certain temps au libraire Sapin, l'homme qui se connaît le mieux en correspondances romantiques. J'ai lu ces lettres, et si je n'avais pas vu les affranchissements de l'époque, les écritures et les taches altérant le papier, j'aurais cru à une forte mystification. Mme George Sand et M. Alfred de Vigny me paraissent avoir été des personnages très naïfs en écrivant de pareilles confidences ; il est vrai que ces lettres doivent dater de 1833-1834 et qu'alors se manifestait un paroxysme de passion peu voilé. »

D'autre part, M. *Léon Séché*, qui eut l'occasion de prendre connaissance de cette lettre chez le notaire, assure, paraît-il, que, tout en évoquant le souvenir de certains des charmes de l'aimée en termes ardents, Vigny n'a rien écrit de libertin : cette page serait même publiable.

Il n'est que de s'entendre : l'erreur commise est de vouloir juger une lettre de 1830 avec une mentalité de 1913. 1830, c'est l'apogée du romantisme : alors une femme poète, Delphine Gay, écrit : « Je vous veux », et non pas : « Je vous aime » ; et encore : « Qu'il est beau, que ses regards brûlants me font frémir ! » Aloysus Bloch, romantique bien oublié, s'écrie : « Quand une fois le sang s'est mêlé au sang, lorsque deux âmes se sont fondues en pleurs et en voluptés, mon Dieu, se peut-il qu'on oublie cela ? » C'est l'époque où les femmes recherchent l'amour des poitrinaires, parce qu'il est plus brûlant ; l'époque où les amants, adorant leurs maîtresses par delà le tombeau, vont la nuit, au clair de lune, soulever leur dalle funéraire pour les contempler une dernière fois ; l'époque où une religion, le saint-simonisme, se fonde sur l'exaltation de la femme ; l'époque, enfin, où dans la littérature deux mots sont rois : « l'adultère » et « l'orgie ». Mais ce sont là jeux de princes... de lettres. On joue à l'adultère et à l'orgie, et 1830 ne voit pas plus de drames de passion dans la vie réelle qu'il n'y en a de notre temps.

Est-ce à dire que la lettre de Vigny soit simple passe-temps de romantique échevelé ? Assurément non, car le grand poète aima sincèrement et passionnément Marie Dorval. Cette femme prit dans le cœur de Vigny une place prépondérante : par quel mystère ce poète aristocrate, cet officier rêveur, ce Vauvenargues romantique conçut-il une passion aussi vive pour l'actrice aux manières communes, à la voix éraillée, qui avait gardé l'empreinte ineffaçable de ses débuts dans le mélodrame ? Probablement en vertu de la loi des contrastes. Ces deux natures si oppo-

sées se lièrent, s'attirèrent, et pour ne pas être éternelle cette liaison fut assez forte pour que Marie Dorval repoussât pendant quelques années les hommages des autres soupirants. Du nombre fut Célestin Nanteuil, le célèbre graveur de l'époque romantique. Dans sa déclaration d'amour, qui n'a pas moins de deux cents lignes, il fait même allusion à Vigny. « Vous connaître et me faire aimer de vous me semblait une folie. Je savais que depuis longtemps vous aimiez un homme qui était placé dans une position à étaler assez d'ombre autour de lui pour que moi, chétif, je ne puisse être aperçu de vous. »

Puisque cet amour fut si vif, pourquoi donc se scandaliser de ce que Vigny, si empreint de romantisme et de mysticisme, lui ait donné, dans une lettre, une expression un peu trop ardente ? Le *Cantique des Cantiques* n'est-il point chef-d'œuvre de sensualité, et que dire des œuvres de sainte Thérèse ? Nos moralistes du vingtième siècle ont-ils l'intention de les supprimer ? et suffira-t-il désormais qu'une œuvre soit brûlante pour qu'ils veuillent la brûler ?

Léonie Alexandre.

Après avoir lu cet article M. Léon Séché adressa au directeur du *Journal* la lettre qui suit :

Paris, 2 avril 1913.

Monsieur le Directeur,

Un de vos collaborateurs, s'occupant hier, dans *le Journal*, de la lettre d'Alfred de Vigny à Marie Dorval que M. Arthur Meyer a achetée récemment pour la détruire, me prend incidemment à témoin dans le paragraphe que voici :

« D'autre part M. Léon Séché qui eut l'occasion de prendre connaissance de cette lettre chez le notaire, assure, paraît-il, que tout en évoquant le souvenir de certains des charmes de l'aimée en termes ardents, Vigny n'a rien écrit de libertin : cette page serait même publiable. »

Ce n'est pas tout à fait exact, et si votre collaborateur veut bien se reporter à mon livre sur Vigny, qui parut en 1902, il y trouvera, page 84, les lignes suivantes :

« ... Il fallait vraiment que Vigny eût perdu la raison pour avoir écrit la lettre qui commence par ces mots : *Pour lire au lit*, et que j'ai lue et relue à deux ou trois reprises, n'en pouvant croire mes yeux.

« D'aucuns regretteront sans doute, si jamais elle est publiée — et elle ne pourrait l'être qu'à Genève ou à Bruxelles, — d'aucuns regretteront que Dorval n'ait pas brûlé, aussitôt reçue, cette lettre écrite avec la flèche d'Eros. Moi pas. Elle a beau constituer l'acte d'un malade ou d'un fou, elle m'explique une foule de choses qui sans elle demeureraient pour moi à l'état d'énigme... »

Cela n'empêche qu'après l'avoir lue je donnai le conseil à M. Bégis, ancien notaire, qui me l'avait communiquée avec les autres lettres de Vigny à Dorval, de jeter au feu cette pièce scandaleuse. Car elle n'avait même pas l'excuse de la beauté littéraire, et si, comme historien, je suis en principe opposé à toute destruction de ce genre, comme homme privé je ne puis, dans l'espèce, que féliciter M. Arthur Meyer d'avoir retiré enfin de la circulation un document qui n'aurait jamais dû y entrer.

Mais M. Bégis qui avait fait une affaire en se rendant acquéreur de la lettre en question, entendait en faire une autre en s'en dessaisissant. Et je sais que M. Chéramy paya la lettre de Vigny plus cher qu'au marché.

« En ces choses, songeons à l'intéressé, écrivait M. Georges Montorgueil dans le dernier numéro de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*. M. Arthur Meyer n'est peut-être pas approuvé par tout le monde, mais il l'est certainement par Vigny. Et c'est l'essentiel. »

Tous les vrais admirateurs du poète de *Moïse* seront de l'avis de M. G. Montorgueil.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Léon SÉCHÉ.

V

LA TANTE D'ALFRED DE MUSSET

A la dernière assemblée générale de la Société de la Révolution française, qui a eu lieu à la Sorbonne, sous la présidence de

M. Aulard, M. Blossier, étudiant la famille d'Alfred de Musset pendant la Révolution, a lu de piquantes pages sur l'histoire de la tante du poète, Marie-Madeleine, ex-chanoinesse de Troarn.

Avec son frère, Victor-Donatien, père d'Alfred de Musset, elle habitait Vendôme, en 1793 ; leurs parents vivaient à quelques kilomètres de cette ville, au manoir de la Vaudourière, dans la vallée du Loir. L'émigration de leur frère, la suspicion d'incivisme amenèrent leur arrestation. Ils furent incarcérés d'abord à Blois, aux Carmélites, puis à Pont-Levoy. Un ex-prêtre, membre du comité de surveillance, paraît s'être appliqué à adoucir pour eux les rigueurs de la prison et à leur faire rendre la liberté. Sans inquiétude sur son sort et celui de son frère, la chanoinesse s'alarme vivement des dangers que court un ex-chanoine de Vendôme, arrêté en même temps qu'elle, incarcéré aussi aux Carmélites, mais tranféré à Orléans à l'approche des Vendéens. Il s'appelle Rodrigue. Marie-Madeleine supplie le comité de surveillance avec une grâce si touchante que Rodrigue rentre bientôt à Vendôme, à la seule condition de se présenter au comité de surveillance à chaque décade. Pour obtenir sa liberté complète « pour prouver aussi qu'il est dans les principes de la Révolution », Rodrigue annonce à Garnier (de Saintes) qu'il se marie à l'ex-chanoinesse. Et le représentant du peuple d'apostiller ainsi sa pétition : « Dispensé de se présenter à la décade en cas de mariage. »

Ce mariage républicain eut lieu en germinal an II.

VI

UNE LETTRE DE Mme ROSSINI

Parmi les documents innombrables qui figurent dans la collection Malherbe, M. Julien Tiersot, le distingué bibliothécaire de la bibliothèque du Conservatoire, a trouvé une lettre bien curieuse de Mme Rossini. Cette lettre est adressée à M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra. Mme Rossini se plaint amèrement des attaques que M. Stephen Heller a publiées dans le *Journal des Débats* contre son mari. Stephen Heller est un délicat musicien. Les

compositeurs pour piano l'apparentent à Schumann. Ami de la première heure de Berlioz, il n'avait pas craint de donner son avis sur celui que l'opinion publique tout entière considérait alors comme le roi de la musique. Mme Rossini a inventé la vengeance qu'elle expose elle-même en ces termes dans sa lettre au directeur de l'Opéra :

Le 16 février 1847.

Enfin je viens de lire, mon cher monsieur Pillet, votre lettre à Rossini. Avec quelle impatience je l'attendais ! Vous avez été pour moi un sujet de longue préoccupation ; en me croyant abandonner à ma propre indignation contre un certain Stephen Heller, que vous devez connaître, puisque je retrouve dans votre lettre tous mes sentimens... Rossini a toujours été à moi ce que la divinité est à ma croyance ; son génie immortel est tel que devant lui tout doit se prosterner ; l'homme, avec ses vertus, son élévation, ne me préoccupe plus lorsqu'il s'agit de ses œuvres, de ses divines mélodies qui vous révèlent l'âme et vous font croire à l'éternité. En lisant dans la critique musicale du 17 janvier une lettre adressée au directeur du *Musical World* par M. Stephen Heller, que vous dire ? En parcourant *avec stupeur* ce gâchis d'injures, de périphrases stupides, énoncées avec autant de trivialité que d'ignorance, d'impudence et de mauvais goût, mon sang se figeoit dans mes veines, mes joues se coloraient du pourpre de l'indignation. Pensant à la sottise d'une telle nature incomprise par moi jusqu'à ce jour, que résoudre, moi, femme, ou autrement dit, atome, pour venger une injure qui dépasse toutes les prévisions humaines ? Je me suis mise à l'œuvre ; j'ai adressé au directeur des *Débats* une caisse contenant deux magnifiques oreilles d'âne ; comme première souscription, à M. Bertin, gérant en chef des *Débats*, comme seconde à M. Hector Berlioz, célèbre compositeur de musique, pour remettre à son illustre ami, le moderne Midas, ou autrement appelé Stephen Heller. Les oreilles sont enveloppées avec pâture (foin). Tout cela m'a pris un temps infini ; les oreilles n'étoient jamais de ma satisfaction ; j'ai voulu créer une imitation qui provoque à l'ouverture de la caisse une hilarité franche et de bon aloi. Ladite caisse, je l'espère, sera ouverte devant le directeur ou des employés des *Débats* ; il est de toute impossibilité que ce don n'arrive pas à son adresse puisque j'ai attaché aux oreilles en frontispice l'article du 17 janvier, persua-

dée que M. Bertin ne soit charmé de renvoyer à qui de droit ladite décoration. Aujourd'hui que j'ai en vous un ami sur lequel je puis compter, veuillez, avec vos relations, vous informer si la caisse est parvenue. La caisse n'a été remise à la diligence que le 14 ; ma lettre précédera l'envoi de quelques jours. Enfin, mon cher Léon Pillet, quelle que soit l'impudeur de M. Stephen Heller, il s'abstiendra dans l'avenir d'émettre son opinion. Il comprendra que les hommes veulent que l'on rende à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Rossini ne sait rien de tout ceci ; son sang-froid est tellement en opposition avec ma nature que je m'en inquiète au point d'en être malade... Il se moque joliment de M. Stephen Heller : il ne connaît pas ce misérable même de nom ; il prétend que ce monsieur a bien le droit d'avoir son opinion et qu'il faut la respecter : *cosi sia per la mia.*

A vous toutes mes sympathies, elles vous suivront partout puisqu'elles vous sont acquises par la gratitude.

Votre dévouée,

O. Rossini.

Monsieur, Monsieur Léon Pillet,
directeur de l'Académie royale de
musique, Paris.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LES MARCHES DE L'EST, du 10 mars. — *Victor Hugo à Vianden* (1871), par Jean d'Ardenne.

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (janvier-mars). — *Alfred de Vigny et G. H. Charpentier* (documents inédits, par Jules Marsan. — *Manuscrits de Lamartine. Note critique sur les Lettres de Lamennais à Mgr Bruté*, par Christian Maréchal.

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES (décembre 1912). — *Correspondance* de Chateaubriand (huit lettres inédites) : — numéro de février 1913. Autre lettre inédite du même. — Numéro de janvier : *Leconte de Lisle et Béranger.*

LA REVUE DE PARIS des 1er et 15 décembre 1912. — *Lettres d'Orient* écrites par Paul de Molènes à Mme Jaubert, la marraine d'Alfred de Musset.

LA REVUE du 1er janvier 1913. — *Note de police sur Stendhal* et récit de Stendhal à Beugnot sur l'aventure du pape Léon XII, publiés par M. Arthur Chuquet.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Mirabeau*, par Louis Barthou, 1 vol. in-8°.

Ce livre est le premier d'une nouvelle série qu'inaugure la librairie Hachette sous le titre général de *Figures du passé*. Je ne sais pas ce que seront les autres ; parmi ceux qui sont annoncés j'en vois quelques-uns qui, selon moi, n'ont aucune raison d'y entrer ; mais on n'a qu'à s'incliner devant celui-ci : c'est vraiment un beau livre et qui mérite son grand succès.

Peut-être certains curieux, amateurs d'inédit, regretteront-ils d'en trouver si peu dans le *Mirabeau* de M. Barthou. Mais ceux qui connaissent le personnage doivent savoir que son procès est instruit depuis longtemps déjà, et qu'après les savantes recherches et les travaux remarquables des Lucas de Montigny, des Dauphin-Meunier, des Cottin, des Loménie, il n'y a plus grand'-chose à glaner dans le champ des découvertes.

Aussi bien, la collection dont fait partie ce *Mirabeau* a-t-elle moins pour but d'apporter de nouvelles contributions à l'histoire, que d'éclairer définitivement certaines figures historiques en utilisant les études antérieures.

Nous sommes donc en présence d'une œuvre de vulgarisation pure. Mais là comme en tout il y a la manière, la médiocrité ou la maîtrise, et c'est le cas de dire que tant vaut l'homme tant vaut la chose.

Avec son esprit méthodique et judicieux, son sens inné de la mesure, son talent d'écrivain, ses qualités d'homme d'Etat, M. Barthou ne pouvait manquer de nous donner un *Mirabeau* solide, bien digéré et bien conduit qui, sans faire la part trop grande aux détails d'une vie aussi agitée que les flots de l'Océan, en garderait assez pour être amusant et pittoresque. Et le fait est qu'avec ses divisions en petits chapitres qui se succèdent avec la rapidité des tableaux d'un vaste mélodrame, ce livre se lit comme un roman de cape et d'épée. N'est-ce pas, d'ailleurs, un roman d'aventures extraordinaires que la vie du grand tribun ?

On a dit et répété sur tous les tons, à propos de Sainte-Beuve, qu'un homme aussi laid était incapable d'inspirer la moindre passion. J'ai prouvé le contraire en publiant — à défaut de la correspondance de Mme Victor Hugo qui a été détruite — les lettres d'Hortense Allart de Méritens et de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve. Cependant l'amour de ces trois femmes distinguées pour le poète de *Joseph Delorme* ne fut rien en comparaison de celui de Sophie de Monnier et de Mme de Nehra pour Mirabeau, dont le masque couturé, boursouflé, était, au repos, d'une laideur repoussante. Qu'on ne nous donne donc plus la laideur physique comme une antidote au mal d'amour. Nous savons de reste par de nombreux exemples que si l'homme se laisse prendre ordinairement par les yeux, la femme se laisse généralement prendre par les oreilles. Et il faut reconnaître que Mirabeau avait, dans son verbe écrit ou parlé, de quoi remuer et enchanter les femmes.

Chateaubriand, qui lui a rendu plus d'une fois justice, l'admirait certainement dans ses débordements de passion, car il n'avait rien à lui envier sous ce rapport, et si dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* il a glissé si légèrement sur ses dettes et sa vénalité proverbiale, c'est qu'il fut, lui aussi, un bourreau d'argent. Ah ! sans doute, et Dieu me garde de le laisser entendre, Chateaubriand ne vendit jamais sa plume au gouvernement de la Restauration, il avait une trop haute idée de l'honneur pour y manquer sous la pression de la plus cruelle nécessité. Mais il força la main plus d'une fois aux ministres, par l'entremise de Mme de Duras, pour obtenir des honneurs et des titres qui se chiffraient par des sommes considérables. Et de ce côté-là il ne me paraît pas tout à fait exempt de reproche. Je sais bien que cela n'a jamais passé pour de la vénalité ; de même qu'on n'a jamais traité de vendus les candidats à la députation qui font campagne avec les subsides du gouvernement. Mais alors pourquoi se montrer si sévère pour Mirabeau ? Avait-il si grand tort quand, dans sa lettre du 4 octobre 1788, il se défendait d'avoir une plume vénale et quand il disait, après la convocation des Etats généraux, qu'il suffirait de cinq ou six hommes de talent pour déterminer le troupeau, et que, *sans corrompre* — ceux que l'on peut corrompre ne valant jamais d'être corrompus — le gouvernement devait s'assurer ces cinq ou six hommes ?

Le malheur de la cour fut de ne comprendre la chose que dans un marché aussi avilissant pour elle que pour Mirabeau. On sait à quel marchandage il fut en butte, après les services qu'il avait

rendus à la couronne. « Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, dit Chateaubriand, Mirabeau se vendit à la cour et la cour l'acheta. » — Lequel des deux fut le plus méprisable ? C'est une chose jugée à présent. Si la cour n'avait été frappée du mal particulier dont parle le poète, elle eût payé d'un seul coup, sur la cassette royale, les dettes de Mirabeau, et les puritains de la Révolution n'en auraient pas trouvé trace dans la fameuse armoire de fer.

Ces réflexions viendront naturellement aux esprits impartiaux qui liront le beau livre de M. Barthou, car sur la question des rapports de Mirabeau avec la cour, l'ancien ministre de la justice a dit exactement ce qu'il fallait dire ; s'il n'a pas acquitté Mirabeau du chef de la vénalité, il n'a pas hésité à lui accorder les circonstances atténuantes. Et qui de nous lui en refuserait le bénéfice ?

Ce n'est pas, d'ailleurs, le chapitre de son livre qui m'a le plus intéressé. Ceux que M. Barthou a consacrés à l'homme d'Etat et à l'orateur m'ont remué bien davantage. Pourquoi ? parce qu'on revit, à travers les harangues passionnées de Mirabeau, toute l'histoire de la Révolution française, et qu'en le lisant on a l'impression qu'il commande encore aux éléments déchaînés. *Deus ecce Deus*. C'est plus qu'un orateur à la bouche ronde, c'est Jupiter lui-même. Qu'importe à présent que le puissant tribun ait eu de nombreux collaborateurs et que tour à tour, selon les besoins, il ait utilisé les notes et même les discours tout faits d'un Lamourette ou d'un Clavière, d'un Reybaz, d'un Duroveray ou d'un Dumont ? Tous les grands orateurs ont passé par là, dans les temps de crise. J'entends tous les grands improvisateurs, ceux qui comptent sur le geste ou le morceau de bravoure pour enlever une salle et subjuguer une assemblée agitée en sens contraires. Lamartine, qui était l'éloquence même et qu'aucune question ne rebutait, eut plus d'une fois recours à la collaboration de ses amis, notamment de M. de Circourt. Gambetta dut ses mots les plus fameux à MM. Ranc et Spuller. Est-ce à dire, comme le prétendait Camille Desmoulins, qu'à l'imitation des acteurs du théâtre romain, qui étaient toujours deux pour un rôle, l'un pour la déclamation et l'autre pour le geste, Mirabeau ne s'était réservé que le geste et se reposait toujours du son sur une personne cachée derrière la toile ? Non certes, et ce qui se passa tel jour, entre Volney et lui, dans une discussion relative au clergé, va nous donner la mesure ordinaire de ses emprunts oratoires. Ce jour-là vingt députés assiégeaient la tribune, et de ce nombre était

Volney qui déjà partageait les opinions de Dupuy sur l'origine de tous les cultes. Volney n'était pas orateur, mais il avait des idées, beaucoup d'idées, et tout récemment il avait soutenu une motion que Mirabeau avait eu beaucoup de peine à faire rejeter. Il s'agissait d'interdire l'entrée de la future Législative aux membres de la Constituante. Volney était donc au pied de la tribune avec un papier à la main. Ce que voyant, Mirabeau s'empare du manuscrit et s'écrie après l'avoir lu : « Cela est beau, cela est sublime, mais ce n'est pas avec une voix faible et une physionomie calme comme la vôtre qu'on tire parti de ces choses-là. Donnez-les moi... » Et dans une improvisation magnifique il fondit le discours de Volney, qui devint le mouvement oratoire si connu sur *la fenêtre de Charles IX*.

Mais je suis de l'avis de M. Barthou, « c'est quand il ne devait rien à personne que Mirabeau, supérieur à lui-même, était vraiment incomparable. Ses improvisations, où passait toute l'ardeur de son âme brûlante, jetaient dans l'assemblée des torrents de feu. Là, il se donnait tout entier, tumultueux, vibrant, et pathétique, dédaigneux et menaçant, impétueux et ironique, sans jamais perdre son sang-froid au milieu des passions qu'il déchaînait, heurtait ou calmait à son gré. Il maitrisait les volontés, il dominait les rancunes, il imposait silence aux jalousies impatientes et aux ambitions rivales. Tous, subjugués, se taisaient. De l'aveu de Barnave, nul alors ne pouvait l'atteindre et aucun orateur ancien ou moderne, n'a surpassé la force et la beauté de son talent. »

Restons sur ces lignes qui couvrent comme d'un voile d'or les tares et les hontes de toutes sortes de cet homme surhumain. S'il ne peut venir à l'esprit de personne de donner la vie de Mirabeau en exemple — chose aussi fâcheuse pour nous que pour lui — n'oublions pas qu'il fut un homme de son temps, ni meilleur ni pire que beaucoup d'autres qui, n'ayant point son talent, firent moins de scandale et qui moururent tout entiers. Soyons-lui cléments en raison du courage qu'il déploya dans le sein de la Constituante pour barrer la route aux utopies révolutionnaires, à la démagogie et à l'anarchie. Et regrettons qu'il n'ait pas vécu davantage, car il eût probablement sauvé la monarchie dont il emporta le deuil avec lui dans la tombe.

LÉON SÉCHÉ.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *Villemain, essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*, par G. Vauthier, 1 vol. in-18.

On a beaucoup écrit sur Villemain, mais on n'avait pas encore un bon livre sur lui. M. G. Vauthier vient de nous le donner sous le titre modeste d'*essai*. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un esprit aussi curieux et aussi averti, il a puisé à toutes les sources et il en a rapporté sur beaucoup de points des choses extrêmement intéressantes. A cet égard il a rendu un service inappréciable aux historiens de l'avenir. Pour l'histoire du second romantisme il est presque complet. Nous connaissons maintenant à fond ses rapports avec Victor Hugo et Sainte-Beuve, qui furent les deux colonnes du temple de la rue Notre-Dame-des-Champs. Le livre de M. Vauthier contient cependant une lacune que je vais lui signaler dans l'espoir qu'il pourra la combler. C'est le rôle exact de Villemain à l'Académie française après le coup d'Etat. Il nous a raconté déjà beaucoup de choses neuves sur cette période de la vie de l'illustre critique, mais il ne nous a rien dit de sa conduite, quand il fut question d'expulser Victor Hugo de l'Académie après la publication des *Châtiments*. Oui ou non, Vigny et Montalembert allèrent-ils le trouver à ce moment pour lui demander, comme secrétaire perpétuel, de venger la docte assemblée des attaques un peu vives du grand poète, et leur répondit-il, comme le bruit en courut alors, que si l'Académie chassait Victor Hugo de son sein, il en sortirait immédiatement ? C'est là un point d'histoire littéraire qui n'a jamais été éclarci et qui pourtant en vaudrait la peine. Certes Villemain avait assez de courage pour avoir tenu dans cette circonstance le langage qu'on lui prête, et l'on sait de reste qu'après le Deux-Décembre il demanda sa mise à la retraite comme professeur, pour ne pas avoir l'air de pactiser, même par son silence, avec les fauteurs de cette « mesure de police un peu rude. » Mais quelle leçon il eut infligée à M. de Montalembert, lui qui, selon la parole de Louis Veuillot, avait alors donné au monde le scandale de sa joie, si vraiment il lui avait répondu : « Monsieur, il ne m'appartient pas de saisir l'Académie de la motion dont vous me parlez. Faites-le vous-même. Seulement je vous préviens que si l'on vous donne raison, je suivrai Victor Hugo ! »

Il paraît que les registres de l'Académie ne portent pas trace de l'incident. Mais il n'est pas possible que sur les académiciens présents il n'y en ait pas un qui en ait parlé. Que M. G. Vauthier

cherche donc, et, s'il trouve, tous les lettrés lui en seront reconnaissants.

Je lui sais gré pour ma part d'avoir publié à la suite de son livre très précieux tout un bouquet de lettres adressées à Villemain comme secrétaire perpétuel. Il y en a quelques-unes qui intéressent directement l'histoire littéraire, celles, entre autres, de Balzac, de Baudelaire, de Janin et de Brizeux, candidats à l'Académie-Française. De ces quatre écrivains d'inégale valeur, mais de belle renommée, un seul fit partie de l'Académie, et personne ne me contredira si je dis que ce fut le moins digne d'y entrer.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *Un précurseur du Romantisme : Millevoye*, essai d'histoire littéraire, par Pierre Ladoué, 1 vol. in-18.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Balzac*, par Emile Faguet, 1 vol. dans la petite collection des grands écrivains.

Le Gérant : L. SÉCHÉ.

LA VIE D'ALFRED DE VIGNY (1)

à propos de son Cinquantenaire (2)

I. — L'ENFANCE

Alfred de Vigny naquit à Loches, le 27 mars 1797. Ses parents étaient de bonne noblesse mais de petite fortune. Son père, Léon de Vigny, qui avait alors soixante ans, descendait en droite ligne de François de Vigny, receveur de rentes de la ville de Paris, qui fut anobli par lettres patentes du 7 février 1569 « pour les louables et recommandables services faits aux rois », prédécesseurs de Charles IX et à Charles IX lui-même, « en plusieurs charges honorables et importantes ».

Issu d'une longue lignée de soldats qui n'avaient jamais dépassé le grade de capitaine, il avait été retraité comme tel à la suite de la guerre de Sept ans d'où il était revenu tout couvert de blessures.

Sa mère, née Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, avait quarante ans quand elle le mit au monde. Elle était la fille cadette du chef d'escadre Didier de Baraudin qui s'était illustré dans la marine de Louis XVI, et dont les aïeux, de père en fils, avaient occupé, depuis le seizième siècle, le poste de lieutenant du roi au château de Loches. Les Baraudin étaient originaires du Piémont. Emmanuel Baraudini, chef reconnu de leur maison, avait reçu en 1512 du Prince Charles III, duc de Savoie, dont il était secrétaire, des lettres d'anoblissement qui furent confirmées par

(1) Cette notice a été écrite pour l'édition des *Œuvres complètes de Vigny* publiée en 12 vol. in-16 à la librairie Mignot (78, boulev. Saint-Michel), sous la direction de M. Léon Séché.

(2) On sait qu'Alfred de Vigny est mort le 17 septembre 1863.

François Ier le 3 mars 1543, peu de temps après qu'il eût obtenu ses lettres de naturalisation.

Léon de Vigny n'avait plus ni père ni mère lorsqu'il épousa Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, le 22 avril 1790. La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'église collégiale du château de Loches par l'abbé de Baraudin, curé de la paroisse de Saint-Ours, oncle de la mariée qui avait présidé à son éducation, et, le lendemain, ils allèrent habiter rue Gesgon, au bas de la ville, une petite maison blanche qui existe encore.

Ils ne devaient pas y trouver le bonheur. A peine y étaient-ils installés, qu'ils furent éprouvés par toutes sortes de maux. En moins de trois ans la mort leur prit coup sur coup leurs deux premiers nés, le vénérable curé de Saint-Ours, de Loches, leur oncle, Mme Gaëtan de Thiene, née Adélaïde de Vigny, leur sœur et belle-sœur, qui les avait mariés, et pour comble d'infortune M. de Vigny perdit l'usage des deux jambes et d'un bras.

Mais il y a des âmes que rien n'abat et qui ne donnent toute leur mesure que dans l'adversité. Mme de Vigny était de ce nombre. Quand l'orage révolutionnaire éclata sur leurs têtes, elle fit face à tous les dangers et, par sa présence d'esprit, son civisme et son courage, elle en imposa même aux Jacobins qui terrorisaient la ville

Dès 1792, le vieux Didier de Baraudin, son père, avait été inquiété à cause de son fils qui avait émigré, l'année précédente, étant lieutenant de vaisseau.

Lors de la promulgation de la loi sur les émigrés, sachant que toute famille dont un membre avait passé à l'étranger devait être arrêtée comme suspecte, Mme de Vigny prit les devants et, dans une lettre ferme et digne, adressée au Comité de surveillance de Loches après avoir exposé le déplorable état de son mari et les soucis que lui causait un enfant de neuf mois, elle demanda à être autorisée à demeurer avec eux, chez elle, afin de leur donner les soins nécessaires, s'engageant d'honneur, si elle devait être comprise dans cette loi, à ne sortir de sa maison qu'avec la permission des autorités.

Et elle obtint gain de cause. Un matin du mois d'octobre 1793 toute la famille Baraudin fut incarcérée au donjon de Loches, à l'exception de Mme de Vigny qui, « comme utile à son mari, et en considération de la jeunesse de son enfant », fut laissée en détention à son domicile particulier. Cette situation ne prit fin qu'au mois de janvier 1795, grâce à l'intervention généreuse de

Boucher-Saint-Sauveur, député de Paris, à qui Mme de Vigny s'était adressee en désespoir de cause.

Elle n'était pas au bout de ses peines. Six mois après, son frère, le lieutenant du vaisseau, qui avait pris du service dans l'armée de Condé, était fusillé à Quiberon ; son troisième enfant mourait au berceau l'année suivante, et son père, l'ancien chef d'escadre, le suivait d'assez près dans la tombe. Quand ce dernier malheur lui arriva, elle venait d'être mère pour la quatrième fois. Dès que fut sevré cet enfant — qui était appelé à illustrer son nom — elle décida son mari à quitter Loches qui lui faisait l'effet maintenant d'une ville maudite.

M. de Vigny habitait à Paris avant son mariage ; c'est à Paris qu'ils se réfugièrent à la fin du Directoire, et leur premier appartement fut à l'Elysée-Bourbon, qui était loué alors à des particuliers. Ils y demeurèrent jusqu'en 1805, époque où il fut acheté par Murat et où ils transportèrent leurs pénates rue du Marché-d'Aguesseau.

Alfred de Vigny passa dans ce quartier de Paris toute son enfance et une partie de sa jeunesse. Il n'eut d'abord d'autres maîtres que ses parents. Sa mère, qui était une chrétienne de l'ancienne foi, se chargea de son éducation : elle fut tendre et sévère. Son père se réserva de faire son instruction. Il avait une forte culture et possédait une belle bibliothèque : il n'avait donc qu'à étendre la main pour prendre les livres qui conviennent au jeune âge. Mais il aimait encore mieux conter que lire, en quoi il avait grandement raison, car les enfants adorent les histoires, et il avait rapporté de la guerre de Sept ans des souvenirs héroïques qui ne pouvaient que donner à son fils l'esprit militaire dont il aurait besoin un jour, si Dieu voulait qu'à son exemple il fît un soldat.

Cependant aux approches de sa dixième année il fallait bien songer à ses études classiques. Il y avait une bonne pension dans le faubourg Saint-Honoré, c'était la pension Hix. Il y fut placé comme demi-pensionnaire, afin qu'en dehors de l'enseignement scolaire il continuât à recevoir celui de la famille, et il prit tout de suite la tête de sa classe. Comme il était le plus jeune, cela lui fit un certain nombre de jaloux, mais aussi de bons amis qui toute sa vie lui demeurèrent fidèles. Parmi ces derniers je citerai Alfred d'Orsay, futur intendant des Beaux-Arts de Napoléon III, qui l'introduisit plus tard dans la société anglaise à Londres, Xavier de Ravignan, Hérold, Benoist d'Azy, Mathieu et Serge Mourawieff, les héros de son poème de « Wanda », etc.

Après quelques années de seconde et de rhétorique « employées, dit il, à mal apprendre le grec et le latin, Alfred de Vigny revint sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait son bonheur. »

Sa véritable éducation littéraire fut celle qu'il se fit à lui-même, lorsque, délivré des maîtres, il fut libre de suivre à bride abattue le vol rapide de son imagination insatiable. Son père adorait Homère qu'il lisait couramment dans le texte ; à l'instigation de l'abbé Gaillard qui lui servait de précepteur, il traduisit l' « Iliade » en anglais, pour le plaisir de comparer sa traduction avec celle de Pope. Puis il se passionna pour les mathématiques et fut bientôt en état de passer les examens de l'École polytechnique. Il s'essayait aussi à écrire des comédies, des fragments de roman, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait — à l'entendre — de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et cette ressemblance lui étant insupportable, il déchirait sur-le-champ ce qu'il avait écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, mais ne trouvant pas la forme appropriée aux idées qui lui venaient. En même temps il fut pris du besoin d'agir, et déclara tout à coup à son père qu'il voulait être soldat. L'artillerie lui plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient bien avec son caractère réfléchi et ses habitudes réservées. Mais ses parents qui l'avaient élevé pour le roi ne peuvaient se résigner à le voir servir l'Usurpateur qui avait fait fusiller le duc d'Enghien, quand la fortune adverse arrangea les choses au gré de leurs désirs.

Napoléon ayant abdiqué à Fontainebleau, Alfred de Vigny entra peu de temps après dans la garde royale avec le grade de sous-lieutenant aux Gendarmes rouges.

II. — LA JEUNESSE

Les quatres compagnies rouges de la Maison du Roi se composaient des gendarmes, des chevau-légers, des mousquetaires gris et des mousquetaires noirs. Supprimées dans les dernières années de l'ancienne monarchie, rétablies par ordonnance du roi Louis XVIII, le 15 juin 1814, elles furent définitivement licenciées par ordonnance du 1er septembre 1815, mais par une nouvelle

ordonnance du 17 octobre de la même année, leur service fut prorogé jusqu'au 1er janvier 1816.

Alfred de Vigny était gendarme à la 2e brigade du 1er escadron. Au retour de l'île d'Elbe, il eut le triste honneur d'accompagner à cheval jusqu'à Béthune le roi et les princes qui, devant le vol de l'aigle, se retiraient en Belgique, et pendant les Cent-Jours il fut exilé ainsi que ses camarades à quelque distance de Paris. Il utilisa ses loisirs forcés à cultiver les Muses. S'il fallait l'en croire, c'est à ce moment qu'il aurait composé « la Dryade » et « Symétha ». Mais j'en doute fort pour les raisons que je donne ailleurs et aussi parce qu'il n'y a aucune comparaison possible, sous le rapport de la facture, entre les vers de ces deux charmantes pièces et ceux qu'il adressa, en 1816, à son camarade de collège et de régiment, le comte de Moncorps. Avait-il fait connaissance avec André Chénier, à cette époque ? C'est peu probable. Par contre, son épitre à M. de Moncorps nous apprend qu'il lisait la Bible :

Adieu, Moncorps, soyez à ce discours sensible.
Moi, je vais déjeuner et puis lire la Bible.

C'était déjà son livre de chevet. Quelques années plus tard, quand il quittera la garde royale à pied pour entrer dans un régiment de ligne, il la fera porter par un sergent de sa compagnie dans les marches militaires, et c'est cette petite Bible, que lui avait donné sa mère, avec « l'Imitation de Jésus-Christ », qui lui inspirera ses plus beaux poèmes : « Moïse, Eloa, la Fille de Jephté, le Déluge, la Femme adultère ». On comprend après cela que cet officier de vingt ans ait préféré la société des vétérans à celle des camarades de son âge, et que de très bonne heure il ait montré du goût pour la solitude On se tromperait pourtant beaucoup en supposant qu'il menait une vie de jeune sauvage. Lorsqu'il était en garnison à Versailles, à Vincennes ou à Courbevoie (1816-1822) ou qu'il obtenait un congé à Bordeaux, à Pau, à Oloron (1823-1824), pour venir à Paris, il aimait au contraire à se répandre dans le monde, et l'on voit dans les « Souvenirs » de Mme d'Agoult qu'il dansait à l'occasion. Mais c'est un fait avéré que, sans avoir de morgue, il était distant même envers ceux qu'il affectionnait le plus. Quand on pense qu'il ne tutoya jamais Emile Deschamps qui fut son camarade « de billes et de balles »

en arrivant à Paris et qui le mit en rapports avec Soumet et le premier groupe littéraire de Victor Hugo !

, C'était en 1820. Victor Hugo dirigeait « le Conservateur ». Alfred de Vigny y publia sa première pièce de vers et son premier article en prose. Et ce fut, entre Victor et lui, le point de départ d'une bonne amitié littéraire qui dura jusqu'au coup d'Etat, malgré deux ou trois éclipses. C'est là aussi, dans ce milieu plein d'enthousiasme, que Vigny rencontra la belle Delphine Gay et qu'ils s'éprirent silencieusement l'un de l'autre.

J'ai raconté tout au long ailleurs (1) ce roman de la vingtième année. Jusqu'en ces derniers temps nous n'en savions que ce que nous avait appris la correspondance de Sophie Gay, mère de Delphine, avec Marceline Desbordes-Valmore Il n'existait, en effet, aucun document, du côté de Vigny, se rapportant à cette histoire d'amour. Mais une lettre intime du jeune poète nous est tombée récemment entre les mains, laquelle confirme absolument la version de Sophie Gay. Cette lettre du 27 avril 1824 porte le cachet de la poste de Pau où Vigny s'attendait d'un jour à l'autre à recevoir l'ordre de partir pour la guerre d'Espagne.

« Je ne suis pas heureux, écrivait-il à la comtesse de Clérembault, sa cousine, mais je n'éprouve pas de chagrins nouveaux. Il est vrai que ce serait trop aussi, j'en ai un qui me suffit. Je ne suis point assez habile à solliciter et j'en ai été puni puisqu'il m'a fallu renoncer à une grande espérance de bonheur. A présent je me livre tout entier à l'état militaire que j'ai toujours aimé, que j'ai choisi avec une volonté ferme quand j'étais encore presque un enfant et auquel je n'aurais voulu renoncer que pour le mariage que j'abjure pour toujours. Je viens de refuser quelqu'un qui me faisait de nouvelles propositions pour les gardes à pied. Je veux porter une épée qui ne soit pas toujours un ornement, et puis, à présent qu'il ne s'agit plus de moi je ne veux plus rien demander (2). »

« Je ne suis point assez habile à solliciter ». Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci que sa mère qui rêvait pour lui un mariage d'argent ne voulut pas le laisser épouser une jeune fille qui n'avait pour toute fortune que son talent et sa beauté.

Et Vigny céda, bien qu'il fût majeur, pour ne pas contrarier sa mère qui était veuve depuis 1816 et l'avait habitué à lui obéir en

(1) Voir le tome II de mon ouvrage sur Alfred de Vigny.

(2) Lettre inédite communiquée par Mme la comtesse Ch. de Lesseps.

tout. Mais il ne renonça pas pour cela au mariage, puisque six mois après sa lettre à la comtesse de Clérembault, il épousa (1), en désespoir de cause, miss Lydia Bunbury, qui était anglaise et protestante et passait pour être très riche.

Dans l'intervalle avait paru son beau poème d' « Eloa ». Le renom qu'il lui fit dans le monde littéraire le décida, à peine marié, à briser son épée qui n'était plus pour lui qu'un vain ornement et à se livrer entièrement à son goût pour les belles-lettres. Avant même d'être mis en réforme (2), il trouva moyen de prendre la tête de la jeune Ecole avec son roman de « Cinq-Mars » et ses « Poèmes antiques et modernes » publiés presque en même temps Ce fut le chant du cygne de sa jeunesse. Une fois libre du côté de l'armée, il chercha dans le théâtre l'emploi de ses facultés « actives » et la compensation des lauriers plus ou moins sanglants qu'il n'avait pu cueillir sur le théâtre de la guerre.

III. — L'AGE MUR

Il faut dire qu'il avait le sens inné de l'art dramatique et que tout jeune, avant de courtiser Erato et Polymnie, il avait souri à Melpomène.

Nous savons par son « Journal » qu'en 1832 il brûla quelques tragédies, dont « Julien l'Apostat, » qu'il avait composées, en 1816, à Versailles quand il était dans la garde royale. J'ajoute qu'en 1824 il avait rendu compte dans la « Muse française » du théâtre de Shakespeare traduit par son cousin le baron de Sorsum. Ce qui prouve d'ailleurs, qu'il avait le don du théâtre, c'est que la plupart de ses compositions tournent au drame.

Son mariage, en le mettant en relations avec la société anglaise de Paris et de Londres, l'amena tout naturellement à traduire à son tour quelques chefs-d'œuvres de Shaskespeare. Dans l'espace de trois ans il traduisit en vers « Shylock » et « Othello », sans compter « Roméo et Juliette » qu'il fit en collaboration avec Emile Deschamps et qui, quoique reçu à la Comédie-Française, n'y fut jamais représenté. De toutes ces traductions la plus fameuse est

(1) Le 3 février 1825.
(2) Le 22 avril 1827.

celle d' « Othello », parce que la représentation de cette pièce (1) marque une date dans l'histoire du théâtre, et que là encore il se montra novateur hardi.

Mais « Othello », malgré tout, n'était pas une œuvre personnelle. Eperonné par le triomphe d' « Hernani », Vigny voulut avoir, lui aussi, non plus seulement sa « soirée », mais sa « journée ». Et c'est en vue de cette victoire qu'il livra, au mois de juillet 1831, la bataille de « la Maréchale d'Ancre » sur la scène de l'Odéon. Mais il n'avait pas ce jour-là le lieutenant qu'il avait rêvé pour exécuter ses ordres. J'entends parler de l'actrice qui joua la Maréchale. Il aurait voulu confier ce rôle à Marie Dorval, on le donna à Mlle George qui ne sut pas enlever la pièce. Et « la Maréchale d'Ancre » n'eut en somme qu'un succès d'estime. Je dois dire que, tout en était bien faite, l'auteur y prenait un peu trop de liberté avec l'histoire, et que les drames historiques, pas plus que les romans historiques, n'ont jamais bien réussi en France. C'est un genre faux.

Avant donc de livrer une bataille décisive, Vigny voulut s'assurer le concours absolu de l'actrice qu'il suivait depuis des années dans toutes ses créations et en qui il mettait toute sa confiance, et il ne trouva rien de mieux que d'en faire sa maîtresse. Sa liaison avec Marie Dorval dura six ans. Il lui fit une âme nouvelle et, comme elle le disait elle-même un jour à Alexandre Dumas, une seconde virginité. C'est pour elle qu'il écrivit le proverbe étincelant de « Quitte pour la peur » sur un thème que lui avait donné la princesse de Béthune, et ce fut un émerveillement pour toute la salle de l'Opéra qui assistait à la représentation de cette comédie un peu risquée (2), de voir dans le rôle de la duchesse cette actrice du boulevard du Crime habituée aux grands mouvements, aux flots de larmes, aux gestes désordonnés de la douleur ou de la joie. On aurait dit qu'elle avait été élevée et nourrie dans le faubourg Saint-Germain.

C'est pour elle encore qu'il écrivit « Chatterton », et, de l'avis unanime de la critique, le rôle de Kitty-Bell fut la plus belle création de Marie Dorval, celle où elle ne fut et ne sera jamais remplacée. Ce soir-là, quand elle parut sur la scène du Théâtre-Français entre ses deux enfants auxquels elle donnait la main,

(1) Le 24 octobre 1829.

(2) Jouée dans une représentation au bénéfice de Marie Dorval le 30 mai 1833.

on crut voir la madone de la Maternité (1). Elle ne se montra femme, elle ne révéla son amour que dans la scène finale, lorsque, foudroyée par la mort violente de Chatterton, elle se laissa choir, au risque de se casser les reins, sur la rampe de l'escalier. Grâce à elle « Chatterton » alla aux nues.

Toute autre, à partir de ce moment tout au moins, se fût vouée à Vigny comme une prêtresse au dieu du temple. Mais elle avait des mœurs et des sens qui s'accommodaient peu des élévations que Vigny avait pour elle. Elle le trahit lâchement une fois, deux fois, et ces trahisons qu'il lui pardonna par pitié furent pour lui un long martyre. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire les lettres déchirantes qu'il lui adressa à cette époque et que j'ai publiées pour la première fois en 1902. Ce n'est que lorsque le scandale fut public, que l'honneur lui fit un devoir de rompre définitivement avec elle, mais il porta toute sa vie le deuil de cet amour qui étonne, quand on ne connaît pas la nature passionnée de Vigny, tant Dorval, selon l'expression de Sainte-Beuve, était peu préparée à ce genre d'hommage.

Cette rupture fut d'autant plus cruelle pour lui, qu'il venait de perdre sa mère, après une maladie terrible où il avait été d'un dévouement admirable.

Il dut regretter à ce moment de n'avoir pas suivi le conseil de sa mère, quand elle lui recommandait par écrit, à son entrée dans la vie militaire, de se méfier des comédiennes. Les mères ont parfois de ces pressentiments.

Pour se consoler de ces deux pertes douloureuses, Alfred de Vigny se réfugia dans un manoir solitaire qu'il possédait au Maine-Giraud, non loin d'Angoulême, et de même qu'après « la Maréchale d'Ancre », pour se reposer du théâtre il avait publié « Stello » ; de même, après « Chatterton », il publia « Servitude et Grandeur militaires ». Ce sont ses chefs-d'œuvre en prose. En deux coups d'aile il avait atteint l'apogée de sa langue et de son art. Eut-il alors le sentiment qu'il n'irait jamais plus haut et ne voulut-il pas déchoir ? il est permis de le penser en voyant cet écrivain de trente-huit ans s'arrêter tout à coup et s'endormir sur ses lauriers. Racine avait fait de même au lendemain des représentations de « Phèdre » et n'était sorti de sa retraite qu'au bout de onze ans pour écrire, à l'usage des demoi-

(1) *Chatterton* fut représenté pour la première fois au Théâtre-Français, le 12 juin 1835.

selles de Saint-Cyr, les deux pièces bibliques d' « Esther » et d' « Athalie ».

Sans jamais plus reparaître au théâtre que sous forme de reprise et à son corps défendant, sans publier aucun livre jusqu'à sa mort, Alfred de Vigny, dans le but évident de chauffer sa candidature à l'Académie-Française (1), donna à la « Revue des Deux-Mondes », en 1843, quatre des plus belles pièces du recueil des « Destinées ». Après quoi, d'une main stoïque, il se drapa dans son manteau militaire et mit en pratique ces fières paroles de la « Mort du Loup » :

> A voir ce que l'on fut sur terre, et ce que l'on laisse.
> Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

Toutefois, dans l'intervalle, comme témoigner que le poète et le penseur qu'il était n'avaient pas abdiqué les devoirs du citoyen, il eut l'ambition d'entrer comme député dans la République de son illustre ami, M. de Lamartine, et il brigua les suffrages des électeurs de la Charente avec un programme franchement républicain. Mais comme il dédaigna de descendre dans l'arène, les Charentais qui le connaissaient à peine ne lui accordèrent qu'un petit nombre de voix.

C'est la seule incursion que Vigny ait faite dans le domaine de la politique. Je dois dire cependant, pour être complet, qu'il brigua en 1848 le poste d'ambassadeur à Londres, et que le successeur de Lamartine aux affaires étrangères lui ferma poliment la porte au nez.

IV. — LA VIEILLESSE

En 1837, pendant la maladie de sa mère, il avait essayé de se défaire du Maine-Giraud pour se créer des ressources, car ce petit manoir du XV[e] siècle constituait tout son patrimoine, et son mariage dont il avait attendu le Pérou, ne lui avait rapporté jusque-là que des procès et toutes sortes d'ennuis. Mais, faute de trouver de sa terre du Maine un prix raisonnable, il s'était résigné à la garder.

(1) Où il fut élu le 8 mai 1845.

Si ce fut heureux pour nous, puisque c'est de là qu'il a daté les plus belles pièces de ses « Destinées », je me demande si ce fut heureux pour lui. Avec son fonds de tristesse qui lui venait en partie des mauvaises conditions de sa naissance et du milieu sentant plus ou moins l'hôpital où il avait été nourri, la solitude qu'il recherchait ne lui valait rien, toute sainte qu'elle lui parût. Et c'est miracle qu'au fond de ses bois, seul avec une femme toujours malade, dans cette espèce de thébaïde où il passa la plupart du temps à partir de 1848, il ne soit pas devenu tout à fait hypocondriaque. Il est vrai que tout en vivant de la pensée, il ne cessait au Maine-Giraud de communiquer avec le monde extérieur. Il avait de bons amis qui le tenaient au courant du mouvement parisien. Il n'était « moine » qu'à demi, la nuit plutôt que le jour, quand tout le monde dormait. C'était le moment où il lâchait la bride à sa plume. Il ne prenait que quelques heures de repos à l'aube. Ses journées appartenaient à sa femme et à ses terres. Sans compter qu'en sa qualité de vigneron et de gentilhomme fermier il avait de quoi les remplir au Maine. S'il avait un personnel domestique assez nombreux, il était lui-même son propre intendant. C'est lui qui vendait son bois et son vin : il avait sa clientèle marchande à Blanzac et à Angoulême, et quand il allait dans cette dernière ville, c'était autant pour visiter ses acheteurs et ses fournisseurs, que pour prendre ou reporter des livres à la Bibliothèque. Vous savez bien que l'homme ne vit pas seulement de la parole de Dieu.

Cette vie en partie double, mi-active et mi-spéculative, aurait fait le bonheur de plus d'un homme de lettres. Elle ne lui convenait pourtant qu'à moitié, et, dès qu'il ressentit les premières atteintes du mal impitoyable qui devait le dévorer, il y renonça sans peine pour rentrer dans la fournaise parisienne qu'il aimait par-dessus tout.

J'ai visité le Maine-Giraud, il y a douze ans, par une belle journée d'automne, et j'en ai rapporté, comme souvenirs, le petit portrait de lord Byron, dans son cadre romantique, qui ornait le cabinet de travail d'Alfred de Vigny et quelques livres jansénistes qui avaient échappé, après sa mort, à la dispersion de sa bibliothèque. Ces livres portant l'ex-libris de l'abbé de Baraudin me confirmèrent dans l'opinion que j'avais depuis assez longtemps, à savoir que le prétendu pessimisme philosophique de Vigny n'était en somme que du pessimisme chrétien, et que ce pessimisme lui venait en droite ligne de Port-Royal dans la

religion de qui sa mère avait été élevée par son oncle, le vénérable curé de Saint-Ours, de Loches.

On trouvera le résultat de mon enquête sur ce point dans le chapitre de mon livre intitulé « la Religion d'Alfred de Vigny ». J'espère que ce qui avait d'abord semblé paradoxal aux esprits mal avertis leur paraîtra désormais l'expression même de la vérité Comment pourrait-on en douter encore, après avoir examiné sous ce jour la vie du grand poète, de la dix-huitième année à sa fin ? Nous avons vu qu'en 1816 il lisait couramment la Bible sous l'uniforme des Gendarmes rouges, et que ce livre, cher au jansénistes, lui avait inspiré un peu plus tard « Eloa », « Moïse ». « la Fille de Jepthé » et « le Déluge ». A partir de ce moment la question religieuse ne cessa de le préoccuper, de l'inquiéter. Elle le mit ,en 1830, en relations avec Lamennais et ses disciples, et de 1837 à 1860, dans son ouvrage de « Daphné, » elle fit l'objet unique des consultations du Docteur noir. Sans doute, et je ne l'en défends pas, il est plus hérésiarque qu'autre chose dans ce livre qu'il n'eut pas le courage de finir, mais je n'ai jamais dit qu'il fût catholique orthodoxe, et quand je soutiens qu'il était resté chrétien je pense malgré moi à Pascal dont les « Pensées », à lui aussi, passent en plus d'un endroit par-dessus les frontières dogmatiques de la religion chrétienne. Il y a beaucoup de Pascal dans Vigny, il lui ressemblerait davantage encore, s'il avait gardé sa belle foi pratiquante Mais il appartenait à une génération de jansénistes qui, sans être indifférents en matière religieuse, se contentaient du culte intérieur et pour qui l'honneur était la religion dernière. J'en ai connu quelques-uns de cette religion-là Il en existe encore un certain nombre dans quelques provinces de France. Ce sont les « libertins » dont parlaient les Jésuites au XVII[e] et au XVIII[e] siècles. Ils ne mettent pas les pieds à l'église, ou, s'ils y entrent, c'est pour prier Dieu à leur manière qui n'est pas précisément celle de Rome. Mais ils lisent toujours les livres de Port-Royal, voire celui de M. Hamon, qui est resté leur médecin, et, quand ils sentent venir leur dernière heure, ils se souviennent du Dieu de leur berceau, ils regardent la croix avec respect et meurent en silence.

Ainsi mourut Alfred de Vigny, le 17 septembre 1863. Il fit plus. Sans rien renier de ses convictions philosophiques, il voulut finir dans les bras de la religion qui était celle de sa mère et qu'il avait refusé de changer pour celle de sa femme, parce que, disait-il, c'était la religion catholique qui avait fermé le plus d'yeux sur

la terre et que c'était une douceur de se dire cela. Il était lié depuis vingt ans avec l'abbé Vidal, qui était en 1863 curé de Bercy ; sa femme morte (car il n'aurait pas osé le faire devant elle, de peur de l'effrayer), il se confessa un jour en toute humilité à ce digne ecclésiastique et mourut après avoir reçu les derniers sacrements. En agissant ainsi, il n'était que logique avec lui-même, puisque dans toutes ses lettres, jusqu'à la fin de sa vie, il n'avait cessé de défendre les idées religieuses.

« Voilà une belle âme, disait un jour Armand Carrel, en parlant de Vigny, il faut la montrer »

C'est chose faite à présent J'espère qu'en raison même de sa beauté Dieu l'aura reçue dans son sein.

Léon SÉCHÉ

Paris, le 10 juillet 1913.

Les Amitiés Littéraires d'Alfred de Vigny

Emile DESCHAMPS [1]

(Documents inédits)

PRÉAMBULE

La vie productive d'Alfred de Vigny est sans contredit la plus courte des cinq ou six grandes vies littéraires qui forment entre elles l'histoire du Romantisme français.

Commencée modestement en 1820, au *Conservatoire littéraire*, elle finit pour le public en 1835, dans une sorte de bouquet de feu d'artifice, avec *Chatterton* et *Servitude et Grandeur militaires*. Elle dura donc à peine quinze ans. Je ne compte pas en effet, les années de préparation ni les rares signes de vie que, postérieurement à 1835, Vigny nous donna sous la forme de quelques-uns des poèmes philosophiques qui composent le recueil posthume des *Destinées*.

Faut-il regretter qu'elle n'ait pas été plus longue et plus riche ? A quoi bon ? Les grands écrivains portent en eux un certain nombre d'ouvrages en dehors desquels il n'y a place que pour les redites ou les œuvres mercantiles. Et il suffit qu'ils aient donné toute leur mesure, pour que nous devions être satisfaits. Ce sera l'honneur d'Alfred de Vigny d'avoir su limiter son action productrice et de n'avoir fait que des livres qui comptent. Son œuvre sobre et forte ne connaîtra pas le déchet qui se fait déjà sentir dans l'œuvre trop volumineuse de Lamartine et de Victor Hugo.

Sous ce rapport les dix ans qu'il passa dans l'armée lui furent profitables à plusieurs points de vue. S'il n'y cueillit pas les

(1) Ce chapitre est tiré du tome 1er de notre ouvrage sur Alfred de Vigny, qui paraîtra le 25 septembre au *Mercure de France*.

lauriers qui étaient sa seule ambition, quand il s'engagea dans la Garde royale, ses premiers poèmes, composés sous le harnais et publiés sans nom d'auteur, lui procurèrent en très peu de temps une gloire plus noble et cent fois plus durable (1). Et c'est le métier militaire, c'est la discipline qui donna de si bonne heure à sa figure pensive, l'accent particulier, que beaucoup prenaient pour de la hauteur et de la fierté et qui n'était au fond que la réserve naturelle d'un homme simplement distant.

Qu'on se représente, à vingt ans, ce fils de famille, libre de son temps et de ses actions. Au lieu de vivre en marge du premier Cénacle, au lieu de garder dans la méditation et la solitude relative sa belle indépendance littéraire, il aurait fait comme ses camarades, il se serait jeté dans la bataille, il se serait peut-être rallié, lui aussi, au panache blanc de Victor Hugo. Tandis qu'au régiment, surtout à partir du jour où il quitta les environs de Paris, Courbevoie et Vincennes, il vécut comme Lamartine en dehors de l'atmosphère surchauffée où se débattaient les destinées de la poésie. Tout en étant très royaliste il ne mit pas « de cocarde à sa muse », il ne chanta ni la Vendée, ni la naissance du duc de Bordeaux, ni le sacre de Charles X, il laissa à d'autres le soin de faire des vers de circonstance ; et, sans sortir de son rêve étoilé, il composa des poèmes qui, sauf la forme, pouvaient être du seizième et du dix-septième siècles aussi bien que du dix-neuvième (2).

La vie de garnison ne lui inspira rien de militaire tant qu'il resta sous les drapeaux. Ce n'est que beaucoup plus tard, sous des influences diverses, et à la veille de prendre, comme écrivain, sa retraite définitive, qu'il éprouva le besoin de dire toute sa pensée sur l'esprit de corps et sur la discipline qui font la force des armées. Et ce fut son chef-d'œuvre en prose.

C'est que, malgré ses dix-sept ans, il était déjà presque mûr, quand il entra dans les Gendarmes rouges. Outre qu'il avait fait d'assez bonnes études à la pension Hix, il avait trouvé au foyer domestique des éducateurs remarquables.

(1) Sans compter qu'il n'aurait probablement pas fait *Dolorida*, *le Déluge* et *le Cor*, si les hasards de la vie des camps ne l'avaient conduit dans les Pyrénées.

(2) « Peu d'entre mes ouvrages, écrivait-il, en 1822, dans l'Introduction d'*Héléna*, se rattacheront à des intérêts politiques ».

Son père, vieil éclopé de la guerre de Sept-Ans, était un humaniste distingué qui l'avait nourri de la moëlle des poètes anciens et modernes. — Sa mère l'avait élevé dans les principes religieux, étroits et sévères, qui lui avaient été inculqués à elle-même par son oncle, l'abbé de Baraudin, curé de Saint-Ours de Loches. Elle lui avait appris à lire dans la Bible et, quand il était parti pour le régiment, elle lui avait donné ce livre et *l'Imitation de Jésus-Christ*. De là son caractère à la fois militaire et sacerdotal et les deux sources — profane et sacrée — où il puisa ses plus belles inspirations. La Bible lui inspira *Eloa*, *Moïse*, *le Déluge*, *la Femme adultère*, *le Mont des Oliviers*, *la Colère de Samson*. — André Chénier, doublé de Millevoye, Chateaubriand, lord Byron, lui inspirèrent *Héléna*, *Symétha*, *Dolorida*, *la Dryade* et *le Somnambule*. Et c'est une chose remarquable que les *Poèmes antiques et modernes* furent composés dans le temps même où Victor Hugo fit les *Odes et Ballades*. Mais quelle différence dans les instruments et les airs de musique ! Où Victor Hugo n'atteignit à la maîtrise que par degrés et à force d'art, Vigny y arriva du premier coup par la seule force de la pensée. Rivalité toute sereine qui devait hélas ! se changer en jalousie, le jour où chacun d'eux, pour donner plus de lustre à son nom, s'avisa d'aller chercher de la gloire au théâtre.

Et pourtant là encore ils suivirent des chemins opposés. Entre *Hernani* et *Chatterton* il n'y a, en effet, pas plus de ressemblance esthétique qu'entre *Cinq-Mars* et *Notre-Dame de Paris*, qu'entre les *Odes* et les *Poèmes*.

Mais la course à la gloire blesse ou écrase toujours quelqu'un. J'ai déjà dit dans ma lettre-préface ce que fut l'homme chez Vigny au regard de lui-même. Je vais le montrer maintenant dans ses rapports avec ses amis des deux Cénacles.

I

Le premier en date fut Emile Deschamps. Vigny avait joué tout enfant avec lui sous les ombrages de l'Elysée, quand son père qui y avait élu domicile en arrivant à Paris, recevait la visite de M. Jacques Deschamps, son voisin. Et bien qu'Emile eût six ans de plus que lui (1), peut-être même à cause de cela, Vigny s'était

(1) Il était né en 1791, et Vigny en 1797.

tout de suite attaché à lui, comme à un frère aîné. Il faut dire aussi que leurs pères avaient les mêmes goûts et les élevaient dans les mêmes idées. Quelques années après sa mort (1), Emile Deschamps disait du sien, dans la dédicace de son *Macbeth* et de son *Roméo* (1844) :

Pur flambeau, cher soutien à vos fils enlevé,
Si j'ai rêvé pour moi la gloire des poètes,
C'était pour qu'un écho — mais hélas ! j'ai rêvé,
En parvînt aux cieux où vous êtes.

Bientôt les deux enfants furent séparés par les années d'études. Quand ils se retrouvèrent aux environs de 1814, Emile, qui avait profité des relations de son père et de l'avance que l'âge lui donnait sur son camarade, collaborait déjà avec Henri de Latouche.

Il entra dans l'administration des Finances, où il devint rapidement chef de bureau, peu de temps avant qu'Alfred de Vigny entrât dans la Garde royale, et comme ils avaient tous les deux de nombreux loisirs, ils les employèrent à l'envi à faire du théâtre. Mais là chacun suivit sa pente naturelle. Emile Deschamps qui était gai, remuant, spirituel, s'adonna tout de suite à la comédie et au vaudeville, et Vigny qui était grave et plutôt mélancolique adopta le genre tragique. *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur* furent les débuts du premier ; *Julien l'Apostolat* et *Roland* furent ceux du second, mais ils ne virent jamais le jour, Vigny les ayant brûlés, en 1832, pendant l'épidémie du choléra.

Entre temps ils allaient tous deux dans le monde où ils étaient recherchés, l'un pour sa distinction et son bel uniforme, l'autre pour ses mots d'esprit (2), ses bouts rimés et ses impromptus.

(1) Jacques Deschamps mourut en 1826, à quatre-vingt-cinq ans. Né à Bergerac en 1741, il avait épousé sur le tard une demoiselle de Maussabré, qui mourut en 1801.

(2) Et dans le nombre il y en avait parfois d'assez méchants. J'en veux rapporter un qui, dans le temps, fit le tour des salons romantiques, à ce que me dit la baronne de Croze. Sophie Gay, mère de la belle Delphine, ayant loué sur le tard un appartement, rue de Milan, n° 100, Emile Deschamps disait qu'elle habitait « rue de son âge et numéro de son odeur ».

Vigny fréquentait alors chez la marquise de la Grange, la princesse de Béthune, Mme O'Reilly, et la comtesse de Damrémont où l'on dansait beaucoup. D'où *le Bal* qui fut une de ses premières poésies (1). — Emile Deschamps, plus répandu dans les salons littéraires, préludait déjà au rôle qu'il devait jouer dans les Cénacles et qui l'empêcha souvent d'être pris au sérieux. « Vous ne savez donc pas, lui écrivait un jour Lamartine, que je vous regarde comme le génie aimable du bon sens en France. Très sincèrement vous êtes le sel et le levain de ce triste temps (2). » — Le sel, je ne dis pas non, mais on a beau tout passer à l'esprit en France, il est bon, même quand on en a à revendre, de ne pas le dépenser mal à propos.

II

Sur ces entrefaites, Victor Hugo fonda *le Conservateur* avec ses frères. Emile Deschamps, qui lui avait été présenté par Henri de

(1) Un peu plus tard on le rencontrait souvent chez Mme d'Agoult qui, dans la belle saison, habitait le château de Troissy, en Beauce, non loin du Tronchet où Vigny faisait de fréquentes visites à sa tante et à ses cousines. Mme d'Agoult raconte en ses *Souvenirs* que, vers 1820, elle n'avait encore connu de lui, au bal où il était parfois son cavalier, que ses distractions à la contre-danse. C'est chez elle qu'il lut un soir sa *Frégate la Sérieuse* devant les plus jolies femmes de Paris. Elle ne fut point du tout goûtée, et Vigny dit en se retirant à son hôtesse : « Ma frégate a fait naufrage dans votre salon. » L'ambassadeur d'Autriche l'avait pris pour un amateur. (Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, 1880, p. 345.)

Longtemps après, Vigny écrivait à ce sujet à Emile Deschamps :

« Dites donc à Jules de Rességuier qu'il pardonne à son fils qui est à Vienne d'avoir des gants jaunes et de danser, parce qu'il dansait et avait des gants quand il avait dix-neuf ans aussi, et parce que vous et moi à cet âge-là nous dansions avec le costume de tous les gens comme il faut, et parce que nous ne sommes pas de ceux dont parle La Bruyère, qui retranchent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé, ce qui est arrivé et n'empêche pas le *Phédon*... »

(Lettre publiée par Jules Marsan dans l'Introduction de *la Muse française*).

(2) *Corresp. de Lamartine*, lettre du 28 août 1840.

Latouche, lui présenta à son tour Alfred de Vigny, et peu de temps après le jeune officier des Gendarmes rouges publia dans cette revue d'avant-garde son premier article en prose et *le Bal* dont il est parlé plus haut (1).

Dans l'intervalle Alexandre Soumet était venu passer quelques jours à Paris. Le hasard ayant voulu qu'il descendît dans la maison même de M. Jacques Deschamps, Emile s'empressa de le mettre en rapports avec son ami qui lui lut *le Somnambule*. Je me demande même pourquoi l'année suivante, Vigny, au lieu d'envoyer ce poème aux Jeux floraux de Toulouse, y envoya *Symétha*, qui, d'ailleurs, ne fut pas couronné.

Trois ans après, Soumet, Guiraud, Deschamps, Victor Hugo, Vigny, Saint-Valry et Desjardins fondaient *la Muse française*. J'ai raconté, il y a quelques années, toute l'histoire du groupe littéraire qui se forma autour d'elle (2). Un seul point demeurait obscur, c'était de savoir quels avaient été les complices de Soumet dans la suppression de cette revue. Une lettre d'Emile Deschamps récemment mise au jour va nous édifier pleinement sur ce point. Elle est adressée à Jules de Rességuier, le gentil troubadour de Toulouse, qui après avoir servi de son mieux, au sein de l'académie de Clémence Isaure, les intérêts des poètes de *la Muse*, était venu habiter Paris où, grâce à la protection de M. de Peyronnet, il avait été nommé auditeur au Conseil d'Etat. En voici la teneur :

S. d. Ce samedi soir,

[juin 1824]

« Mon cher Jules, pardonnez-moi d'avance et faites moi pardonner par tout ce qui vous entoure et vous aime ; mais il faut absolument que vous quittiez lundi matin la campagne pour quelques heures, car nous sommes aux champs ici ; vous Alexandre et moi, il nous faut porter le coup de grâce à *la Muse* chez Tardieu à 9 heures du matin, lundi, sinon le n° paraîtra et nous sommes tous compromis. Je n'ai ni le temps ni l'espace de vous

(1) Cet article avait pour titre : *Littérature anglaise, Œuvres complètes de lord Byron.*

(2) Cf. *le Cénacle de la Muse française*, librairie du Mercure de France, 1909.

vous expliquer notre danger, il est imminent ; ces messieurs, je le sais, seront rassemblés là pour continuer *la Muse*, arrivons tous trois pour la tuer et elle est morte. Ainsi soyez assez bon pour partir lundi avant de vous coucher, si vous le pouvez, de manière à être à 9 heures à Passy pour prendre Soumet que je viens de faire prévenir. Vous serez à 8 h. 1/2 à ma porte. Nous serons tous trois à 9 heures chez Tardieu. Mais tout cela ne peut se faire que réunis ; une voix se perd étouffée sous celles de nos adversaires. Mais en nous tenant bien il me semble impossible que l'on continue sous le titre de *la Muse* un ouvrage qui est le nôtre et qui ne veut plus l'être.

« Pardon de vous arracher à tout ce qu'il y a de beau et bon pour vous jeter dans nos vilaines expéditions : mais il le faut, pour vous, pour nous, pour lui et pour elles toutes. J'ose donc compter sur votre exactitude et votre amitié.

« Emile (1) ».

Ainsi, ce fut Emile Deschamps et Jules de Rességuier qui, pour faire le jeu de Soumet, sacrifièrent *la Muse* aux rancunes académiques d'Auger et consorts. Guiraud ne nous avait donc pas trompés en disant que la suppression de cette revue s'était faite contre son gré et celui de Victor Hugo.

Nous ignorons ce qu'en pensa Vigny, mais étant donnée la place qu'il y avait prise par la publication de *Dolorida* et de quelques articles de critique littéraire, il est probable qu'il regretta, lui aussi, la disparition de *la Muse*.

Voilà donc notre « Jeune moraliste » en vacances (2). Jusqu'en 1127, c'est-à-dire jusqu'à la constitution du second Cénacle, Emile Deschamps se contenta de traduire ou d'adapter en vers français quelques belles légendes allemandes de Schiller et de Goethe, et certaines romances espagnoles sur Rodrigue, premier roi des Goths. Si bien que ses amis ne cessaient de le gourmander sur sa paresse. Rességuier, par exemple, lui disait dans ses *Tableaux poétiques* :

(1) *L'Aube romantique*, p. 99.

(2) On se rappelle que, dans *la Muse*, c'est ainsi que signait Emile Deschamps.

Emile, mon Emile, ainsi tu te reposes,
Sur un luth entouré de verveine et de roses,
Tu veux, fuyant la gloire attachée à tes pas,
Oublier des succès que nous n'oublions pas.
Entends le bruit lointain des flots de cascatelles ;
Le poétique bruit des ondes immortelles.
Tu dis le nom d'Horace... A ce nom lève-toi :
Voilà l'accord divin ! et tu t'endors ; pourquoi ?
Pourquoi ta muse, encor de gloire dédaigneuse,
Ne reprend-elle pas sa lyre harmonieuse ?
Vois la jeune Indienne, au bruit des instrumens,
Retrouver son triomphe et ses enchantemens ;
Et toi, brillant, léger, et nonchalant comme elle,
Tu peux te couronner d'une gloire nouvelle.
Horace, tes rivaux, tes amis, tes amours,
Te disent de chanter et de chanter toujours (1).

Cependant, sous l'influence des représentations à Paris de la troupe anglaise, l'idée lui était venue de traduire pour la scène le *Roméo et Juliette* de Shakespeare.

Comme il ne connaissait pas très bien l'anglais et qu'il se méfiait de ses forces, il offrit alors à Vigny de lui venir en aide. Et Vigny qui travaillait déjà à son *Othello* consentit à traduire les deux derniers actes de *Roméo et Juliette*.

On sait que cet ouvrage fut reçu au Théâtre-Français le 25 avril 1828, et par suite de quels obstacles il ne fut pas représenté (2). Etant donné qu'il amena plus tard un certain refroidissement dans les relations d'amitié des deux collaborateurs, il me paraît bon d'examiner à qui incombent les premiers torts.

En ces sortes d'affaires il y a presque toujours deux sons de cloche. Nous allons les entendre l'un après l'autre. Voici d'abord la version d'Emile Deschamps :

«... Beaucoup de temps se passa, et l'on mit en répétition l'*Othello* de M. Vigny qui, entre autres gages de succès, présentait le très grand avantage d'être de M. de Vigny seul...

« C'est à ce moment que M. Hector Berlioz m'entretint d'un

(1) *La Bayadère*.
(2) Cf. notre *Cénacle de Joseph Delorme*.

projet d'une symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*. La fièvre de Shakespeare était dans l'air, et je n'y avais pas nui (1).

« En 1829 on joua l'*Othello* de Vigny, puis l'art changea de direction, comme tout le reste, mais en sens inverse. La *restauration* de Ducis s'effectua, l'*Othello* de Vigny fut proscrit, et l'avènement de *Roméo et Juliette* plus qu'ajourné.

« Avec un peu d'insistance et de persistance, nous aurions pu néanmoins faire reconnaître notre droit d'ancienneté. Quelques occasions favorables se présentèrent et une dernière surtout qui paraissait décisive ; je m'y abandonnai avec une grande facilité parce que, au fond, il est triste de voir ce qu'on croit son aiglon vieillir et périr dans l'œuf. Une autre volonté opposa son *veto*, et la pierre du cercueil dramatique s'appesantit de plus en plus sur les amants de Vérone.

« Voilà plus de dix-sept ans qu'ils dorment ainsi, et j'ai cru qu'il y avait convenance et urgence à interrompre enfin, pour eux et pour mon *Macbeth*, cette longue et froide prescription de l'oubli, en les faisant renaître sous une autre forme et pour une autre destinée.

«... J'ai donc repris mon Shakespeare anglais et j'ai eu le courage de refaire une traduction de *Macbeth* et de *Roméo*, toute littéraire et beaucoup plus littérale, au point de vue des lecteurs et des bibliothèques, et non plus du théâtre et des spectateurs... »

Ces lignes sont de 1844 et font partie de la préface que Deschamps mit en tête de son édition de *Macbeth* et *Roméo et Juliette*.

Voyons maintenant comment Vigny apprécia cette *reprise* de la pièce de Shakespeare par son ancien collaborateur :

Il écrivait à Philippe Busoni le 5 janvier 1849, à propos de *Chatterton* qu'on avait eu l'idée de reprendre au Théâtre historique :

«... Vous me demandez si cette traduction de *Roméo* ne fut pas faite par moi et Emile Deschamps ? -- Voici l'histoire assez étrange de ceci. — La première traduction de Shakespeare faite pour la Comédie-Française fut celle que nous écrivîmes ensemble de *Roméo*. Nous nous partageâmes ce petit travail. Je me chargeai

(1) Cette symphonie dramatique de Berlioz, sur le livret d'Emile Deschamps, fut exécutée en 1839.

des deux derniers actes, Emile Deschamps des trois premiers. Nous lûmes cette tragédie en 1828 aux Français, où elle fut reçue avec ravissement par tous les acteurs célèbres de ce temps-là. J'avais traduit de mon côté *Othello* et *le Marchand de Venise* que vous avez chez vous. M[lle] Mars ne se trouva pas assez jeune pour Juliette et me dit avec assez de grâce : « Si j'avais l'âge de Juliette, je n'aurais pas mon talent, mais, ayant ce talent, je n'ai plus son âge. » Un soir Taylor vint tout à coup me prendre chez moi le manuscrit encore imparfait du *More de Venise* pour le mettre en répétition, tant M[lle] Mars avait la tête tournée de Desdémona. Elle le joua et y fut très belle. — De temps en temps, pour nous amuser, Emile Deschamps et moi faisions des lectures de *Roméo* (1) et nous attendions qu'il vînt au monde une Juliette possible à montrer au public. Lorsque ce pauvre Delloye imprima mes œuvres complètes, il me demanda ce *Roméo*, je m'y refusai, n'en étant pas seul propriétaire, et je croyais mon collaborateur aussi consciencieux, car souvent je lui avais proposé de faire jouer cette étude à un théâtre ou à un autre, et tout en y trouvant des diffi-

(1) Victor Pavie écrivait, en effet, à son père, le 27 janvier 1829 :

« Lundi soir, à sept heures et demie, M. David est venu me chercher. Je comptais sur Sainte-Beuve qui fut empêché, ainsi que Hugo qui dînait en ville, et qui devait entendre une tragédie dans la soirée. La réunion était environ de soixante personnes, dont une douzaine de dames. Là siégeaient Alfred de Vigny, Mérimée, Delacroix, Colin, de Wailly, Alexandre Dumas, et le *Globe* intrus, presque tout entier dans la personne de Ch. Magnin, Damiron, Ch. de Rémusat et Louis Vitet.

« Emile Deschamps commença la lecture de ses trois premiers actes. Alfred de Vigny déroula à son tour le manuscrit des deux derniers. Je contemplais Shakespeare face à face, moi qui ne l'avais entrevu que dans l'imitation d'une prose rampante, ou dans l'impénétrable sanctuaire de son idiome antique, au prix de mes peines et à la sueur de mon front. Les deux parts du travail ont échu à qui de droit. Emile Deschamps plus souple, plus insinuant, plus arrondi de forme, de Vigny plus incorrect, moins obéissant, mais plus fort et plus grandiose. C'est M[me] Malibran et M[me] Pasta. Le songe de la reine Mab s'est coloré, sous Emile Deschamps, de l'illusion de la plus fantastique féerie... » (*Médaillons romantiques.*)

Cette lettre, soit dit en passant, prouve que MM. Louis Gillet et Ernest Dupuy ont prétendu à tort que Sainte-Beuve avait eu une défaillance de mémoire en écrivant qu'il avait été invité, en 1829, par Vigny à entendre la lecture de *Roméo et Juliette*.

cultés, il me répondait : attendons encore. — Un beau jour, il y a environ quatre ans, je trouvai sur la table de Guiraud la traduction de *Roméo* imprimée sous le nom d'Emile Deschamps qui, sans se donner la peine de m'en parler, fit, à sa manière, les actes que j'avais traduits et imprima la pièce de la sorte. Je ne l'ai jamais lue et je ne puis juger de ses mérites et de ses ressemblances ou dissemblances avec mes actes derniers, mais il eût été plus poli et plus loyal de me prévenir de ce divorce... (1). »

Telles sont les deux versions. De quel côté se trouve la vérité ? sans mettre en doute la parole d'Alfred de Vigny, ni sa bonne foi, je crois, tout bien examiné, qu'il n'avait pas le droit de se plaindre du procédé d'Emile Deschamps, et que ce fut surtout de sa faute si leur *Roméo* fut enterré. Il suffit de savoir comment il se comporta avec les directeurs de théâtre, qui de loin en loin lui proposèrent de reprendre *Chatterton* et *Quitte pour la peur*, pour se figurer l'opposition sourde et tenace qu'il dut faire à l'idée de laisser représenter *Roméo* postérieurement au *More de Venise* (1). Jaloux comme il l'était de son bien, il lui était désagréable de penser qu'en cas de succès il n'aurait devant l'opinion qu'une part du mérite de l'œuvre commune, et qu'en cas d'échec la critique mal avertie pourrait lui en imputer tous les défauts. Du reste il s'est trahi lui-même dans la lettre qu'il écrivait à ce sujet à Emile Deschamps, le 26 mai 1837.

« Vous ne tenez pas, lui disait-il, à avoir un de ces demi-succès qui sont plus tristes qu'une chute... Cette représentation ne me sera jamais agréable que par le plaisir qu'elle pourra vous faire...»

Après cela j'estime que Deschamps ne manqua pas d'égards à Vigny en se permettant de traduire les deux actes qui lui étaient échus en partage et en publiant le tout sous son nom. Aussi bien,

(1) Lettre publiée par Jules Marsan dans nos *Annales romantiques* de novembre-décembre 1905.

(1) Pendant des années, dit Arsène Houssaye dans ses *Confessions*, t. IV p. 295), je l'ai vu tantôt chez moi, tantôt chez lui, pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quelle que fut la distribution des rôles il disait toujours : « Je vais étudier ces comédiennes. » Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon temps. »

puisque M. Tréfeu, gendre de M. Louis Ratisbonne, a conservé et doit publier prochainement la traduction de Vigny, nous pourrons bientôt la comparer avec celle qu'Emile Deschamps fit imprimer en 1844 (1). Je ne parle pas de celle de l'édition de 1863, quoique Deschamps la préférât de beaucoup à l'autre, parce qu'elle n'est pas entièrement de lui. Il résulte, en effet, des lettres suivantes que c'est Hippolyte Lucas (2) qui se chargea, sur la demande d'Emile Deschamps, d'arranger pour la scène son *Roméo*... et son *Macbeth*, édités postérieurement à la mort de Vigny.

Emile Deschamps écrivait de Versailles à H. Lucas le 3 septembre 1848 :

« Mon cher complice,

« J'ai couru deux fois chez vous. On me dit que vous êtes à Rennes et je vous y envoie cette lettre qui sans doute vous y parviendra sans indication plus précise. Le nom d'Hippolyte Lucas me rassure pleinement.

« Voici : M. Mauzin, commissaire du gouvernement près le théâtre de l'Odéon, m'a écrit au sujet de *Macbeth* qu'il veut monter tout de suite avec grand soin. Alors j'allais vite à vous.

« Jai donc vu M. Mauzin dont je suis on ne peut plus content,

(1) Vigny écrivait en 1848 à sa cousine Alexandrine du Plessis au sujet de cette traduction : « Je rachèterai ces dessins d'un enfant par ces vers mis en album comme par exemple ceux d'une certaine traduction de *Roméo et Juliette*, par moi, que Mlle Mars savait par cœur et disait admirablement. Je ne sais où ils sont, il est vrai ; je les crois à Paris dans quelqu'un de mes portefeuilles, mais si on me les envoie et s'ils ne sont pas brûlés avec Babylone, je les écrirai. Ils commencent au moment où Roméo, qui allait emporter de son triste caveau sa belle Juliette vers la vie heureuse, se souvient qu'il est empoisonné, et dit :

Faut-il quitter cet ange à la porte du ciel.

(2) Hippolyte Lucas, qui a fait un nombre considérable de pièces de théâtre et, pendant près de cinquante ans, la critique littéraire au *Siècle*, avait composé avec Evariste Boulay-Paty, un poème dramatique intitulé *le Corsaire* et tiré de Byron, qui fut imprimé en 1830. C'est une des premières productions du théâtre romantique. Hippolyte Lucas, dont les *Heures d'amour* et un petit volume de *Portraits littéraires*, édités par son fils, ont obtenu, il y a quelque vingt ans, un succès légitime, est mort, en 1878, bibliothécaire à l'Arsenal.

et tout de suite il a fait copier les rôles. Les arrangements, ceux du 5e acte surtout et du dénouement, les plus importants, ont été trouvés excellents.

« Je vous rapporte cela tout chaud. Quant au 1er acte, M. Mauzin ne craint pas les frais de décors et les changements à vue. J'ai donc reporté au 2e acte la scène de Macbeth et de sa femme.

« Combien je vous désire pour les répétitions et la mise en scène. Vous revenez à Paris, dit-on, à la fin du mois. Ce sera bien, mais dites-le moi bien vite.

« J'ai quitté les Finances et pris ma pension de retraite. Je me suis confiné à Versailles. C'est un grand parti. J'en causerai avec vous. Vous voyez combien à cause de mon éloignement votre présence m'est nécessaire, et vous y êtes d'ailleurs aussi intéressé que moi. Je souhaite que nous le soyons beaucoup.

« Plus je réfléchis, plus je trouve que le rôle de *Juliette* conviendrait à Mlle Rachel.

« Votre dévoué confrère.

« Emile DESCHAMPS » (1).

Un mois après il lui écrivait de nouveau :

15 Octobre 1848.

« Mon cher Lucas,

« Je ne sais vraiment comment reconnaître les excellents conseils que vous m'avez donnés pour l'arrangement scénique de mon *Macbeth* et pour les bons et utiles soins que vous voulez bien prendre pour les répétitions et la prospérité de cette œuvre qui vous doit et vous devra tant. Permettez du moins que je consigne ici le traité dont je vous ai fait part verbalement et sans lequel je renoncerais à tout.

« Je déclare vous déléguer à toujours pour les causes ci-dessus énoncées la moitié de mes droits d'auteur sur ma tragédie de *Macbeth* pour toutes les représentations de cet ouvrage, tant sur les théâtres de Paris que sur ceux des départements ; pour que vous jouissiez de cette moitié de droit, vous et vos héritiers comme moi et mes héritiers, nous jouirons de l'autre moitié pendant le temps que la loi accorde ou accordera aux auteurs. Cette moitié

(1) Lettre inédite communiquée par M. Léo Lucas.

vous sera remise, d'après l'avis que je lui ait donné, par M. Guyot agent dramatique, mon receveur pour mes droits d'auteur, et cela tous les mois comme il le fait pour ce qui me concerne.

« En outre, j'entends que vous partagiez avec moi et toujours par égale portion le prix des billets d'auteur qui pourront me revenir pour chaque représentation. Ce sera l'objet d'un compte entre nous, tous les billets devant être remis en mon nom. Voulez-vous, mon cher Lucas, accepter le partage fraternel avec un peu de tout le plaisir que j'ai à vous l'offrir. Je voudrais qu'il fût digne de toute votre obligeance et de tout votre talent. En tout cas, vous trouverez dans mon amitié reconnaissante tout ce qui pourra manquer ailleurs.

« Votre dévoué et bien affectueux confrère pour la vie.

« Emile DESCHAMPS (1). »

Macbeth fut représenté à l'Odéon le 23 octobre 1848 et joué pendant plusieurs mois. On est en droit de s'étonner après la lecture de cette lettre qu'Emile Deschamps ait oublié, lors de la publication de cette pièce en 1863, de mentionner dans sa préface le nom de son collaborateur et se soit borné à dire : « A ce sujet je ne saurais trop reconnaître le concours aussi affectueux qu'éclairé que me prêta M. Mauzin alors commissaire du gouvernement près le théâtre de l'Odéon ».

Au mois de décembre suivant, Emile Deschamps mandait encore à Hippolyte Lucas :

26 décembre 1848.

« Mon cher Lucas,

« Que parlez-vous de me rendre *Macbeth* ? C'est en continuant à être la providence de *Roméo* et dans les mêmes termes que vous me le rendrez. C'est chose conclue entre nous.

« Quant à ma collaboration anonyme avec vous pour un drame comme *Mesure pour Mesure*, certes, j'en suis très empressé et tout ce que j'y pourrai faire vous est acquis.

« Faites et je reviendrai dessus avec un zèle sinon avec un talent comme on peut le désirer. Et c'est moi qui aurai hâte de vous

(1) Lettre inédite.

prouver combien je suis à vous. Je parlais d'un opéra parce que le sujet m'apparaît ainsi, mais vous avez plus réfléchi que moi ; ce qui n'empêchera pas que plus tard nous ne fassions un opéra avec nos deux noms. Ce sera le comble et le couronnement de mon plaisir et de mon ambition.

« A vous de cœur,

« Emile DESCHAMPS (1). »

Et le 2 janvier 1849 :

« Mon cher Lucas,

« J'ai vu M. Mauzin qui met toute loge aux pieds de M[lle] Rachel. On doit donner *Macbeth* samedi. En prévenant d'avance M[lle] Rachel il y aurait moyen de tout arranger, d'autant plus que samedi elle n'aura pas encore fait sa rentrée et qu'elle sera libre. M. Mauzin mettra la loge à sa disposition par votre entremise. Quant à moi je reviens vendredi et si vous voulez que nous fassions notre visite samedi, je serai prêt à l'heure que vous m'indiquerez pour que vous puissiez présenter le *jeune homme à Médée* (2), oui à *Médée*, j'espère, car plus j'y pense, plus je suis ravi de votre œuvre, plan et style. Bravo !

« A vous,

« Emile DESCHAMPS (3). »

Rachel qui ne devait pas plus jouer la *Médée* d'Hippolyte Lucas, que la *Médée* de Legouvé, daigna quand même assister à une représentation de *Macbeth*.

« J'ai vu M[lle] Rachel dans sa loge à *Macbeth*, écrivait Emile Deschamps à son collaborateur anonyme ; elle a été on ne peut plus aimable. Elle a applaudi Ballande à plusieurs reprises.

« Si vous voyez Holstein, peut-être serait-il bon de lui parler de *Roméo* sans le presser.

« Je pense toujours à *Mesure pour mesure*. Quand vous aurez

(1) Lettre inédite.

(2) *Médée*, tragédie en 3 actes d'après Euripide par Hippolyte Lucas, ne fut représentée à l'Odéon que le 20 juin 1855.

(3) Lettre inédite.

fait votre travail, je tâcherai d'y être bon à quelque chose, comme un professeur de mathématiques qui repasserait les calculs d'Archimède.

« A vous de cœur.

« Emile DESCHAMPS (1). »

Emile Deschamps ne se bornait pas à traduire Shakespeare ; il lui empruntait aussi des sujets d'opéra. Nous avons vu qu'en 1839 il avait fait le livret d'une symphonie dramatique de Berlioz, d'après *Roméo et Juliette ;* un peu plus tard il écrivit sur le même thème un drame lyrique dont Berlioz fit encore la musique. Et M. Ch. de Boigne raconte dans ses *Petits Mémoires de l'Opéra* qu'en 1836, Meyerber, mécontent de la scène du 4e acte des *Huguenots*, entre Raoul et Valentine, et de la façon cavalière, avec laquelle Eugène Scribe accueillit ses justes observations, pria Emile Deschamps de refaire cette scène et, pour le remercier de sa courtoisie, lui attribua une part d'auteur sur la sienne propre.

III

Mais il nous faut revenir en arrière. J'ai dit ailleurs (2) que la Révolution de 1830 avait coupé en deux le Cénacle de *Joseph Delorme*, et que les royalistes impénitents comme Guiraud, Vigny, Gaspard de Pons et Jules de Rességuier n'avaient pas voulu suivre Victor Hugo dans son évolution politique.

Quelques-uns même, dont Alexandre Guiraud, n'avaient pas attendu les journées de Juillet pour fausser compagnie au jeune chef du Cénacle. Du jour où Victor Hugo, Vigny et Deschamps assiégèrent le Théâtre-Français pour y faire jouer des pièces traduites ou inspirées de Shakespeare, Guiraud lia partie sans vergogne avec « quelques auteurs enragés classiques » qui avaient la prétention de reléguer le grand dramaturge anglais au Gymnase, au Vaudeville, voire à la Gaîté. Ce que voyant, Sainte-Beuve, qui ne pouvait sentir les deux Alexandre et ceux qui se réclamaient

(1) Lettre inédite.
(2) Cf. notre *Cénacle de Joseph Delorme*, t. I, chap. VIII.

des doctrines arriérées de la *Muse française*, monta la tête à Emile Deschamps contre le poète des *Machabées*. Tant et si bien que pendant quelque temps Emile battit froid à son ancien camarade. Mais il n'était pas dans son caractère de se brouiller avec personne pour des divergences d'opinion. Et nous verrons au chapitre suivant que par deux fois il réconcilia Vigny avec Hugo. Il se borna donc à écrire à Guiraud une lettre de reproches à l'occasion précisément de la réception de son *Roméo* à la Comédie-Française. J'ai publié cette lettre in-extenso dans le *Cénacle de Joseph Delorme* (1). Je n'en reproduirai ici que les lignes finales où se trahit le libéralisme irréductible de son auteur :

«... Malheur à qui ne prend pas feu pour le génie ! lui disait-il... au surplus, tout cela n'est rien, les lettres vivent de discussions animées, et si l'art fait un pas, qu'importent les obstacles franchis ? »

C'était la sagesse même, aussi l'incident fût-il clos là-dessus.

Les lettres qui suivent, du moins celles qui sont adressées à Guiraud, sont parmi les plus charmantes qu'Emile Deschamps ait écrites. On peut dire qu'il y est tout entier, cœur et âme ; et, sans parler de l'esprit qui y foisonne comme toujours, elles nous apprennent une foule de choses dont l'histoire littéraire ne peut manquer de faire son profit.

La première est du 1er octobre 1830. Emile Deschamps écrit à Guiraud :

« Je n'ai que le temps de vous dire, mon cher Guiraud, que je suis ravi de *Césaire* (2). Une grande émotion, une haute philosophie, une passion poétique et vraie, et votre style par-dessus tout cela ; voilà pour le mérite de l'ouvrage, et aussi pour le succès, soyez-en sûr. Votre avant-propos est plein de courage et d'indépendance, j'en parlais tout à l'heure avec Cornemin qui a lui-même beaucoup de tout cela et qui va vous envoyer une consultation au sujet du serment des électeurs, question très délicate et très importante, comme vous le dites fort bien dans la lettre que vous lui avez écrite.

« Le *Globe* a déjà fait une annonce de *Césaire* en promettant un article que l'on fabrique en ce moment, j'en ai la certitude ; j'ai beaucoup parlé du livre avec Sainte-Beuve qui ne l'a pas encore

(1) Chap. VII, p. 262.

(2) *Césaire*, révélation, 1 vol. in-8, chez Urbain Canel, 1830.

lu, tant il est pris par la politique journalière. Il vous réserve pour la bonne bouche dans très peu de jours, mais je puis vous dire d'avance que l'article sera grave et consciencieux comme votre livre. Vos doctrines et opinions y pourront être fort combattues, mais il y aura, je crois, victoire des deux côtés. Enfin vous serez jugé et apprécié. Attendons, et soyez sûr que je veille à votre livre comme sur un en enfant chéri et charmant. Je vous en reparlerai plus au long une autre fois.

« Soumet s'occupe aussi de vous et nous en parlons beaucoup ensemble. Jules (1) est arrivé hier, bien tourmenté.

« Ecrivez, écrivez, mon cher Guiraud, vous avez caractère et talent et indépendance, puis des amis pour admirateurs et même des ennemis.

« Comment se trouve M[me] Guiraud ? Vous donnera-t-elle un congé, ou ce qui vaudrait bien mieux, viendra-t-elle avec vous ? Mille tendres hommages.

« Je reçois une lettre de madame Croze qui est toujours en Auvergne et qui me parle de vous avec bien du cœur pour celui que vous leur avez montré dans ces tristes circonstances. Elle va venir passer un mois près de sa mère, puis retournera auprès de notre ami qui a bien besoin d'elle, m'écrit-il aussi, pour charmer son exil. — Que d'amis et de parents on m'a écrasés ainsi ! Savez-vous que votre phrase la *Couronne sur un caveau* sera historique de pensée et d'expression !

« Adieu, je vous quitte pour m'occuper encore de vous, c'est la seule chose qui m'en puisse consoler.

Votre ami à toujours.

EMILE (2). »

Quelques jours après il lui écrivait encore au sujet de *Césaire*.

14 octobre 1830.

« Vous faites beaucoup de bruit à Paris, mon cher Guiraud. On appelle Césaire un jacobin et un capucin, mais on le traite en

(1) Jules de Croze dont le fils devait épouser plus tard la fille aînée d'Alexandre Guiraud.

(2) Lettre inédite, communiquée ainsi que les suivantes par M[me] la baronne de Groze, née Guiraud.

puissance, et les injures de quelques journaux sont de la rage et de l'envie. Moi, je n'ai pas perdu mon temps. D'abord d'ici à peu de jours va paraître dans *le Globe* un très long article que Sainte-Beuve a fait refaire trois fois, et qu'il n'a pu faire lui-même, emporté qu'il est par la politique. De grandes discussions se sont élevées à cet égard parmi les actionnaires administrateurs actuels du *Globe*, et si quelques parties de l'article vous déplaisent, ce ne sera pas la faute de Sainte-Beuve ni la mienne. Vous soulevez de telles questions qu'il y a des colères et des sympathies énormes au sujet de *Césaire*. Votre libraire est content, c'est beaucoup, et moi, je suis enthousiaste du livre, depuis que j'ai lu trois fois. Je vous le dis franchement. Que d'idées et d'émotions là-dedans ! et vous êtes là un très grand écrivain en prose. J'en parle à chaque instant à Soumet et à Jules qui vient de recevoir une lettre de vous

« Je suis allé il y a quelques jours aux *Débats*. Là grand courroux contre votre préface et votre politique. Mais j'ai obtenu, chose immense, qu'un grand article allait être consacré à *Césaire* et qu'il serait fait par un homme de beaucoup de talent (St-Marc Girardin), mais l'ouvrage sera, je crois, fortement attaqué. Enfin de tout cela, succès, gloire et bruit. C'est ce que nous voulions. Il m'a fallu bien batailler, je vous jure, pour obtenir un article dans les *Débats*. Ils voulaient étouffer *Césaire* sous le silence, comme un monstre dangereux. L'amitié et l'admiration m'ont donné des forces et de l'éloquence, et j'ai gagné qu'on vous traiterait fort mal mais fort sérieusement et longuement. Je ne sais si vous devez m'en remercier, dites-le moi.

« Je reçois une lettre de Croze qui voudrait bien vous lire dans son exil. Madame Croze arrive ici dans quelques jours. Ecrivez donc à votre libraire qu'il me remette un exemplaire pour elle, afin qu'elle le porte en Auvergne à notre ami.

« Adieu, cher ami, recevez les tendresses et les félicitations de tous nos amis, et d'Aglaé (1) et faites agréer mes respectueux hommages à madame Guiraud. Vous verrez dans *le Globe* de demain des vers de Victor Hugo très forts contre *la Chambre*. Tant mieux !

« Mille amitiés encore. Ecrivez-moi.

« EMILE (2). »

(1) Mme Emile Deschamps, née Vinot, mariée en 1817, morte à Versailles le 10 février 1855.

(2) Lettre inédite.

P. S. — Rien n'est décidé encore pour les actions du *Globe*, et je ne ferai rien sans vous prévenir et vous consulter de nouveau. »

Les vers de Victor Hugo *contre la Chambre* n'étaient autres que l'*Ode à la Colonne* (n° 2) qui parut, en effet, dans *le Globe du* 15 octobre. Pour comprendre l'émotion qu'ils causèrent dans le monde politique, il faut lire l'article qui leur servait d'introduction.

« Nous sommes heureux, disait *le Globe*, de pouvoir offrir à nos lecteurs une pièce récente et inédite de M. Victor Hugo. Personne a oublié cette *Ode à la Colonne*, par laquelle le poète commença de devenir populaire ; aujourd'hui c'est le pendant, c'est la seconde partie, et comme l'anti-strophe de sa première ode que nous donne le poète. L'occasion de la première était l'insulte faite par M. d'Appony à quelques-uns de nos plus illustres guerriers ; l'occasion de celle-ci est le dédain lancé aux cendres de Napoléon par nos 221. Nous nous sommes déjà exprimé, sur le caractère politique de ce triste et honteux ordre du jour. Le gouvernement et la chambre, par leur faiblesse et leur esprit peu sympathique à la révolution de Juillet, ont fait en sorte qu'il y eût, sinon danger réel ,du moins inopportunité et inconvénient à un grand acte de réparation et de justice nationale. Politiquement parlant, c'est moins à l'ordre du jour en lui-même qu'il faut s'en prendre, qu'à l'espèce de nécessité étroite et misérablement conséquente qui y a conduit la Chambre. C'est parce que la Chambre n'a en aucun cas l'*intelligence* de la situation présente, qu'elle n'a pas dû davantage en avoir l'*imagination* et en vouloir la splendeur ; c'est parce qu'elle a repoussé et brisé une à une toutes les conséquences *utiles* de la révolution de Juillet, qu'elle a dû refuser à la France certaine solennité *glorieuse*. Elle n'a rien fait de grand ni de radical dans la loi ; elle ne pouvait tolérer qu'il se fît quelque chose de grand et d'auguste dans les rues. Pour que les cendres de Napoléon rentrassent sans inconvénient en France, à l'heure qu'il est, il aurait fallu les faire précéder de toutes les grandes réformes politiques et populaires ; abolition de la peine de mort pour tout le monde ; liberté d'écrire, d'enseigner ou de s'associer sans entraves préventives ; l'élection dans tous les sens et à tous les degrés ; plus de cens d'éligibilité, et pour électeurs, d'autres capacité que les censitaires ; plus de milliard d'impôt ; économie sévère dans l'administration, et abjuration sincère de la routine fiscale ; point d'hérédité aristocratique. Oui tout cela se tenait. Alors nous étions véritablement une nation nouvelle, grande par

elle-même et par son gouvernement, une nation capable d'émotions et de fêtes sans danger pour personne ; alors, et du moment qu'il n'y avait plus d'article 291 ni de traditions administratives et financières qui nous rappelassent le mauvais côté impérial, nous étions vraiment la postérité pour l'empereur, et la vieille liberté triomphante n'avait plus droit de se récrier contre une expiation funèbre ; alors aussi le jeune gouvernement auquel s'est ralliée la France, fort du patriotisme qu'il aurait prouvé, n'avait lui-même aucune raison de s'effaroucher d'un hommage rendu à des cendres, et de craindre qu'en les remuant il n'en jaillît quelque secrète étincelle. Il en est arrivé différemment ; ceux qui croient que la politique n'exclut pas toute grandeur, en ont souffert comme d'une petitesse ; le poète s'en est indigné. Il lui convenait certes de s'indigner, à lui qui s'est voué dès l'enfance au spectacle continuel de cette grande gloire, qui s'en est épris d'abord dans ses rêves par le côté oriental et gigantesque, qui l'a envisagée longtemps d'un œil effaré comme une statue énigmatique, une idole inconcevable placée sur le seuil du siècle ; puis, qui, la comprenant mieux, a été initié par cette première intelligence à celle du siècle tout entier et au culte de la liberté elle-même. »

Dès le lendemain de la publication de l'*Ode à la Colonne*, le *Globe* insérait l'article sur *Césaire* annoncé par Emile Deschamps. Cet article était plutôt favorable.

« L'action est des plus simples, disait le rédacteur anonyme, et dépouillée d'incidents et de péripéties jusqu'à la nudité, si l'on ne considère que la forme antérieure de la composition. Mais l'intérêt est réel et progressif, parce que tout se passe dans le cœur et sous l'œil de la divinité. Or, la peinture vivante des passions et le jeu de leurs contrastes avec les devoirs et les croyances, enfin le combat éternel de la double nature de l'homme, seront toujours les plus grands sujets d'étude pour les écrivains, et d'émotions pour les lecteurs. Le style de *Césaire*, dans ses défauts comme dans ses beautés, tient de la langue philosophique et poétique ; le langage du récit et le dialogue ordinaire y sont peu employés. En un mot, tout ce livre est intime ou idéal pour la forme comme pour le fond ; c'est surtout la vie de l'âme qui s'y trouve réfléchie avec ses fêtes silencieuses et ses plaies invisibles ; et c'est pourquoi le titre un peu mystique de *révélation* convient beaucoup mieux que celui de *roman* à l'ouvrage tel qui est. »

Sur les opinions politiques et religieuses de l'auteur, *le Globe* faisait les réserves suivantes :

« *Césaire* est précédé de deux avertissements qui sont relatifs aux événements actuels... Les professions de foi nous paraissent assez inutiles quand on n'est pas dans une position politique qui les exige, mais ce n'est pas nous qui blâmerons l'expression franche d'une opinion consciencieuse et indépendante, fût-elle intempestive et un peu fastueuse. M. Guiraud se déclare très catholique et très libéral. C'est moitié plus que nous ne demandons, mais enfin c'est une combinaison assez rare pour être remarquée. Il en résulte un caractère et une individualité qui ont leur prix : il en résulte surtout que M. Guiraud, en prenant la plume, ne prend le mot de qui que ce soit. »

Sainte-Beuve n'eût pas mieux dit, et il suffit que nous sachions qu'il fit refaire par trois fois cet article pour que nous reconnaissions son esprit dans la note finale.

Trois ans plus tard Emile Deschamps écrivait encore à son ami :

Paris, 29 décembre 1833.

« Oui, mon cher Guiraud, j'avais la main à la plume pour vous écrire quand votre charmante lettre m'est arrivée, et je garde ma plume pour vous répondre. Nous sommes deux paresseux très coupables, vous un peu plus que moi, si c'est possible, puisque vous partiez et que ceux qui restent sont les plus malheureux. Enfin indulgence plénière et mutuelle, n'est-ce pas ? Je ne pense plus à rien qu'aux vœux les plus vifs pour votre bonheur et pour le mien, c'est vous dire que nous vous attendons bientôt, car vous l'avez promis, et *Don Juan* vous attendra aussi. Je l'ai soigné de mon mieux dans la partie qui m'a été confiée, vous verrez. C'est une œuvre très artiste, très consciencieuse, c'est toujours cela. On ne sait point, place Vendôme (1), que vous devez arriver, mais arrivez donc tous deux : quelles étrennes ravissantes ! Sans compter vos quatre volumes qui comptent pourtant beaucoup. J'en suis bien avide, car je n'aime rien tant que votre prose... Je me trompe: il y a vos vers que j'aime aussi passionnément. Moi aussi j'ai fait beaucoup de prose, je songe à réunir tout cela dans un cadre et

(1) Où habitaient les Boscary dont il est parlé plus loin.

j'ai peur d'arriver aussi aux quatre volumes, au moins vous ressemblerai-je en quelque chose. J'ai vu avant-hier quelques-uns de vos semblables. Charles Nodier qu'on recevait à l'Académie et Lamartine qui était à la séance. Nodier a fait un discours charmant de convenances, d'esprit et de sensibilité. Il est vrai que Jouy lui a répondu et que Tissot a dit des vers ensuite. Mon Dieu ! quels orateurs et quels poètes ! venez donc pour rompre avec deux ou trois contre la monotonie de la médiocrité, car Soumet n'y va pas plus que vous : il ignorait, m'a-t-il dit, le jour de la séance. Toujours le même !... Gabrielle grandit encore en talent. C'est une muse du ciel. — Avez-vous lu *Lélia* de Mme Sand ? Voilà une muse de l'Enfer ? Mais quel style de feu, quelle hauteur d'idées, quel génie ! selon moi au moins, c'est une splendeur d'images, et une [illisible].

« C'est l'époque actuelle résumée avec ses atroces infirmités. Je suis désolé d'admirer de pareilles choses, mais j'admire.

« Je vais faire vos commissions place Vendôme. Vous parlez vrai et on vous entendra. Je ne sais rien de nouveau non plus, mais je donnerais les trois quarts de tous les bonheurs qui peuvent m'attendre pour le bonheur de ces dames qui sont si charmantes et si bonnes, et si bonnes pour nous. En attendant voici un autre mariage d'avant-hier dans la famille : *M. le Vte de Ginostet avec Mlle Antonine Boscary* (1). Ils sont très aimables et parfaits tous deux et ne peuvent manquer d'être fort heureux.

« Mon Dieu, que je viens de lire de vous une grande pièce de vers qui m'a charmé ! C'est votre *Courage !* Voilà de la forte et haute poésie, avec une forme solide et irréprochable. Merci de tout votre talent. Comme ce livre *vert* et *blanc* où je l'ai lue serait beau si vous en aviez fait tous les *vers* et moi tous les *blancs !* Mme Guiraud me pardonnera-t-elle ce calembour ? Je n'en ferai plus qu'à son retour, en la reconduisant la nuit jusqu'à sa porte. Aglaé et moi, nous avons bien besoin d'un dédommagement, votre dernier voyage a été presque perdu pour nous à cause de tous nos malheurs.

« Adieu, nous adressons tous deux à vous deux tout ce qu'il y a de plus tendre au monde, sans oublier vos beaux enfants.

« A propos, nous avons déménagé. Nous demeurons à présent

(1) M. Boscary était l'agent de change de Lamartine qui en parle souvent dans sa correspondance.

rue de la Ville l'Evêque n° 41, un peu plus loin. Nous sommes très bien. Venez nous y porter bonheur.

« Votre ami de cœur,

« EMILE (1). »

Cette maison de la rue Ville l'Evêque était celle que Vigny habita, en 1827, après sa mise en réforme.

Autres lettres de Deschamps à Guiraud :

Paris, 21 juin [1835].

« Lisez attentivement, mon cher Alexandre, la lettre de M. Gustave de Romand (2) et donnez votre adhésion et votre nom à cette entreprise honorable et utile et qui manquait à l'époque actuelle. Nous en sentons tous le besoin. Une revue rivale de la *Revue des Deux-Mondes*. Une tribune où toutes les opinions *monarchiques*, toutes les philosophies *chrétiennes-catholiques* trouveront à parler de haut, voilà l'idée de l'entreprise ; dans la position des choses, toutes les nuances *monarchistes* doivent former un faisceau contre l'envahissement démocratique ; toutes les idées religieuses contre le déisme ou l'athéïsme qui se ressemblent tant ; enfin une revue qui prendrait dans son plan élastique MM. de Bonald, Chateaubriand, Royer-Collard, Lamartine, Ballanche, etc., etc...

« M. Gustave de Romand a eu cette excellente idée qui se féconde de jour en jour — et personne mieux que lui ne peut la mettre en œuvre par ses relations sociales et littéraires, son caractère et ses talents. Donnez-lui votre assentiment et vos idées et ce sera encore une nouvelle chance de succès. Enfin vous voilà un écho véritable pour vos paroles.

« J'attends aussi un mot de vous pour la *Biographie des Femmes* dont je vous ai parlé, et Soumet me charge de vous le rappeler.

« Personne ne vous aime plus que moi, et pourtant tout le monde vous aime excessivement. Ma femme embrasse la vôtre et

(1) Lettre inédite.

(2) M. de Romand a publié un certain nombre de brochures politiques dont une, parue en 1839, sous le titre *De l'état des partis en France*. Il devint plus tard préfet du Var et de Saône-et-Loire.

je me mets à ses pieds pour lui demander la permission de lui baiser la main. Mille caresses à vos beaux enfants. Quand donc viendrez-vous, vous tous ? Les siècles s'en vont dans l'absence.

« EMILE (1). »

Paris, 8 octobre 1836.

« Cher Alexandre, votre lettre *marine* nous a ravis pour vous et votre chère Marie. Que ne nous a-t-elle ravis jusqu'à vous ? Quelle bonne et douce lettre ! quel beau et charmant pays ! et que cette vie nerveuse de Paris est désagréable et coupée en mille morceaux ! Comment voulez-vous qu'on y travaille à quelque chose de grand et de suivi ? Par bonheur, j'existe en mes amis et surtout en vous.

« Je vous dirai que je corrige tous les jours les épreuves de votre volume de poésies qui sera délicieux. J'ai un plaisir indicible à vous relire la plume à la main. Les *Machabées* et toutes vos élégies me redonnent mes jeunes émotions. C'est là de la bonne et belle littérature, de la poésie de cœur et d'esprit à la fois. C'est ce que nous disions encore hier soir avec Jules de Croze et sa femme, qui nous sont revenus et à qui je lisais tout haut vos épreuves, ils vous envoient mille bravos de tendresses à vous tous, mêlées avec les nôtres. J'ai fait faire toutes vos corrections et je vous mets des épigraphes partout : on me les a demandées, et je me suis permis d'en mettre une de moi à votre cantique de la première communion (2) qui est un peu le mien aussi, je m'en vante, c'est une collaboration trop glorieuse pour l'avoir oubliée. Au surplus, j'ai fait

(1) Lettre inédite.

(2) Le *Cantique de la première communion au Couvent du Sacré-Cœur* fut publié dans les *Poésies dédiées à la jeunesse*, Paris, 1837.

Voici l'épigraphe d'Emile Deschamps :

Vous le savez ; toutes petites
On vous porta devant l'autel.
Tendres lys, sous les eaux bénites,
Marqués pour les jardins du ciel ;
Aujourd'hui dans notre sein même,
Brûlant d'espoir et de ferveur,
Nous allons, pour second baptême
Recevoir le sang du Sauveur.

aussi un cantique sur le même sujet avec les mêmes idées et quelques vers pareils, en ma qualité de co-propriétaire, mais je les ai changées depuis, et c'est de là que j'ai pris mon épigraphe. Je n'avais pas attendu votre lettre pour faire une petite préface à votre charmant volume. Vous la lirez : on l'a trouvée fort convenable et on en a imprimé une partie dans le *Journal de la société*, puis on vous a fait faire deux vignettes avec titre gravé, ce sera fort élégant. J'y ai travaillé avec le dessinateur. J'ai choisi le *Petit Savoyard* et *Ismaël et Agar* pour les deux vignettes, et pour le titre j'ai fait représenter une grande croix et la *Muse gracque* qui vient s'y abriter. Qu'en dites-vous ? Cest là votre talent et le fait de la poésie actuelle. La force classique avec les sentiments chrétiens. Vous serez imprimé tout à fait à la fin du mois. Je vous demande d'avance ainsi qu'à Mme Guiraud votre indulgence pour la simple prose qui précède votre belle poésie. J'aurai besoin aussi d'une autre indulgence pour les volumes de vieille prose de moi que la Société réimprime en même temps et que Thérèse voudra bien accepter, j'espère, quoiqu'elle soit déjà bien grande pour une si innocente littérature. Quant à votre belle poésie du cloître, c'est affaire remise à plus tard. Il ne s'agissait de rien moins que de nous emparer de la *Revue de Paris* si hostile jusqu'à présent (1), et on avait eu recours à vous, à Soumet, à moi, etc., etc. Les libraires ont fait avorter la chose, mais elle se reprendra, et je garde toutes les poésies que j'avais rassemblées.

« *La Biographie des Femmes* ne va que d'une aile tout au plus. Les fonds manquent, je crois...

« Tâchez donc de venir à Paris. Si vous saviez comme Aglaé et moi nous avons besoin de Marie et d'Alexandre ! Comment trouvez-vous Soumet qui vient de prendre un appartement rue Saint-Paul, près de l'Arsenal ? Nous en sommes tristes au possible.

« Mme Isaure (2) est revenue toujours triste et souffrante, et tant très heureuse. Sa santé nous inquiète.

EMILE (3). »

Paris, 4 avril 1837.

« Cher ami, pardon du retard de ma réponse à votre bonne et

(1) Elle appartenait alors au docteur Véron.
(2) Isaure Boscary mariée au comte de Vergennes.
(3) Lettre inédite.

charmante lettre. Je voulais vous envoyer *Stradella* (1) et le brochage manquait. Le voici. Ne le lisez pas et cependant parcourez-le. C'est une œuvre à laquelle j'ai mis une grande variété de situations musicales et pittoresques. Vous y trouverez aussi quelques vers. — Enfin le sectacle est magnifique et ce que vous me dites de l'Eglise me ravit. C'est au surplus ce que dit la *Gazette de France* dans son n° du 9 mars. Qu'avez-vous lu ? Il est beaucoup trop flatteur et j'ai su depuis que c'était M. de Beauregard qui l'avait fait. Je croyais que c'était vous. Oui, c'était un sujet à mettre à l'Opéra. L'Orphée chrétien, comme vous dites. — Quant à la musique, je la trouve charmante. On n'avait jamais mis à la scène l'exaltation d'un sage, ni le capitole. Enfin, vous verrez cela par Duprez qui remplace Nourrit dans quinze jours et dont on dit grand bien.

« Quant à mon autre opéra avec Meyerbeer (2), j'y travaille toujours, mais *Stradella* m'occupe encore beaucoup. Tout le monde veut chanter cette musique dans les salons. »

Là, s'arrête la correspondance d'Emile Deschamps avec Alexandre Guiraud. N'est-il pas vrai qu'elle laisse l'impression que cet esprit charmant qui, selon l'heureuse expression de Vigny, « touchait à toutes les idées, à tous les sentiments, presque à toutes les modes du vêtement de la pensée et resta toujours Emile », n'existait vraiment qu'en ses amis ? — Oui, mais l'amitié pratiquée de la sorte est presque une duperie. S'il est vrai que pour certaines âmes il y ait plus de plaisir à donner qu'à recevoir, il n'est pas juste cependant que ce soit toujours le même qui

(1) *Stradella*, opéra en 3 actes, paroles d'Emile Deschamps et d'Emilien Pacini, musique de Niedermeyer, fut représenté à l'Académie royale de musique le 3 mars 1837. — Le 28 juin suivant Alfred de Vigny écrivait à Emile Deschamps : « J'aime Stradella et j'adore Duprez parce qu'il ouvre la bouche et ne laisse pas perdre une syllabe de votre esprit et de vos vers. S'il y a un homme au monde qui dise du fond du cœur : *Vanitas vanitatum !* ce doit bien être ce pauvre Nourrit. A peine hors de la barrière, le voilà oublié, remplacé, écrasé ; s'il avait reparu hier, on lui aurait peut-être jeté des pierres à la tête... » (Lettre publiée par Jules Marsan dans l'introduction de *la Muse française*).

(2) Je ne sais de quel opéra il s'agit ; ce n'est certainement pas des *Huguenots*, puisque cet opéra fut représenté le 21 février 1836.

donne. C'est ce qu'Antoni Deschamps ne cessait de répéter à son frère. L'aimable correspondant d'Alexandre Guiraud, commença à s'en apercevoir, le jour où il eut l'ambition fort légitime d'entrer à l'Académie-Française. Si tous ceux qu'il avait servis d'une manière ou d'une autre avaient voté pour lui, il n'aurait craint aucun concurrent. On verra qu'il fut laissé poliment à la porte. La première fois qu'il posa sa candidature ce fut en 1844, en concurrence avec Alfred de Vigny. Il s'agissait de remplacer Campenon qui était mort le 14 novembre 1843. J'ai lu quelque part qu'ils s'étaient concertés dans la circonstance, en vue de se porter un mutuel secours, et que Deschamps avait promis à Vigny de lui faire donner au second tour les voix qu'il obtiendrait au premier. J'en doute fort, car il y avait déjà du froid entre eux (1), et ce froid allait devenir de la glace à la suite de l'édition de *Roméo et Juliette* publiée l'année d'après par Emile Deschamps à l'insu d'Alfred de Vigny. En tout cas la manœuvre, si manœuvre il y eut, ne réussit ni à l'un ni à l'autre, puisque Saint-Marc Girardin contre lequel elle aurait été dirigée fut élu au premier tour par 18 voix contre 8 données à Emile Deschamps et 7 à Vigny.

Est-ce ce demi-succès qui encouragea Deschamps à se porter un an plus tard au fauteuil d'Etienne ?

Peut-être, mais cette fois, au lieu d'arriver le second, il arriva le troisième avec 4 voix.

Vigny fut élu, le 8 mai 1845, au premier tour par 20 voix contre 10 à Empis. Quelques mois après Emile eut beau briguer la succession de Soumet (2), l'Académie lui signifia clairement

(1) Vigny lui écrivait le 12 janvier 1842 : « Vous le plus charmant, comme dit notre ami Sainte-Beuve, vous êtes toujours à moi, n'est-ce pas ? Ce ne sera pas de votre amitié que je dirai, comme de tout ce qui passe : *Pourquoi* ? et *Hélas !...* » — ce qui prouve qu'il commençait à en douter.

(2) Il écrivait à ce propos à Hippolyte Lucas :

S. d. 1845

« Monsieur et cher poète, puis-je sans trop d'indiscrétion avoir recours à vous pour faire insérer dans le *Siècle* ces deux lignes : « M. Emile Deschamps est un des candidats au fauteuil académique d'Alexandre Soumet ». On fait courir le bruit que je me retire. Il n'en est rien et il importe que cette petite vérité soit grandement connue. Je ne puis mieux m'adresser qu'au *Siècle* et à vous. Pardon encore.

qu'il était trop léger pour elle. Cependant si quelqu'un avait qualité pour prononcer l'éloge de l'auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*, c'était bien lui qui, depuis 1820, avait été tant de fois son compère et une fois au moins son complice. Mais ce n'est pas la Seine qui coule sous le pont des Arts, c'est l'eau du Léthé, et puis Deschamps eut tort de laisser passer l'heure. Dix ans auparavant, alors que les deux Alexandre jouissaient sous la Coupole d'un certain crédit, il représentait encore quelque chose. En 1845, il ne représentait plus rien du tout. Je me trompe, il avait toujours autant d'esprit, mais c'est une marchandise qui ne semble pas très appréciée à l'Académie, puisque les mauvaises langues prétendent que les quarante ont de l'esprit comme quatre.

A partir de l'élection de Vigny à l'Académie-Française, Emile Deschamps, sans explication ni rupture, laissa l'herbe croître entre eux.

En d'autres temps, il eût été le premier, dans la circonstance que l'on sait, à venger son camarade des impertinences de M. Molé. Tout en blâmant *in petto* l'attitude inqualifiable de l'ancien Grand-Juge de Napoléon, il laissa à son frère, demeuré l'ami fidèle de Vigny (1), le soin de lui donner les étrivières, et Antoni s'en acquitta fort bien, ma foi. Il dit :

mais il est des hommes à qui on aime devoir de la reconnaissance comme des poètes qu'on admire avec bonheur.

« Emile Deschamps ».

(Lettre inédite communiquée par M. Léo Lucas).

(1) Plus jeune que son frère, de neuf ans, Antoni, suivant l'exemple d'Emile, commença par faire des traductions. Mais au lieu de s'attaquer au romancero, et de traduire des lieds et des ballades allemandes, il s'attaqua au poète italien qui défie tous les traducteurs, à l'auteur de *la Divine Comédie*, et pour mieux se pénétrer de l'atmosphère du pays où il avait vécu, il fit deux voyages en Italie.

O divin exilé ! sur un mode nouveau
Je vais dire aux Français ton antique berceau :
Veille sur moi du ciel, dans ce monde où nous sommes,
Car j'ai quitté pour toi le grand troupeau des hommes.
De ta savante main, Dante, conduis mes pas,
Et sous l'ardent soleil ne m'abandonne pas.
Comme tu fus guidé dans ton fatal voyage,
Guide-moi, vieux Toscan, dans mon pèlerinage
L'œil baissé de respect, je tiens ton livre saint,
Et du jonc consacré mon corps est déjà ceint :

Un valet peut très bien louer son ancien maître,
Pour ne pas être ingrat, ni surtout le paraître ;
Mais celui qui toujours a dans son sein ardent,
Avec soin conservé son cœur indépendant,

Dont l'âme dans les cours ne s'est point effacée,
A bien le droit aussi de dire sa pensée,
Il le doit, il le peut, sans délit ni forfait.
Vous l'avez dite, Alfred, et vous avez bien fait.
Vous avez porté haut notre sainte bannière,
La bannière de l'art, la divine lumière,
Et comme Jeanne d'Arc, disant dans votre cœur :
Elle fut au danger, qu'elle soit à l'honneur !

A présent, pour expliquer la bouderie persistante d'Emile Deschamps à l'égard de Vigny, il convient d'ajouter, si l'on veut

Marche donc devant moi, maître et sacré poète,
Et j'entrerai sans peur dans la route secrète.

Antoni Deschamps avait un peu le masque tourmenté du grand Florentin, moins cependant que Lamennais qui avait avec lui comme un air de famille. Il était maigre et sec, il avait les yeux noirs, le teint mat et olivâtre, le nez cartilagineux, et portait déjà en lui, selon l'expression de Victor Pavie, d'Angers « le germe de deux manies qui devaient se prononcer et s'invétérer avec le temps jusqu'à la folie. Il serrait légèrement ses paupières sur ses yeux avec un mouvement de crispation nerveuse et se tirait les cils de manière à causer les plus douloureux agacements à ses amis. »

Sa traduction de *la Divine Comédie* parut en 1829 et fit sensation dans le monde des lettres. C'était la première fois qu'un poète français serrait de si près le texte toscan. Deux ans après il ressentit les premières atteintes du spleen, ou folie imaginaire, qui le conduisit chez le docteur Blanche pour le reste de ses jours. Mais sa raison ne chavira pas entièrement. La porte de sa prison resta toujours ouverte, et jamais le docteur Blanche n'eut la peine de courir après son malade. Il rentrait de lui-même tous les soirs, comme un pensionnaire à qui l'on donne la permission de minuit. Et il ne cessa de cultiver les Muses. En 1835, lorsqu'il publia les *Dernières Paroles* qui contiennent de si fortes choses, Alfred de Vigny lui écrivait :

« Croyez-moi, mon ami, vous voilà guéri, la poésie qui vous avait perdu vous a sauvé ; vous conserverez toute la vie sur le front la trace du tonnerre, mais ce ne sera qu'une cicatrice, et votre âme est restée

être juste, que jamais celui-ci ne fit un pas vers celui-là. Nous avons vu qu'après avoir pris sa retraite de chef de bureau au ministère des Finances, Emile Deschamps était allé habiter Versailles, en 1848. C'était mettre un peu plus de distance entre Vigny et lui. Mais comme les Holmès résidaient alors dans la ville du grand rói et que Vigny les allait voir de temps en temps, il aurait très bien pu, ne fût-ce qu'une fois, aller frapper à la porte de son ami d'enfance. Je ne sache pas qu'il l'ait jamais fait. Il se contenta d'échanger de loin en loin avec lui à l'occasion quelque petit billet qu'il s'efforçait de rendre aimable. Cela n'empêcha pas Emile Deschamps de porter publiquement son deuil, quand il mourut. Et pourquoi y aurait-il manqué ? En somme il n'avait à lui pardonner que des misères, et il ne pouvait oublier que durant leurs cinquante ans d'amitié fraternelle, Vigny avait pris part à toutes ses joies, à toutes ses peines, et que dans l'histoire du romantisme français ils avaient été, l'un à côté de l'autre, le sel et la flamme de toutes les fêtes de l'esprit.

Léon SÉCHÉ.

intacte sous ce front blessé. Qui mieux que vous a jamais senti et exprimé la sainteté de l'amitié, et la tendresse de ses souvenirs, la grandeur de la résignation dans la plus cruelle des maladies ; le regret des plus innocentes fautes et la chaste adoration des arts planant au-dessus de votre vie inoffensive ? Le Bien l'a emporté sur vous, cher ami ; jouissez de ce triomphe. Vous voyez à présent l'*arbre de vos pensées*, nous en goûterons sans cesse les fruits, et il n'y a pas d'homme au monde qui les savoure avec plus de bonheur que moi, parce qu'il me semble que, grandi sous vos larmes et les nôtres, c'est un arbre sacré que celui-là. »

Vigny n'oublia jamais qu'Antoni Deschamps fut du petit nombre des conjurés qui assurèrent par leurs applaudissements la victoire d'*Othello*.

Il mourut au mois d'octobre 1869, en cette année funeste qui fit tomber des mains la plume de Sainte-Beuve et ferma pour toujours les yeux de Lamartine.

JULES DE RESSÉGUIER (1)

I

Le comte de Rességuier (Bernard-Marie-Jules) naquit à Toulouse le 28 janvier 1788. Il était fils de Louis-Emmanuel de Rességuier, marquis de Miremont, ancien procureur général au Parlement de Toulouse, et de Angélique-Louise-Elisabeth de Chastenet de Puységur, petite-fille du maréchal de Puységur, et nièce du comte de Puységur, ministre de la guerre sous Louis XVI (2). Du côté paternel, il était petit-neveu du bailli de Rességuier, de l'ordre de Malte et, à ce titre, était reçu, dès le berceau, chevalier de cet ordre fameux (3).

La famille de Rességuier maintenait une longue tradition d'intelligence, de vaillance et d'honneur. Le 24 mars 1784, le père de Jules avait réclamé pour le Languedoc la réforme de la justice, afin d'arracher les habitants « à l'oppression des gens de loi sous laquelle ils vivaient depuis tant d'années (4). » La réforme judiciaire se fit, mais non selon les vœux de Rességuier ; elle compor-

(1) Sur J. de Rességuier, en dehors de certains articles, de valeur inégale, que j'ai déjà signalés dans cette Revue (mars-avril 1913), il n'y a qu'un livre, paru en 1912, écrit par un allemand *Jules de Rességuier, ein französischer Prühromantiker*, von Carl Bertel, Wien und Leipsig, 164 p.

(2) M. de Falloux, dans son article de la biographie Michaud, appelle à tort Jules de Rességuier petit-neveu du maréchal. Sa mère était fille de Jacques-François Maxime, marquis de Puységur, comte de Chessy (né le 22 septembre 1716, mort le 2 février 1782), fils du maréchal, et de Jeanne-Antoinette-Augustine de Fourci.

(3) L'acte de baptême de Jules de Rességuier est aux archives du Donjon du Capitole, à Toulouse : *Registre des baptêmes de la paroisse Saint-Etienne de Toulouse, de 1788*, GG, 365, f° 9.

(4) Cf. *Histoire du Languedoc*, t. XIII, p. 1325.

tait la suppression des chambres des vacations du Parlement de Toulouse. Procureur général, Rességuier protesta contre cette suppression, d'abord en 1788, puis en 1790, devant l'Assemblée Constituante. On connaît les péripéties tragiques de cette lutte ; les membres de la Chambre des vacations et le procureur général décrétés de prise de corps, sur l'accusation de « rébellion et de forfaiture », la fuite des inculpés, qui servira bientôt de prétexte au Tribunal révolutionnaire pour condamner à mort 26 membres du Parlement de Toulouse (1).

A cette vaillance, les Rességuier ajoutaient l'amour et le goût des sciences et des lettres. A l'Académie des Jeux-Floraux, ils se succédaient de père en fils, et parfois s'y rencontraient en nombre. Le père de Jules est « mainteneur » depuis 1780 ; son grand oncle, M. de Sauveterre, depuis 1760 ; son oncle, M. d'Aguin, depuis 1759 ; ses oncles M. de Cambon, évêque de Mirepoix, et M. de Cambon, Président au Parlement, depuis 1738 et 1763 (2). Son grand oncle le bailli de Rességuier avait laissé la réputation d'un esprit mordant, et M[me] de Pompadour, qui eut à en souffrir, fit enfermer l'audacieux pamphlétaire à la Bastille (3). Enfin le père de Jules était, dans sa jeunesse, si épris de belles lettres qu'il fut un des plus fidèles habitués de cette « petite Académie », curieuse autant qu'éphémère, dont Marmontel a médit, bien qu'il y eût abrité ses premiers essais poétiques (4).

(1) Cf. *Histoire du Languedoc*, t. XIII, p. 1424.

(2) Cf. *Les Recueils des Jeux-Floraux*, 1779, p. 33 ; 1811, p. 28, 41, 128, etc., et Fernand de Rességuier, *Récits de Grand-Père*, Toulouse, 1907.

(3) Il avait dit de la favorite :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson, dans son palais, sans remords, sans effroi,
Etale aux yeux de tous son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Il avait écrit : *Voyage d'Amathonte*, prose et vers, 1750 (ouvrage supprimé dès sa publication à cause des quatre vers précédents) ; *Dissertation sur la trahison imputée à André Damaral, chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, 1757 ; *Eloge de M. Lefranc et de ses œuvres* ; traductions des traités *De l'amitié* (1776) et *De la Vieillesse* (1780) de Cicéron sur le chevalier de Malte, cf. *Revue des Pyrénées*, t. IX, 1897, p. 431-451.

(4) Cf. *Mémoires* de Marmontel, et *Recueil des Jeux-Floraux*, 1811, p. 128.

L'enfance de Jules de Rességuier fut triste. Pour prix de sa résistance de vieux parlementaire, son père est contraint, dès 1788, de s'exiler avec sa famille en son château du Secourrieu, au comté de Foix. Rentré à Toulouse, Louis de Rességuier résistait à nouveau en 1790, mais les temps avaient changé. Pour éviter la prison et sans doute l'échafaud, il dut quitter la France et se réfugier à Vittoria, sur la terre d'Espagne. Mais l'exil lui devint insupportable, et, au mépris de tous les dangers, il rentra en France, se cacha à Paris en 1791 où il demeura, jusqu'en 1801, l'hôte de quelques amis dévoués. Sa femme et ses deux fils, restés à Toulouse, n'eurent que bien rarement de ses nouvelles (1).

Privé de son père, Jules perdit encore sa mère en novembre 1791. M. F. de Rességuier a raconté comment la comtesse, un soir d'hiver, sur le point d'être livrée à la populace révolutionnaire de Toulouse put s'enfuir péniblement, gagner l'Ariège, et de là, sous la conduite de M. de Roussillon, arriver à Puycerda, puis à Barcelone (2). Jules avait alors trois ans, et sa gentillesse l'avait rendu « l'idole et le favori de sa mère (3). » Mais il resta bien longtemps sans nouvelles de l'infortunée proscrite. De Barcelone, elle s'était enfuie auprès de son vieil oncle, le bailli de Rességuier, à Malte, puis à Venise, où elle rencontra ses deux oncles, le marquis de Puységur et son frère l'archevêque de Bourges, enfin en Allemagne. C'est là qu'elle fit la connaissance, continuée en Autriche, du prince de Ligne, qui sera, par la suite, le protecteur de Jules de Rességuier. Voici un billet du prince : « Je donnerai la première place d'enseigne à M. le chevalier de Rességuier, dès que le remplacement du surnuméraire sera agréé, et j'en informerai mon colonel. » Tœplitz, 16 juillet 1801. Ligne (4).

Le « chevalier de Rességuier » souffrait cependant de la gêne. Les biens de ses parents avaient été confisqués, comme biens « d'émigrés ». Le château de Blagnac, la seigneurie du Secourrieu, le marquisat de Miremont, Burgueiroles, l'hôtel de la rue Ninau à Toulouse, furent perdus. Les deux enfants, Adrien et Jules,

(1) Cf. F. de Rességuier, *Récits de Grand-Père*, p. 171 et suiv. Voir, p. 204, une lettre de Louis de Rességuier à ses deux fils, Adrien et Jules.

(2) Cf. *ouv. cit.*, p. 159 et suiv.

(3) Pour la légende au contraire, Adrien était l'enfant gâté ; quand il n'était pas sage, c'était Jules qui était fouetté.

(4) Cf. *ouv. cit.*, p. 189.

furent recueillis par leur grand'mère, la présidente de Rességuier. Mais celle-ci devint bientôt « suspecte » ; accusée d'envoyer des secours à son fils émigré, elle fut arrêtée et enfermée à la prison de la Visitation (1). Deux fois orphelins, les enfants passèrent au foyer de leur tante, la présidente d'Aguin, dont le mari venait d'être guillotiné, le 14 juin 1793 (2). Une fois par jour, à une heure convenue, on menait les pauvres petits sur le rempart afin que, de sa prison, leur vieille grand'mère pût un instant les apercevoir. Jules fut lui-même incarcéré, avec sa tante d'Aguin, et le « chevalier de Malte » eut sans doute vécu de bien mauvais jours, si le 9 thermidor ne lui avait rendu la liberté (3). Jules avait à peine six ans, mais toute sa vie, il conservera le souvenir de ces épouvantes. Sa haine des régimes issus de la Révolution, son inviolable fidélité à la cause royaliste, et aussi le goût qu'il montrera à chercher en lui-même des sources intimes de consolations et de poésie ont sans doute leur origine dans ces malheurs. On songeait cependant à faire l'éducation de cette intelligence qui s'annonçait très vive et très primesautière. Un ami de la famille, M. Poitevin-Peitari, se chargea de Jules, et son influence sur cet enfant fut si grande que, plus tard, le poète n'hésitait pas à le proclamer son maître, son vrai maître (4). Poitevin tourna l'admi-

(1) Voir aux *Archives départementales* de la Haute-Garonne les pièces suivantes ; L. liasse 159, ordre d'arrêt de M[me] de Rességuier ; L, liasse 160 ; *Liste des femmes recluses dans la maison dite de St-Sernin*, n° 83 et n° 126 ; L, liasse 161 : *Tableau des recluses dans la ci-devant maison de St-Sernin*, où l'on trouve, sous le n° 44, la fiche de M[me] de Rességuier, âgée de 68 ans, et sous le n° 19, celle de M[me] d'Aguin, âgée de 40 ans, « ci-devant noble, et femme d'un ci-devant président aux enquêtes, ayant eu en dot 70.000 fr. reconnus sur les biens de son mari ; relations : avec les aristocrates ; opinions : d'un caractère orgueilleux, s'étant démontrée dans toutes les époques de la Révolution ennemie de la liberté et de l'égalité, et regrettant infiniment l'ancien régime ; sœur d'émigré et femme d'un ex-président guillotiné. »

(2) Cf. Wallon : *Histoires du tribunal révolutionnaire*, t. III et IV.

(3) L'emprisonnement de M[me] de Rességuier avait duré du 3 pluviôse an II au 25 brumaire an III, et non, comme le dit M. F. de Rességuier, *ouv. cit.*, p. 199, au 21 brumaire. Le *Tableau* des Archives est deux fois formel, sur M[me] de Rességuier et M[me] d'Aguin : « Elargie par arrêté du 25 brumaire. »

(4) Cf. *Recueil des Jeux-Floraux*, 1821, p. 14 et 1816, p. 17, Poitevin

ration de son élève vers les grands classiques, Corneille, Racine, La Fontaine, qu'il admettait seuls. Il détestait particulièrement ces nouveautés qui nous arrivaient alors d'Allemagne. Il n'y apercevait que décevantes leçons et « frénésie » morbide. Jules ne renoncera jamais à ce culte de notre dix-septième siècle, et si, parmi les poètes novateurs de 1820, il est celui qui garda sans doute la plus vive empreinte de la discipline classique, c'est à Poitevin qu'il faut en faire remonter l'honneur.

Jules avait treize ans, quand le malheur vint encore l'éprouver. Son père, occupé à obtenir sa radiation et celle de sa femme de la liste des Emigrés, mourut à Paris presque subitement, le 1er septembre 1801, d'assez mystérieuse façon (1). La vieille grand'mère de Jules ne survécut pas à ce malheur : quelques jours après, elle partait rejoindre son fils. Quand l'exilée d'Allemagne rentra en France, elle trouva ses deux enfants presque abandonnés, un foyer désert, une fortune confisquée, un avenir plein de menaces. Elle avait enfin contracté, au cours de ses voyages, une maladie de poitrine qui la minait impitoyablement. Elle put se conserver à l'affection de ses enfants deux courtes années, puis elle mourut, le 6 mai 1803, à l'âge de trente-six ans (2). Jules et son frère furent recueillis par leur grand-père, vicomte de Puységur, que tant d'infortunes conduisirent bientôt lui-même au tombeau. Le naturel le plus expansif, l'âme la plus tendre n'aurait pas résisté à ces coups précipités du sort. Jules, qui était naturellement porté à la gaieté, à l'espièglerie, fut saisi par la mélancolie ; elle se laissera apercevoir dans toutes ses œuvres, et peut-être s'y insinuait-elle un peu par mode, mais elle jaillissait encore d'une source profonde et sincère.

En 1803, Jules de Rességuier entrait à l'école militaire de Fontainebleau. Il s'y découvrit poète. Il rimait force couplets, force chansons, force Epitres, une surtout sur la vie de l'Ecole qui fut

avait été, lui aussi, enfermé à la Visitation. Voir *Tableau des reclus*, Archives départementales, L, liasse 161 ; Poitevin, « aristocrate prononcé, bon à garder ; protecteur du ci-devant Parlement ; 52 ans ; riche ; arrêté le 9 octobre (v. s.).

(1) Et non en 1800, comme le dit M. Asse, *Les Petits Romantiques*, p. 130. Il fut probablement empoisonné. Voir F. de Rességuier, *ouv. cit.*, p. 213.

(2) Cf. F. de Rességuier, *ouv. cit.*, p. 214 et *Recueil des Jeux-Floraux*, 1811, p. 39.

très goûtée des maîtres et des élèves de Fontainebleau (1). En 1805, il fut nommé sous-lieutenant de hussards (2) et fit, en 1807, les campagnes d'Allemagne et de Pologne, puis, en 1809, la campagne d'Espagne. Il a rappelé dans les *Prismes poétiques*, ce passé glorieux :

Vous me demandez donc si, l'arme sur l'épaule,
C'est moi qui de l'Europe apprenais le chemin,
Qui sanglais mon cheval pour aller jusqu'au pôle,
Et qui maintenant rêve une plume à la main ?

Oui, je suis bien celui qu'on dressait à la guerre,
Puis, qui d'un art plus doux en vain chercha le prix ;
Qui, dans Fontainebleau, jadis ne lisait guère,
Et que l'on lit fort peu, je suppose, à Paris (3).

Ces deux campagnes ruinèrent sa santé : « A une longue et grave maladie, en 1808, en succéda, en 1810, une autre plus longue et plus grave (4). » Jules hésitait à renoncer à la carrière des armes, mais en 1811, il se vit obligé à donner sa démission. M. E. Asse veut que cette jeunesse, passée sous les armes, ait été traversée de souffrances intimes, provoquées par l'amour. Les deux poésies des *Tableaux poétiques :* La Jeunesse et l'Adolescence, seraient comme une confession (5).

L'hypothèse est gratuite ; il semble que ce soient là, simplement, des conseils de moraliste avisé. D'après Falloux, « J. de Rességuier rentra au pays natal en 1811, épousa Charlotte de Mac-Mahon et continua de vivre en Languedoc (6). » Relevons quelques petites erreurs. Jules passa l'année 1810-11 à Paris, où il fréquentait beaucoup les salons de M. de Narbonne, du cheva-

(1) Cf. Eloge de M. Jules de Rességuier, dans *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864, p. 341. M. Carl Bertel a retrouvé dans les papiers du poète conservés dans la famille des Rességuier établis à Vienne, la fameuse Epitre : *Ecole militaire, ou ma réclusion*, qu'il cite dans son livre, p. 6 et 7.

(2) M. de Falloux dit que ce fut en 1806. Voir *Etudes et Souvenirs*, Paris, 2e édit. p. 153.

(3) *Prismes poétiques*, p. 364.

(4) Cf. L'*Eloge* cité de M. de Barbot, p. 341.

(5) Cf. E. Asse, *ouv. cit.*, p. 132-133.

(6) Cf. L'article cité, paru dans la Biographie Michaud.

lier de Panat, du comte de Ségur, de Mme de Rémusat. Il était lié d'amitié avec la fameuse Mme Campan qui dirigeait un pensionnat à St-Germain-en-Laye (1). C'est là qu'il rencontra mademoiselle Christine-Charlotte-Pauline de Mac-Mahon, fille du pair de France, qui avait eu des relations d'amitié avec le proscrit Louis de Rességuier. Jules épousa, le 14 décembre 1811, celle que l'on appelait dans l'intimité Nina, et que son esprit rendit aussi célèbre que sa beauté (2).

Jules vint alors se fixer à Toulouse. Il y trouva une société tout heureuse de l'accueillir. La vie des salons s'épanouissait, après un long sommeil. Ce poète, à la verve facile et à l'esprit caustique, y connut de véritables succès. Sa renommée lui valut d'être recherché par de jeunes talents qui, poussés par de communes ambitions, se groupaient d'instinct et formaient école : Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, Lamothe-Langon. On décréta de se réunir en séances quasi officielles, et ce fut l'origine du cénacle qui donna quelque temps la vie aux aspirations poétiques écloses à Toulouse, le *Gymnase littéraire* (3).

Sur ces entrefaites, l'Empire tombait et les Bourbons remontaient sur le trône de Louis XVI. Elevé dans la foi royaliste, Jules de Rességuier manifesta hautement ses convictions : il chanta les Bourbons, et fournit les paroles aux refrains populaires, que l'on colportait dans les rues de Toulouse (4).

En 1816, il se présentait à l'Académie des Jeux-Floraux qui s'empressa d'accueillir ce talent distingué : Il avait à peine vingt-huit ans.

II

Il ne faudrait point s'imaginer que Rességuier n'eut qu'à pénétrer dans cette enceinte lettrée de Toulouse pour y porter avec lui,

(1) Voir sur ces relations, F. de Rességuier, *ouv. cit.*, *passim.* Ce n'est donc pas à Toulouse qu'il trouva Mlle de Mac-Mahon, comme dit M. Asse, *ouv. cit.* p. 134.

(2) Voir ce que dit M. E. Barbot dans l'Eloge cité.

(3) Sur cet épisode, voir mon article : *Le Romantisme à Toulouse*, paru, ici même, janvier 1913.

(4) On trouve dans l'*Almanach des Dames* de 1817 sa *Chanson des Ultra*, et ses manuscrits contiennent deux satires politiques : *Le Ministre français* et le *Député français*.

impérieuse et conquérante, la volonté de toute une génération, acquise aux idées de rénovation littéraire. En réalité, Jules de Rességuier était encore en 1816 un véritable disciple de la littérature classique, moins encore, de la littérature impériale. Dans son *Remerciement* du 23 août 1813, il se pare, avec une humilité charmante, des grands noms respectés en ces jours, même de celui de l'abbé Delille. Chateaubriand l'émeut et l'inquiète : « Son école, dit-il, est dangereuse, et sur ses pas il est aisé de s'égarer. » Enfin l'élégie : *Les Regrets d'un jeune guerrier*, dont il donna lecture cette même année aux Jeux-Floraux, peut passer pour une réminiscence singulièrement fidèle de Millevoye et de Gilbert. A l'exception de l'*Eloge de Clémence Isaure* (1), lue en séance publique le 3 mai 1819, rien n'interrompt le profond silence auquel Rességuier s'est condamné.

Mais en 1819, un gros événement se produit : Alexandre Soumet est reçu mainteneur des Jeux-Floraux, et marche, la main dans la main de Reséguier, à la conquête d'un idéal poétique renouvelé.

On dirait que la présence aux Jeux-Floraux de celui qui devait être « le grand Alexandre », a stimulé J. de Rességuier, car rarement vit-on mainteneur payer un plus large tribut aux fêtes de Clémence Isaure.

En 1821, il lit deux élégies, *Glorvina* (2) et *La mort d'une jeune fille de village*, et prononce l'*Eloge de M. Poitevin-Peitavi* (3).

En 1822, nous trouvons trois élégies : *La dernière espérance*, *La consolation d'une mère* (4) et *Le Pèlerin* ; une *Ode à Clémence Isaure* (5), lue à la séance publique du 3 mai, et le 30 juin, pour

(1) Cet Eloge fut très goûté de V. Hugo. Cf. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 153.

(2) *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 189, l'inséra et loua « la grâce et l'élégance de ces vers. » Il signale aussi l'Eloge de M. Poitevin à « l'éloquence noble et élégante », p. 410.

(3) *Les Annales de la littérature et des arts*, t. III, p. 389-391, signale et couvre de fleurs les deux élégies de l'Eloge « écrit avec une élégance soutenue et une pureté rare. »

(4) Cette élégie avait d'abord paru dans l'*Almanach des Dames*, 1817, p. 156, puis dans *les Annales de la littérature et des arts*.

(5) Cette *Ode* fut insérée dans les *Annales de la littérature*, t. III, p. 406. Rességuier l'envoya à V. Hugo qui répondit par une lettre flatteuse, citée par Biré, *ouv. cit.*, p. 338.

la réception de M. de Montbel, Rességuier faisait entendre les accents plaintifs de *la Jeune Arabe* (1).

En même temps, le poète faisait la joie des salons et des réunions de famille par de pimpantes romances que la comtesse chantait, dit-on, de façon ravissante (2).

On sait aujourd'hui, avec toutes les précisions désirables, comment l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse, de 1819 à 1822, accueillait avec une faveur toute spéciale les jeunes poètes, que la littérature impériale ne satisfaisait plus. Il n'est pas douteux que Rességuier, aidé d'Alexandre Soumet, n'ait travaillé personnellement et activement à leur rendre plus hospitalière la poétique demeure de Clémence Isaure (3).

C'est surtout en 1819 qu'il se déclare le protecteur de cette génération active. Cette année-là compte parmi les plus glorieuses dans la vie des Jeux-Floraux. V. Hugo envoie trois poésies. *Les dernières bardes*, *Les Vierges de Verdun* et *le Rétablissement de la statue de Henri IV*. Les relations s'établissent entre l'enfant sublime, M. Pinaud, Al. Soumet et Jules de Rességuier. En 1820, Soumet, qui s'est installé à Paris, met en relations directes V. Hugo et J. de Rességuier. Il faut lire dans le livre de Biré l'histoire de cette simple et profonde amitié, qui nous révèle un V. Hugo charmant et un Jules de Rességuier infiniment obligeant (4). Hugo ne cessait de se placer sous la protection du noble mainteneur. Il le chargeait de présenter à l'Académie ses deux Odes,

(1) Parlant de l'*Ode à Clémence Isaure*, le *Journal de Toulouse* disait : « On regrette d'autant plus de ne pas la trouver dans le recueil de l'année, qu'elle a fait un grand plaisir à la lecture. » 3 mai 1822. — Et sur *la Jeune Arabe*, il disait, le 3 juillet 1822 : « Diction pure, élégante correction, touches molles et flatteuses, suave et doux coloris de l'albane, qui distinguent les productions de cet illustre académicien et lui assurent un rang honorable parmi les plus aimables poètes de notre nation. »

(2) Comme la poésie chantée au mariage de Mlle de Puységur, à Rabasteins. Elle n'a pas été recueillie dans les Œuvres de J. de Rességuier, on la trouvera au *Journal de Toulouse* du 21 novembre 1821, qui ajoute : « Ces couplets sont remarquables par la variété des tours, la finesse des pensées et le charme de la poésie. »

(3) Sur tout ceci, voir nos articles sur *le Romantisme à Toulouse* et sur *Alexandre Soumet*, dans *Revue des Pyrénées*, 1er et 2e trimestre 1913.

(4) Voir, pour tout ceci, Biré, *ouv. cit.*, tout le ch. IV.

Quiberon (21 mars 1821) et le *Dévouement dans la peste* (18 janvier 1822). Il sollicitait sa protection en faveur de jeunes poètes amis, et Jules travaillait à faire couronner leurs œuvres. C'est ainsi que, dès 1822, A. de Vigny, Saint-Valry, Rocher, Durangel, Gaspard de Pons étaient liés par la reconnaissance au poète toulousain.

De son côté, V. Hugo, vraiment séduit par l'amabilité de Rességuier, célébrait son talent dans les Revues de la capitale. Il écrit en 1821 dans les *Annales de la littérature et des arts* quelques lignes flatteuses sur *Glorvina* et *la Mort d'une fille de village*. En 1822, il se félicite de trouver l'*Ode à Clémence Isaure* dans les *Annales* (1), et *la Consolation d'une mère* à l'*Almanach des Dames* (2). En juillet 1822, il envoie à Rességuier un exemplaire des *Odes et poésies diverses* qui venaient de paraître. Il l'accueille enfin avec joie dans son propre journal, le *Conservateur littéraire* (3).

Subitement, tout ce bonheur fut mis en question. Les Jeux-Floraux venaient de se ressaisir. Le 30 juin 1822, le marquis d'Aguilar, en des stances sévères, venait de se déclarer contre les Romantiques. Le rôle de J. de Rességuier semblait fini à Toulouse. Mais, à ce moment même, il allait prendre plus d'éclat, et s'exercer à Paris.

III

En acceptant de se constituer, à Toulouse, le défenseur d'une école dont les audaces ne pouvaient manquer d'inquiéter, Jules de Rességuier pénétrait dans ce grand courant d'enthousiasme où devait bientôt s'absorber toute l'activité poétique du siècle. Ses amis l'engageaient à s'unir davantage aux représentants de la nouvelle génération. V. Hugo ne cessait de regretter l'éloignement où se tenait son « cher Jules ». Alex. Soumet, dans l'ivresse du bonheur qu'il éprouve à mieux connaître les frères Hugo, A. de Vigny, Lamartine, et les autres, songe à son ami de Toulouse qu'on aime particulièrement, à Paris. « Vous faites presque partie

(1) Cf. *Correspondance* de V. Hugo, t. I, p. 29.
(2) Cf. *Id.*, p. 22, lettre du 17 janvier 1822.
(3) En dépit de ce passé, V. Hugo n'a même pas fait une allusion à son amitié avec Jules de Rességuier dans *V. Hugo raconté*.

de notre cercle poétique », lui écrit-il (1). Tout cela paraissait bien séduisant, et tout l'amour « de la petite maison » qui s'élevait à Sauveterre, ne parvenait pas à contrebalancer l'attrait de cet inconnu. A ce moment, M. de Peyronnet, qu'il avait connu en 1812 à Bagnères-de-Bigorre et qu'il n'avait jamais cessé de fréquenter, devenait un personnage. L'avocat était nommé ministre de Louis XVIII, avec M. de Villèle (2). Peyronnet songea à s'attacher Rességuier, que des liens d'amitié unissaient d'ailleurs au châtelain de Merville (3). Le poète fut nommé au Conseil d'Etat, et dès le mois d'août 1822, sa résolution était prise (4). Chose étrange ! Celui qui, le premier, est informé de cette décision est Durangel, de Marseille. Mais la nouvelle fit traînée de poudre. Durangel (5) informe V. Hugo et A Soumet. « Faut-il croire à ce bonheur ? » écrivait aussitôt Hugo (6), et, sans attendre la réponse, il prévenait Alex. Guiraud, alors à Limoux, et poussait Soumet à presser « son cher Jules », de façon à ce que sa lettre pût ne plus « le trouver là-bas. » Jules quitta donc Toulouse,

(1) Lettre du commencement de 1820. Cité par Biré, *ouv. cit.*, p. 153.

(2) Sur l'amitié de Rességuier et Peyronnet, voir *Prismes poétiques :* A M. de Peyronnet.

(3) Ils étaient si forts que Alex. Soumet priait Rességuier d'intervenir auprès de M. de Villèle pour obtenir une lettre de recommandation pour M. de Serre, Cf. Biré, *ouv. cit.*, p. 154.

(4) La lettre de Rességuier à Durangel datait de fin août 1822.

(5) Sur ce poète, voir Biré, *ouv. cit.*, p. 137-139. M. Biré se pose quelques questions, auxquelles le *Moniteur Officiel* va nous permettre de répondre. « M. Durand (Nicolas-François) né le 25 décembre 1801 à la Seyne, demande l'autorisation d'ajouter à son nom celui de *Modurange*, nom d'une terre située en Allemagne, et appartenant, avant la Révolution, à feu son aïeul maternel, officier dans les régiments suisses au service du Roi de France... » Au mois d'août 1825, l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Marseille lui donne une médaille d'or pour une Ode à l'occasion du Sacre de Charles X, et un second prix pour une Ode, adressée à S. A. R. Mme la Dauphine. En 1826, il réside à Paris ; néanmoins, l'Académie royale des Sciences de Marseille vient de l'admettre au nombre de ses membres correspondants. » Voir *Moniteur Officiel* du 28 mars 1826.

(6) Lettre du 6 sept. 1822 et non, comme le dit par erreur la *Correspondance* de V. Hugo, 1823. Cette lettre n'est donc pas à sa place, à la p. 35.

Ses usages pareils aux antiques coutumes (1),

et vint à Paris, dont il disait lui-même : « cet insolent seigneur suzerain, ce grand accapareur de toute distinction (2). » Biré a cru que « Rességuier vint se fixer à Paris, à la fin de septembre 1822 (3). » Cette date ne paraît pas exacte. Le 24 octobre 1822, Hugo écrit à M. Pinaud : « Je sais que M. de Rességuier est à Paris *depuis quatre ou cinq jours ;* il est venu me voir et j'ai été assez maladroit et assez malheureux pour être absent de chez moi dans ce moment-là. Je compte néanmoins le voir bientôt, et je remplirai avec bonheur votre commission près de lui (4). » M. Pinaud venait d'annoncer à V. Hugo le départ de J. de Rességuier, et sa lettre est arrivée après le 12 octobre, puisque, dans sa réponse, Hugo apprend à son ami son mariage (5). Rességuier n'a donc point quitté Toulouse avant la première quinzaine d'octobre. Enfin, écrite le 24 octobre, la lettre de Hugo fait remonter l'arrivée de Rességuier au 19 ou au 20 octobre. On voit que les dates concordent fort bien. Nous avons là la vérité.

Comme le lui avait recommandé Peyronnet, Jules de Rességuier mit au service des Bourbons sa fine plume de journaliste. Par malheur, ses articles ne furent jamais signés, ce qui constitue une difficulté presque invincible pour les recherches dans les journaux du temps. M. de Falloux dit cependant que ces articles furent remarqués. En même temps, M. de Peyronnet le faisait nommer maître des requêtes. Jules de Rességuier entrait donc dans une carrière administrative, et bien que « le stimulant essentiel des hautes carrières politiques, l'ambition, lui manquât absolument », ses amis nous assurent qu'il ne cessa pas d'être assidu aux travaux du Conseil. Trois mois après son entrée au Conseil d'Etat, Rességuier recevait une nouvelle charge. « Par ordonnance en date du 20 janvier 1823, le comte Jules de Rességuier, maître des requêtes, a été attaché à la Commission du sceau des

(1) Voir la poésie de Rességuier sur *Toulouse*.

(2) Cf. Falloux, *Etudes et souvenirs*, p. 154.

(3) Cf. Biré, *ouv. cit.*, p. 339.

(4) Cf. *Correspondance* de V. Hugo, p. 368.

(5) Voir le texte de l'acte de mariage de Hugo dans Biré, *ouv. cit.*, p. 261. M. E. Asse fait venir Rességuier à Paris, en octobre 1823, *ouv. cit.*, p. 134.

titres, en remplacement du marquis Dalon, nommé sous-préfet de Saint-Denis (1). » Il était enfin décoré.

Ces travaux absorbèrent Jules de Rességuier. Les retours au pays natal devinrent de moins en moins fréquents, et nos mainteneurs des Jeux-Floraux se plaignirent plusieurs fois, en séances publiques, de cette absence si prolongée et si complète.

Nous savons cependant qu'en 1824, il était à Toulouse, d'où il se retira à Sauveterre, au mois de mai. Sa santé était alors chancelante. M. Léon Séché a publié une lettre de Rességuier à Alexandre Guiraud, dont nous devons rappeler quelques passages, particulièrement instructifs (2). Petite Maison », 24 mai... Cher Alexandre, vous me guéririez si je n'étais que malade, mais je suis mort, me ressusciterez-vous ?... Dites à Soumet et à Gabrielle que je les aime encore plus qu'on ne les applaudit, et que je les applaudis comme je les aime ; à Emile, cet autre fidèle ami et brillant poète, qu'il y a des absents bien présents et des silences bien tendres... Ayez encore pour moi un de vos bons mouvements. Quelques lignes tout de suite, rue des Nobles, à Toulouse, me disant vos projets de retour... N'oubliez pas de me nommer bien tendrement à Aglaé, Emile et Soumet. Que devient Beauchesne, qui m'aimait autrefois, et me le disait et me l'écrivait ? »

Ce sont là d'aimables lignes ; elles nous montrent un poète, fidèle à ses amitiés poétiques, et plein de sollicitude pour ceux qui, auprès de lui, mènent le bon combat dans les revues et les salons de Paris.

IV

Pour lui, il avait débuté aux côtés de Victor Hugo, quand il ne craignait point de laisser paraître, en 1821, au *Conservateur littéraire*, son élégie *Glorvina*, présentée par V. Hugo lui-même. On l'y appelait « un des poètes qui cultivent les lettres avec le plus de talent et de distinction. » En mars 1821, quand la Revue cesse de paraître, V. Hugo lui adresse, comme à l'un de ses meilleurs collaborateurs, la collection complète, en trois volumes. « Je profite,

(1) *Moniteur Officiel*, 1823, p. 96.
(2) Cf. *Le Cénacle de la Muse française*, p. 170, note.

lui disait-il, d'une occasion que m'offre notre cher Alexandre Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire* ; c'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte (1). »

La disparition du *Conservateur littéraire* ne compromit pas l'union des jeunes poètes : ils se retrouveront à la *Muse française* (2).

On a désigné parfois Jules de Rességuier comme l'un des « fondateurs » de ce journal (3). Il semble que ce soit exagérer son rôle ; il se contenta d'en être « l'un des collaborateurs les plus assidus (4). » Cependant, la tradition (dont nous n'avons retrouvé aucune trace dans la littérature de ce temps) veut que ce soit Rességuier qui ait choisi et fait accepter l'épigraphe de la *Muse française :*

> Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
> Jam nova progenies caelo demittitur alto (5).

Il aurait encore fourni l'idée de l'emblème qui décorait la couverture du journal : un chevalier du moyen-âge, bardé de fer, ayant tout près de lui l'épée, la lance et le bouclier, touchait de la lyre, et une couronne de lierre ornait ses longs cheveux, épars sur ses épaules.

La contribution de Rességuier aux deux volumes de la *Muse française* est assez considérable, car nous savons que les fondateurs du journal pressèrent notre poète, avec beaucoup d'ins-

(1) Cf. *Correspondance*, p. 22 ; et aussi la lettre du 17 avril 1821, citée par Biré, *ouv. cit.*, p. 219, qui ne figure pas dans la *Correspondance*.

(2) Nous ne referons pas, après MM. Séché et Marsan, l'histoire de ce journal. Pour quelques précisions complémentaires, voir notre article sur *Alexandre Soumet*, dans *Revue des Pyrénées*, 2e trimestre 1913.

(3) Presque tous les Journaux et Revues de Toulouse l'appelaient ainsi, voir aussi Ed. Fournier, *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, Paris, 1880, p. 430.

(4) Cf. Jeanroy Félix, *Histoire de la littérature sous la Restauration*, p. 201.

(5) Jeanroy Félix fait allusion à cette tradition.

tance, de suppléer à la défection subite de Lamartine (1). Nous relevons l'*Odalisque* (t. I, p. 85-87), de spirituelles pages sur l'Exposition de l'industrie au Louvre : *Un Samedi au Louvre* (t. I. p. 273-281), et au second volume : *Le Punch*, ode (p. 40-41), l'*Etoile* (p. 216), *Elégie* (p. 269-270), enfin un article de critique littéraire sur les *Poèmes et chants élégiaques* d'Alexandre Guiraud.

Ces pages furent vite remarquées, et même les critiques qui ne se sentaient point trop de bienveillance à l'égard de la bruyante Revue, ne manquèrent pas d'applaudir au talent de Rességuier. « La *Muse française*, dit le *Moniteur Officiel*, présente un grand intérêt pour les lettrés. La critique littéraire y est en général exercée avec une impartialité et une hauteur de vues aussi rares l'une que l'autre. Nous devons signaler Emile Deschamps, l'un des auteurs de la jolie comédie du *Tour de faveur*, et qui s'est déjà fait connaître dans le monde littéraire par des poésies dans lesquelles un goût pur s'allie à la fraîcheur et à la nouveauté des images. Cette fois-ci, il a cédé son malicieux pinceau à Monsieur le Comte Jules de Rességuier qui s'en est servi avec un talent rival et un rare bonheur dans un article sur l'exposition des produits de l'industrie. M. Jules de Rességuier est un des plus poétiques desservants du temple de Clémence Isaure. Son nom se trouve tout naturellement dans la *Muse française* et déjà le second numéro nous l'avait offert au bas d'une charmante pièce de vers, ayant pour titre l'*Odalisque*. Une pareille réunion de talents devait nécessairement produire un grand effet dans la république des lettres. La *Muse française* est le rendez-vous de tous les noms poétiques de l'époque... (2). »

Il nous faudrait surtout signaler la critique des *Poèmes d'Alex. Guiraud*. Sans doute, la complaisance s'y fait quelquefois sentir. Rességuier n'était pas tout à fait libre, pour des raisons de camaraderie littéraire et de vieille amitié, de censurer tout ce qu'il désapprouvait peut-être intérieurement. Cependant, il en a assez dit, pour que nous puissions comprendre qu'à ce jour, le respect du mot propre, sans souci du style noble, ne l'avait pas encore entièrement gagné. Tout en reconnaissant que « l'histoire du petit Savoyard était écrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté, que des paroles presque populaires devenaient le lan-

(1) Voir la lettre que lui adresse Soumet, dans Paul Lafond, *L'Aube Romantique*.

(2) *Moniteur Officiel*, 8 octobre 1823.

gage de la plus douce poésie, et que des mots familiers, jetés avec art dans le style élevé, produisaient souvent un heureux effet », il n'hésitait pas « à condamner dans un livre l'expression qui l'avait touché en traversant le boulevard ». « Nous blâmons, disait-il, M. Guiraud d'avoir fait dire à son enfant mourant de faim ce joli vers :

Un petit sou me rend la vie ;

une si scrupuleuse fidélité de langage altère l'émotion que le poète avait fait naître. » Peu après, la *Muse française* disparaissait brusquement. Comme il s'était intéressé à sa fondation, Rességuier s'intéressa à sa mort : nous savons qu'avec Emile Deschamps et Al. Soumet, il fut d'accord qu'on devait « la tuer » chez Tardieu, pour l'empêcher de prendre une allure qu'il désavouait (1).

V

Les salons, au moins autant que les Journaux, les Revues et les keepsakes, furent le véritable terrain de manœuvres où s'exercèrent les poètes de la nouvelle génération, avant les combats décisifs (2). Jules de Rességuier était extrêmement mondain. Par sa fortune, par ses origines aristocratiques, l'éclat de son nom, sa situation officielle et ses brillantes relations mondaines, il ne tarda pas à faire de son salon l'un des mieux fréquentés de Paris. Installé tout d'abord rue du Helder, n° 20 (3), et bientôt après, rue Taitbout, non loin de la demeure de Lamartine (4), Rességuier recevait tous les samedis,

(1) Sur cet épisode, voir mon article de la *Revue des Pyrénées*, 20 juin 1913.

(2) Voici quelques sources principales : Mme Ancelot, *Les Salons de Paris* et *un Salon de Paris* ; Mme de Bassanville, *Les salons d'autrefois* ; Mme d'Abrantès, *Les Salons de Paris* ; Amaury-Duval, *Souvenirs* ; de Beaumont-Vassy, *Les Salons de Paris sous Louis-Philippe*, etc.

(3) Cf. *Amanach royal* de 1823.

(4) Les relations étaient fréquentes entre la rue Taitbout et la rue de l'Université. Voir *Recueil des Jeux-Floraux*, 1862, p. 359.

... Les amis, en prenant la route accoutumée
Arrivaient ce soir-là dans la maison aimée.
On est comme en famille, en petit comité,
Très attendu toujours, et jamais invité...
On y voit, essayant leur sourire et leur mot,
Des enfants qui seront hommes et grands bientôt,
Et l'amour, ce premier besoin de tous les âges,
Au fond de tous les cœurs et sur tous les visages...
Et la voix d'un poète, au milieu des bravos
Y récite des vers très beaux et très nouveaux (1).

Vif, caustique, « sa chevelure noire si bien bouclée sur son front mat, et ses yeux noirs si intelligemment perçants (2) », Jules de Rességuier retenait surtout l'attention. Il contait avec beaucoup de charme et lisait les vers à la perfection. Près de lui, la comtesse, très belle et très réservée. Sa modestie était souvent mise à l'épreuve, car on connaissait les aventures édifiantes qui marquaient sa vie « de dame de charité (3). » Parmi les groupes d'amis, couraient trois jeunes garçons, d'une vivacité charmante, et s'on s'étonnait déjà de voir leur père, « par une aimable habitude, les traiter absolument en camarades (4). » Autour de Jules, toute une pléiade de poètes.

Les plus assidus, les plus aimés restèrent toujours A. Soumet, A. Guiraud, E. Deschamps. Lamartine et V. Hugo y vinrent d'abord assez souvent, puis se retirèrent, ou presque. Ajoutons les noms de Saint-Valry, d'A. de Beauchesne, de Théophile de Ferrière, *alias* Samuel Bach, de Blaze de Bury, de Paul de Julvecourt, de Jules de Saint-Félix, de Gaspard de Pons, d'Edouard Gout-Desmartres, du comte de Falloux, de Jules Lefèvre. Sophie Gay, invariablement accompagnée de l'illustre Delphine, était une habituée du salon. En rappelant ces noms, M. de Beaumont-Vassy ne pouvait s'empêcher d'écrire : « Il y avait rue Taitbout un de ces véritables Cénacles de la littérature et de l'art, où le goût, la grâce et l'éloquence se donnaient rendez-vous avec la

(1) *Dernières poésies*, Toulouse, 1864, p. 153.

(2) Cf. de Beaumont, Vassy, *Les Salons de Paris*, 1866, p. 313-317.

(3) G. de Pons l'appelait « la sainte ». Voir encore Falloux, *Mémoires d'un royaliste*, 1888, t. I, p. 161.

(4) De Beaumont s'en étonne, mais Rességuier les traita toujours ainsi, voir *Prismes poétiques : A mes enfants*.

critique, réunion charmante d'esprits d'élite et de femmes distinguées qui, par sa composition, quelquefois aussi par les noms historiques qu'elle renfermait, rappelait tout à fait l'hôtel de Rambouillet, moins les Précieuses (1). »

Le pédantisme ne régnait point, en effet, chez Jules de Rességuier. Assis autour d'un guéridon finement décoré, nos joyeux amis devisaient, tandis que montait en spirales la flamme bleuâtre du punch :

Les amis sont placés près de la table ronde,
La flamme naît et meurt dans la coupe profonde...
Mais au bruit des cristaux et des coupes dorées,
Des femmes, à l'instant, charmantes, peu parées,
Vous servent un lait pur et des fruits toujours verts,
Dont la fraîcheur insulte au brasier des hivers,

Et l'on cause, sans fin et sans lassitude, car où s'arrête le séduisant Emile Deschamps, reprend l'intarrissable Jules de Rességuier.

On cause sous les feux des regards, des bougies,
Le vieux conte succède aux jeunes élégies ;
Il évoque un fantôme ; on tremble, on applaudit ;
Pour cacher qui l'on aime, en riant on le dit,
Ou dans l'ombre, plus loin, en secret on recueille
Les débris d'un bouquet qu'une main blanche effeuille (2).

Mais bientôt, « entouré et pressé par un essaim de jolies femmes qui lui demandaient quelques-uns de ses vers inédits », Jules se dirigeait vers la cheminée, s'accoudait sur le marbre et détaillait, d'une voix moqueuse et nuancée, des strophes auxquelles on applaudissait de tout cœur. Certaines eurent ainsi une vogue surprenante, telles l'élégie sur la *Châtelaine du Languedoc* et sur *Toulouse*. Nous citerons la première dans sa forme primitive, sensiblement différente de celle qu'elle a prise dans les *Prismes poétiques* :

(1) De Beaumont-Vassy, *ouv. cit.*, p. 313.
(2) Cf. *Tableaux poétiques*, Le Punch.

Dame du Languedoc, rose de la pelouse
Qui d'un lien de fleurs environne Toulouse,
Astre de l'horizon si bleu dans ses contours,
Muse de mon pays, châtelaine aux dix tours (1),
Votre voix, jeune écho de l'antique mystère,
Dit de Jérusalem les trésors rapportés,
Vous célébrez la gloire et l'amour du trouvère (2),
Comme on chantait jadis, aujourd'hui vous chantez (3) :

« C'est ta fête, Clémence Isaure,
L'air dans le ciel est parfumé,
La terre s'émaille et se dore,
C'est le troisième jour de mai,
Et sur nos quais, près de la rade,
Au maître-autel de la Daurade,
L'Eglise étale ses couleurs ;
Le prête revêt son étole,
Et bénit pour le Capitole,
Toutes les couronnes de fleurs. »

Et puis, vous racontez, en répandant des larmes (4),
Nos croix et nos drapeaux dans l'orage emportés ;
Ou, songeant à l'espoir qui reste avec nos armes,
Comme on chante en secret les amours, vous chantez ;

« Palais de marbre, toits de chaume (5),
Villes et champs, tout le royaume
Reprendra l'éclat souverain (6) !
Ce royaume, gonflé de gloire (7),
Peut aller du Tibre à la Loire
Et du Mançanarez au Rhin. »

(1) Texte définitif ; écho des antiques oracles.

(2) Texte définitif ; La foi des pèlerins, les vœux et les miracles.

(3) Texte définitif ; Comme on chantait jadis, près de nous vous chantez.

(4) Dans le texte définitif, Rességuier a ajouté, avant le couplet sur Clémence Isaure, quatorze vers nouveaux.

(5) Rességuier ajoutera, avant cette strophe, quatre vers.

(6) Texte définitif ; Reprendra son rang souverain.

(7) Texte définitif ; Le Royaume. — On trouvera cette rédaction originale dans le livre cité de M. Beaumont-Vassy, p. 315-317.

Mais pourquoi vois-je fuir sous la vitre en losange,
La dentelle d'argent de votre bavolet,
Votre nœud de velours, votre figure d'ange ?
Restez... Répétez-moi vos chansons, s'il vous plaît,

Dame du Languedoc, rose de la pelouse,
Qui d'un lien de fleurs environne Toulouse,
Astre de l'horizon si bleu dans ses contours,
Muse de mon pays, châtelaine aux dix tours !

« Après le maître de la maison, raconte M. de Beaumont-Vassy c'était Emile Deschamps qui, sollicité de même, continuait le discours harmonieux et charmait ses auditeurs en récitant, avec l'esprit qu'on lui connaît, quelques-uns des jolis morceaux qu'il destinait à quelque recueil périodique... D'autres lui succédaient, et ainsi se passait trop rapidement une soirée d'un intérêt bien vif qui laissait de longs souvenirs. » C'était l'impression que, généralement, emportaient les amis et les habitués du salon de Jules de Rességuier. Rappelant ces jours de triomphe, Barbot les caractérisera en ces termes : « on ne disait pas en sortant ; j'ai perdu ma soirée (1). »

Comme il accueillait avec bonne grâce, Rességuier était fort recherché. On lui faisait fête, partout où il allait, et nous savons qu'il n'est guère de salons réputés qu'il n'ait fréquentés, trop même au sentiment des amis soucieux de sa gloire, car ils lui reprocheront de dissiper ainsi son temps, pour le plus grand tort de son œuvre littéraire (2). Parmi ces petits cénacles fermés et charmants, certains lui furent particulièrement agréables : celui de Charles Nodier, celui de Mme Ancelot et celui de Mme Gay.

Il avait pour Charles Nodier, ce bibliophile séduisant, une grande tendresse respectueuse (3). Et puis, Charles Nodier était le père de Marie Nodier qui, par sa grâce, sa fine intelligence et son dévouement filial, achevait de gagner au salon de l'Arsenal ceux

(1) Cf. *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864, p. 359. Barbot cite encore, parmi les habitués de ce salon, Alfred de Vigny et Brizeux.

(2) De Beaumont-Vassy regrette que Rességuier ait été « poète trop répandu dans le monde », *ouv. cit.*, p. 314.

(3) Sur le salon de l'Arsenal, voir Michel Salomon ; *Charles Nodier et le Salon de l'Arsenal*, Paris, 1908.

même qui y venaient avec certaines préventions. Rességuier dira à Nodier :

Eh ! pourquoi, de nos jours, dans ce que tu composes,
Pourquoi dans tes écrits ce souffle pur de roses ?
Pourquoi cette harmonie et ces fraîches couleurs ?

C'est qu'une jeune fille, au doux nom de Marie,
Qui chante comme toi, qui pour toi veille et prie,
Fait tomber sur ton front ses baisers et ses fleurs (1).

Quand la rafale révolutionnaire eût dispersé les anciens hôtes de l'Arsenal, que Marie, devenue Madame Menessier, eût emporté avec elle toute la jeunesse rieuse du salon de son père vieilli, l'Arsenal fut délaissé. Mais Rességuier avait le cœur fidèle. Il écrivait le 31 juillet 1836 à Mme Menessier-Nodier :

Madame, j'arrive de la campagne, et vous savez la ravissante surprise qui m'attendait chez moi. Des vers admirables, des vers de vous, des vers dont je serais confus, si je pouvais en être autre chose que touché et ravi ! J'arrive d'une vallée délicieuse, toute remplie d'arbres, de fleurs, de rossignols, et je trouve dans votre poésie plus de parfum, d'éclat et d'harmonie que je n'en ai quitté. Oh ! madame, que vous portez bien le nom que vous portez ! Que vous êtes digne de votre père et digne de vous !

J'hésitais, dans ce siècle de prose, à publier un second livre de vers, je n'hésite plus : je veux, au retour du voyage que je vais faire dans les Pyrénées, je veux absolument avoir une occasion de vous dire publiquement merci. Or, vous serez la cause d'un nouveau méchant volume ; ce sera un grand tort. Tant mieux ! tant mieux ! Pour être pardonnée, vous serez obligée de publier un livre divin : cela vous sera bien facile (2). »

Sur les salons de Mme Ancelot et de Sophie Gay, les renseignements ne nous font certes pas défaut, mais ils sont très laconiques en ce qui concerne Jules de Rességuier (3).

(1) Cf. *Prismes poétiques* ; A Charles Nodier, Marie Nodier mit en musique plusieurs poésies de Rességuier.

(2) Cité par M. Sallomon, *ouv. cit.*, p. 148. Le livre annoncé s'intitula les *Prismes poétiques* ; en vain y cherche-t-on le « merci » promis ; il n'y a que le sonnet à Charles Nodier.

(3) Sur les relations de Rességuier et Mme Ancelot, voir Mme Ancelot,

Ce n'était pas seulement l'aristocratie de l'intelligence en du sang que Rességuier fréquentait chez ces deux amies, c'était encore la plus bigarrée diversité d'opinions politiques, littéraires et religieuses, entre lesquelles il apprenait à s'insinuer élégamment, avec une bonne grâce exquise, heureux de rapprocher et de fondre autour de lui la morgue classique et l'outrance romantique, la brutalité libérale et l'inertie royaliste. Surtout il apprenait à connaître, respecter et admirer Delphine Gay, la jeune fille prodige. « la Muse de la patrie. »

Homère en la voyant, Homère aurait chanté.
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.
Maintenant nos pinceaux, nos vers sont inhabiles,
Ils ne sauraient fixer des traits aussi mobiles...
De la terre et du ciel c'est un divin mélange,
Tantôt comme la femme et tantôt comme l'ange...

Le temps n'amortit pas cet enthousiasme. Delphine sera devenue Mme de Girardin que le souvenir d'une intrigue malheureuse avec Alfred de Vigny ne sauvera pas tout à fait du sourire malicieux, Rességuier ne cessera cependant de proclamer :

Le monde entier doit la connaître,
Et trois mots expliquent son être :
Amour, poésie et beauté (1).

Les Salons de Paris, et docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. I, p. 248. Sur Rességuier et Mme Gay, voir Léon Séché, *La Muse française*, p. 174-202, et surtout Th. Gautier, *Portraits contemporains*, Paris, 1874, 3e édit., p. 19-32. Un tableau, peint par Mme Ancelot, représentait Parceval de Grandmaison lisant des vers devant un nombreux auditoire, où figurait Jules de Rességuier.

(1) Cf. *Prismes poétiques* ; A Mme de Girardin.

Nous citerons, pour mémoire, une hypothèse de M. E. Asse, *ouv. cit.*, p. 157-159 et p. 191. M. Asse croit que Rességuier eut pour Delphine des sentiments plus tendres que la simple amitié : 1° Car ses vers à Delphine sont galants. Raison sans force, car lisez la lettre à Mme Menessier-Nodier : est-il possible d'être plus admiratif ? C'est là le ton de 1824 : préciosité sans conséquence ; 2° Dans le *Souvenir*, Rességuier parle d'une femme qui aurait tout emporté sur la rive étrangère. Or, Delphine part pour l'Italie en 1826. M. Carl Bertel, *ouv. cit.*, p. 64-66, admet aussi que le *Souvenir* fait allusion au voyage

Ces habitudes mondaines ont réagi fortement sur l'esprit de Rességuier. Il avait chanté les thèmes en faveur à la *Muse française :* la femme frêle, les êtres délicats, les fronts et les cœurs mélancoliques, les doux malades qui n'ont connu de la vie que son printemps. Le chant du poète, en rencontrant des auditoires aussi variés, se fit insensiblement plus fort. Plaintif, il acquit la fermeté ; vague, et mélodieux sans phrase bien accentuée, il acquit la netteté et la vigueur. Une chanson nouvelle se formait ainsi dans l'âme vibrante du poète ; elle se développait en une double mélopée, l'une à l'honneur de la femme « d'intérieur », « fille d'Eve » active, laborieuse, et pure ; l'autre aux dépens de la femme mondaine, inoccupée, folâtre et vaine.

Toute une partie, à notre avis, la plus originale, des *Prismes poétiques* et des *Dernières poésies* (1), découle de cette source nouvelle. (*A suivre*).

Joseph Dedieu.

de Delphine. Mais il manque une preuve, et d'ailleurs *le Souvenir* est-il antérieur ou postérieur à 1826 ? Rien ne nous permet d'assigner une date certaine, qui détruirait ou confirmerait l'hypothèse précédente.

(1) Voir surtout, la partie intitulée *Médaillons : Physionomies et caractères de femmes*, p. 53-87. Mme de Saint-Surin raconte avoir entendu, dans son salon, Jules de Rességuier « si connu par les spirituelles poésies dont il a enrichi la littérature », réciter le *Retour d'un bal* (paru dans les *Prismes poétiques* sous ce titre : Une nuit d'hiver). « Puis il peignit cette danse à l'allure emportée qui jetait dans le bal une diversion si vive, et qui a été remplacée par la polka. » Cf. *Le Miroir des salons, scènes de la vie parisienne*, par Mme de Saint-Surin, Paris, 1848, p. 79.

VARIA

I

PAGES OUBLIÉES — BALZAC, MORALISTE

On s'est demandé si Balzac était un moraliste. Nous avouons tout d'abord que cette opinion surprend. Balzac, l'auteur de la *physiologie du mariage*, des *Petites misères de la vie conjugale*, des *Contes drôlatiques*, et de quelques autres romans, où la curiosité littéraire n'a point reculé devant les dépravations les plus cachées, Balzac, dont la grosse figure rabelaisienne est encore présente à notre mémoire, transformé en émule de Pascal, de La Bruyère, et de Vauvenargues, cela paraît un peu audacieux.

Balzac est un peintre de mœurs, mais un peintre de mœurs corrompues, et qu'il a peut-être aidé à corrompre, en pénétrant au fond de leur moelle ; il a fait l'autopsie de la société française, et il a entouré sa dissection d'un parfum de bonne compagnie, d'un vernis aristocratique qui ont empêché les cœurs de se soulever. On admire la subtilité et la dextérité de l'opérateur passé maître dans son art ; il a séduit l'imagination en prenant son point d'appui dans la vanité des femmes qu'il a comblées de flatteries, et dont il s'est ingénié à excuser les faiblesses et à prolonger les illusions.

Avant Balzac, la comédie et le roman s'intéressaient aux amours des jeunes gens, amours qui aboutissaient au mariage ; en dépit des obstacles suscités par les familles, amours qui avaient pour elles l'accord des âges et les convenances de la nature ; les héroïnes comptaient vingt ans à peine, elles s'épanouissaient dans toute la fleur de leurs charmes, dans tout la vivacité de leurs sentiments ; elles suivaient l'ordre des saisons. C'était l'éclosion du printemps. Ces tableaux contrariaient beaucoup les femmes dont l'été allait finir et qui jetaient les dernières lueurs de leur éclat. Balzac s'en aperçut, et comme il voulait des lecteurs et des

lectrices enthousiastes, il se plut à poétiser les femmes déjà mûres et les para de grâces inimaginables ; il leur indiqua tous les artifices de l'esprit, toutes les ressources du luxe. Il mit au service de leur coquetterie une science véritable dont elles lui surent gré ; il leur démontra d'ailleurs, et surabondamment, que s'il leur arrivait de ne plus aimer leurs maris, c'était toujours la faute de ces messieurs et non la leur.

Cette complaisance morale ne pouvait manquer d'être bien reçue par les femmes de trente ans et encore mieux par les femmes de quarante. Mais est-ce la morale des Pères de l'Eglise ? Est-ce même la morale des simples moralistes ?

Au point de vue du style, l'auteur de la *Comédie humaine* mettait quelquefois dans la bouche de ses personnages, même dans ses meilleurs romans, un langage figuré d'un goût douteux. Dans *le Lys dans la Vallée*, par exemple, si le caractère de Mme de Mortsauf, conçu avec beaucoup de délicatesse, avait été dessiné de même, il serait plein de grâce et de charme. Les émotions successives par lesquelles elle passe sont naturelles et pour ainsi dire inévitables. Toutes les pensées qui la tuent ont tué d'autres femmes dans le monde ; mais aucune ne s'est exprimée comme elle ; aucune n'a dit à son amant : — *Toute femme est voilée, et tout voile veut être levé ; vous avez manqué de hardiesse ; une hardiesse m'aurait fait vivre*... Nous prouvons que Balzac lui-même se permet une singulière *hardiesse* en levant ainsi le voile de pudeur qui reste toujours sur les sentiments d'une honnête femme ; mais lorsque Mme de Mortsauf ajoute : — *Ami, j'ai soif de toi*... Ce langage nous paraît plus que *hardi*.

Ce que nous ne trouvons pas très moral non plus, c'est la manière dont l'auteur traite ce pauvre M. de Mortsauf et les maris en général. On devrait se contenter de les sacrifier sans les injurier, surtout quand ils ne sont pas dans leur tort. Félix de Vandenesse trouve que M. de Mortsauf l'accable de son amitié : —*Je connus, s'écrie-t-il, la pesanteur de l'attachement des maris, leurs attentions qui assassinent les âmes nobles*...

Ame bien noble, en effet, que celle d'un séducteur de profession, qui, à la fin du livre, en est à sa quatrième maîtresse, après en avoir fait mourir une de chagrin !

Cependant, on ne saurait contester à Balzac une moralité relative, sinon absolue, et il touche par moments d'une main sûre

à des infirmités du cœur et de l'esprit. Voici, entre beaucoup d'autres, une remarque dont la vérité éclate aux yeux de tous :

« Nous ne manquons jamais d'argent pour nos caprices. Nous jetons l'or avec insouciance à des danseuses et nous marchandons un ouvrier dont la famille affamée attend le paiement d'un mémoire. Il semble que nous n'achetons jamais assez chèrement les plaisirs de la vanité. »

C'est par des aperçus de ce genre, lumineusement exposés, que Balzac mérite le nom de moraliste, et l'on peut dire que son stigmate est entré profondément dans la chair de notre époque et qu'il l'a fait saigner en la marquant ; il ne sacrifie pas toujours à une espèce de sociabilité qui lui fait prendre des ménagements avec le vice ; il saisit en main le fer chaud de la justice et l'applique sur l'épaule du patient ; souvent même, lorsqu'il est emporté par ses rancunes personnelles, par le souvenir de ses luttes et de ses souffrances, il exagère ses rigueurs.

Il est une classe d'êtres auxquels Balzac n'a jamais montré de bienveillance ; il n'aimait pas les journalistes. C'était une guerre à mort entre eux et lui. Il les regardait comme de malhonnêtes gens qui lui faisaient du tort en empêchant ses livres de se vendre et en le privant des millions que son imagination avait toujours rêvés. S'i avait pu les faire condamner à des dommages-intérêts, il l'aurait fait de grand cœur. Cela adviendra probablement le jour où la littérature, qui ressemble de plus en plus au commerce, fera plaider l'atteinte portée par la critique à son industrie. Mais au temps de Balzac, il n'en était pas encore ainsi. Il ne pouvait que se venger de la critique en la critiquant (1).

Ce que nous disons de la moralité des œuvres de Balzac ne

(1) C'est ainsi que, dans un moment d'humeur, le grand romancier traitait deux critiques de son temps de la manière suivante : « Hippolyte Rolle et Hippolyte Lucas, critiques sans cris, sans colère, n'ayant jamais la hache à la main ; ils sont aussi hippolytes l'un que l'autre. » Balzac était mieux inspiré lorsqu'il écrivait à Hippolyte Lucas ces lignes courtoises : « Vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu avec trop de plaisir, pour qu'il ne s'y mêlât pas de crainte, votre jolie nouvelle de l'*Echelle de soie*.

Agréez mes salutations inquiètes et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux. »

De Balzac.

nous ôte pas l'admiration que nous avons pour les rares qualités de son talent, pour ses facultés descriptives et observatrices, pour la fécondité de son imagination, pour la force de travail dont il était doué, pour la vie, quelquefois factice, mais toujours puissante, dont il savait animer ses personnages, qui prenaient rang dans son esprit et dans celui des autres comme des personnages réels. Nous reconnaissons même à son style, lorsqu'il n'est pas empêtré par suite de ses remaniements perpétuels ou par des rêveries de l'autre monde, une solidité naturelle et d'une vigoureuse tenue.

Hippolyte LUCAS.

II

LES ORIGINES DE GUSTAVE FLAUBERT

Un vétérinaire de Villenauxe-la-Grande (Aube), M. Reibel, vient d'établir les origines de Gustave Flaubert.

D'après lui, Flaubert est Champenois, sa famille serait originaire de Bagneux (Marne) et c'était, les vieillards s'en souviennent, une famille de vétérinaires et de médecins. Aux dix-septième et dix-huitième siècles les Flaubert étaient célèbres dans la contrée.

Le premier dont on trouve la trace est Michel Flaubert, né à Bagneux au douzième siècle. Celui-ci eut un fils Constant, né également à Bagneux ; il était maréchal expert. Constant Flaubert éleva trois fils qui furent artistes vétérinaires. Leurs descendants se consacrèrent à la même profession. Peu à peu, la famille Flaubert s'éleva et se déplaça.

Ainsi nous rencontrons Nicolas Flaubert, né à Saint-Just en 1754 ; il vint s'établir à Nogent-sur-Seine et mourut pendant l'invasion de 1814, le 17 mai, des suites des mauvais traitements que lui firent subir les Prussiens.

Nicolas Flaubert eut un fils, Achille-Cléophas Flaubert, né à Maizières-la-Grande-Paroisse en 1784 ; reçu docteur en médecine, Achille Flaubert devint chirurgien en chef de l'hôpital de Rouen.

C'est de lui que naquit en 1820, à Rouen, Gustave Flaubert, l'immortel auteur de *Madame Bovary*.

III

RICHARD WAGNER A PARIS

Parmi les nombreux documents encore inédits qui se trouvent dans la collection Malherbe et qui appartiennent désormais à la bibliothèque du Conservatoire, il y a toute une série de lettres de Richard Wagner qui remontent au séjour qu'il fit à Paris de 1839 à 1841. Ces lettres sont adressées à l'éditeur de musique Schlesinger pour qui Wagner fit de nombreux travaux. En voici quelques-unes que nous devons à l'obligeance du bibliothécaire du Conservatoire :

Très cher monsieur Schlesinger,

Depuis samedi matin, 8 heures, jusqu'à maintenant, à part quelques heures de sommeil, je suis occupé à la correction de la partition. (Il s'agit de *la Favorite* dont Schlesinger a confié à Richard Wagner la correction des épreuves). Grâce à la plus grande assiduité, je suis arrivé en ce moment à la 42e planche, sur beaucoup de pages il m'a fallu passer une heure, et bien des fois, je vous l'assure, je serais sorti de mes gonds.

J'ai eu souvent plus envie de pleurer que de rire en voyant devant moi des pages que tout autre aurait aussitôt copiées et que je cherchais toujours à remettre au point par la correction.

Je suis un pauvre diable et dois me contenter de tout ce que je gagne. Mais souvent je me suis posé cette question désespérée : que me payera monsieur Schlesinger pour ce travail ? Je vous jure volontiers que si je faisais quatre arrangements de l'opéra au lieu de corriger la partition, il n'est pas douteux que j'y gagnerais. Je compte que dans le temps où je corrigeais 42 pages, j'aurais pu commodément les arranger quatre fois, tandis que maintenant je dois en tous les cas en faire deux fois encore la correction. Pensez donc à cela ! Encore ceci : par une correction rapide, la partition entière peut être rendue tout à fait mauvaise ; c'est pourquoi j'y regarde de très près et cherche à vous économiser des frais en corrigeant là où d'autres auraient peut-être laissé regraver la planche.

Je cherche néanmoins à suppléer à la lenteur de ce travail par une application soutenue et soyez assuré que je ne pense pas de sitôt à un repos avant d'avoir au moins corrigé ce qui est devant moi.

Ne voulez-vous pas faire reprendre ce qui est fini ? Les graveurs auront suffisamment de besogne.

Salutations cordiales de votre très humble serviteur,

Richard WAGNER.

Mardi matin, 9 heures.

Dans une seconde lettre, Richard Wagner doit demander 1.000 francs à l'éditeur Schlesinger. Il le fait en ces termes :

(*A lire de très bonne humeur !*)

Mon très honoré monsieur Schlesinger,

Je ne sortirai pas aujourd'hui à cause de la correction, c'est pourquoi je vous écris quelques mots sur mes affaires.

Vous m'avez promis de l'argent ces jours-ci, ce qui est superbe ; mais savez-vous de combien j'ai besoin en ce moment ? Je ne peux vous le dire et préfère vous le donner à deviner pendant que je vous énumère mes dépenses qui sont : trois cents francs d'acompte sur mon malheureux billet payable le 15, sinon la procédure sera poursuivie. Je dois deux cents francs à un ami qui a été obligé, parce que je ne pouvais pas lui payer cette somme le 8 de ce mois, de protester une traite ; par conséquent il attend journellement le payement de ma dette. De plus, j'ai tiré depuis long-payement à mon tailleur une lettre de change de cent cinquante francs qui échoit le 15. A tout cela s'ajoutent le loyer et la vie. Vous pourriez vous demander avec raison comment j'aurais fait face à ces dépenses si vous n'aviez pas du tout existé. Là-dessus, je peux seulement répondre que sans vous, cela en aurait été fait de moi, et Dieu sait ce qu'il serait probablement déjà advenu de moi, car j'ai été abandonné par ceux sur lesquels je pensais pouvoir compter dans le besoin.

Je ne le cache pas à présent et ne le cacherai jamais plus tard que vous m'avez certainement sauvé la vie.

Je reprends de nouveau confiance dans mon avenir et je vous

en remercie. Voilà pourquoi naturellement je m'accroche à vous quand il s'agit pour moi de rester dans la suite un homme honorable. Vous avez déjà commencé de m'arracher à la misère, continuez è m'aider encore et vous trouverez en moi un homme dont la reconnaissance ne connaîtra pas de bornes.

Pour revenir au fait, honoré bienfaiteur, il s'agit maintenant de frapper un fort coup, et pour parler respectueusement de sortir un billet de 1.000 francs. Je vois que vous êtes épouvanté, mais écoutez : vous savez que d'après votre bienveillante promesse en ce qui a trait au nouvel opéra d'Halévy, je suis à peu près jusqu'à Pâques en contrat avec vous. Si vous exaucez ma prière actuelle, vous pouvez être assuré que dans les trois mois à venir, je ne continuerai à vous importuner que pour ce qui sera strictement nécessaire à ma vie, et c'est peu comme vous pouvez bien penser. Mais il m'importe bien, Dieu sait, qu'ayant à présent enfin du travail, je puisse le faire à tête reposée ; vous n'avez aucune idée de ce que ces détestables embarras d'argent m'affectent et me prennent la tête.

Vous verrez qu'une fois délivré définitivement par vous de ces misères le travail volera pour ainsi dire de mes mains.

Je suis tout à fait convaincu qu'avec votre générosité connue — surtout si vous venez de toucher davantage d'argent — vous accorderez ma demande sans réserve ; et si cela vous était difficile, eh bien, regardez-la comme un véritable grand sacrifice que vous m'apportez : je ferai tous les efforts possibles pour le reconnaître un jour. Je compte sur votre bonté.

Encore un mot sur *la Favorite* : la correction va me retenir d'une façon barbare et me retarder pendant des semaines entières. Sans elle j'avais calculé venir à bout de tous les arrangements à la fin de la semaine prochaine car j'en avais déjà fini à peu près le tiers avant le début de la correction. Est-ce que je ne ferais pas bien d'employer tout d'abord mes premières heures libres pour terminer la partition entière pour piano, car c'est après la grande partition ce qu'il y aura de plus important. Il ne me manque que très peu de chose pour cela : le premier et le quatrième acte sont presque au complet et pour le deuxième et le troisième, j'aurai besoin d'un ou deux jours au plus. Qu'en pensez-vous ?

Où en est le concert ? Ne craignez-vous pas que pour ce que je désirerais y faire exécuter du temps et de la réserve me soient nécessaires ? Tout est prêt.

Mais voilà une longue et grave épître : accueillez-la favorablement et exaucez votre humble serviteur,

Richard Wagner.

Jeudi, 14 janvier, 41.

Le concert dont parle Richard Wagner eut lieu le 4 février 1841. On y entendit pour la première fois à Paris une œuvre orchestrale du futur compositeur de *Tristan et Isode :* son ouverture de *Christophe Colomb.*

Dans une lettre suivante, Richard Wagner établit son compte avec l'éditeur Schlesinger de la manière la plus pittoresque :

Paris, le 27 avril 1841.

Mon très honoré monsieur et bienfaiteur,

Je ne puis me coucher sans avoir appelé votre attention sur l'importance de l'objet qui occasionnera la visite que j'ai l'intention de vous faire demain matin, c'est-à-dire le règlement de notre compte et une avance de 100 francs.

La chose mérite une préparation et il m'importe de vous trouver aussi bien disposé que possible à mon égard car je dois déménager jeudi matin et n'ai pas un sou.

Ecoutez alors, et considérez favorablement l'état de votre compte tel que je l'extrais de mes papiers et qui doit sans doute être d'accord avec vos livres. J'ai touché 2.350 ; je dis deux mille trois cent cinquante francs, outre 90 francs d'avance que j'ai reçus sur mes articles pour la *Gazette musicale.*

Daprès les prix que vous avez vous-même déjà fixés et reconnus, j'ai livré :

Un nombre de suites pour le cornet : 500 francs.

Les arrangements de la *Favorite :* 1.150 francs.

La correction de la déplorable partition d'orchestre : 300 francs.

Deux arrangements du *Guittarrero* à 100 francs : 200 francs.

L'ouverture du *Guittarrero* à deux et quatre mains (hélas ! seulement) 30 francs.

Total : 2.180 francs, dont il reste 170 francs pour l'avance.

En revanche, j'ai néanmoins fourni à la *Gazette musicale* 3 feuilles et 10 colonnes, la feuille (hélas ! seulement) à 60 francs, ce qui fait 217 fr. 10 sous.

Si nous comptons les honoraires pour l'article déjà écrit sur le *Freischütz*, qui doit paraître prochainement (d'après votre propre estimation : 8 colonnes 1/2), les honoraires de mes articles s'élèveraient donc à 249 fr. 7 sous 1/2.

Il faut rabattre cependant 90 francs de l'avance qui m'a été faite sur mes articles, si bien que le montant de ma demande ne serait plus que de 159 fr. 7 sous 1/2.

En déduisant cette somme, je ne vous devrais plus que 10 fr. 12 sous 1/2 et ces 10 fr. 12 sous 1/2, je les revendique comme bénéfice sur les arrangements que j'aurai encore à corriger.

Vous voyez qu'en homme avide, je ne vous abandonne pas un sou et que, malgré cela, j'ai l'audace de solliciter de vous une nouvelle avance. C'est inouï, ce serait présomptueux au delà des bornes si je n'en avais pas tant besoin.

Il est absolument nécessaire, cher monsieur Schlesinger, que vous m'avanciez de nouveau 100 francs. Je ne sais pas comment vous comparaîtriez un jour devant le tribunal de la postérité si on pouvait dire : Moritz Schlesinger, le si bienveillant et prudent Moritz Schlesinger, a refusé cent francs d'avance au futur et en tout cas très illustre Richard Wagner, à un moment où il était en vérité sur le point ne partir pour la Russie afin d'étendre jusqu'au fin fond de l'Asie ses glorieuses relations commerciales sous la bienfaisante protection de *la Favorite* et du *Guitarrero*. Certainement votre imagination frissonne si vous vous mettez tout cela devant les yeux, et l'heureux résultat de ce frissonnement sera que vous me ferez verser l'avance que j'implore. Je compte dessus avec une certitude admirable. Songez donc que déjà au mois prochain, le merveilleux mois de mai, je pourrai faire des choses merveilleuses. Les aphorismes les plus inspirés, les plus substantielles nouvelles sont promis sur serment à la *Gazette musicale*, ce qui ne contribuera pas peu à élever votre journal au faîte de la gloire, si bien qu'un jour en des temps lointains...

Je ne peux plus, je m'épuise trop en effusions poétiques, et tout cela pour 100 francs, de façon que je puisse déménager ! Vous ferez justice à mon sentiment d'angoisse et c'est dans cette conviction que je m'arrête en attendant avec résignation ce que vous aurez décidé.

Avec écrasement,

Votre très humble serviteur.

Richard WAGNER.

Rentré en Allemagne, Wagner écrivit le 25 juin 1842 de Teplitz, où il était de passage, une dernière lettre à Schlesinger, pour s'excuser du retard dans un dernier arrangement de cette *Favorite* qui continuait de s'accrocher à lui avec une ténacité fatale. De cette lettre, moins humoristique que celle des jours de misère, nous ne retenons que ces dernières lignes :

Paris nous est (à W... et à sa femme Minna) inoubliable, et quoique nous y ayons cruellement souffert le souvenir et la grandeur de la vie de là-bas l'emportent malgré tout.

Voilà donc le dernier mot de Wagner sur ses deux ans de luttes parmi nous, sous le règne musical d'Auber, Adam, Donizetti et Meyerbeer.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES ; nos des 11 et 18 mai, du 22 juin, des 20 et 27 juillet : *Vigny et les Jeunes Filles : Marie de Clérembault*, *Delphine Bernard*, *Augusta Holmès*, par Léon Séché.

LA REVUE DES FRANÇAIS du 30 juin. — *Le premier amour d'Alfred de Vigny : Delphine Gay*, par Léon Séché.

La *Revue des Deux-Mondes* des 15 et 31 août : Correspondance de Louis Veuillot avec Léontine Fay (Mme Volnys).

La *Revue de Paris* du 15 août : Fra Diavolo et le commandant Hugo, par J. Rambaud.

LE TEMPS (no du 22 août). — *Une Idylle de Louis Veuillot*, par Jules Claretie ; — No du 23 août : *Stendhal, épicier marseillais*, par Emile Henriot.

Amitié de France (juillet-octobre). — *Flaubert et Homais*, par Georges Dumesnil.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *Un Précurseur du Romantisme : Millevoye*, essai d'histoire littéraire, par Pierre Ladoué, 1 vol. in-18.

Encore un *essai*, mais cette fois le mot est impropre, car M. Ladoué vient de publier sur Millevoye un livre définitif. D'aucuns lui reprocheront peut-être d'y avoir mis trop de choses, tel n'est pas mon avis. D'abord, du moment que M. Ladoué faisait une thèse, il devait épuiser son sujet ; et puis le personnage de Millevoye est si intéressant, il a exercé tant d'influence sur les plus grands poètes de l'école romantique, que j'en aurais voulu à son biographe de ne pas nous donner les preuves de cette influence incontestable. Or, c'est justement la partie de son livre qui offre le plus d'intérêt. Après l'avoir lue on cmprend mieux le silence que Lamartine, Hugo et Vigny, surtout ce dernier, gardèrent à l'endroit du poète de la *Chute des Feuilles*. On a beau dire qu'on s'honore en rendant à César ce qui appartient à César, les poètes ne sont jamais pressés de se déclarer tributaires de tel ou tel de leurs devanciers. Heureusement que l'histoire est plus juste qu'eux et sait mettre chacun à sa place. Millevoye est sans contredit le premier de nos élégiaques dans la chaîne qui aboutit à Lamartine. Et quand on pense qu'il est mort à trente-quatre ans, on a le droit de supposer que, s'il avait vécu quelques années de plus, il eût balancé la gloire de Lamartine. Il avait sa sensibilité et son don de l'harmonie, s'il n'avait pas ses grands coups d'aile. Qui sait si les *Méditations* ne l'eussent pas emporté, lui aussi, sur les hauteurs, et si son *Poète mourant* n'eût pas eu la belle envolée de celui de l'*autre !* Son malheur fut de débuter sous l'empire et d'avoir comme rivaux des Campenon, des Esménard et des Legouvé. Mais voyez comme il se détache aujourd'hui de ce milieu littéraire. Parny lui-même, malgré ses qualités charmantes, son tour facile et sa grâce aimable, ne nous intéresse guère plus aujourd'hui que les poètes du caveau, tandis que Millevoye n'a pas

vieilli. « Oh ! s'écriait un jour Sainte-Beuve, avoir fait *la Feuille* d'Arnault et *la Chute des Feuilles* de Millevoye ! » Ce n'est pourtant pas grand'chose, mais c'est assez pour être immortel.

La vie de Millevoye, telle qu'on l'avait racontée jusqu'ici, n'offrait qu'un intérêt médiocre. M. Ladoué a voulu lui donner beaucoup plus de développement et a mis en œuvre quantité de détails oubliés et ignorés qu'il a patiemment recueillis dans les journaux du temps, dans des mémoires particuliers, des pièces d'archives et des lettres inédites. Toute la vie mondaine et littéraire de 1800 à 1816 se trouve ainsi évoquée en un tableau d'un pittoresque achevé.

Les admirateurs de Millevoye qui se renouvellent toujours feront donc bien d'acheter ce livre et de le mettre à côté de ses œuvres.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN : *La Société Française du* XVIe *au* XXe *siècle*, par Victor Du Bled, 1 vol. in-18.

— *La Famille de La Mennais*, sous l'ancien régime et la révolution, par Christian Maréchal, 1 vol. in-8°.

— *La Jeunesse de La Mennais* par le même, 1 vol. in-8°.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Figures du passé* : La *Duchesse de Chevreuse*, par Louis Batiffol, 1 vol. in-8°.

Jean de la Rouxière.

Le Gérant : L. Séché.

JULES DE RESSÉGUIER

(*Suite*)

VI

Nous avons laissé Jules de Rességuier au moment où il vient d'être nommé conseiller d'Etat. En entrant dans les ministères, ce poète ne s'imaginait sans doute pas que ces palais fussent alors l'abri des Muses, des Muses bretonnes et méridionales.

Là il trouvait Alcide de Beauchesne (1), venu de Lorient, et que M. de La Rochefoucauld avait pris pour chef de cabinet au département des beaux-arts. Il y restera jusqu'à la Révolution de Juillet (2), Rességuier put encore connaître les bretons Boulay-Paty, Mennechet et le comte Walsh.

Evariste Boulay-Paty viendra de Rennes, rencontrera d'assez médiocres succès poétiques, mais, ayant pour lui la faveur de Casimir Delavigne et de Dupin aîné, deviendra bientôt secrétaire du duc d'Orléans (3). Mais le favori de la fortune était alors

(1) Nodier l'a joliment dépeint : « C'est, dit-il, un partisan des classiques entraîné par une sensibilité ardente ; c'est un ami des romantiques retenu par un goût pur. Il a, quand il le veut, la noblesse et la grâce des meilleurs poètes de l'ancienne école ; il se place au rang des meilleurs poètes de l'époque actuelle, par la tendresse des sentiments et l'élévation de ses pensées. »

(2) Sur les amitiés de Beauchesne, voir un livre curieux d'Emile Deschamps, *La simple portraicture du manoir Beauchesne... enrichie des blasons de moult poètes français*, Paris, Challamel, 1841, in-8. (Bibl. Nat. LK7 1277. Réserve).

(3) Sur Boulay-Paty, cf. E. Biré et E. Grimaud, *Les poètes lauréats de l'Académie Française*, t. II, p. 89 et suiv. ; Cuvillier-Fleury, *Etudes historiques et littéraires*, p. 330 et suiv. ; Hippolyte Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires*, p. 145-174 ; Dominique Caillé, *Un Romantique de la première heure : E. Boulay-Paty* (1829-1831), Paris, Ficker, 48 p. in-8.

Edouard Mennechet. Brillant élève à l'Ecole de droit de Paris, il est attaché dès 1815, au duc de Duras, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, en qualité de secrétaire. M[me] de Duras, Bretonne comme Mennechet et femme d'intelligence, n'hésita pas à admettre le jeune secrétaire dans son salon de la rue de Varenne, où se donnaient rendez-vous Chateaubriand, Cuvier, de Humboldt, Pozzo di Borgo, de la Ferronnays, Abel Rémusat, de Féletz, Alex. de Laborde, Brifaut, Villemain. Grâce à la protection de M[me] de Duras, Mennechet fut nommé en 1817 chef de bureau de la Chambre du Roi, et en 1820, lecteur de Louis XVIII. Quand Rességuier le connut à la Cour, il était à l'apogée de sa gloire. Louis XVIII le nommait en 1822 chevalier de la Légion d'honneur et secrétaire du Cabinet du Roi (1). Que l'on comprend bien ces trois vers que Rességuier lui consacrera, plus tard, dans sa pièce, *A mon foyer :*

Et Mennechet, qu'aux Tuileries
De lys fleuries
On recherchait.

On aime à penser que ce fut dans ce groupe de poètes bretons que Rességuier rencontra plusieurs fois Chateaubriand. Le sombre René régnait sur cette cour d'adulateurs, qu'il fascinait littéralement par sa bonne grâce autant que par son génie. Rességuier nous a laissé l'écho de cette admiration, à laquelle il ne put lui-même échapper :

J'aime un front inspiré, modeste et souriant,
« Comment vous portez-vous ? » dit par Chateaubriand (2).

A côté de cette poésie de la Bretagne, Rességuier eut la joie de trouver la Muse de son Midi, avec Jules de Saint-Félix et Méry. Comment connut-il ce prestigieux Méry qui n'aimait pas, on le sait de reste, le ministère Villèle (3), la chose n'est point très

(1) Ajoutons que Mennechet fréquente beaucoup la Société des bonnes lettres, et qu'en 1823, il est très lié avec Alex. Guiraud. Cf. Léon Séché, *ouv. cit.*, p. 99, et le *Moniteur Officiel* du 30 août 1823, p. 1033.

(2) Cf. *Prismes poétiques :* Une nuit d'hiver, p. 87.

(3) On connaît ses satires, écrites en collaboration avec Barthélemy, et dont le succès fut considérable, *la Villéliade, la Corbiéréide, la Peyronnéide, le Congrès des ministres,* etc...

claire, mais il me paraît que ce dut être par l'intermédiaire de Jules de Saint-Félix. Tous deux fils de la Provence, St-Félix et Méry fréquentent ensemble, vers 1826, le monde officiel. M. Edouard Fournier prétend, il est vrai, que J. de St-Félix « vint à Paris en 1830 (1) ». Mais l'erreur ne fait pas de doute, car, dès 1826, Jules de St-Félix est attaché au Cabinet du ministre de la maison du roi Charles X (2).

Il ne faut pas omettre de signaler, parmi les amitiés que Rességuier entretint en ces jours, le nom du prince Elim Metscherski. « C'est dans le salon de ce jeune Slave que se rencontraient avec une fidélité inaltérable Alex. Soumet, et, auprès de lui, les derniers fidèles du Cénacle, ceux qui, moins favorisés par le succès, n'avaient pas éprouvé le besoin de rompre les solidarités de jadis pour isoler leur gloire ambitieuse : E. Deschamps, J. de Rességuier, Léon de Wailly, Théophile de Ferriėdes, Horace de Viel-Castel, Mortemart Boissi, Lassailly, et A. de Vigny. » Rességuier consacrera au prince un aimable souvenir dans ses *Prismes poétiques.*

C'est probablement vers cette même époque qu'il faut faire remonter les relations d'amitié qui s'établirent entre Rességuier et Lamartine. L'auteur de *Jocelyn* inspirait au poète toulousain une admiration profonde, qui nous a valu un échange aimable de poésies entre ces deux « confrères ». Le léger incident de la *Muse Française*, qui ne fut pas très bienveillante à Lamartine, n'affaiblit pas les témoignages d'estime du grand poète (3). Il répondra à Jules de Rességuier :

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or,
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor (4).

(1) Cf. E. Fournier, *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, Paris, 1880, p. 459.

(2) Voir, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1908, une notice de M. J. Marsan sur J. de Saint-Félix.

(3) Cependant il semble bien que Rességuier, par amitié pour E. Deschamps et A. Soumet, ait pris parti pour eux contre ceux des collaborateurs de la *Muse* qui s'indignaient de voir Lamartine maltraité dans ce journal.

(4) Cf. Lamartine, *Œuvres complètes*, Paris, MDCCCLX, t. V, p. 10. En 1838, Rességuier dédiera encore à M. de L.(amartine) une poésie, voir *Dernières poésies*, Toulouse, 1864.

Les véritables amis de Jules de Rességuier, nous les connaissons déjà, car Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, Emile Deschamps, Victor Hugo (le V. Hugo d'avant 1830), ont traversé toute l'activité littéraire de J. de Rességuier, entre les années 1816 et 1824. Nous ne pouvons redire ici ce que nous avons dit ailleurs des relations qui ne cessèrent de demeurer très étroites entre Rességuier et Soumet ou Guiraud ou V. Hugo. Il suffira d'ajouter quelques mots sur l'amitié de E. Deschamps et de Gaspard de Pons.

Gaspard de Pons, assez vaillant soldat et mauvais poète, avait mis, comme épigraphe à l'une de ses poésies, deux vers de V. Hugo (1). Il s'en excuse, et continue : « Je veux y ajouter une seconde épigraphe, empruntée à un recueil d'un autre poète et d'un ami non moins cher, dont j'avais toujours regretté que le nom manquât par hasard (2) à cette petite collection d'opuscules, maxime dont *Elle* (3) aussi a fait, je crois, dans un de ses livres le même éloge d'après moi qui la lui ai fait connaître et qu'aujourd'hui tant d'années écoulées me donnent certes à moi-même le droit de prononcer hautement :

> L'amour qui change
> N'est pas l'amour (4).
>
> Jules DE RESSÉGUIER.

« Il a bien aussi le droit d'en parler *ex professo*, mon bon Jules, lui dont l'amour, à en juger par sa poésie teinte de toutes les couleurs du prisme, paraît avoir souvent et beaucoup changé d'objet. Moi, avant qu'il n'eût quitté Paris pour le fond du Languedoc, je l'avais toujours trouvé presque aussi fidèle en amitié que je suis tenté de le croire inconstant, je ne veux pas dire en amour, mais en ce qui, selon lui-même, n'est pas ce sentiment auquel cela ressemble. Pourquoi faut-il, qu'en empruntant une expression de ce Pascal qui assurément n'était pas poète, un changement de quelques degrés de latitude transforma l'amitié en indifférence ? (5) »

(1) Cf. *Adieux poétiques*, Amour. A Elle, t. I, p. 10 et suiv.
(2) Allusion aux épigraphes si usitées parmi les Romantiques, et que Rességuier, dans les *Prismes poétiques*, fut le premier à abandonner.
(3) L'ancienne amie de G. de Pons.
(4) *Adieux poétiques*, t. I, p. 13.
(5) Cf. *Prismes poétiques*, on dit, mon ange, p. 286.

Pons aimait encore à rappeler les bons conseils — poétiques — qu'il trouvait auprès de Rességuier. Après avoir écrit ces vers désenchantés :

> Mais moi, j'ai des amis qui, dans un jour de fête,
> A la boule en riant joueraient avec ma tête,
> J'en ai qui marqueraient les coups, (1)

il ajoute cette note : « Rien de rare comme des amis qui sachent et qui veuillent écouter vos conseils... Il faut enfin que mes lecteurs fassent ici la part de l'exagération poétique et celle des exceptions, d'ailleurs que je ne veux pas désigner nommément ; mais je veux encore moins oublier de dire que Jules de Rességuier surtout est, littérairement parlant, un ami d'excellent conseil (2). »

Pour le remercier sans doute de « ses excellents conseils », Pons envoya à Rességuier une poésie, oh ! qui n'est pas un chef-d'œuvre ! sur la *Mort de Molière* (3). La note qui l'accompagne est curieuse. Il avait été amené à parler du dévouement des sœurs de charité et, se souvenant qu'il avait autrefois aimé une jeune fille qui prit la grande cornette blanche, et que Mme de Rességuier aimait, à Paris, visiter les pauvres, il ajouta : « Sans reparler ici de la ci-devant sœur de charité pour qui j'ai une affection toute spéciale, qu'il me soit permis de dire à ce propos, que mon ami Rességuier en a chez lui une véritable, dans la personne de sa femme, de la sainte qui porte son nom. » L'amitié de Gaspard de Pons était de la vénération autant que de la tendresse.

Nous connaissons l'union qui se fit entre Soumet, E. Deschamps et Rességuier, et de laquelle sortit la *Muse Française*. Deschamps, peu après la disparition de son journal, avait traduit les *Odes* d'Horace, en vers un peu bien apprêtés et... infidèles (4). Jules de Rességuier écrivit au poète :

> Emile, mon Emile, ainsi tu te reposes
> Sur un luth entouré de verveine et de roses...

(1) *Adieux poétiques*, t. II, p. 316.
(2) *Adieux poétiques*, t. II, p. 315.
(3) *Adieux poétiques*, t. II, p. 185 et 187.
(4) Paul Foucher disait : « Il francise Horace » ; Cf. *Coulisses du passé*, p. 422.

Le poétique bruit des ondes immortelles
Te dit le nom d'Horace... A ce nom, lève-toi !
Voilà l'accord divin ! Et tu t'endors ! Pourquoi ?
Tu peux te couronner d'une gloire nouvelle.
Horace, tes rivaux, tes amis, tes amours
Te disent de chanter et de chanter toujours (1).

Environ un an après ces exhortations, E. Deschamps disait à Albert de Rességuier :

Et vous grandirez, je l'espère,
En esprit, en talent, beaucoup ;
Vous en aurez trop..., et surtout
Pas plus que n'en a votre père (2).

On trouvera encore, dans les *Prismes poétiques*, un témoignage de la vive impression que laissait sur Rességuier la poésie de son « cher Emile » :

Vos vers, malgré le sort pour nous tous décevant,
M'ont enchanté toujours et consolé souvent (3).

Emile Deschamps ne voulut pas que cet hommage restât sans récompense, et, en accusant « l'aveugle amitié » de son critique, il appelle son attention sur ses propres œuvres, qu'il déclare supérieures :

Cher poète, quand je relis
Ces strophes jeunes et savantes,
Ces vers charmants où tu me vantes,
Je crois les miens presque jolis,

(1) Cf. *Tableaux poétiques*, La Bayadère, E. Deschamps dit dans la Préface des *Etudes françaises et étrangères* : « Si j'ai intercalé dans ce recueil de poésies toutes modernes quelques extraits d'une traduction inédite des Odes d'Horace ; « c'est que M. J. de Rességuier me l'a demandé dans une des plus charmantes pièces de ses *Tableaux poétiques*, la Bayadère, composition pleine d'harmonie, de couleur et de nouveauté ! »
(2) Cf. *Œuvres poétiques*, édit. 1841, p. 250.
(3) *Prismes poétiques*, La Poésie : A Emile Deschamps.

Hélas ! mais quand je viens ensuite
A regarder mes vers auprès
De tes vers si purs et si frais,
Voilà tout mon orgueil en fuite (1).

Peut-être ces douceurs donnent-elles trop raison à la satire célèbre de Sainte-Beuve et à l'article moqueur de Latouche ; mais l'excuse de ces poètes est qu'ils se sont profondément et sincèrement aimés (2).

VII

Cependant l'œuvre poétique de Rességuier ne cessait de s'accroître. En 1825, le poète écrit le *Convoi d'Isabeau de Bavière*, qu'il fait paraître, l'année suivante, aux *Annales Romantiques* (3). Sur cette élégie, *Le Mercure de France du* XIXe *siècle* écrivit : « Un peintre renommé parmi les connaisseurs, Truchot, enlevé trop tôt à la gloire et à ses amis, avait laissé sans pendant son pathétique tableau du *Convoi d'Isabeau de Bavière*. M. de Rességuier en vient de faire une copie, non pas à la manière de Berwick ou de Morghers, mais d'après l'école de Fontanes. Les vers du poète accompagneront dans la galerie d'Orléans l'ouvrage du jeune peintre. C'est une couronne sur un cercueil (4). » Cette même année, paraissaient à Paris des « *Fables russes*, tirées du recueil de M. Kriloff et imitées en vers français par divers auteurs, 1825, 2 vol. in-8. » Emile Deschamps, C. Delavigne, Soumet, Sophie et Delphine Gay, Mme Tastu avaient puisé à cette source étrangère. C'est là que Rességuier à son tour, prit l'idée et le modèle de sa fable *L'Abeille et les Mouches*. Enfin, en 1828, paraissait chez

(1) Cf. *Œuvres poétiques*, édit. 1841, p. 190, A Jules de Rességuier.

(2) Un jeune poète demandait, en 1866, à Emile Deschamps ce qu'était devenu Jules de Rességuier. Il répondit : « Jules de Rességuier, mort à Toulouse, voilà plusieurs mois. J'ai toujours été son ami. » Cf. *Œuvres complètes*, édit. 1873, t. IV, p. 298.

(3) *Annales Romantiques*, 1826, p. 293, cf. *Journal de Toulouse*, 29 novembre 1825.

(4) *Mercure du* XIXe *siècle*, t. III. Rességuier fit paraître à part sa poésie, chez Tastu, 1826, in-8 de 8 pages. « Ces vers, y disait-il, ont été inspirés par le ravissant tableau de Truchot. »

Canel le volume de poésies auquel il travaillait depuis longtemps, les *Tableaux poétiques* (1).

Nous ne donnerons pas ici l'analyse de ce joli volume ; qu'il suffise d'en rappeler la fortune. Elle fut assez brillante, puisque cinq éditions s'enlevaient assez rapidement, éditions véritables et non pas, comme le suppose M. Asse, fausses rééditions qui « n'étaient que le reste des exemplaires de la précédente, avec de nouveaux titre et faux-titre (2). » *La Bibliographie de la France* du 5 janvier 1829 annonce la première édition ; le 9 mars de la même année, elle annonce une « seconde édition » ; encore en 1829, paraît la troisième édition, « augmentée de *Mazeppa* et de plusieurs autres tableaux, avec une planche, imprimée par Barbier », puis une quatrième édition, augmentée de « *L'année sainte* », et en 1838 paraîtra la cinquième édition. La Bibliothèque nationale possède un exemplaire, (Ye, 3.241), de la première édition.

Ce mince recueil valut à leur auteur les plus précieux hommages ; il n'est presque pas de grand nom, parmi les écrivains d'alors, qui n'ait tenu à faire savoir à Rességuier l'estime qu'on lui portait (3). Je cite entre toutes la lettre d'Alfred de Vigny : « Ce n'est pas un livre que je reçois là, cher Jules, c'est une cassolette et une corbeille tour à tour et tout à la fois. Il y a des rubis, des topazes, des algues marines sur l'or de la cassolette ; elle est pleine d'aloès, de myrthe et de cinnamorne pour vos amies, quelques grains d'encens aussi pour vos amis, nous.

Eh quoi ! pour moi-même un petit grain, le dernier, le plus pur ; que j'en suis fier ! Il y a des roses et beaucoup de pensées dans la corbeille et surtout des gouttes de rosée ou des larmes comme les grands peintres aiment à en jeter sur les fleurs (4). »

Les Journaux et les Revues n'étaient pas moins élogieux. Du *Mercure de France* : « Jamais ouvrage n'a mieux justifié son titre. Le recueil de M. de Rességuier est en effet une galerie de tableaux où le lecteur revient souvent, attiré par la variété des sujets et

(1) Aux *Annales Romantiques*, Rességuier donne en 1825, *l'Odalisque*, p. 257 ; en 1826, *Je ne ris plus*, p. 80 ; *Le Convoi d'Isabeau de Barière*, p. 293, *Les Troubles*, p. 393 ; en 1827-28, *Clemence Isaure*, en prose, p. 26 ; *Le Voile*, p. 221 ; *Ondine*, p. 367.

(2) Cf. E. Asse, *ouv. cit.*, p. 148.

(3) Voir pour cette correspondance, le livre de M. P. Lafond, *Jules de Rességuier, l'Aube romantique*, Paris, 1910.

(4) Cf. M. Lafond, *ouv. cit.*, p. 131.

par le charme du talent... Il était impossible de faire oublier *le Bal* (1) de M. de Vigny ; M. de Rességuier a pris l'excellent parti de ne le rappeler en rien : pensées, images, sentiments, formes de style, tout est différent, excepté le talent et le succès qui se ressemblent beaucoup... Les gens de l'art se seront aperçus tout de suite que M. le comte de Rességuier possède à un haut degré cette facture de vers à la fois savante et pittoresque, qui est le cachet de la nouvelle école, qu'il connaît le secret de ces tours imprévus, de ces mouvements combinés, de ces images et de cette harmonie longtemps oubliées en France, et qui font de la poésie une musique qui pense, une peinture qui remue. Nous remarquons, pour l'en féliciter, que son vers, plein et sonore, est religieusement fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre metre, comme l'appelle M. V. Hugo dans sa magnifique préface de *Cromwell*... (2). »

Rességuier jouit encore deux ans d'un bonheur sans mélange. Il était puissant, honoré, ami des grands politiques et des grands poètes, poète lui-même. Il ne souhaitait certes pas, lui, s'endormir du sommeil de la terre ! Mais une tempête renversa soudain ces tranquilles plaisirs. La Révolution chasse le roi ; le ministère est honni ; Villèle malheureux d'avoir prévu le cataclysme et d'être impuissant à le conjurer ; Peyronnet accusé de « trahison (3). » Il fallut quitter le Conseil d'Etat, et la sécurité demandait même de ne point trop rappeler à la plèbe victorieuse que l'on avait été l'ami, le confident, de ministres qu'elle voulait envoyer à la mort. Mais Rességuier avait l'âme grande. Il fut toujours fidèle aux exilés de Holy-Rood et ne craignait pas d'aller visiter Peyronnet, dans sa prison du Ham et de Vincennes. « Vincennes le vit arriver à travers l'émeute, apporter des consolations au prisonnier, lui apportant la première nouvelle de cette condamnation, sujet d'irritation pour les uns, d'apaisement pour les autres. Ham, cette prison des grandeurs passées et des grandeurs futures, le vit arriver toutes les fois qu'il y avait permission d'aller, et, le congé expiré, son ami lui disait, en le quittant et en l'embrassant : Avouez que depuis deux jours je ne suis pas prisonnier (4). »

(1) Rességuier avait, à son tour, écrit une élégie. *Le Bal*.

(2) *Mercure de France du XIXe siècle*, t. XX, 1828, p. 409 et suiv. L'article est signé E. D. probablement Emile Deschamps.

(3) Voyez E. Daudet, *Le procès des ministres*, 1830, nouv. édit. en 1908.

(4) Cf. *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864. Eloge de M. de Barbot, p. 356.

Quand il fera paraître en 1838, ses *Prismes poétiques*, Rességuier tiendra à honneur de rendre au ministre tombé, publiquement témoignage (1). Mais, trois ans auparavant, il avait encore publié un roman, *Almaria* et écrit une tragédie, *Isabelle d'Aspen*.

La tragédie est très longtemps restée inconnue ; le titre même avait échappé aux biographes de Rességuier (2). *La France littéraire* disait, en 1836 : « Le comte J. de Rességuier a composé une tragédie dont le sujet est tiré des chroniques du moyen-âge, et qui n'a pas encore été représentée. » Et en 1859, elle demandait encore : « Quand donc la fera-t-il représenter ? » Il ne la fit jamais accepter par un Comité de théâtre ; *Isabelle d'Aspen* est restée à l'état de manuscrit — et d'ébauche ; — M. Carl Bertel l'a retrouvée parmi les papiers du poète, à Vienne, et l'a fort diligemment publiée dans son petit livre sur J. de Rességuier (3). Nous renverrons le lecteur, soucieux de contempler de l'inédit, même quand il est sans valeur, au livre de M. Bertel. De cette restitution inopportune, la gloire de Rességuier n'a rien à gagner ; la tragédie comprend cinq actes, dont quelques scènes sont à peu près terminées, et où manquent la vigueur dramatique, la vérité psychologique, à un degré qui étonne de la part de ce poète.

Depuis 1828, Rességuier avait donné, de temps à autre, quelques petites poésies à des Revues, comme les *Annales Romantiques*, *Le Journal des jeunes personnes*, *Le livre des Conteurs*, *Le livre des Cent-et-Un* (4). Mais en 1835, il publie un roman que la

(1) *Prismes poétiques*, Le prisonnier de Ham.

(2) M. Asse ne l'a même pas soupçonnée ; on en avait retrouvé quelques traces, quelques allusions, dans la correspondance de Rességuier, publiée par M. Paul Lafond.

(3) Cf. *ouv. cit.*, ch. IV, p. 76-102.

(4) 1829. *Almanach des dames*, l'Odalisque, p. 151 ; et *Annales Romantiques*, A A. Soumet, p. 294.

1830. *Annales Romantiques*, La Jeunesse, p. 325 ; *Le Voleur*, mois d'octobre.

1831. *Annales Romantiques*, Le Boulevard, p. 18.

1832. *Ibid.* La Duchesse de..., p. 197 ; *Le livre des Cent-et-Un*, Les chevaux de poste, p. 103 et *Tours et tourelles*, p. 305 ; *Keepsake français*, La crédulité d'une jeune fille, p. 292.

1833. *Ne m'oubliez pas*, *Keepsake*, Le coin du feu, p. 236 ; *Le livre des Couteurs*, Catherine, p. 231 (qu'il fait paraître à part cette année chez Allardin) ; *La belle assemblée*, *Keepsake*, Les inséparables, p. 175 ; *Journal des jeunes personnes*, La prière, p. 4, La Toussaint, p. 311, Le Jour

Bibliographie de la France du 15 août annonce ainsi :

Almaria, par le comte Jules de Rességuier, Paris, Allardin, 1835 (1).

Les amis de Rességuier l'accueillirent avec autant d'enthousiasme qu'ils l'avaient fait, pour les *Tableaux poétiques*. Je détache simplement le sonnet de Marie Nodier :

Après la lecture d'*Almaria*.

C'est bien là le parfum de tes fleurs d'oranger,
Espagne du poète ! Et c'est bien là ta rive
Fraîche sous le soleil, qu'en sa douleur plaintive
Fernand d'Hermandarez allait interroger.

C'est l'Espagne rêveuse où tout nous fait songer ;
C'est l'air du fandango qui de loin nous arrive ;
C'est une sainte histoire où brille une foi vive,
L'histoire d'un amant qui ne sait pas changer.

Deux cents ans sont passés... O poète, merci !
De nous avoir montré ce pays calme ainsi,
Sans pressentir au ciel la tempête civile.

Penchés sur votre livre et remplis de souci,
Pour suivre Almaria, nous oublions aussi
Les moines égorgés qu'on trouve par la ville (2).

Roger de Beauvoir écrivit un article pour la *Revue de Paris*, Beauchesne, à la prière de Nettement, présenta « la ravissante castillane » au *Nouveau Conservateur*, Emile Deschamps se multipliait au *Globe*, au *Temps*, à l'*Avenir*, et sous le pseudonyme de Samuel Bach, Théophile de Ferrière disait dans la *France Littéraire :* « Ce qui caractérise le comte Jules de Rességuier, c'est une

de l'An, p. 389 ; *Keepsake français*, A S. A. R. Mademoiselle.

1834. *Journal des jeunes personnes*, Les inséparables, p. 83.

1835. *Ibid.* ma bonne compagnie, p. 116.

(1) J'ai sous la main une 3e édit. de ce roman, parue en 1836.

(2) Cité par M. P. Lafond, *ouv. cit.*

grande élégance de style ; un style coquet, limé, lavé, parfumé, massé, comme la peau d'une sultane ; dans les vers, une rime riche ; dans la prose, une phrase ciselée ; dans l'ensemble, une merveilleuse et peut-être minutieuse unité de composition... (1). »

Cependant, *Almaria* n'eut pas un succès assez grand pour détourner Rességuier de sa véritable vocation de poète.

Après avoir quelque temps collaboré à divers keepsakes (2), il fit paraître en 1838 son nouveau recueil de poésies (3).

Les Prismes poétiques, Paris, Allardin (4). Les amis de Rességuier ne lui ménagèrent certes pas, une fois encore, leurs applaudissements enthousiastes. Malade en sa demeure de Blois, Soumet faisait écrire par Gabrielle « à son cher Jules » les choses les plus flatteuses (5). Lamartine se promettait de chercher en ce nouveau volume « le philosophe et le poète ». Cependant, ces témoignages intimes ne furent pas l'écho véritable du sentiment général. Il est incontestable que *les Prismes* furent moins appréciés, moins répandus que les *Tableaux poétiques*, et d'ailleurs à tort. Le poète est là beaucoup plus personnel, plus maître de sa manière, plus varié, plus spontané, plus sincère que dans son premier recueil. Mais le public de 1838 affectait de tenir en médiocre estime les œuvres de poètes restés fidèles à la discipline de 1824. Rességuier, ayant refusé de suivre l'évolution du romantisme, ne trouva plus un auditoire disposé à l'applaudir.

(1) *France littéraire*, 1835, t. XI, p. 442. Cité par M. E. Asse, *ouv. cit.*, p. 173.

(2) En 1836, aux *Annales Romantiques*, l'Amour d'une femme, et au
au *Journal des Jeunes personnes*, Le billet de bal, p. 65.
1837, *Journal des Jeunes personnes*, La Poésie, p. 65. Un livre, p. 257.
1838, *Journal des Jeunes personnes*, Marguerite, p. 1, La chambre gothique, p. 225 ; aux *Femmes de Shakespeare*, le Marchand de Venise ; à la *Vieille Pologne*, Chodkiewiez.

(3) *Bibliographie de la France* du 10 février, nº 699.

(4) M. E. Asse n'a connu que la première édition ; j'ai sous la main la seconde édition, « augmentée », dit le sous-titre. Je relève en effet deux poésies nouvelles, *La chambre gothique* et *Une fille d'Eve*.

(5) Voir dans P. Lafond, *ouv. cit.*, la lettre de Gabrielle du 5 juin 1838.

VIII

Il semble bien que Rességuier se soit rendu compte de son isolement. Fut-il découragé ? En tous cas, il n'affrontera plus les risques d'une publication. Il écrira désormais pour lui-même, pour ses amis, pour sa famille qui lui était un auditoire (1). Il comprendra que son rôle littéraire à Paris est bien fini, et que ses ambitions politiques n'auront pas de lendemain. Il vécut encore, après la Révolution de 1830, dix ans à espérer des jours meilleurs (2). Mais le règne des bousingots était définitif, et le règne des Orléans avait anéanti tout espoir de voir restaurer celui des Bourbons. Rességuier était frappé dans ses deux affections. Et d'ailleurs, ainsi que le dit M. de Falloux, « la vie brillante des salons de Paris, les amitiés enthousiastes et fidèles ne faisaient point oublier à J. de Rességuier son cher Languedoc. »

En 1840, il quitta donc Paris, promettant à ses amis de ne point trop prolonger son séjour à Sauveterre et à Toulouse. Mais l'absence qui devait se limiter à quelques mois, dura vingt-deux ans. La plus grande partie de sa retraite se passait à Toulouse, dans cette « petite chambre » qu'il a chantée et où venaient causer de nombreux amis. Ecoutons l'un de ces privilégiés : « Il nous est arrivé plusieurs fois de passer des heures entières en tête à tête avec l'aimable poète. Ces jours-là, il n'y était pour personne. Restés seuls, l'étiquette était mise de côté. Renversé dans son fauteuil, une cigarette roulée entre ses doigts, il se livrait avec abandon au cours de ses pensées. Il nous parlait de sa jeunesse, des hommes qu'il connaissait ou qu'il avait connus dans les lettres, dans les arts, dans la politique. Il avait des amis dans tous les partis. Esprit conciliant, jamais la divergence d'opinion, ne l'avait éloigné d'une personne, pourvu qu'elle fût honnête. « Je ne mets pas, disait-il, de cocarde à mon amitié. » Il nous contait aussi des anecdotes charmantes dont sa mémoire était remplie, et qu'il rendait piquantes par sa manière de les dire. Puis, au plus fort de l'épanchement, il se levait, s'appuyait sur notre bras, allait vers un petit

(1) *Recueil des Jeux-Floraux :* Remerciement du R. P. Caussette, 1864, p. 371.
(2) Il habite alors rue d'Anjou.

coffre placé dans un coin de sa chambre, l'ouvrait avec précaution et en tirait plusieurs cahiers. C'étaient ses poésies, proprement transcrites, mises au net, et prêtes pour l'impression. Il nous les donnait à lire ou il les lisait lui-même, et il retrouvait alors le feu de sa jeunesse. Nous n'avons jamais mieux compris le bonheur que pendant ces heures si courtes, dont le souvenir durera autant que nous, en voyant le ravissement de ce vieillard et la joie sereine que les lettres répandaient sur son âme. Quand le moment de se séparer était venu, — pour lui, il n'en était jamais temps, — quand il fallait remettre les manuscrits à leur place, il nous disait avec l'abandon d'un riche qui ne compte pas : « Prenez tout ce qui vous plaira (1). »

On prenait en effet parmi ces richesses, mais surtout on voulait que l'auteur abandonnât sa retraite volontaire. L'Académie des Jeux-Floraux ne cessait de le réclamer pour ses séances et ses fêtes, mais Rességuier fuyait ces triomphes, — les derniers de sa vie (2).

Arrivé à Toulouse en 1840, il garde un silence obstiné jusqu'en 1849 (3). Il prononce alors, à la séance des Jeux-Floraux du 28 mai, l'éloge de M. Desclaux.

Le 17 mars 1850, il lit en séance privée, *La Ville de Toulouse*. En 1853, il rédige *la Semonce* annuelle. En 1854, M. Fernand de Rességuier ayant cité, dans son discours aux Jeux-Floraux, une improvisation de Jules de Rességuier, celui-ci répondit par une aimable poésie. En 1857, il lit en séance privée, *les Sages qu'on appelle fous*, poésie très grave en dépit de son titre humoristique. En 1859, également en séance privée, il lit *On n'aime plus les vers*, et *Les femmes auteurs*. En 1860, en séance privée, il fait connaître son credo littéraire : *Stances sur l'union des poètes rétrogrades et des poètes novateurs* ; et, vers février, ayant doucement taquiné l'un de ses confrères, M. Ducos, il reçoit une Epître en vers sur une « quadruple captivité (4). » En 1862, presque à la veille de sa mort, il lit, et ce fut son suprême adieu, *La Nouvelle maison*.

De son côté, M. Lacointa, directeur de la *Revue de Toulouse*

(1) *Revue de Toulouse*, octobre 1862, article de M. Lacointa.

(2) *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864, p. 362.

(3) Cette même année, son fils Albert est élu député des Basses-Pyrénées. Cependant, en 1847, il insère à l'*Univers* une poésie en l'honneur de Lacordaire, qui lui écrivit pour le remercier.

(4) *Recueil des Jeux-Floraux*, de 1860.

prenait dans les réserves du poète, à l'intention de ses lecteurs. C'est ainsi que l'on retrouvera, parmi les poésies déjà parues, *A M. Reboul, de Nîmes*, *Une nuit d'hiver*, *Une soirée*, *Ma chambre*, et parmi les poésies inédites : *Le travail sanctifié par la prière* et *La statuette*, 1856, lues aux Jeux-Floraux au mois de mars par Rességuier ; *A M. Sauvage*, 1861, courte pièce adressée par le poète au doyen de la Faculté des lettres de Toulouse ; *La Nouvelle maison*, 1862, que le poète avait lu aux Jeux-Floraux, le 23 février.

En 1861, Rességuier fut très malade à Sauveterre. Mais il put célébrer, cette même année, les noces d'or de son heureuse union. Il avait fait imprimer une petite pièce de vers, qu'il destinait aux membres de sa famille. Cependant il l'envoya à son vieil ami Emile Deschamps, alors retiré à Versailles.

Il me souvient qu'en mon jeune âge
J'ai souvent ri du vieux ménage
De Monsieur et de Madame Denis.
Leurs tendres entretiens, leurs amours infinis,
Leurs souvenirs si doux qu'on peut à peine y croire,
Sont aujourd'hui ma propre histoire.
Et grâces à des nœuds du ciel deux fois bénis,
On peut, très aisément peut-être,
En ma femme et moi reconnaître
Monsieur et Madame Denis.

Comme ces deux époux si tendrement unis,
Nous trouvons, chaque jour, une nouvelle fête
Dans les épanchements de nos cœurs, tête à tête.
Et puis, pour consoler ces cinquante ans bénis,
Si la mort vient, elle a dans sa rigueur amère
D'ineffables douceurs, lorsqu'on laisse après soi
Deux anges renaissants qui valent leur grand'mère
Et trois excellents fils qui valent mieux que moi.

A quoi, Emile Deschamps s'empressa de répondre :

Pourquoi parler de cinquantaine ?
Et dans le plus coquet des nids
Amener avec leur futaine
Monsieur et Madame Denis ?

Doux regard, aussi doux langage,
Telle est Nina toujours ! Elle a
Des petits enfants ; mais je gage,
N'est pas grand'mère pour cela.

Et Jules, qui jamais ne jeûne
De vers divins, d'esprit charmant,
Jules n'est pas vieux ! — Seulement,
Voilà quelque temps qu'il est jeune (1).

Jules de Rességuier vécut encore près d'une année. Subitement, tandis qu'il était à « sa petite maison » de Sauveterre, son état empira. La mort lui fut douce : « Je veux, disait l'agonisant à sa famille éplorée, vous faire la confession de ma tendresse, comme je viens de faire la confession de mes fautes ; je veux, avant que la langue s'embarrasse, et que le fil des idées s'embrouille, revenir avec vous sur le passé. » Il le fit avec simplicité. Nul retour sur ses souffrances, sur ses intérêts de poète, sur ses manuscrits épars et inédits. Il avait commencé de dire : « J'ai voulu rassembler, — mais, s'interrompant aussitôt : « Non, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. » Le dernier jour, il voulut parler à ses domestiques, et comme on lui disait : demain, il répondit : « Demain serait trop tard. » Après qu'il les eut entretenus, il se tourna vers sa femme : « Et maintenant, un dernier sacrifice, un dernier adieu », lui dit-il, et il expira. C'était le 7 septembre (2).

Toulouse ne donna pas à « son dernier troubadour » (3) tous les regrets qu'il méritait. Les amis du poète marquèrent avec tristesse cette indifférence, et « le silence de la presse. On est en droit de s'étonner, disait l'un d'eux, du peu de bruit qui s'est fait autour du cercueil d'un homme aussi distingué. Aucune voix ne s'est élevée pour le louer. On se repose sans doute de ce soin sur les sociétés savantes (4). »

Pour venger cette mémoire oubliée, M. Lacointa écrivit alors

(1) Ces deux poésies ont été conservées par le prince Augustin Galitzin, dans sa notice sur J. de Rességuier : *Bulletin du Bibliophile*, 1864, p. 1103-1107. Il demandait d'ailleurs de ne point les recueillir dans les œuvres du poète.

(2) Cf. *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864, p. 365.

(3) Ainsi l'appela le Père Caussette dans son *Remerciement*.

(4) Cf. *Revue de Toulouse*, octobre 1862, p. 247.

une bonne notice sur son ami. Deux mois après, en décembre 1862, M. Ducos lut aux Jeux-Floraux des stances émues, et le 3 mai 1863, M. de Barbot consacrait quelques mots rapides à la gloire de son illustre confrère (1).

La séance du 24 avril 1864 répara, en partie, cette longue injustice. M. de Barbot y prononça un éloge émouvant du poète toulousain, et le P. Caussette loua, en termes un peu grandiloquents, le poète et le chrétien. Enfin, en 1865, M. Ducos, à la séance du 29 avril, lut une étude bien documentée sur « les poésies de M. le comte Jules de Rességuier (2). »

Les amis du poète voulaient encore mieux. M. Lacointa, connaissant les trésors de poésie cachés dans le petit coffre de « la chambre » de Rességuier, pria la famille de les communiquer au public. On hésita deux ans, mais en 1864, M. Lacointa obtenait de pouvoir publier à la *Revue de Toulouse* une poésie *la Ville de Toulouse*, qu'il annonçait, bien faussement d'ailleurs, comme inédite (3).

Bientôt après, la famille de Rességuier le chargeait de recueillir les dernières poésies de Jules et de les publier. Le livre fut bientôt prêt, mais il n'était tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires et seulement pour les parents et les amis (4) ; aussi M. Lacointa se hâta-t-il de faire un choix, où se révélait le mieux « ce poète gracieux, élégant et sympathique », et de le donner aux lecteurs de la *Revue de Toulouse* (5).

Le volume parut en mars 1864 sous ce titre : *Dernières poésies du comte Jules de Rességuier*, Toulouse, Chauvin, 1864. Mme de Rességuier écrivit au dévoué M. Lacointa : « Monsieur, nous sommes si touchés de l'affection que vous gardez à la mémoire de M. de Rességuier, que nous sommes sûrs qu'un souvenir de lui vous fera plaisir. Permettez-moi donc de placer sur votre bureau l'écritoire qui était sur le sien, et qui lui a servi à écrire ses dernières poésies.

« Pour moi, Monsieur, tout ce que vous avez écrit de lui restera

(1) Cf. *Recueil des Jeux-Floraux*, 1862, p. 115, 149, 170, et 1864, p. 253, 279, 296.

(2) *Recueil des Jeux-Floraux*, 1864, p. 370, 371, 395.

(3) *Revue de Toulouse*, 1864, p. 5. La poésie, en effet, avait déjà paru au *Recueil des Jeux-Floraux*, 1850, p. 245.

(4) D'après le comte Galitzin, à 25 exemplaires, *Bulletin du Bibliophile*, 1862.

(5) *Revue de Toulouse*, 1864, p. 82 et suiv.

dans mon cœur et vous assure pour toujours mon affectueuse reconnaissance.

Mac-Mahon, comtesse DE RESSÉGUIER.

Qu'aurait été le succès de ces *Dernières poésies*, si un scrupule respectable ne les avait comme soustraites à l'appréciation du public ? Probablement, les lecteurs de 1864 auraient, moins encore que ceux de 1838, applaudi aux procédés d'un romantisme archaïque, dont ne se libéra jamais Jules de Rességuier. Cependant, les belles pages y abondent, aimables, à la fois mondaines et religieuses, légères et pleines d'émotion, originales, car elles représentent un genre : la poésie du foyer élégant. Qu'on nous permette, en finissant, de citer ces vers caractéristiques de la manière de Rességuier, *Ah ! ne nous plaignons pas*.

Sitôt que vient sur nous la souffrance avec l'âge,
Au pays, mot charmant qui promet la santé,
Dans le petit vallon, près du petit village,
Si l'on peut voir fleurir l'arbre qu'on a planté ;

Si l'on peut moissonner, sans en compter le nombre,
Des fleurs à chaque pas sur le bord du chemin ;
Si l'on peut à midi goûter le frais, sous l'ombre
D'un bois qu'on sema de sa main ;
Si l'on voit s'élever à la taille des hommes,
Des enfants adorés qui font tout notre orgueil
. . . .
Ah ! ne nous plaignons pas, quand de la jeune fête
Tous les élans joyeux sont pour d'autres que nous ;
Ah ! ne nous plaignons pas, quand ils lèvent la tête,
Tandis que notre front penche vers nos genoux.
. . . .
Ce n'est plus le printemps ni la terre émaillée
De toutes les couleurs de la jeune saison ;
C'est l'automne, et la terre à demi dépouillée
Ouvrant à nos regards un plus vaste horizon ;
Lorsque novembre vient, et de son souffle cueille
Les branches et les fleurs, les parfums et le miel,
A travers les rameaux de l'arbre qui s'effeuille,
On voit mieux les rayons du ciel.

On comprend que M. Emile Vaïsse ait pu écrire : « Après Victor Hugo, toujours heureux quand il creuse cette veine, nul n'a mieux parlé des enfants, de l'épouse, et de toutes les chastes harmonies du toit domestique. Nul n'a mieux exprimé les joies intimes du *at home*, mieux modelé ces suaves enivrements qui viennent de l'âme et qui retournent à l'âme en passant par les cordes inspirées de la lyre (1). »

Joseph DEDIEU.

(1) Cf. *L'Illustration du Midi*, 1864, n° 54.

On trouve des poésies de Rességuier dans les authologies suivantes: F. Z. Collombet, *Mélodies poétiques de la jeunesse, avec des notes biographiques*, Paris, Bohaire, 1833, t. III (le Convoi d'Isabeau de Bavière, La mort d'une jeune fille de village, L'année sainte, La fille de la Légion d'Honneur) ; — Héguin de Guerle, Morceaux de littérature et de morale religieuse, choisis dans les auteurs contemporains, Paris, V[ve] Maire-Nyon, 1840 (La fille de la Légion d'Honneur) ; — E. Fournier, *Souvenirs poétiques de l'école romantique*, Paris, 1880 (Le Passé, Crédule, La bouquetière, A mes enfants, Les troubles).

Delphine Gay pour son élégie *L'une et l'autre*, et M[me] Desbordes-Valmore pour son élégie *La vie et la mort du ramier* (*Œuvres*, p. 271) ont choisi, comme épigraphes, des vers de Jules de Rességuier.

Deux Lettres inédites d'Alfred de Vigny

J'ai publié tout récemment dans mon livre sur Alfred de Vigny tout un bouquet de lettres charmantes écrites par le grand poète à sa cousine, Mme la comtesse de Clérembault, grand'mère de Mme Charles de Lesseps, et à sa fille Marie. En voici deux autres non moins intéressantes, adressées à M. Jehan de Clérembault, frère de Marie, qui me viennent de sa fille, Mme la marquise de Péralta.

Elles me sont malheureusement arrivées trop tard pour être utilisées dans mon livre, et je le regrette d'autant plus qu'elles complètent les autres sur plus d'un point, mais ceux de mes lecteurs qui les liront ici voudront bien les mettre à leur place.

La première, datée du 3 novembre 1845, est adressée à *M. le vicomte Jehan de Clérembault, au château de Kinkempois, près et par Liége*, lequel depuis le 1er octobre de la même année avait été, sur sa demande, mis en non activité comme lieutenant de vaisseau.

Je rappellerai ici qu'il avait été décoré de la Légion d'honneur après la prise de Saint-Jean d'Ulloa, au Mexique, où il était entré le premier à la tête des marins français. Il avait même pris le crucifix qui se trouvait à l'entrée du fort de cette place, et Mme la marquise de Péralta conserve religieusement cette précieuse relique.

Voici la teneur de cette lettre :

« 30 *novembre* 1845. *Dimanche*.

« Voici une anecdote. — Un jour j'avais reçu une lettre charmante toute pleine d'un esprit gai et d'un cœur joyeux, lettre d'un jeune père tout blond qui m'apprenait que son garçon était une fille, que ma jolie cousine Valérie était couchée sur un lit surmonté d'un trophée d'armes et que sa fille serait nécessairement une amazone, à voir la quantité de sabres d'abordage et de lances qui l'entouraient. J'étais ravi de voir l'assurance de mon Jehan un peu confondue par l'arrivée d'une fille, quand il avait affiché son

fils depuis la rue des Saints-Pères jusqu'à la rue des Ecuries-d'Artois. J'avais lu à Lydia le gracieux billet belge et à mes amis les plus chers que j'eusse sous la main. J'avais pris ma plume, j'allais écrire gaiement et peut-être follement à ce fou que nous aimons, lorsque je reçois la nouvelle de Djemma-Gharaonat. Au milieu de toute cette horrible trahison, le 2e hussards me frappe la vue. La plume me tombe des mains et je crie à Lydia : *Ah ! le pauvre Jehan ! Charles y était*. Je pense à ta mère et j'envoie à l'instant au ministère, on me répond que la liste des officiers tués arrive et que Charles n'y est pas. Je pars avec Lydia et je vais embrasser et rassurer ta mère et ta sœur qui aujourd'hui ne le sont encore qu'à moitié.

« Depuis ce jour-là, cher ami, je te le confesse, ta lettre est restée là à côté de moi et la voilà là sous ma main, toujours aussi gentille, mais toute attrapée de ce que je ne lui réponds pas, mais ce n'est pas ma faute, vois-tu, la joie m'a tourné sur le cœur, je n'ai pas pu la reprendre depuis. J'ai dit tous les jours à ta petite lettre : Je te répondrai demain, ma chère amie, et je n'en ai rien fait. J'étais encore attristé de l'idée d'écrire : « Ta fille est née », et de penser : « Ton frère est mort ! » Nous sommes tous rassurés, Marie, notre charmante Marie, m'a envoyé cette lettre de Charles qui a été te visiter et est revenue. Mais c'est égal, le bouquet de la naissance m'est tombé des mains au moment où je te l'envoyais. Je n'ai pas pu le ramasser.

« Ce bouquet, c'était tout ce que j'ai de bons sentiments pour toi, doublés par ton bonheur et par la vue de ta Valérie. Je n'ai cessé d'en parler à tout le monde excepté à toi ; car à toi est-ce bien nécessaire ? Ne sais-tu pas assez mon cœur, petit ingrat, qui oses me gronder ?

« Tu verras comme je gâterai ta fille. Je lui dirai qu'elle a bien fait de ne pas être un garçon et de se nommer Jehanne de Liège et qu'elle a bien fait aussi de vouloir que son père demeurât auprès d'elle au lieu d'aller revoir la mer qui ne le reconnaît plus. Tu étais bien en droit de dire à la mer comme Childe-Harold :

« *And the waves bound beneath me as a steed that knows his rider*. Le destrier n'a pas reconnu son cavalier ? Il a eu raison, il a senti que tu n'avais plus ce qu'il te fallait pour être bien en selle : le commandement, ton uniforme et ton peuple de matelots.

« Eh bien, moi aussi je te boude, je ne serre la main qu'à ton aimable beau-père, je baise la main de ta Valérie et le front de

Jehanne de Flandre, puisque c'est une amazone, elle fera des conquêtes.

« Alfred DE VIGNY.

« Lydia est au lit, ce qui m'attriste bien et de ses rideaux elle embrasse sa cousine. »

La seconde lettre de Vigny, adressée au vicomte Jehan de Clérembault, à Pau, offre un intérêt tout particulier.

J'ai dit comment et dans quelles circonstances le poète de *Moïse* et des *Destinées* s'était rapproché du prince Louis-Napoléon, et que ce dernier, devenu Napoléon III, l'avait nommé, *proprio motu*, officier de la Légion d'honneur en 1856.

Ce souvenir « venu de très haut » avait touché Vigny au bon endroit, et dès le mois de juillet 1856, en faisant part de sa nomination au général de Clérembault, son cousin, il l'avait prié de dire à Marie « qu'elle apprenne à ses enfants le *Vivat imperator* de Méhul. »

« C'est le plus beau de tous, disait-il, je le chantais avec une voix d'enfant de chœur lorsque j'étais écolier, avec des élèves dont l'un était M. de Ravignan (dont je viens d'entendre les prières éloquentes il y a peu de temps aux Tuileries), l'autre, un peu moins pieux, qui était assis dernièrement près du canapé où j'étais retenu dans l'attitude de Philoctète, c'est M. de Moncorps; l'un des autres élèves qui chantaient avec moi ce beau *Vivat*, se nommait Hérold et est devenu le grand compositeur que tu sais ; un autre petit enfant blond s'appelait Denis Benoist (ne sais-tu pas sa vie politique et parlementaire) ? Il y avait dans ce chœur Alfred d'Orsay qui vient de mourir ici aussi jeune et aussi beau que lorsqu'il avait seize ans, et, parmi les voix les plus angéliques, deux jeunes Russes, les petits princes *Mathieu et Serge Mouravieff* ; ils étaient fort de mes amis, ces camarades de billes et de balles, et leur destinée a été moins douce que celle des autres. Tous deux, colonels de la garde impériale russe, ont conspiré, à l'avènement au trône du czar Nicolas. L'un a été pendu sur place et l'autre envoyé à pied, avec un boulet à la jambe, en Sibérie, où il est encore. Ils avaient alors de longs cheveux blonds bouclés qui tombaient jusqu'à leur ceinture. Le jour du baptême impérial du jeune prince à Notre-Dame, le 14 juin dernier, en écoutant ce *Vivat* de Méhul, il me semblait entendre encore les voix de mon enfance qui chantaient cet *Hosannah* de l'empire avec de si naïfs

transports, et lorsque j'ai parcouru ainsi un moment le cercle de ces souvenirs, il m'a paru que j'avais vécu trois siècles. »

Voilà ce que le poète de *Servitude et Grandeur militaires* écrivait en 1856. Nous venons de voir qu'à la suite de sa promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, lui qui s'était abstenu de paraître aux Tuileries sous le règne de Louis-Philippe, il était allé y entendre le P. de Ravignan. L'année suivante on le vit encore à un bal donné par l'Impératrice, comme en témoigne la lettre qu'il adressait à Jehan de Clérembault, le 7 février 1857 :

« Enfant gâté de la fortune, tu te plains d'elle ! Ingrat, que veux-tu donc qu'elle fasse de mieux, après t'avoir donné une fille si jolie, que de la faire gagner à tous les jeux ? Fais fabriquer dix malles, s'il le faut, pour emporter toutes les toisons d'or qu'elle gagne ainsi, plutôt que de gâter les belles toilettes de ses poupées.

« Chère belle petite, puisse-t-elle gagner au terrible jeu du mariage un protecteur, un ami, un compagnon de sa vie qui ne soit pas un maître et en qui l'adoration qu'il aura pour elle s'accroisse par la contemplation de toutes ses petites grâces !

« Qu'elle est gentille et que je lui veux de biens à la fois !

« Est-il vrai qu'elle te charge de m'embrasser et n'est-ce point une parole affectueuse de ton langage accoutumé lorsque tu m'écris ? Je t'en soupçonne fort. Elle m'éclaircira ceci à son passage à Paris. J'espère, cher ami, qu'il est prochain puisque les belles poupées font leurs paquets.

« Appelle-la *coupable*, je le veux bien, mais n'oublie pas ce vers charmant :

« *Une coupable aimée est toujours innocente.*

« Je ne suis point surpris du froid des belles Pyrénées ; quoique je les aie chantées et dessinées, j'ai toujours pensé au fond du cœur, et malgré les géographes, qu'elles étaient situées en Ecosse. Paris est bien plus chaud, viens-y vite et pour longtemps.

« Le jour où j'ai reçu ta lettre je partais pour un bal, peu nombreux, donné dans les appartements de la jeune Princesse dont tu parles et qui ne cesse de se faire adorer pour les trois charmes particuliers qui sont réunis en elle : la rêverie anglaise, la gravité espagnole et tout à coup l'enjouement français. C'était l'anniversaire de son mariage et du jour où l'Empereur a dit à la France : « *Je l'aime et je l'épouse. Je serai plus fort étant plus libre.* » Aucun

scrupule de gendre n'a suspendu la marche de notre drapeau et il a repris enfin sa place.

« Je ne connais pas le duc d'Hamilton, à mon grand regret, et je voudrais le voir ici comme lord Holland avec qui j'ai dîné il y a quelques jours et lord Herfort qui passa huit jours avec moi dernièrement à Compiègne en très bonne compagnie, au temps des chasses. Il me semble que les Pyrénées orientales te seraient plus salutaires que celles où tu gèles, mais j'aime à croire que tu n'as besoin à présent d'aucunes Pyrénées. Tu me parles de tout hors de toi-même. J'ai envie de m'en plaindre à ma cousine comme je l'avais fait à ton frère qui m'écrit sur son mariage et son bonheur futur dont je me réjouis. Qui donc me parlera de toi dont tu ne daignes pas seulement t'occuper ? Je voudrais que ce fût ta fille. Dis-le lui, de ma part, avec des amitiés sans nombre que Lydia veut envoyer à sa mère par toi, cher Jehan, que je voudrais voir arriver à Paris et dont je ne cesse d'être le fraternel ami.

« Comte Alfred DE VIGNY. »

Quand il allait ainsi aux Tuileries et à Compiègne, Alfred de Vigny caressait-il le rêve, comme le prétend Lamartine, de devenir un jour le précepteur du Prince impérial ? Je ne sais. En tout cas, l'ambition était noble, et je ne crois pas qu'on pût donner au fils de Napoléon III un précepteur plus digne.

Léon SÉCHÉ.

PAGES OUBLIÉES

Louis Veuillot et Emile Augier

Le Centenaire de Louis Veuillot nous remet en mémoire l'article suivant d'Hippolyte Lucas concernant la querelle du célèbre publiciste avec Emile Augier au sujet du *Fils de Giboyer* :

L'évènement littéraire du jour est certainement la réponse faite par M. Louis Veuillot au *Fils de Giboyer*. M. Veuillot est dans son droit ; on l'attaque, il se défend. Comme il a l'habitude d'attaquer, cela le change un peu, mais il est aussi fort sur la défensive que sur l'offensive ; l'escrime lui est familière et il a la main prompte à la parade. Les armes de M. Emile Augier, qu'il appelle *Gibeaugier*, ont été acceptées par lui et il emploie le dialogue de la comédie. Ce n'est pas le premier essai de ce genre qui soit sorti de sa plume. On connaît les opinions et la manière de l'auteur. Il pousse ferme ceux qui ne pensent pas comme lui et, après leur avoir porté les plus rudes coups, comme Dante et Michel-Ange, il les damne de son autorité privée et il les plonge en son enfer, ce qui n'est pas d'un très bon chrétien en ce sens qu'il doute de la miséricorde divine. Je me rappelle en effet avoir lu quelque part dans ses œuvres un passage où il exclut Jean-Jacques Rousseau du nombre des écrivains auxquels la bonté de Dieu ait pu faire grâce. Il a peu d'estime pour Voltaire, quiconque le cite est un sot. Quant à Molière, il ne voit en lui qu'un courtisan qui prenait son heure au cadran de Louis XIV et ne faisait Tartufe que pour ridiculiser Bossuet. Aussi le terrible polémiste ne comptait-il autrefois que trois *gredins* qui se *relayaient* pour admirer notre plus grand auteur comique.

Il est naturel qu'un homme aussi peu respectueux pour des écrivains, qu'en général on est habitué à respecter, le prenne avec M. Emile Augier d'un ton un peu haut, surtout quand il

a de justes représailles à exercer contre lui. Il n'a pas damné, il est vrai ,son adversaire, mais il l'épargne dans l'autre monde, il ne lui fait pas grâce dans celui-ci ; il lance entre les jambes du triomphateur comme un serpenteau une brochure de 267 pages, tout en se désolant d'avoir été obligé de la faire aussi longue afin d'échapper à la loi du timbre. Je ne me paie guère de cette raison ; je regrette même qu'il se soit contenté de quelques scènes au lieu de composer une œuvre dramatique complète. Je ne suis pas persuadé qu'une bonne comédie apportée par M. Louis Veuillot serait repoussée, quelque vive qu'elle pût être. Il possède l'art du dialogue à un degré assez élevé. Il lui manque seulement un peu d'étude : En attendant, il s'est vengé de la bonne façon, il a dépéçé le *Fils de Giboyer* assez gaîment, en fort bon style, ma foi, et, sauf quelques traits de mauvais goût qui rappellent son ancien genre, selon les règles de la bonne Société. J'avoue même qu'à cet égard il l'emporte sur son adversaire, car j'avais trouvé le portrait de *Déodat* passablement grossier : *Rouler le libre-penseur, tomber le philosophe, tirer le bâton devant l'arche, mêler le Bourdaloue au Turlupin, chanter le dies irae sur le mirliton*, cela est assez brutal et sent trop l'argot. M. Louis Veuillot est plus enveloppé ; j'oserai même dire plus spirituel dans ses personnalités et dans ses railleries, excepté toutefois lorsqu'il prétend que la canaille seule se divertit aux représentations du *Fils de Giboyer*. *Canaille* est bien fort ! M. Louis Veuillot n'y a pas tenu : « Chassez le naturel, il revient au galop ». J'imagine que Boileau n'est pas comme Voltaire et qu'on peut le citer sans être traité de sot.

A propos de ce mot, *canaille*, M. Louis Veuillot raconte une petite histoire dont je contesterai le sentiment et même l'exactitude.

Citons le passage, il est curieux :

— « Tout à l'heure, dit-il, je me trouvais au milieu d'un embarras de voitures. Les fiacres, les équipages, les tombereaux s'enchevêtraient : il pleuvait, la boue jaillissait sur le trottoir encombré. Une dame richement vêtue, sortie effrayée de sa calèche accrochée par un omnibus, reçut un nouveau choc, glissa, tomba en plein ruisseau. Tout le monde la vit et le plaisir fut général, on riait au seuil des boutiques, on riait dans les fiacres, on riait dans l'intérieur et sur le faît des omnibus ; les gamins huaient, les laquais jubilaient, le cocher qui avait donné le choc

exultait ; seuls, à peu près, les sergents de ville, enchaînés par le devoir, essayaient de contenir leur bonne humeur. La pauvre dame voulut cacher sa boue et son chagrin dans une boutique, la foule s'y amoncela en étouffant de rire. Je voyais une représentation de *Giboyer*. A quoi bon protester ? Que dire à cette canaille divertie ? »

Non, Monsieur Veuillot, vous n'avez pas vu cela. Dans les circonstances que vous dites, au lieu d'un plaisir général, il y aurait eu une anxiété profonde sur tous les visages. Vous, fils du peuple, vous le connaissez mal, ce peuple, et vous l'insultez ; vous qui essayez d'être auteur comique, vous ne connaissez pas beaucoup mieux les sources du rire et c'est pour cela que je vous recommande l'étude. On rit d'un accident qui n'est pas grave et qui provient de la maladresse d'un individu. C'est la punition de son empressement irréfléchi ; mais toutes les fois qu'il y a danger, on ne rit plus ; les bons sentiments de la nature se font jour et la sympathie vient en aide au malheur. Voilà ce qui se passe, Monsieur Veuillot, tous les jours sur les trottoirs de Paris, et la curiosité qui fait jeter les yeux à la foule à travers les vitrages d'un pharmacien lorsqu'on y porte une personne renversée par un omnibus, n'est pas si plaisante que vous l'imaginez pour les besoins de votre plaidoirie.

Une chose qui m'étonne, c'est que M. Veuillot n'ait pas vu que c'est lui-même qui a donné à M. Emile Augier le type de Giboyer. — Lorsque je dis lui-même, j'écarte sa personne, bien entendu. Il ne se souvient donc plus d'avoir créé dans un roman intitulé *l'Honnête Femme*, roman fort peu moral et fort peu religieux que M. Sainte-Beuve a comparé à *Madame Bovary*, un type de journaliste absolument pareil à celui que M. Emile Augier a mis en scène. Ce petit journaliste de province ne respecte rien : voici comment il parle de ses honorables patrons : « Quel plaisir de dauber sur ce troupeau de farceurs illustres et vénérés ! Croirait-on à les voir couverts de cheveux blancs, de croix d'honneur, de lunettes d'or, de toges et d'habits brodés, fiers, bien nourris, maîtres de cette société qu'ils administrent, qu'ils jugent, qu'ils grugent, croit-on que leurs calculs sont dérangés, que leur sommeil est troublé par le bruit du fouet dont ils ont eux-mêmes armé un pauvre petit diable sans nom, sans fortune et sans talent ? Grosses outres gonflées de fourberie et d'usure, je saurai tirer de vous quelque chose qui pourra suppléer au remords. Croyez qu'il n'y a

pas de Dieu, mais il y a un journaliste, un gamin, car enfin je ne suis qu'un gamin... au fait, je ne sais pas jusqu'à quel point je vaux mieux qu'eux. Je fais un métier de bourreau et je ne suis pas absolument sûr de le faire par conscience ; ils ont leurs passions, j'ai les miennes, ils cherchent leur plaisir, et moi en les tourmentant je cherche le mien. »

Ce personnage qui s'exécute si franchement n'est autre que le fils de M. Louis Veuillot. La recherche de la paternité n'est pas interdite dans ce cas-là, et je suis vraiment surpris que la réclamation de l'auteur de *l'Honnête Femme* ne roule pas là-dessus. Il en est temps encore ; qu'il envoie son roman à la société des auteurs dramatiques, qu'il demande à participer aux droits d'auteur de M. Emile Augier, la question sera sans doute jugée en sa faveur. S'il y a contestation, il gagnera peut-être son procès devant les tribunaux. C'est là un conseil que je lui donne dans son intérêt. J'espère qu'il me comptera désormais au nombre de ses amis.

Hoppolyte LUCAS.

VICTOR HUGO INÉDIT

SUITE AUX « CHOSES VUES »

Année 1849. — Notes sur la situation

M. Gustave Simon communique au *Temps* les extraits suivants des carnets de Victor Hugo concernant la situation politique en 1849. Ces notes figureront dans la prochaine édition de *Choses vues* (librairie Ollendorff).

22 janvier.

Je continue de tâter le pouls à la situation.

Le premier mois de la présidence est fini, l'enthousiasme est tombé. L'autre jour, à l'Opéra, on a chuté le président. C'était à la première représentation du *Violon du diable*. Hier je disais à M. Jules Favre : « *Louis Bonaparte avait une dot de six millions. Il en a déjà dépensé quatre.* » Ceci fit sourire Jules Favre de son sourire amer. Louis Bonaparte est mal avec ses ministres : des deux parts froideur glaciale. On ne se voit qu'aux heures où le cabinet s'assemble. Nulle autre relation.

La liste des candidats à la vice-présidence a été dressée par le prince seul. Elle a fait très mauvais effet. J'en parlais au ministre de la marine M. Lacrosse. Il m'a répondu : « *Cela ne nous regarde pas.* » Autour du prince force gens suspects, Dumoulin, Persigny, etc. — Le vieux général Montholon l'obsède, le gêne et le compromet. Louis Bonaparte a dit au colonel Ambert : « *J'ai envie de vous faire gouverneur de l'Elysée. — Faites*, dit Ambert, *Je fermerai la porte aux intrigants. — Est-ce qu'il y en a autour de moi ? — Comme des mouches autour d'une chandelle.* » Du reste les choses se gâtent. Le gouvernement et l'Assemblée vont à la débandade d'absurdités en absurdités à une catastrophe.

Deux choses pèsent sur le président et l'écrasent, les conseils de Thiers et le nom de Napoléon. La popularité a disparu complètement. On voit peu à peu Louis Bonaparte rentrer dans le sol. A

l'autre bout de l'horizon Henri V prend forme et se dessine. Le comte de Chambord est à Frohsdorf avec sa femme et Madame la dauphine. Il y attire les Français qui passent. Il les reçoit dans un salon de velours bleu ciel semé de fleurs de lys d'or. Il est fort aimable : gras, la tête dans les épaules, avec un collier de barbe blonde ; il boite et il a déjà des flatteurs qui disent : « *C'est une grâce.* » Il cause peu, bas et bien. Mme de Chambord est plus grande et plus âgée que lui. Elle chante le soir dans son salon pour le moindre grimaud. M. Charles Didier, qui parcourait l'Europe à quatre mille francs par mois avec une mission de la République, a été invité à Frohsdorf, y est allé, y a dîné, y a couché et s'en est allé le lendemain matin enivré, ébloui et disant : « *Monseigneur, nous reviendrons vous chercher.* » Les clubs sont incandescents. Il y a rue Martel un club qui commente Proudhon comme le club Valentino commente Blanqui. La semaine dernière, une mystérieuse revue des sociétés secrètes a été passée à la nuit tombante sur les boulevards extérieurs par des personnages inconnus. Les journaux à titres sinistres reparaissent comme avant juin. Nous n'avons plus le *Père Duchêne*, la *Vraie République* et la *Canaille*, mais nous avons la *Langue de vipère*, le *Républicain rouge* et le *Journal des sans-culottes*. On remarque le soir de fortes patrouilles. Hier le maréchal Bugeaud me disait : « Il y aura une émeute avant deux mois. Le maréchal va publier un petit livre sous ce titre : la *Guerre des rues*. Il disait en souriant : « Ce sont des conseils pratiques dans le genre des instructions contre le choléra. »

Le cabinet est pauvre, chétif, déconsidéré, ébranlé, impuissant, nul. On se demande avec anxiété : que va-t-il arriver ? Quand rien ne sort du pouvoir, quelque chose sort du pays.

En somme, de gouvernement réellement constitué, point. Tout ceci fait l'effet d'un provisoire long.

25 janvier.

Il y a eu une éclaircie, mais la situation redevient sombre. — Hier Marrast m'a pris à part et m'a dit : « Ne poussez pas à la dissolution de l'Assemblée. Avancer le terme de nos travaux, c'est ouvrir le champ de guerre électoral. Les clubs, grâce aux franchises des élections, vont échapper à la surveillance de la loi. Savez-vous où ils en sont ? On n'y déclame plus, on n'y déblatère

plus, on n'y vocifère plus, on y enseigne froidement la fabrication des alumettes chimiques, l'emploi de la térébenthine, les points de Paris les plus vulnérables à l'incendie, en un mot, la guerre par le feu. Le socialisme envahit les casernes, particulièrement celles des sapeurs-pompiers. Il y a des pompiers socialistes, c'est-à-dire des pompiers incendiaires. Ils disent : — Nous emplirons nos pompes, non pas d'eau, mais d'huile et d'essence. — Il y a tel bataillon de garde mobile qui est miné et prêt à tourner. Les insurgés libérés et arrivés de Brest sont entrés au faubourg Saint-Antoine avec des cris d'extermination. Aujourd'hui on a enterré le colonel Rey, ancien commandant de l'Hôtel de Ville qui était un peu mêlé au 15 mai. Toutes les corporations d'ouvriers et les sociétés secrètes ont envoyé à son convoi des députations fixées à soixante hommes par société. J'ai reçu dans la journée le rapport de police qui me donnait tous ces détails. La manifestation a eu lieu. Il y avait 7.000 hommes. Tout s'est passé avec calme. Cette nuit on va fermer le club de la rue Martel. La légion de garde nationale sera sur pied toute la nuit. Ce club a décrété le massacre des 466. Vous savez ? les 466, c'est vous tous qui avez voté le renvoi des hommes du 15 mai devant la haute cour. Voilà où en sont les clubs surveillés. Jugez où ils iraient s'ils étaient libres. Ne les mettons donc pas en liberté par l'ouverture des élections. Croyez-moi.

J'ai répondu à Marrast :

— Vous exagérez. Mais si dissoudre l'Assemblée c'est faire éclater la guerre dans Paris, ne pas la dissoudre c'est faire éclater la guerre dans toute la France. Puisque nous sommes réduits au choix des maux, je prends le moindre.

Un moment après je disais au ministre de la guerre (général Rulhières) : « *L'opinion de Bugeaud est qu'il y aura une émeute d'ici à deux mois. — Avant* », m'a dit le ministre.

Louis Bonaparte et Berryer

Janvier 1849.

Au bal d'Odilon Barrot, le 28 janvier, M. Thiers aborda M. Léon Faucher et lui dit : — Faites donc un tel préfet.

Au nom prononcé, M. Léon Faucher fit la grimace, ce qui lui est facile, et dit : — Monsieur Thiers, il y a des objections.

— Tiens ! répondit Thiers, c'est justement ce que le président de la République m'a répondu le jour où je lui ai dit : Faites donc M. Faucher ministre !

A ce bal, on remarqua que Louis Bonaparte cherchait Berryer, s'attachait à lui et l'attirait dans tous les coins. Le prince avait l'air de suivre et Berryer d'éviter.

Vers dix heures, le président dit à Berryer : — Venez avec moi à l'Opéra.

Berryer s'excusa. — Prince, dit-il, cela ferait jaser, on me croirait en bonne fortune.

— Bah ! répondit Louis Bonaparte en riant, les représentants sont inviolables !

Le prince partit seul, et l'on fit circuler ce quatrain :

En vain l'empire met du fard,
Ou baisse ses yeux et sa robe,
Et Berryer-Joseph se dérobe
A Napoléon-Putiphar.

L'alerte du 29 Janvier 1849

Le 29 janvier 1849, le prince Louis-Bonaparte, président de la République, et le général Changarnier supprimaient douze bataillons de garde nationale sur vingt-quatre. Chaque bataillon se composait de 1.060 hommes qui étaient équipés et armés aux frais de l'Etat et qui recevaient 1 fr. 50 de solde par jour. Cette réduction provoqua un commencement d'émeute. La garde mobile voyant une menace de dictature dans cette économie, se revolta. Victor Hugo a laissé parmi les inédits que nous publions un tableau pittoresque de ce moment de l'histoire parisienne. Voici cette page :

La journée du 29 janvier présenta un espect particulier. Rien ne l'avait fait pressentir à la population. C'était un lundi. Il y avait eu cette nuit-là même un bal à la chancellerie chez M. Odilon Barrot où assistait Louis Bonaparte. On avait remarqué à ce bal la rencontre du président actuel de la République avec l'ancien président de la Chambre des pairs, lequel l'avait condamné à la prison perpétuelle huit ans auparavant. Ils avaient

échangé quelques mots. Louis Bonaparte avait abordé M. Pasquier : — Monsieur le chancelier, j'ai conservé le souvenir le plus agréable de nos relations. — M. Pasquier, qui ne s'attendait pas sans doute à un choc si aimable, avait perdu son centre de gravité, et répondu assez gauchement : — Prince, cela prouve que je n'ai point dépassé la ligne cruelle de mes devoirs. — Puis ils s'étaient mis à causer amicalement, Louis Bonaparte disant *monsieur le chancelier*, comme si Louis-Philippe régnait, et M. Pasquier disant *monseigneur*, comme si Napoléon avait été sur le trône.

M. Marrast était à ce bal, cherchant les coins solitaires, blême, soucieux, avec la mine d'un girondin flairant le terrorisme. Je lui dis : — Eh bien, qu'avez-vous donc ? — Il me répondit : — Ça va mal. Il se passera quelque chose demain. Cette bête brute de Ledru-Rollin finira par nous jeter à cette bête féroce de Blanqui. (Ce qui n'empêchait pas M. Marrast de déjeuner le surlendemain en tête-à-tête avec cette « bête brute » de Ledru-Rollin.) L'air accablé de Marrast ne m'attendrit pas. Je lui dis en riant : — Bah ! dansez en attendant que vous sautiez ! — Du reste, le bal fut beau, quoique cohue. Tous les régimes s'y mêlèrent. On appelait cela « de la fusion ». C'était de la confusion.

C'est le lendemain de ce bal, comme les dernières voitures rentraient avec les danseuses pâles et décoiffées, que le tambour d'alarme éveilla Paris. La garde nationale courut aux mairies. On se demandait : « Qu'y a-t-il ? » Il avait plu la nuit, les rues étaient fangeuses, des bandes d'ouvriers, marchant trois par trois, allaient et venaient sur les quais et sur les boulevards. On voyait sur de certains visages cette sinistre joie qui est le premier éclair de l'émeute. A sept heures du matin, en s'éveillant, les habitants du Faubourg-Saint-Antoine avaient trouvé leur rue encombrée dans toute sa longueur de troupes échelonnées et des pièces de canons braquées sur les places. Dans le quartier Poissonnière, il y avait un factionnaire à chaque coin de rue. Vingt pièces étaient en batterie autour de l'Assemblée nationale. Avec cela, les bruits les plus alarmants. Un immense complot couvait, la garde mobile se révoltait, elle tenait deux forts, dont le fort de la Briche, elle avait livré quinze mille cartouches aux sociétés secrètes et incendié la caserne de Courbevoie, les sections étaient sous les armes, ce qui allait jeter derrière les barricades une armée de vingt-cinq mille hommes ; les chefs de clubs de Rouen

et de Lille étaient descendus par le chemin de fer, d'Alton-Shée était arrêté, etc. On était dans cette situation où l'on ne croit rien et où l'on craint tout, Paris tressaillait dans une agitation immense, les uns parlaient d'un 31 mai, mais où était le Robespierre ? Les autres d'un 18 brumaire, mais où était le Bonaparte ? Les plus rassurés espéraient « que le gouvernement pêcherait les montagnards dans cette eau trouble ».

Vers midi une colonne sortit de l'Assemblée par le pont de la Concorde, la garde nationale y était mêlée à la troupe de ligne, et l'on y remarquait un chariot chargé d'échelles, de pioches et de haches comme pour un assaut. Un officier général en képi brodé commandait la colonne. Au même moment Louis-Napoléon, avec deux aides de camp, parcourait les boulevards à cheval. Il donnait des poignées de main. On criait : *Vive le premier consul ! Vive l'empereur !* Quelques-uns criaient : *A bas Odilon Barrot !* Les mêmes, l'année d'auparavant, criaient : *A bas Guizot !*

Place de la Sorbonne, on commençait à remuer les pavés. Une barricade s'ébauchait qui, du reste, ne s'acheva pas.

A la Bastille, une foule immense en haillons regardait les canons et les régiments, et chantait d'une seule voix sur l'air étrange des *Lampions :*

Les cosaques
Ou la rouge !

tandis qu'à l'autre bout de Paris j'entendais en sortant de l'Assemblée un soldat dire à ses camarades bivouaquant autour d'un feu : — Si nous jetions tout ça dans la Seine ?

En somme y avait-il eu complot ? On ne pouvait le dire. On n'y voyait pas clair. Complot de qui ? Du parti montagnard, pour rétablir la terreur ? Ou du parti royaliste, pour rétablir Henri V ? Peut-être des deux à la fois. Dans tous les cas, le complot avorté était nié des deux parts.

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre

Divers symptômes mystérieux annoncèrent la journée du 29 janvier.

Le 28, M. Empis, de l'Académie française, rencontrait dans la rue un riche banquier de Paris, de ses vieux amis. Le banquier l'aborda et lui dit à l'oreille :

— Je suis inquiet.
— Pourquoi ?
— Voici, reprit le banquier. Il y a quelques mois, j'ai rendu un grand service à quelqu'un, à un pauvre diable. Cet homme me dit alors : « Monsieur, écoutez, toutes les fois qu'il y aura du danger, je vous avertirai. » La veille du 24 juin, un paquet à mon adresse a été déposé chez mon portier. Ce paquet contenait une blouse. Le lendemain l'émeute éclata. Eh bien, hier, je viens encore de recevoir une blouse.

Février 1849.

La République est proclamée à Rome, L'Europe s'émeut, la chrétienté s'inquiète. Pourquoi ? c'est que Rome n'appartient pas à Rome, Rome appartient au monde. Grandeur immense, mais qui contient une servitude, comme toute grandeur.

Il y a quelque chose de plus grand pourtant que d'appartenir au monde, c'est de s'appartenir à soi-même. Rome n'est qu'un temple, et veut redevenir un peuple. Elle est lasse qu'on s'agenouille chez elle, elle veut qu'on s'agenouille devant elle. Rome a raison. Qui sera fière si ce n'est Rome ? Qui sera libre si ce n'est Rome ? *Plaudite, cives.*

28 février 1849.

Toujours de petits symptômes révolutionnaires qui se produisent à travers le calme. Il est vrai que le calme dure depuis trois semaines, c'est énorme. Aujourd'hui deux hommes coiffés du bonnet rouge ont fait le tour du palais de l'Assemblée qui était en séance. La garde nationale a voulu les arrêter. — Laissez-les aller, — a dit le commissaire de police Yon. Ils ont traversé le pont et sont entrés aux Champs-Elysées. Là, ils se sont heurtés à des joueurs de boule. Ceux-ci jouent, mais ne plaisantent pas. Ils ont rossé les hommes. Tout le quartier est en émoi. Des patrouilles d'un demi-bataillon parcourent les Champs-Elysées.

Aussi quelle sottise ! Pourquoi ne pas laisser passer tranquillement ces deux hommes ? Quand s'occupera-t-on des idées qui sont dans les têtes et non des bonnets qui sont dessus ?

B... me disait :

Ce qu'on pourrait appeler le service des émeutes se faisait avec

une ponctualité et une régularité étranges. Outre les vingt-cinq mille sectionnaires des sociétés secrètes, toujours prêts, toujours armés, toujours debout en quelque sorte à Paris, les villes voisines fournissaient leur contingent. Ainsi, pour le 29 janvier, dix-sept mille hommes descendirent de Rouen, d'Amiens, de Beauvais et de Lille. Ces dix-sept mille hommes étaient encore à Paris le 10 février, attendant on ne sait quelle chance. La caisse des sociétés secrètes les nourrissait et les payait. Cette caisse était alimentée par les cotisations, et aussi par d'autres moyens. Ainsi, dans les premiers jours de février, on donna dans la salle de la rue Martel un concert à cinq sous qui produisit deux mille francs. Il y avait Faubourg-du-Temple une salle où l'on donnait des assauts d'armes au bénéfice de cette caisse. L'entrée coûtait dix sous. Cela faisait peu d'argent, mais l'émeute vivotait.

Victor HUGO.

VARIA

I

FRANÇOIS PONSARD

candidat aux élections de 1848

Ponsard travaillait à sa pièce de *l'Honneur et l'Argent*, quand éclata la révolution de 1848.

Le poète, ami intime de Lamartine, accourut à Paris dès les premières heures, et c'est à son bras que l'auteur de l'*Histoire des Girondins* fit à pied le trajet de la rue de l'Université, qu'il habitait alors, au ministère des affaires étrangères, dont il venait prendre possession. « Nous sommes entrés dans le cabinet de Guizot, écrit alors Ponsard à Daniel Stern ; c'est moi qui ai manié le premier le journal où Guizot avait écrit : « Répondu à M. de » Lamartine : *Décidément nous ne nous entendrons jamais.* »

Lamartine poussa beaucoup son ami à se présenter aux prochaines élections dans son pays natal de Vienne, en Dauphiné. Il lui écrivit à ce sujet la lettre suivante :

18 avril 1848.

Mon cher ami,

Vous étiez, comme moi, républicain avant la République ; les noyers de Saint-Point savent depuis plusieurs années vos pensées et les miennes. Notre pensée, éclose en trois jours au feu de l'âme du peuple, veut aujourd'hui des âmes comme la vôtre pour la défendre et l'accomplir. Je fais donc les vœux les plus sincères pour que l'Assemblée nationale se fortifie d'hommes comme vous.

Cette République ne doit ressembler qu'à elle-même ; c'est une révolution d'intelligence et de moralité. Elle a été à la fois l'idéal des hommes de lettres et l'œuvre héroïque du peuple. Il faut qu'elle rende au peuple et à l'intelligence ce qu'elle leur doit !

Les poètes l'ont rêvée, qu'ils la sauvent ! Mais pendant les jours de sa lutte, vous avez fait plus que des vœux pour elle, vous avez combattu à la fois pour qu'elle fût victorieuse et pour qu'elle fût modérée, magnanime. Venez lui donner ce double caractère dans sa législation.

Je ne vous écris pas comme membre du gouvernement ou comme ministre. Je vous écris comme citoyen ; le gouvernement, selon moi, ne doit peser dans les élections sur le pays que par la confiance libre qu'il s'efforce de lui inspirer. Mais je reste avant tout et après tout citoyen ; et à ce titre, rien ne m'empêchera jamais de professer l'estime, la confiance et l'amitié que j'ai pour vous.

LAMARTINE.

Ponsard se présenta en effet.

Sa profession de foi nous montre qu'il était partisan de l'instruction primaire gratuite, de l'impôt progressif, et désirait que l'Etat fît preuve d'une sollicitude spéciale pour les travailleurs. Cette profession de foi se terminait ainsi :

« Quelles que soient les fortunes diverses de notre République, quels que soient ses prospérités ou ses revers, ses triomphes ou ses dangers intérieurs ou extérieurs, n'oublions jamais, dans l'ardeur même des crises, qu'au-dessus des passions du moment il y a quelque chose de sacré et d'inviolable :

La liberté de la pensée.
La vie du citoyen.
La propriété.

« Le peuple a montré d'une manière assez éclatante qu'il savait les respecter. Avec lui, je les respecte. Je repousse cette maxime que le salut public puisse être acheté par l'oppression ou la mort d'un innocent. Ce qui n'est pas juste n'est pas utile, et plus heureux que nos devanciers, nous avons pu inscrire la clémence et la magnanimité à la place d'une maxime enfouie dans le passé et que personne ne veut plus ressusciter de nos jours. »

Ponsard obtint 35.000 voix. Sa majorité fut imposante à Vienne même où il était très connu et très aimé des ouvriers, mais la

masse des paysans l'ignorait. Ils ne votèrent pas pour lui et il ne fut pas élu.

II

LA DAME AUX CAMÉLIAS

On lit dans l'*Eclair* (12 août 1913) :

Il y a quelques jours, dans le *Temps*, M. Duquesnel racontait à la suite de quelles péripéties, fut jouée la *Dame aux Camélias* — cette pièce de jeunesse où Dumas a mis le meilleur de son cœur, puisque c'était son cœur de la vingtième année.

Et ce fut pour nous rappeler que nous disposions, grâce à la libéralité d'un de nos amis, d'un document qu'on va lire pour la première fois.

Elle est obsédante, cette figure de pécheresse, et pour ce qu'elle eut la bonne fortune de rencontrer sur sa route parisienne celui qui devait, dans un roman immortel, embaumer son souvenir, elle ne nous quitte plus.

Quelques succès mondains dans le demi-monde des viveurs de la haute noce attachés à son char victorieux : un Contades, un Guiches, un baron de Plancy, un comte de Perrégaux (qui l'épousa à Londres), un comte de Sakelberg, pour figurer l'indispensable boyard russe ; c'est le train coutumier de ces Manons, et cela finit quelquefois, sur le tard, par une de ces ventes de nippes à l'Hôtel Drouot, qui ne répandent plus qu'une importune odeur de naphtaline.

Mais la Dame aux Camélias sut mourir.

La pérennité de son souvenir tient dans la brièveté de sa vie. Supprimez le cinquième acte de la pièce, et il n'y a plus de pièce. Ce qui la fit non exceptionnelle, mais intéressante, ce fut cette propice phtisie qui ne lui donna pas le temps de vieillir.

C'est au théâtre que Dumas, un soir, se fit présenter. « On soupa, dit-il, et, au milieu du souper, Marie Duplessis fut obligée de quitter la table, prise d'une toux violente. Voici la scène d'où naquit la *Dame aux Camélias*. »

« La dernière fois que je la vis, dit M. Des Hays, quelques mois avant sa mort, ce fut le jour des courses à la Croix-de-Berny. J'étais allé voir le défilé des voitures sur l'Esplanade des Invalides. Je la vois encore, pâle et navrée, vêtue de blanc, dans son landau vert fané, emportée au grand trot de quatre magnifiques chevaux blancs... »

Sur le couchant de cette existence, qui ne fut guère qu'une aurore, voici donc une lettre inédite et tout à fait inattendue de Liszt :

« Comment se peut-il, mon cher Koreff, que mon nom se trouve mêlé aux tristes débats dont vous m'informez ? Et, de plus, qu'on l'ait rappelé pour s'en servir comme d'un argument contre vous ?

« Je ne le comprends d'aucune façon et ne me le pardonnerais jamais s'il y avait le moins du monde de ma faute.

« Assurément, la très gracieuse personne dont la succession problématique est l'occasion de ce conteste, n'aurait pas imaginé qu'elle vous attirerait, un jour, des désagréments de cette nature, alors qu'elle vous invitait avec une si coquette insistance, en votre qualité d'ancien ami, à ces charmants soupers, dont elle vous chargeait en quelque façon à en faire les honneurs, à moi qui n'avais à ce moment que l'avantage d'être une plus jeune connaissance pour elle ! Je voudrais savoir écrire maintenant les paroles d'affectueuse reconnaissance, de tendre gratitude que je me souviens parfaitement avoir entendu Mlle Marie Duplessis vous répéter, chaque fois qu'elle venait à rappeler les circonstances de sa grave maladie du printemps de l'année 1845. (Si je ne me trompe, vous lui avez même continué vos soins de médecin jusqu'en juin de la même année, tandis que ma connaissance avec Mlle Duplessis ne remonte qu'au mois de novembre 1845).

« Et certes, s'il avait pu se faire qu'un sténographe recueillît alors ses paroles, votre partie adverse serait pleinement convaincue de son erreur, et n'hésiterait point à reconnaître l'évidence du fait.

« Mais à défaut d'un document sténographique et concluant, dont l'intérêt pour le public augmenterait encore en raison de son étendue, je me plais à croire que la parfaite simplicité et véracité de mon témoignage suffira pour bien constater ce point :

« C'est que je n'ai nullement le mérite de vous avoir fait connaître Mlle Duplessis. Tout au rebours, c'est bien vous, mon cher Koreff, qui m'avez appris à la connaître davantage, à la

mieux juger en me racontant devant elle de fort touchants détails sur sa convalescence après sa première fluxion de poitrine à laquelle elle a failli succomber, et pendant laquelle vous l'avez traitée comme médecin (plusieurs mois avant que je n'aie eu le plaisir de la connaître) avec un soin et un dévouement égal au succès, et dont elle vous est restée bien sincèrement reconnaissante.

« Veuillez bien agréer, mon cher Koreff, l'expression renouvelée de mon ancienne affection et mon loyal dévouement. »

F. LISZT.

Weymar, 12 février 1848.

Le règlement de la succession de la jolie fille fut difficile : il donna lieu à des revendications délicates. Ce fut le cas pour l'ami de Liszt, le docteur Koreff. Il n'était pas là, en effet, aux derniers moments quand, autour de la moribonde, dans cet appartement du boulevard de la Madeleine, ce n'était plus que pillage éhonté, et que les huissiers, stylés par les créanciers implacables, arrachaient jusqu'aux rideaux qui garnissaient le lit où elle agonisait.

Les médecins qui lui donnaient les derniers soins étaient les docteurs Davaine et Chomel, dont nous avons les ordonnances. « Prendre le soir, pour modérer la toux, dix grammes de sirop de Karalé... Employer dans les moments où la toux est la plus fréquente des fumigations d'infusion de fleurs de coquelicots... »

Le 28 février 1847, à trois heures du matin, Marie Duplessis expirait.

III

LAMARTINE EN 1848 JUGÉ PAR CHATEAUBRIAND

Le *Mercure de France* du 1er novembre dernier publie la lettre suivante qui fut adressée par Chateaubriand au marquis de Montségur-Beauchesne, quatre jours après la chute de Louis-Philippe.

Paris, le 28 février 1848.

Les nobles sentiments exprimés dans votre lettre, Monsieur, me font un devoir d'y répondre sur-le-champ.

Comme vous, Monsieur, j'avais prévu, depuis quelques jours, la chute très prochaine du fils d'*Egalité-le-Régicide*. En face des événements politiques qui viennent de se produire, on ne sait ce qui peut arriver encore. M. Guizot, en voulant malheureusement tout sauvegarder, a tout perdu, et l'*ex-duc d'Orléans* a eu peur. Le *roi des Français* et ses ministres n'ont pu arrêter le flux montant de cette mer orageuse, qu'on appela les *libertés populaires*.

M. de Lamartine a le cœur généreux et l'âme tràs élevée, mais il n'est pas seul dans le nouveau gouvernement ; n'a-t-il pas, autour de lui, des descendants des jacobins ? Sera-t-il le pilote assez exercé pour conduire le grand navire au port du salut ?

Vieux, presque infirme et reclus, comme je suis, Monsieur, je ne peux suivre que d'une manière irrégulière le train des choses ; mais comme vous encore, je mets toute mon espérance en *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires ;* dans sa bonté, il sauvera notre pauvre pays. Près de partir pour le grand voyage de l'éternité, je ne songe guère, Monsieur, qu'aux préparatifs de ce départ qui ne saurait tarder encore longtemps. Si, lorsque je comparaîtrai devant le Souverain-Juge, je suis admis parmi ses élus, je le prierai, comme je le fais chaque jour, de protéger notre malheureuse France, fille aînée de l'Eglise ; vous joindrez vos prières aux miennes et elles ne pourront manquer d'être exaucées.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec toute mon affection, l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

« Lamartine a le cœur généreux et l'âme très élevée ! » — Voilà qui rachète cet autre mot de Chateaubriand sur Lamartine : « C'est un grand dadais ! »

Jean DE LA ROUXIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. — *Bio-bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825*, 1 vol. in-4°. — *Victor Hugo et ses idées religieuses de 1802 à 1825*, 1 vol. in-8°, par l'abbé Pierre Dubois.

M l'abbé Pierre Dubois a soutenu récemment, devant la Sorbonne, deux thèses de doctorat ès-lettres, qui ont fait quelque bruit et qui témoignent d'un mérite distingué.

La première, — la petite thèse, comme on disait autrefois, — porte pour titre : *Bio-bibliographie de Victor Hugo, de 1802 à 1825.* Elle est tout à fait remarquable. Avec une patience intelligente, une méthode très ferme, l'auteur a dépouillé année par année, jour par jour, quelquefois, heure par heure, les textes de Victor Hugo, ou se rapportant à Victor Hugo, à son enfance, à son adolescence et à sa jeunesse. Il les a rapprochés des événements contemporains, d'une part, des principaux faits de la vie du poète, de l'autre. Il a ainsi amassé et ordonné les premiers éléments de cette biographie de Victor Hugo que tout le monde projette, et que personne n'a encore écrite. Puisse-t-il continuer. L'histoire littéraire lui devra beaucoup.

La seconde thèse, — que nous appellerions volontiers l'air de bravoure, — traite de *Victor Hugo et ses idées religieuses de 1802 à 1825.* Elle n'est qu'une longue paraphase du mot de Sainte-Beuve : « Victor Hugo, un chrétien, non ; mais un chrétien littéraire, oui. » — Cela n'a l'air de rien, et pourtant cela va très loin ; car si Victor Hugo, dont la bonne foi fut si souvent suspectée, à partir du moment où il donna dans la démagogie, doit être aussi taxé d'hypocrisie, quand il exprime un sentiment catholique ou simplement chrétien, il ne restera de lui que de beaux vers ou de belles phrases, savamment rythmés par un artiste imposteur.

M l'abbé Pierre Dubois n'a pas prononcé ce dernier mot, mais il y a certainement pensé, et lorsque, à la fin de son ouvrage, il traite dédaigneusement de *déiste* le poète de la *Prière pour tous* on devine qu'il l'appellerait aussi bien hypocrite ou Tartuffe.

M. l'abbé Pierre Dubois ne nous a pas convaincu, et nous nous permettrons de lui présenter ici, une critique portant sur la méthode, d'abord, diverses critiques de fond, ensuite.

La méthode n'est plus celle de la thèse bio-bibliographique. Soit qu'il ait été pressé par le temps, soit qu'il verse dans un travers commun à presque tous les sermonnaires, et qui consiste à escamoter ou déformer la thèse de l'adversaire, pour la combattre avec plus d'avantage, M. l'abbé Pierre Dubois ne cite généralement aucun des textes contraires à l'idée qu'il poursuit. Pas une lettre de Lamennais, quelques lignes seulement de Saint-Valry, ou de Guttinguer, pas un mot d'Antoine de La Tour. Cela est bon pour les spécialistes, qui connaissent ces personnalités littéraires ; mais pour le public cela est insuffisant. Et par exemple, avant d'affirmer que les relations de Victor Hugo et de Lamennais furent simplement amicales, et ne revêtirent que, par surcroît, un caractère religieux, M. l'abbé Pierre Dubois aurait dû reproduire, en note, tous les textes de Lamennais, se rapportant à cet article. Le public aurait ensuite jugé. Nous doutons que son jugement eût été défavorable à Victor Hugo.

Sur le fond, nous n'avons pas le loisir de suivre, pas à pas, M. l'abbé Pierre Dubois. Nous nous bornerons à deux ou trois observations qui vont très loin, si elles sont justes, car elles démolissent complètement la thèse de notre auteur.

Celui-ci jette toujours Voltaire à la tête de Victor Hugo. Il a découvert que la mère de ce dernier lisait *Mérope*, peut-être même *Mahomet*. Il en a conclu qu'elle était *Voltairienne* et le mot revient à travers le livre, comme un *leit-motiv*, dans un opéra allemand. Il faut pourtant s'entendre. Voltaire fut toujours un négatif, et une âme sèche. Il n'a même pas eu la « sentimentalité religieuse » que M. l'abbé Pierre Dubois concède à Victor Hugo. Il était incapable de l'émotion que nous éprouvons, tous, alors même que nous ne pratiquons plus, en entrant dans l'église de notre village, ou en écoutant un beau morceau de plein chant. Voltaire procède de Bayle ; sa descendance finit à M. Homais. Il eût certainement maudit et chassé de la chapelle encyclopédique le poète de Villequier. Et la contre-partie existe. Quand Victor Hugo chante le christianisme, même en hérésiarque, même en ignorant, il chante juste ; quand il célèbre Voltaire ou quelque Diderot, sa lyre sonne faux. Le mot *Voltairien* est un mot de sermonnaire : il correspond à une chose assez méprisable. C'est une injustice que de l'accoler

au nom d'un poète capable de susciter dans les cœurs humains de l'enthousiasme, de l'ardeur ou même de la foi.

Pareillement, c'est une autre injustice que de ne pas tenir compte à Victor Hugo de sa jeunesse studieuse, méditative, éclatante de pureté. La pureté est-elle donc une vertu si commune qu'il faille négliger ou rejeter hors du temple, ceux qui la possèdent et la gardent ? Avec quelques *Voltairiens* aussi chastes et aussi ingénus que l'auteur des *Lettres à la fiancée*, M. l'abbé Dubois, dont c'est le métier, renoncerait-il à faire de vrais chrétiens ? N'était le respect que nous devons à sa robe, nous comparerions volontiers cet auteur au *pharisien* de l'Evangile. Sous prétexte qu'il approche tous les jours des autels, il a traité Victor Hugo, qui ne les approcha que timidement et avec la conscience de son imperfection, comme l'autre eût traité le publicain. Il ne nous appartient pas de dire si le moyen est pratique, s'il est profitable à la religion. Mais nous le trouvons peu charitable.

Enfin, reprenant ici ce que nous avons dit plus haut de la méthode suivie par M. l'abbé Pierre Dubois, nous lui demanderons pourquoi il a négligé, non plus seulement de citer des textes, mais de rappeler certains témoignages qui vont à l'encontre de sa thèse. Il n'y a pas que Lamennais qui ait tenu Victor Hugo pour un chrétien sincère : il y a aussi Saint-Valry, lequel n'est pas suspect d'hérésie, et dont il eût été équitable de reproduire longuement les appréciations sur le poète des *Feuilles d'automne ;* il y a Antoine de La Tour, qui a toujours vécu en chrétien pratiquant, et qui est mort en dévot. Nous avons eu l'occasion de dépouiller presque tous ses papiers. A aucun moment, avant 1830, il ne met en doute la sincérité religieuse de son ami Victor Hugo ; et après 1830, il n'a pas assez de paroles pour regretter que le goût du plaisir, l'ambition de popularité, aient éloigné le poète, même des parvis du temple. De pareils témoignages valent bien celui d'un Sainte-Beuve ; car enfin, M. l'abbé Pierre Dubois sait aussi bien que nous, au service de quelles passions et de quelles rancunes ce grand critique mettait parfois son incomparable esprit.

Louis GUIMBAUD.

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET. — *Juliette Drouet, sa vie, son œuvre*, 1 vol. in-18, par Jean-Pierre Barbier.

M. Jean-Pierre Barbier vient de publier, dans une intention

pieuse, le journal que Juliette Drouet commença de tenir, dans les commencements de son séjour à Jersey, quelques notes de la même, relatives à l'insurrection de février 1848, deux ou trois lettres inédites à Claire Pradier, à Madame Luthereau, etc.

Il n'est pas de document qui soit méprisable ; par conséquent, on doit féliciter et remercier M. Jean-Pierre Barbier de son initiative. Elle témoigne d'un amour sincère des lettres, et d'un touchant intérêt pour tout ce qui regarde Victor Hugo et son amie.

Malheureusement, à la base de ce petit livre, il y a une biographie pleine d'inexactitudes et d'incorrections. M. Jean-Pierre Barbier, qui possède la plus enviable de toutes les qualités, la jeunesse, fera bien d'apporter, dans ses recherches, une méthode plus stricte, et, dans sa manière d'écrire, un soin plus scrupuleux.

Louis GUIMBAUD.

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Joséphine de Savoie, comtesse de Provence*, d'après des documents inédits, par M. le vicomte de Reiset, 1 vol. in-8°, avec une héliogravure. Prix franco : 7 fr. 50.

La comtesse de Provence, dont le vicomte de Reiset s'est attaché à reconstituer l'existence accidentée et malheureuse, en retraçant jour par jour ses infortunes et ses aventures, n'avait jamais eu d'historien. Depuis un siècle qu'elle s'est éteinte, maladive et ignorée, sur une terre d'exil lointaine, l'oubli s'est fait sur cette princesse injustement dédaignée, dont la postérité s'est contentée de retenir le nom sans chercher à rien connaître de sa vie même. Bien rares sont donc les renseignements qu'il est possible de recueillir sur la comtesse de Provence. Aidé par de puissantes protections, le vicomte de Reiset a vu, grâce à de flatteuses amitiés, s'ouvrir devant lui les trésors de précieuses archives, jalousement fermées jusqu'à ce jour. La haute bienveillance de Sa Majesté le roi d'Italie, de S. A. R. le duc de Gênes, de S. A. I. le grand-duc Nicolas Mikhailovitch, l'obligeante bonté du duc de Lesparre, du duc de Gramont et du comte Gaston de Larochefoucauld lui ont permis de consulter des documents inédits, des correspondances familières grâce auxquels il a pu suivre année par année la comtesse de Provence dans les douloureuses étapes de son long exil. En même temps, la communication du fonds Bourbon aux archives du ministère des Affaires étrangères, et celle de nombreux dossiers inexplorés aux Archives nationales, ainsi qu'à

celles de Vienne, de Londres, de Turin et de Pétersbourg, lui a permis de faire justice de légendes erronées et inexactes, et de laver la mémoire de la princesse d'accusations chimériques et injustifiées. Après nous avoir montré Joséphine de Savoie dans le milieu austère de la cour de Turin et nous avoir dépeint son éducation méticuleuse et sévère, l'éminent historien nous fait assister aux préliminaires du mariage, et nous emmène, à la suite de la jeune princesse, dans son long voyage à travers la France. Puis, c'est l'arrivée à Versailles et, après une période de splendeur éphémère, la ruine des ambitieuses espérances de la comtesse de Provence, les désenchantements de sa trop courte lune de miel !

La Révolution vient l'arracher aux tranquilles délices de sa maison de Montreuil, où elle cherche à oublier ses amères désillusions : c'est le séjour au Luxembourg, les émeutes de plus en plus menaçantes, et la fuite qui s'opère heureusement dans la nuit du 21 juin 1791.

Désormais ce ne seront plus que les douloureuses stations de son long exil : Coblentz, Turin, Passeau, Wildungen, Budweiss, Pyrmont, Schirsensee, villes ou bourgades qui serviront successivement d'abri passager à cette princesse errante. Enfin, la reine arrive à Mittau pour se réunir à Louis XVIII, qu'elle suivra ensuite à Varsovie, malgré les rigueurs du climat de la Courlande et de la Pologne, trop rude pour ses forces épuisées. Hartwell sera la dernière et la définitive étape ; c'est là que la reine Joséphine, la santé chancelante, l'âme désabusée, viendra mourir enfin en 1810, sans regrets pour le passé, sans espoir pour l'avenir, aspirant uniquement au repos qu'elle ne devait jamais connaître !

La physionomie mélancolique et inquiète de Joséphine de Savoie ne remplit pas entièrement ce captivant ouvrage ; autour d'elle on voit évoluer de curieuses figures de princes et de princesses, ou même de personnages de second plan, qui, comme Mme de Gourbillon, ont été étroitement mêlés à l'existence de cette reine sans couronne. Leurs rivalités ou leurs ambitions, leur fidélité ou leur inconstance, viennent souvent éclairer bien des événements demeurés obscurs, et animent le récit qui abonde en tableaux pittoresques ou poignants, brossés d'une main sûre.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, par J.-L. Borgerhoff, professeur à l'Université Western Reserve Cleveland, 1 vol. in-8°.

On a beaucoup écrit sur ce sujet. Tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du théâtre romantique ont dit quelle influence avaient exercé sur le génie de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas et d'Alfred de Vigny les représentations de la troupe anglaise à Paris en 1827. Mais personne encore n'avait étudié d'aussi près l'effet de ces représentations, et l'on peut dire que le livre de M. Borgerhoff fera désormais autorité sur la question.

Dans le premier chapitre consacré aux premières tentatives, nous voyons que dès le 3 mars 1817 un certain Vincent Valette, natif de Marseille, mais domicilié à Paris, adresse une demande au comte de Pradel qui avait dans ses attributions les menus plaisirs du roi, à l'effet d'établir un théâtre étranger en France. Il fait valoir qu'il s'y peut « rattacher quelques avantages sous le rapport d'instruction publique, d'économie politique (partie finances), etc. » Son projet n'a pas encore pris dans son esprit une forme bien nette, mais il a écrit à divers ministres, préfets, commissaires de police, maires, afin de réclamer « date certaine pour la priorité de sa demande au cas où quelqu'un d'une carrière analogue venant à la connaître ne s'en emparât et voulût le supplanter ». — Il expose enfin son plan dans ses grandes lignes, notamment « faire jouer la comédie anglaise dans tous les genres, l'hiver prochain à Marseille, en avril et en may à Bordeaux, et en juin, juillet et août à Paris » pour recommencer à Marseille en octobre et avec le dessein de continuer sa campagne « dans chacune des trois villes si l'expérience lui annonçait que son établissement pût s'y maintenir. » — Le directeur des menus plaisirs du roi ayant répondu que la demande rentrait dans les attributions du ministre de l'intérieur, auquel le pétitionnaire était invité à s'adresser, Valette dut renoncer à son projet, car ce n'est que quelques années plus tard que Merle, directeur de la Porte-Saint-Martin le reprit pour son compte, au retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre. On sait le reste et que les représentations de la troupe anglaise en 1822 furent suspendues à cause des manifestations « patriotiques » auxquelles elles donnèrent lieu.

Pour écrire son livre, M. Borgerhoff a dépouillé tous les documents de source anglaise et française se rapportant de près ou de loin à l'histoire du théâtre anglais à Paris sous la Restauration. Il a même tiré quelques pièces curieuses des archives nationales, et il a illustré son ouvrage de quatre belles planches empruntées à l'album « le Théâtre anglais à Paris » de Deveria et de Boulanger, — ce qui ajoute encore à son intérêt.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *La Famille de Lamennais sous l'ancien régime de la Révolution*, par Christian Maréchal, 1 vol. in-8°. — *La Jeunesse de Lamennais*, contribution à l'étude des Origines du romantisme religieux en France au XIXe siècle, par le même, 1 vol. in-8°.

On connaît les remarquables études de M. Christian Maréchal sur *Lamennais et Sainte-Beuve*, sur *Lamennais et Victor Hugo*, sur *Lamennais et Lamartine*. Cette fois M. Maréchal nous apporte une étude aussi complète que possible sur les origines, l'enfance et la jeunesse de l'illustre auteur des *Paroles d'un croyant*.

« La biographie d'un tel homme, dit-il en sa préface, dépasse infiniment la portée du simple récit d'une vie, si dramatique qu'on la suppose, et chargée d'enseignements profonds. Elle renferme toute l'histoire et toute la philosophie d'une époque : c'est pour comprendre cette époque que j'essaie d'éclairer cette vie. »

Et avec la passion du document qui le distingue, pour éclairer la vie de Lamennais, M. Maréchal a puisé aux meilleures sources. M. Lévesque l'a guidé « avec une extrême bienveillance dans les archives du séminaire de Saint-Sulpice à Paris » ; et les Frères de l'Instruction Chrétienne lui ont ouvert leurs archives et leur bibliothèque.

C'est assez dire avec quelle conscience et quelle sûreté d'informations est fait ce docte ouvrage. Dans l'impossibilité où nous sommes de lui consacrer aujourd'hui l'article de fond qu'il mérite, nous nous bornerons à en donner les grandes divisions :

La première partie traite de la Conversion et des premiers travaux chrétiens de Lamennais.

La deuxième partie, de la Voie sacrée et des premiers ordres.

La troisième partie, du Sacerdoce.

La quatrième, du premier volume de « l'Essai sur l'indifférence », des précurseurs et de la doctrine.

J'aime à croire que M. Christian Maréchal ne s'arrêtera pas là, et que les beaux travaux de l'abbé Boutard sur Lamennais, pour ne citer que ceux-là, ne l'empêcheront pas de conduire son héros jusqu'à la fosse commune qui dévora si tristement sa dépouille mortelle.

LIBRAIRIE LARDANCHET, à Lyon. — Bibliothèque du Bibliophile : *Servitude et Grandeur militaires*, par Alfred de Vigny,

1 vol. in-8°, prix 10 fr. — *Scènes de la Bohème*, par Henry Murger, 1 vol. in-8°.

Depuis qu'Alfred de Vigny est entré dans le domaine public, les éditions de ses œuvres se multiplient à plaisir. Mais c'est surtout son chef-d'œuvre en prose, c'est-à-dire *Servitude et Grandeur militaires*, qu'on réimprime de tous côtés et sous tous les formats. On connaît l'admirable édition en 2 volumes que le regretté Edouard Pelletan nous donna, il y a une dizaine d'années,de ce livre incomparable. Sans avoir la prétention de rivaliser avec elle, M. H. Lardanchet, de Lyon, qui est doublé d'un écrivain très érudit, nous en apporte une de sa façon qui se recommande par l'élégance, par la beauté des caractères, et qui est vraiment digne d'entrer dans la bibliothèque du bibliophile.

J'en dirai autant des *Scènes de la Bohème*, de Murger.

Il va sans dire que ces deux volumes ont été imprimés sur la première édition.

J'ajoute que chacun d'eux est suivi d'un appendice bibliographique contenant la nomenclature de toutes les éditions qui se sont succédé jusqu'à ce jour.

Prochainement, M. Lardanchet mettra en vente dans la même collection : les *Contes et nouvelles* de Ch. Nodier ; les *Jeunes France* de Th. Gautier, et les *Filles de feu* de Gérard de Nerval.

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Journal d'un Chirurgien de la Grande Armée* (L. V. Lagneau) 1803-1815, par Eugène Tattet, avec une introduction de M. Frédéric Masson, 1 vol. in-8°.

M. Frédéric Masson a cent fois raison de dire, en tête de ce livre, que « dans la littérature militaire des guerres de la Révolution et de l'Empire, les chirurgiens et les médecins de l'armée ont imprimé une trace profonde. » — « Larrey, Percy, Desgenettes ont laissé des ouvrages sans lesquels on ne saurait étudier certaines campagnes et sur l'Egypte en particulier, où leur dévouement et leur ardeur à s'instruire trouvèrent un noble champ d'action, ils ont été les premiers à fournir des renseignements et des aperçus dont leurs successeurs ont constamment profité. »

Le mérite et l'intérêt du journal de Lagneau est tout autre. Il vaut surtout par les anecdotes curieuses et pittoresques que ce chirurgien de la grande armée raconte sur sa promenade à travers l'Europe.

Louis-Vivant Lagneau, docteur en médecine à vingt-deux ans, allait s'établir à Paris lorsqu'il fut pris par la conscription, et il fut aussitôt nommé chirurgien de 3[me] classe, attaché à l'hôpital de Bruges. Depuis le 8 octobre 1803 jusqu'au 23 septembre 1815, il resta au service et il gagna de la sorte tous les grades jusqu'à celui de chirurgien-major du 3[me] régiment de Grenadiers à pied de la Vieille-Garde. Il avait vu la Belgique, l'Italie, la Prusse, la Pologne, l'Espagne, l'Autriche, la Russie, l'Allemagne ; il avait fait la campagne de France et avait eu un cheval tué sous lui à Fère-Champenoise ; il ne voulut point servir les Bourbons, mais il s'empressa près du Libérateur à son retour et le suivit dans la campagne de Belgique jusqu'à Waterloo. Il rentra alors dans la vie civile, acquit une réputation méritée par ses travaux sur les maladies spéciales et mourut plein de jours en 1868, membre de l'Académie de Médecine.

C'est dire l'intérêt que présente la lecture de son journal. Lagneau en avait fait deux rédactions. La première se composait de petits cahiers qu'il portait ordinairement sur lui. Plus tard, dans le silence du cabinet, il en rédigea une seconde à laquelle il ajouta certaines considérations historiques ou géographiques. M. Eugène Tattet a cru bien faire en supprimant ces considérations qui alourdissaient le récit, et ce n'est pas moi qui lui donnerai tort. Que nous aurait importé, par exemple, la longue dissertation historique de Lagneau sur les doges de Venise qu'il avait intercalée après coup dans le récit de son voyage en Vénétie ? Ce que nous demandons à ces sortes de journaux, ce sont surtout des détails, des choses vues et bien vues, des anecdotes typiques et amusantes. Et j'ai déjà dit que c'était justement le principal intérêt de celui de Lagneau. Remercions donc M. Eugène Tattet de l'avoir édité de façon si intelligente.

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE. — *Diderot*, poème, par Emile Blémont, une plaquette in-18.

Ce poème fut dit par M. Silvain de la Comédie-Française dans la cérémonie qui eut lieu à la Sorbonne le 15 novembre dernier à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Diderot. C'est un très beau panégyrique, et je ne crois pas que M. Emile Blémont ait jamais fait de vers plus nobles et plus vigoureux.

LIBRAIRIE PAYOT ET Cie. — Petite bibliothèque romantique : I. *Paroles d'un Croyant*, par F. Lamennais, 1 vol. in-18. — II. *Aurélia*, par Gérard de Nerval, 1 vol. in-18. — III. *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, par J.-J. Rousseau, 1 vol. in-18. — Chaque volume 3 francs.

Cette petite Bibliothèque romantique composée par Pierre-Paul Plan et Charles Martyne promet d'être fort intéressante, si l'on en juge par les trois premiers volumes qu'ils viennent de publier. Si l'on a fait des centaines d'éditions des *Paroles d'un Croyant*, il y en a peu qui égalent celle-ci par la beauté des caractères et la façon charmante dont elle est illustrée. Les culs de lampe qui terminent la plupart des chapitres sont de petits bijoux de style gothique.

Aurélia fera les délices des amis de Gérard de Nerval. Ce n'est certainement pas ce qu'il a fait de mieux, mais il n'y a rien de plus romantique dans son œuvre.

Quant aux *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, les bibliophiles auront l'illusion de les lire dans l'édition princeps sur laquelle est fidèlement calquée celle-ci.

Jean de la Rouxière.

Le Gérant : L. Séché.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE DES DEUX-MONDES, des 1er et 15 novembre : *Lettres de Montalembert à la Comtesse Sophie Apponyi. — Joubert juge de paix*, par André Beaunier.

LE TEMPS du 6 décembre : *Les Amis d'Alphonse Karr*, lettres inédites publiées par Mme Bouyer-Karr.

LE FIGARO du 8 novembre : *Pages inédites d'Alfred de Vigny. — L'Anglomanie d'Alfred de Vigny*, par Edmund Gosse.

La REVUE D'HISTOIRE DE LYON. — *Le Fouriérisme à Lyon* (1832-1848), par H. Buffenoir.

SOUSCRIPTIONS

recueillies par les *ANNALES ROMANTIQUES*

pour le Monument de Mme C. Angebert, à Dunkerque

M. Léouzon le Duc........	300 fr.
Mme Michelin..............	100 »
M. et Mme Itasse...........	40 »
MM. Millet.................	100 »
M. Moppert................	20 »
Mme de Féligonde, née de Coppens	50 »
Mgr de Ligonnès, évêque de Rodez	50 »
Mme Fournier de Belleroche	10 »
Mme Pillaut................	40 »
M. Payre..................	25 »
Mme de Wismes............	20 »
M. Raymond Poincaré....	20 »
M. Paul Deschanel........	20 »
M. Louis Barthou.........	50 »
M. Léon Bourgeois........	20 »
M. Pierre Baudin.........	10 »
Le *Mercure de France*.....	25 »
M. Frédéric Mistral.......	5 »
Mme Alphonse Daudet......	10 »
Mme la Duchesse de Rohan	20 »
M. Hausset................	5 »
M. Emile Dodillon.........	5 »
M. Justin Bellenger.......	5 »
Mme Louis Barthou........	20 »
Mme Daniel Lesueur.......	10 »
M. Auguste Dorchain......	5 »
Mme Renée d'Ulmès........	10 »
M. Duréault...............	5 »
M. Lenseigne..............	5 »
Mme la marquise de Péralta	50 »
M. Breton (librie Hachette).	50 »
M. Cabat	20 »
M. Leblanc................	20 »
M. Dubois.................	5 »
M. Guérard................	10 »
Mme Ernest Prarond.......	5 »
M. Ph. Virey..............	20 »
Mme Louise Bodin.........	10 »
M. Chéramy...............	10 »
M. le comte Ch. de Lesseps	40 »
M. Remsen Whitehouse...	10 »
Mgr Bellet.................	10 »

G. Colson.................	20 fr.
Mme Whitney..............	25 »
M. Victor Colomb.........	10 »
M. Daspit de St-Amand...	10 »
La Ville de Dunkerque....	500 »
La Ville de Bergues......	50 »
La Ville d'Hondschoote....	100 »
Le Conseil général du Nord	50 »
M. Bouhoure, s/préfet de Dunkerque	10 »
M. Terquem, maire de Dunkerque	20 »
M. le Dr Duriau...........	20 »
M. David Ponpain.........	20 »
Mme Ponpain-Vandercolin.	20 »
M. G. Vancauwenberghe..	50 »
M. de Montuuis...........	20 »
M. Henry Cochin, député..	20 »
M. Trystram, sénateur....	20 »
M. Louis Trystram........	10 »
M. l'abbé Lemire, député..	5 »
M. Alfred Dumont, député.	20 »
M. Lozé, sénateur.........	10 »
M. Paul Bersez, sénateur..	20 »
M. E. Bouchet.............	20 »
M. Alph. Nissen...........	10 »
M. N. Nissen..............	10 »
M. Octave Deman.........	10 »
M. Paul Marchand........	10 »
M. Gethals................	5 »
M. Alf. de Wailly..........	5 »
M. G. Deryckseu..........	5 »
M. E. Vincke..............	3 »
M. Favol..................	10 »
M. Carlos Bernard........	10 »
M. Ch. Duriau.............	10 »
M. Isoré..................	20 »
M. Lemarquant...........	5 »
M. Torris..................	25 »
M. le Colonel Lévi........	10 »
M. Félix Coquelle.........	50 »
Total général.....	2513 fr.

La souscription sera close le 31 Décembre prochain

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME